LE LIVRE DU DEDANS

Djalâl-ud-Dîn Rûmî

traduit et présenté par Eva de Vitray-Meyerovitch

COMMANDE SPECIALE POUR
PIRBAY MME
Telephone: (496) -65-39
Commande : 98/05/26 740182023
Quantite : 2 2/2
LIVRE DU DEDANS (LE)

Spiritualités vivantes

Albin Michel

Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/lelivredudedansf0000jala

page 182

LE LIVRE DU DEDANS

« *Spiritualités vivantes* »

DJALÂL-UD-DÎN RÛMI

LE LIVRE DU DEDANS

Fihi-mâ-fihi

Traduit du persan
par Eva de Vitray-Meyerovitch

Albin Michel

Albin Michel
▪ *Spiritualités* ▪

Collections dirigées
par Jean Mouttapa et Marc de Smedt

Première édition :

Sindbad, 1975
© Institut royal de traduction et de publication,
Téhéran, 1975

Édition au format de poche :

© Éditions Albin Michel S.A., 1997
22, rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN 2-226-08945-4
ISSN 0755-1835

Introduction à la première édition

La traduction que nous présentons ici de la principale œuvre en prose de Djalâl-ud-Dîn Rûmî, fondateur de l'Ordre des Derviches tourneurs, est la première à paraître en français. Il en existe plusieurs manuscrits. Le plus ancien se trouve à Istanbul, il comporte 216 feuillets, soit 410 pages. Fîhi-mâ-fîhi *se termine p. 193 ; le* Kitâb al-Ma'ârif *du fils de Djalâl-ud-Dîn Rûmî, Sultân-Walad, vient à la suite. Le colophon porte la date de 1316. Il a donc été écrit quarante-quatre ans après la mort du Maître, et paraît copié sur un manuscrit rédigé par un scribe présent aux séances durant lesquelles étaient notés les propos. C'est le manuscrit* asl, *c'est-à-dire d'origine.*

Le deuxième manuscrit se trouve également à la Bibliothèque Fatîh, à Istanbul. Il comporte 170 pages, et est daté du 4 Ramadhan 751 (1350), soit soixante-dix-neuf ans après la mort de Djalâl-ud-Dîn. Quelques ghazals et quatrains du Maître sont ajoutés à la suite de cette copie, qui ne comprend pas les Ma'ârif. *Elle porte le titre*

non de Fîhi-mâ-fîhi, *mais de* Asrâr-ul-Djalâlîya, *« Les Secrets de Djalâl-ud-Dîn ». Ce manuscrit est également très important, parce qu'il est sans doute copié sur un manuscrit fait chez le Maître de Konya. C'est le manuscrit* Ha.

Un troisième manuscrit, qui ne paraît pas aussi authentique que les deux autres, à la bibliothèque Sulemanyé d'Istanbul, sans date, est de la fin du VIIIe *siècle de l'Hégire (fin du* XIVe *s.).*

Le quatrième manuscrit, écrit au milieu du XVe *siècle, sans les* Ma'ârif, *se trouve à la Bibliothèque Nationale de Téhéran.*

Le cinquième manuscrit, écrit en 888 de l'Hégire, appartient au Professeur Forûzânfar, à qui l'on doit l'édition de Fîhi-mâ-fîhi *à Téhéran, en 1952. Une édition, assez fautive, avait paru aux Indes en 1928.*

Sur la couverture du premier des manuscrits que nous avons mentionnés, apparaît le titre de Kitâb Fîhi-mâ-fîhi *(Le livre de Fîhi-mâ-fîhi). Le mot « Kitâb » est donc tombé, et il n'est resté que* Fîhi-mâ-fîhi. *Ce titre n'a sans doute pas été donné à cet ouvrage du temps du Maître, puisque le second manuscrit s'appelle, nous l'avons vu,* Asrar-ul-Djalâlîya. *Mais c'est sous le titre de* Fîhi-mâ-fîhi *qu'il est passé à la postérité. Ces trois mots sont tirés d'un quatrain d'Ibn ul-'Arabî, le grand poète mystique mort à Damas en 1240, et que Djalâl-ud-Dîn rencontra sans doute dans cette ville. Ce poème se trouve dans les* Futûhât-al-Makkîya *(éd. Bulak, 2e livre, p. 777) : celui qui comprend cette signification, est-il dit, possède le joyau de la vie.*

Comment le traduire ? Littéralement, Fîhi-mâ-fîhi *veut dire : « Dans cela est ce qui est là », ou « Cela recèle ce que cela recèle », « Il contient ce qu'il*

contient », ou encore « Tout y est[1] *». On peut s'interroger sur le sens qu'il convient de donner à cette expression. Sans doute, celle qui paraît se rapprocher le plus de la pensée de Djalal-ud-Dîn Rûmî est-elle qu'un enseignement spirituel est à la mesure de celui qui le reçoit : ce dernier y trouve seulement ce qu'il est capable d'y découvrir. Nous avons souligné ailleurs la nécessité d'une telle réceptivité du disciple à l'égard des conseils de son maître*[2]*. « Les paroles », est-il dit dans* Fîhi-mâ-fîhi, *« peuvent seulement éveiller un écho en vous. Elles ne sont que « l'ombre de la réalité... un prétexte*[3]*. » Elles se conforment à la capacité de l'auditeur*[4] *: « Nous espérons », ajoute-t-il, « que vous entendrez ces propos par votre oreille intérieure*[5]*. »*

En outre — et ceci ne contredit nullement ce que nous venons d'indiquer — ce titre pourrait donner à entendre qu'un secret est caché dans cet enseignement, qu'il ne faut pas se borner à l'apparence, mais en chercher l'aspect le plus intériorisé. Dans le chapitre 26, après avoir exposé quelques paraboles, Djalâl-ud-Dîn Rûmî déclare : « Gardez-vous de dire que vous avez compris !... La compréhension est de ne pas comprendre... Cette compréhension pour toi est une entrave. Il faut [lui] échapper[6]*... » Pour arriver au*

---

1. C'est ainsi que le traduit le Prof. H. Z. Ülken, in *La Pensée de l'Islam*, Istanbul, 1953, p. 308.

2. Eva de Vitray-Meyerovitch : *Mystique et Poésie en Islam, Djalâl-ud-Dîn Rûmî,* Paris, Desclée de Brouwer, 1968, rééd. 1982, p. 56, 75 sq.

3. *Fîhi-mâ-fîhi,* trad. française *(Le Livre du Dedans),* pp. 32 et 96.

4. *Ibid.,* p. 174.

5. *Ibid.,* p. 96.

6. *Ibid.,* p. 172

sens profond — ma'nî — *dissimulé « sous la brume des mots*[1] », *la seule disponibilité, ou possibilité d'accueil, ne suffit donc pas : un effort s'impose, une démarche, premier pas qui fait déjà de celui qui interroge — ou s'interroge — un pèlerin,* sâlik, *sur la Voie. « Comment pourrait-on parvenir à la perle en regardant simplement la mer ? Il faut un plongeur pour trouver la perle*[2]. »

L'utilité de la parole sera donc « qu'elle te fait chercher et t'incite ; non que la chose recherchée soit obtenue par la parole : s'il en était ainsi, tu n'aurais pas besoin de faire tant d'efforts... La parole est comme une chose que tu vois bouger de loin : tu cours après pour la voir, mais ce n'est pas à cause de son mouvement que tu la vois. La parole de l'homme, sous son aspect caché, est pareille à cela : elle t'incite à chercher le sens, bien que tu ne le voies pas en réalité[3]. »

La plupart des âmes sont endormies : le rôle du maître consistera essentiellement en un éveil[4]. *Toute l'œuvre de Djalâl-ud-Dîn Rûmî tendra à cette fin : « J'ai », dit-il, « étudié les sciences et j'ai fait des efforts, afin que les savants et les chercheurs et les gens intelligents et ceux qui pensent profondément viennent et que je leur expose des choses précieuses, étranges et subtiles : Dieu le Très Haut l'a voulu ain-*

---

1. *Mathnawî,* VI, 84 sq.
2. *Fîhi-mâ-fîhi,* trad. fr., p. 273.
3. *Fîhi-mâ-fîhi,* trad. fr., p. 284.
4. Cf. Aflâkî, *Manâqib-ul-'Arifîn,* trad. C. Huart, t. I, p. 258 : « Si nous nous laissions aller au sommeil, qui remédierait à tous ces infortunés endormis ? Je les ai tous pris à ma charge, afin de les demander à Dieu et de les faire parvenir à la perfection, de les délivrer des suites des châtiments et de leur faire atteindre les degrés ascendants du Paradis, s'il plaît au Dieu Unique. »

si[1]. » *Le très grand poète mystique qu'est le fondateur de la* Tarîqa mawlawîya *s'est toujours défendu de faire de l'art pour l'art*[2] *: il s'est voulu, avant tout, maître spirituel, et c'est sous cet aspect que nous le voyons apparaître dans* Fîhi-mâ-fîhi[3].

Djalâl-ud-Dîn Rûmî naquit à Balkh, dans le Khorassan, le 6 de Rabî' I 604 (30 septembre 1207[4]*). Son père, Bahâ-ud-Dîn Walad, s'était acquis une grande célébrité comme théologien et prédicateur. On l'avait surnommé « sultân ul-'ulamâ », sultan des savants. C'était un maître soufi à la vaste audience, et il exerça sur Djalâl-ud-Dîn, dont il avait reconnu la précoce sainteté et qu'il appelait pour cette raison « Mawlânâ », notre maître, une influence profonde. La famille dut s'enfuir devant l'invasion mongole et finit, après de multiples péripéties, par s'installer en Anatolie, à Konya. Alâ'ud-Dîn Kayqobâd, souverain seldjoukide, ami des sciences et des arts, y avait invité Bahâ-ud-Dîn Walad, qui prit la direction d'une medersa où il dispensa son enseignement jusqu'à sa mort, survenue en 628 Hég. Djalâl-ud-Dîn devint alors le disciple d'un ancien élève de son*

---

1. *Fîhi-mâ-fîhi,* trad. fr., p. 121.
2. *Ibid.*
3. Le Prof. R. A. Nicholson, dans un article du J.R.A.S. (Cent. Sup., 1924, p. 1-8) désigne cet ouvrage comme les « Table talks » de Rûmî, par allusions aux « Propos de table » de Luther. Le Prof. Arberry, dans la traduction anglaise citée (Introd., p. 16), signale que certains commentateurs, qu'il n'indique pas nommément, considèrent que *Fîhi-mâ-fîhi* signifierait : « on peut trouver dans *ce* livre-*ci* ce qui est contenu dans *ce* livre-*là* », à savoir le *Mathnawî,* autre œuvre de Rûmî dont nous parlerons plus loin. S'il est bien exact qu'il existe des renvois d'un ouvrage à l'autre, et qu'il est indispensable de les confronter, ceci ne suffit pas, selon nous, à justifier le choix du titre de ce recueil.
4. Cette date a été discutée, mais semble la plus sûre.

père, Burhân-ud-Dîn Muhaqqiq Tirmidhî[1] *et, sur les conseils de ce dernier, se rendit à Alep, où il étudia à l'école de Halâwiya, qui comptait d'éminents savants hanafites. A Damas, il fit sans doute la connaissance de Muhyî-ud-Dîn Ibn-ul'Arabî, puis il revint à Konya où il succéda à son père comme professeur de* Fiqh *et de* Sharī'a. *En 1244, l'existence du jeune théologien fut bouleversée par sa rencontre avec Shams de Tabrîz : ce fut là l'événement capital de sa vie, dont il disait lui-même : « Elle tient en ces trois mots : j'étais cru, j'ai été cuit, je suis brûlé. » Sultân-Walad, son fils aîné, son confident et son successeur, écrit à ce propos : « Dieu consentit que Shams se manifestât particulièrement à lui, et que ce fût pour lui seul... Personne n'aurait été digne d'une telle vision. Après une si longue attente, Mawlânâ vit le visage de Shams ; les secrets devinrent pour lui manifestes comme le jour. Il vit celui qu'on ne peut pas voir, il entendit ce que personne n'entendit jamais de personne... Il devint amoureux de lui et fut anéanti*[2]. »

Durant trois années, Djalâl-ud-Dîn fut le disciple passionné de Shams. Puis ce dernier disparut mystérieusement, sans doute assassiné par les disciples, jaloux de l'ascendant qu'il exerçait sur leur maître[3]. *Celui-ci demeura longtemps inconsolable, et dédia à la mémoire de l'ami disparu un* Dîvân *d'une beauté*

---

1. Il est question de lui, notamment, aux chap. 4, 26, 56, de *Fîhi-mâ-fîhi.*

2. *Walad-Nâma,* texte persan, éd. de Djalâl Homaî, Téhéran, 1355 Hég., p. 42.

3. L'hagiographe des Derviches tourneurs, Aflâkî, raconte dans ses *Manâqib-ul-'Arifîn,* t. I, p. 69 de la trad. fr. citée, que Shams avait supplié Dieu de lui faire connaître un de ses saints et qu'il avait offert, en échange, le sacrifice de sa vie. Rûmî y fait allusion au chap. 6 de *Fîhi-mâ-fîhi.*

lyrique sans égale[1]. *Puis il institua le* Samâ', *oratorio spirituel qu'accompagne la célèbre danse tournoyante caractéristique de sa confrérie. Ce « concert », véritable office liturgique, comporte tout un symbolisme que nous avons étudié ailleurs en détail*[2]. *Se fondant sur la « correspondance » du microcosme et du macrocosme, il représente, d'une part, la ronde céleste des planètes autour du soleil et, d'autre part, la quête du Soi suprême par les âmes séparées. Le chant de la flûte, le* ney, *qui prélude aux séances de* samâ', *exprime la nostalgie de cet exil de l'être loin de la patrie spirituelle qui est son origine et sa fin*[3].

Après la mort de Shams, Rûmî choisit successivement, pour confident et pour directeur spirituel de ses disciples, Salâh-ud-Dîn Farîdûn Zarkûb, puis Husâm-ud-Dîn Tchelebi. C'est sur les instances de ce dernier qu'il composa son célèbre Mathnawî, *poème de 25 000 vers environ, divisé en six livres, qui, depuis des siècles, est lu et médité dans tout le monde islamique.*

Nous avons déjà indiqué la fréquence des recoupements entre Fîhi-mâ-fîhi *et le* Mathnawî *: non seulement les mêmes versets coraniques, les mêmes* hadîth, *les mêmes vers sont cités dans les deux ouvrages, mais l'on y retrouve les mêmes anecdotes et les mêmes thèmes : la démarche de la pensée n'est-elle pas identique ? Notons, en passant, le récit de la conversion de 'Abbâs, oncle du Prophète (chap. I de* Fîhi-mâ-fîhi, *Livre III du* Mathnawî, *4473 sq.), la comparaison de*

---

1. Trad. française par E. de Vitray-Meyerovitch avec la collaboration de M. Mokri, Klincksieck éditeur, 1973.

2. *Mystique et Poésie en Islam*, Desclée de Brouwer éditeur, réédition 1982.

3. *Mathnawî*, I, 1 sq. Cf traduction française du *Mathnawî* par E. de Vitray-Meyerovitch, Éd. du Rocher, 1990.

l'homme à l'astrolabe de Dieu (chap. II, Mathnawî *VI, 3140 sq.), l'histoire de Laylâ et Majnûn (chap. IV, VII, XVI,* Mathnawî *IV, 1533 sq., V, 3286 sq.), la légende selon laquelle 'Omar aurait bu sans dommage une coupe remplie de poison (chap. XXVI,* Mathnawî *V, 4238 sq.), celle du pilier qui gémissait (chap. XXXIV,* Mathnawî *I, 2113), l'anecdote du roi qui lisait une lettre sans y répondre (chap. XL,* Mathnawî *III, 1490 sq.), celle de l'homme qui volait des fruits dans un verger (chap. XL,* Mathnawî *V, 3077 sq.), l'histoire de Joseph à qui l'on offre un miroir (chap. L,* Mathnawî *I, 3158 sq.), etc.*

L'œuvre lyrique du maître de Konya, outre le Dîwân-e Shams-e Tabrîz, *comporte des quatrains,* Rubâ'îyât. *Quant à ses ouvrages en prose, à part un important recueil de lettres adressées aux principales personnalités de son époque* (Maktûbât) *et quelques opuscules dont l'un,* Madjâlis sab'a, *ressemble par son style à* Fîhi-mâ-fîhi, *le principal est sans conteste ce dernier.*

Il a été édité par le Professeur Badî'uz-Zamân Forûzânfar, à Téhéran, en 1952. Une nouvelle édition, postérieure à celle-ci, publiée (sans date) par Dâr-at-Tashîh v'at-Tardjamah, *également à Téhéran, reproduit une édition lithographiée antérieure (Téhéran, 1333, 330 p.). La première partie de cette édition comporte 272 pages (dont 18 d'introduction). Elle présente, avec l'édition précitée de Forûzânfar, un assez grand nombre de variantes. Nous avons choisi parmi elles, dans notre traduction, ce qui nous a paru la meilleure lecture, en indiquant les variantes en bas de pages. Le texte de cette édition étant souvent plus explicite, nous avons ajouté à la traduction effectuée*

sur l'édition de Forûzânfar des passages[1], *et parfois même une page entière*[2].

La seconde partie de cette édition comprend 123 pages. Tout en reconnaissant que la rédaction est de la main de Sultân-Walad, les auteurs de cette édition considèrent qu'il s'agit d'une suite *de* Fîhi-mâ-fîhi, *qu'ils publient donc comme deuxième partie de ce même ouvrage. Or, selon le Professeur H. Ritter*[3], *cette prétendue deuxième partie est en réalité le* Kitâb al-Ma'ârif *de Sultân-Walad, dont il cite plus de vingt manuscrits se trouvant dans les bibliothèques de Turquie. Une remarque de Sultân-Walad lui-même confirme qu'il convient d'y voir une œuvre séparée, puisqu'il déclare, à propos de l'histoire de Moïse et de Khezr (dont il parle, par ailleurs, longuement, dans le* Walad-Nâma*), qu'il en a traité « au début de ce livre».*

S'il est évident que les Ma'ârif *ont été rédigés par Sultân-Walad, il est très vraisemblable que les propos de Djalâl-ud-Dîn Rûmî, rassemblés sous le titre de* Fîhi-mâ-fîhi, *ont été recueillis et notés par son fils, soit sur-le-champ, soit peu de temps après qu'ils ont été tenus. Les* Ma'ârif *donnent, en revanche, l'impression d'avoir été écrits plus tard par Sultân-Walad, de constituer davantage un travail de mise au net : l'ensemble est moins spontané, plus élaboré, semble refléter le souci de présenter les choses de façon moins dense, plus explicite. La forme est moins diversifiée ; peu d'interlocuteurs interviennent, il n'y a guère de*

---

1. Les chiffres entre parenthèses renvoient aux *notes* (en fin de volume). Les astérisques renvoient aux *variantes.* Les passages entre crochets n'existent pas dans la nouvelle édition.

2. Par exemple, la page 334.

3. H. Ritter, Philologika XI, « Maulânâ Galâladdîn Rûmî und sein Kreis », in *Der Islam,* 1942, p. 221 sq.

discussions ni de questions ; chaque chapitre apparaît comme un tout, plus cohérent, quelque peu semblable à un sermon. Que Sultân-Walad ait repensé les enseignements de son père et se soit étendu sur ce qu'il jugeait spécialement important, on n'en saurait douter. Mais il n'en reste pas moins qu'il s'agit, ici et là, d'un même enseignement, dû à un même maître spirituel. Sultân-Walad indique, dès le début : « Mon père disait... » et, au chapitre 14 : « Comme Mawlânâ (que mon âme lui soit sacrifiée !) a dit... » Il existe une profonde unité entre les deux textes, qui se complètent, dont l'inspiration doctrinale est identique, où se retrouvent parfois les mêmes thèmes ou anecdotes, souvent les mêmes citations, et dont la rédaction ne révèle pas de différence de style. En dernière analyse, le véritable « auteur » est toujours Rûmî : c'est sa pensée qui s'exprime, c'est un « scribe » unique qui la note. Notre traduction française de Fîhi-mâ-fîhi *était achevée quand a été publiée la traduction anglaise des* Discourses of Rûmî[1] *due au Professeur Arberry ; mais la préparation de notre thèse principale sur les « Thèmes mystiques dans l'œuvre de Djalâl-ud-Dîn Rûmî*[2] *» nous a obligée à en différer la parution.*

Fîhi-mâ-fîhi *constitue un recueil d'entretiens de Mawlânâ avec ses disciples, ainsi qu'avec différents personnages, parfois nommément désignés ; son interlocuteur est très souvent Mu'în-ud-Dîn Pervâna, puissant ministre de Rukn-ud-Dîn, et à qui, par ailleurs, Rûmî, qu'il protégeait, écrivit de nombreuses lettres.*

---

1. John Murray éditeur, Londres 1961. Cette traduction n'est effectuée que sur l'édition de 1952 due à M. Forûzânfar.

2. Rééditée sous le titre *Mystique et Poésie en Islam*, aux éditions Desclée de Brouwer.

Ces propos se présentent généralement sous la forme de questions posées, auxquelles le maître répond directement ; puis il passe à des sujets divers, selon l'inspiration du moment ou l'occasion fournie par les circonstances. A maintes reprises, il signale que, s'il traite d'un sujet particulier, c'est pour commenter un verset coranique ou un hadîth *prophétique qui lui sont venus à l'esprit, ou encore pour discuter une opinion énoncée.*

Parfois, le chapitre tout entier revêt la forme d'un essai regroupant des pensées centrées sur un thème donné, à moins qu'il s'agisse d'une véritable controverse entre deux ou plusieurs personnages, et que le maître est appelé à trancher.

Le propre d'une œuvre de ce genre est son caractère décousu. Il serait vain de rechercher une véritable continuité entre les sujets abordés, encore bien moins une construction doctrinale. Toutefois, il est possible de déceler, sous la multiplicité des allusions, des anecdotes, des citations, des digressions, un fil conducteur : cette unité sous-jacente à la multiplicité nous paraît la caractéristique essentielle des œuvres de Djalâl-ud-Dîn Rûmî, qu'il s'agisse du foisonnement de thèmes qui s'imbriquent et se recoupent tout au long de l'immense théodicée du Mathnawî, *ou des ghazals du* Dîwân : *ceux-ci obéissent à la loi du genre, les distiques* (beit), *indépendants les uns des autres quant au sens, sont reliés entre eux, comme les perles d'un collier, par une certaine coloration psychique, une certaine tonalité spirituelle, un même* hâl. *On retrouve ici quelque chose d'analogue.*

Le style de ces entretiens est familier et simple : c'est la langue parlée à l'époque dans les milieux cultivés. On n'y trouve pas trace de ce style travaillé

et orné de figures de rhétorique caractérisant souvent déjà les œuvres de cette époque, et dont la préciosité est allée croissant. Cette clarté verbale n'exclut pas certaines difficultés de traduction, dues notamment à l'ignorance où nous nous trouvons des événements auxquels il est fait allusion. Ainsi, par exemple, le chapitre 34 (en arabe) qui est fort obscur, et dont on ne sait s'il est question d'un rêve ou d'une vision symbolique.

Nous avons déjà souligné l'importance que Rûmî donnait à son rôle de directeur spirituel[1]. *C'est dans* Fîhi-mâ-fîhi *que se fait jour le plus clairement cette intention didactique. Les historiettes qui abondent dans cet ouvrage ont souvent la verdeur de fabliaux du Moyen Age ; mais il disait lui-même : « Mes facéties n'en sont pas, elles sont un enseignement, elles sont destinées à diriger le peuple et à lui faire comprendre ma pensée*[2]. *» Il ajoutait : « Si les mystiques se servent de comparaisons et d'images, c'est afin qu'un homme aimant mais à l'esprit faible puisse saisir la vérité*[3]. *» Il souhaitait en effet toucher des auditeurs de niveaux différents. Les sources auxquelles il se réfère sont en premier lieu le* Qor'ân *et les* hadîth *; il cite fréquemment le poète Sanâ'î pour qui il éprou-*

---

1. Il disait, à propos du *Mathnawî : «* Je n'ai pas chanté le *Mathnawî* pour qu'on le porte sur soi, qu'on le répète, mais pour qu'on mette ce livre sous ses pieds et qu'on vole avec lui. Le *Mathnawî,* c'est l'échelle de l'ascension vers la vérité, tu ne dois pas mettre cette échelle autour de ton cou et aller de ville en ville, car de la sorte tu ne pourras jamais toucher le dôme céleste ; si tu agis ainsi, tu ne réussiras pas dans la recherche du but de ton cœur » (cf. *Mystique et Poésie en Islam,* p. 51).
2. Aflâkî, *op. cit.,* t. I, p. 293.
3. *Mathnawî* VI, 117 sq.

vait une particulière admiration et auquel il a consacré de magnifiques odes de son Dîwân[1] *; il reproduit parfois aussi quelques-uns de ses propres vers.*

Tout l'enseignement du maître de Konya porte l'empreinte de la plus large tolérance :

« Si », écrit-il dans Fîhi-mâ-fîhi[2], *« les chemins sont différents, le but est unique. Ne sais-tu pas que plusieurs chemins mènent à la Ka'ba ? Pour certains, le chemin de la Ka'ba passe par Byzance, pour d'autres par la Syrie, et pour d'autres par la Perse, et pour d'autres par la Chine... Les chemins diffèrent, le but est unique. »*

Il cite à plusieurs reprises, toujours dans Fîhi-mâ-fîhi, *ce vers de Sanâ'î : « L'impiété et la foi courent toutes deux sur le chemin de Dieu. » Et l'on trouve, dans ce même ouvrage, mention des conflits qui le mettaient aux prises avec les Ulémas « bien-pensants » qui critiquaient le* samâ' *et le caractère démocratique de la* tarîqa[3] *qu'il avait fondée.*

Celle-ci a revêtu une très grande importance dans tout l'empire ottoman et dans le reste du monde islamique, tant par le nombre de ses adhérents que par son rayonnement. Il y eut des takya *(« monastères ») mawlawîs, non seulement en Orient, mais jusqu'en Europe centrale. L'appartenance à la* tarîqa *entraînait généralement la résidence — d'habitude temporaire —*

---

1. Ghazals N°s 996 et 1007.
2. Trad. fr., p. 153.
3. Ce terme, qui signifie « voie, chemin », a deux sens : l'un désigne une méthode de direction spirituelle, un *itinerarium mentis ad Deum ;* l'autre, un ensemble de rites préconisés pour une vie religieuse commune ; et enfin, il est devenu synonyme de *confrérie.* (Cf. E.I., art. *Tarîqa.*)

dans une de ces takya. *La* tarîqa *mawlawîya fondée par Djalâl-ud-Dîn Rûmî fut organisée en sa forme définitive par son fils aîné, Sultân-Walad. Au point de vue rituel, elle se distingue principalement par sa danse giratoire, le* samâ'. *Les vêtements des derviches mawlawîs sont très caractéristiques et un symbolisme s'attache aux différentes parties de leur costume : c'est ainsi que leur haute toque de feutre représente la pierre tombale, leur robe blanche le linceul, et le manteau noir qui les enveloppe le tombeau, dont ils doivent surgir pour une nouvelle naissance. La musique, la danse et la poésie de la* tarîqa *exercèrent une très grande influence dans l'immense empire ottoman et au-delà de ses frontières. Il y eut, à partir du* XVe *siècle, une littérature mawlawî tout à fait différente de la littérature classique turque. Dans les* takya *étaient donnés des cours d'interprétation du* Mathnawî, *et les œuvres de Rûmî ont donné lieu à de nombreux commentaires, en arabe, en turc et en persan*[1].

Lorsque Djalâl-ud-Dîn Rûmî mourut, le 12 décembre 1273, tous les habitants de Konya, sans distinction de croyances, suivirent ses funérailles, qu'Aflâkî décrit ainsi :

« Le bruit des timbaliers, le son des hautbois et de la trompette annonçaient "la bonne nouvelle". Les muezzins à la voix agréable appelaient à la prière de la Résurrection ; vingt troupes de chanteurs excellents récitaient les chants funèbres que notre Maître avait lui-même composés :

Le Roi de la pensée sans trouble
en dansant s'en est allé

1. Cf. *Mystique et Poésie en Islam*, p. 38 sq.

vers l'autre pays,
le pays de la Lumière[1].

Il est impossible, répétons-le, de résumer ou condenser l'enseignement dispensé par le maître de Konya lors des entretiens notés dans Fîhi-mâ-fîhi. *On ne peut que relever un certain nombre de thèmes, que l'on retrouve, sous une forme tantôt didactique tantôt lyrique, dans le* Mathnawî *et, de façon plus allusive et plus voilée, dans le* Dîwân. *Notons au passage la communication sans paroles entre maître et disciple* (ham-damî) *(chap. 2, 6, 7, 10, 11, 31), la nature de l'homme, astrolabe de Dieu (chap. 2, 12), pareil à une coupe flottant sur l'océan de l'Être (chap. 41), à un miroir pour autrui (chap. 6, 43), la recherche mystique (chap. 11, 31, 44, 51), l'amour (chap. 10,16, 20, 33, 36, 51, 56, 57, 60, 61, 62, 63), la prière (chap. 3, 8, 28), la nature de la connaissance (chap. 11), le problème du mal (chap. 30, 47), celui de la souffrance (chap. 5), l'échelle universelle de l'Etre (chap. 5).*

Toute sèche et incomplète qu'elle soit, puisqu'elle doit se borner à signaler les sujets les plus souvent traités sans tenir compte de la multiplicité des sujets envisagés ni des digressions, cette énumération laisse cependant entrevoir la richesse des thèmes abordés.

Djalâl-ud-Dîn Rûmî se plaît souvent à rappeler les vers de Sanâ'î :

Il y a des cieux dans le royaume de l'âme
qui gouvernent les cieux de ce monde.

Méditer sur ce distique, c'est aller, croyons-nous, à

1. *Op. cit.*, t. II, p. 97-100.

la rencontre de l'intuition maîtresse de toute l'œuvre de Rûmî : « L'homme passe infiniment l'homme », il est un microcosme, un miroir du divin ; la danse rituelle est le symbole de cette loi fondamentale d'analogie qui régit toutes choses ; elle est une maïeutique qui tend à en faire prendre conscience, et l'enseignement du maître, de son côté, aura pour but de faire accéder le disciple à sa pleine stature spirituelle. Certes, il lui faudra, selon le hadîth *du Prophète évoqué également dans* Fîhi-mâ-fîhi, *« parler avec les gens selon le degré de leur intelligence », mais « quelques mots qui transmettent une leçon sont comme une lampe allumée qui a donné un baiser à une lampe qui ne l'était pas encore, puis s'en est allée. Cela suffit, et le but est atteint ».*

Eva de Vitray-Meyerovitch

LE LIVRE DU DEDANS

Les variantes, indiquées par un astérisque *, ou plusieurs selon le cas **, ***, sont en bas de page. *Les notes,* par contre, sont renvoyées en fin de volume, et indiquées par des chiffres supérieurs.

Au nom de Dieu, le Compatissant, le Miséricordieux.

1

Le Prophète (sur lui la paix !) a dit : « Le pire des ulémas est celui qui rend visite aux émirs, et le meilleur des émirs est celui qui rend visite aux ulémas[1] ». Le meilleur émir est celui qui est à la porte d'un *faqîr,* et le pire *faqîr* est celui qui est à la porte d'un émir [2].

Les gens ont pris cette tradition, selon son sens apparent, en l'interprétant de la façon suivante : il ne convient pas qu'un savant rende visite à un prince, de peur qu'il soit considéré comme le pire des savants. Le savant n'est pas celui qu'ils ont supposé : le pire des savants, c'est celui qui obtient une aide de la part des princes ; sa renommée et sa situation dépendent de ces derniers et sont dues à la crainte que ceux-ci inspirent. Il a d'abord étudié afin que les princes lui remettent des présents, le respectent et lui octroient des dignités. C'est pour cela qu'il s'est perfectionné ; son ignorance est devenue science. Et, par crainte du châtiment des princes, il est toujours obséquieux, il s'efforce de plaire

à l'émir. Si le prince rend visite au savant, ou si le savant rend visite au prince, le savant est le pèlerin, le prince l'objet du pèlerinage.

Lorsque le savant a acquis sa science non à cause des princes mais pour Dieu, quand ses actes ont toujours été louables, car c'est sa nature et il ne peut agir autrement, de même que le poisson ne peut vivre hors de l'eau : un tel savant est uniquement guidé par la raison, et ses contemporains sont frappés d'une crainte respectueuse devant cette grandeur. Le monde reçoit le rayonnement de sa lumière, qu'il en soit ou non conscient. Si un tel savant rend visite à un prince, il est apparemment le pèlerin de l'émir, mais en réalité l'objet de son pèlerinage. Car c'est le prince qui reçoit la science, alors que le savant se suffit à lui-même, tel le soleil qui irradie : il donne sans distinction, transforme les pierres en cornalines et en rubis, les collines de poussière en mines de cuivre, d'or, d'argent et de fer, la terre desséchée en fraîche verdure, et il donne aux arbres des fruits multiples. Il octroie, il offre et ne reçoit pas*. Les Arabes disent : « Nous avons appris à donner, et non à prendre[3] ». Donc, le savant est celui qui est visité, et l'émir celui qui visite**.

Il me vient à l'esprit de commenter ce verset du Qor'ân, même si ce n'est pas ici le lieu ; cela me venant à l'esprit, je le fais afin que ce soit expliqué. Dieu le

---

* Il donne, et reçoit de nouveau.

** Dieu le Très-Haut a dit : « Ne vous appuyez pas sur votre propre connaissance, sur votre propre force et votre propre puissance. Sachez que c'est Moi le Savant, le Fort, le Puissant, afin que Je vous empêche de demander du secours à autrui et de rechercher l'aide des émirs et des sultans. Dites : *« C'est Toi que nous adorons et c'est à Toi que* nous *demandons secours »* (Qor'ân, I, 4).

Très-Haut a dit : « *O Prophète ! Dis à ceux des captifs qui sont entre tes mains : « Si Dieu connaît un bien dans vos cœurs, Il vous donnera mieux que ce qui vous a été pris et vous pardonnera. » Oui, Dieu pardonne, Il est miséricordieux*[4] ». Voici la cause de la révélation de ce verset au Prophète. Le Prophète (le salut sur lui !) était vainqueur ; il avait tué des infidèles et pris du butin et de nombreux captifs. On avait enchaîné les pieds et les mains des prisonniers. Parmi eux, se trouvait 'Abbâs, son oncle (que Dieu soit satisfait de lui !). Toute la nuit, ils gémissaient et pleuraient dans les chaînes, d'impuissance et d'humiliation ; ils avaient perdu tout espoir et s'attendaient au glaive et au massacre. Le Prophète (la paix soit sur lui !) jeta un regard sur eux et se prit à rire[5].

Ils se dirent l'un à l'autre : « Vous avez vu, les faiblesses humaines lui sont restées, et sa prétention de ne plus en avoir n'est pas fondée. Maintenant, il nous regarde et nous voit dans ces chaînes et ces entraves, captifs, et il est tout joyeux. Ainsi, quand les hommes ordinaires deviennent vainqueurs de leurs ennemis et les voient vaincus, ils sont contents et se réjouissent. »

Le Prophète (le salut soit sur lui !) comprit ce qu'il y avait dans leurs cœurs. Il dit : « Oh ! non, si je ris, ce n'est pas parce que je vois mes ennemis vaincus ou que je vous vois affligés. Je suis gai* et je ris parce que je vois avec mon œil intérieur un groupe d'hommes arrachés à la fournaise, à l'enfer et à la noire fumée, que je traîne par leurs chaînes et leurs entraves vers le Paradis et la Roseraie éternelle. Mais ils gémissent et crient : « Pourquoi nous emmenez-vous de cet endroit dangereux vers cette roseraie et ce lieu sûr ? »

---

* Je ne suis pas gai, mais je ris...

C'est pour cela que je ris. Vous n'avez pas ce don de vision qui vous permettrait de voir. Le Dieu Très-Haut m'ordonne : « Dis aux prisonniers : d'abord, vous avez rassemblé des armées et déployé une grande puissance, vous aviez entièrement confiance en votre courage et vos forces ; vous vous disiez entre vous : ainsi ferons-nous avec les Musulmans ; nous les détruirons et nous les vaincrons. Vous ne voyiez pas au-dessus de vous quelqu'un de plus puissant, et vous ne connaissiez personne qui pût vous ravir cette victoire. Et ainsi vos plans se sont retournés contre vous. Mais en cet instant où vous êtes dans la crainte, vous ne vous repentez pas de cette faute. Vous êtes désespérés et vous ne voyez pas au-dessus de vous Quelqu'un de puissant. Lorsque votre situation est forte, vous devez Me voir, comprendre que vous êtes vaincus par Moi, afin que les choses vous soient rendues faciles, que dans l'état de crainte vous ne désespériez pas de Moi, car Je suis capable de vous sauver de la crainte et de vous donner la sécurité. Celui qui peut faire sortir d'une vache blanche une vache noire peut aussi faire sortir d'une vache noire une vache blanche. « *Il fait sortir la nuit du jour et le jour de la nuit*[6]. » « *Il fait sortir d'un mort un vivant et d'un vivant un mort*[7]. » Alors que vous êtes en captivité, ne désespérez pas de Moi, afin que Je vous prenne par la main, car « *ne désespèrent de l'apaisement donné par Dieu que les mécréants*[8]. »

Maintenant, Dieu le Très-Haut dit : « O captifs, si vous quittez votre ancienne religion et Me voyez dans la crainte comme dans l'espoir, et que dans toutes les situations vous vous considérez comme soumis à Moi, Je vous sauverai de la crainte, et tous les biens que l'on vous a pris ou qui ont été détruits vous seront rendus : Je vous les rendrai en double ou davantage,

Je vous pardonnerai, J'unirai pour vous le bonheur de ce monde et celui de l'autre. »

'Abbâs dit : « Je me repens et je suis revenu de ce que j'étais auparavant. » Le Prophète (le salut soit sur lui !) répliqua : « De cette prétention que tu as, le Dieu Très-Haut te demande un signe ».

Prétendre aimer est facile,
mais il faut fournir des preuves [et des arguments].

'Abbâs répondit : « Au nom de Dieu, quel signe exiges-tu ? » Le Prophète : « De ces richesses qui te restent, fais don aux armées de l'Islam, afin qu'elles deviennent puissantes, si tu es vraiment musulman et si tu désires le bien de l'Islam. »

Il répondit : « O Envoyé de Dieu, que me reste-t-il ? On m'a tout pris, on ne m'a pas même laissé une natte. »

Le Prophète (sur lui le salut !) dit : « Tu vois, tu n'es pas sincère et tu n'es pas revenu de ce que tu étais. Dois-je te dire quelles richesses tu possèdes, à qui tu les as confiées, où elles se trouvent, et où elles sont enterrées ? » — « Dieu m'en préserve ! »

Le Prophète dit : « N'as-tu pas confié telle somme à ta mère*, ne l'as-tu pas cachée dans tel mur, et ne la lui as-tu pas léguée de façon détaillée, disant : « Si je reviens, tu me la rendras, et si je ne reviens pas, tu dépenseras telle somme à telle intention, tu donneras telle somme à telle personne, et tu prendras telle somme pour toi-même ? »

Quand 'Abbâs entendit cela, il leva le doigt, et se convertit avec une entière sincérité, et dit : « O Pro-

---

* La mère de Fazl.

phète de Dieu ! Je croyais que tu étais favorisé par le ciel, comme tes prédécesseurs, comme les souverains Hamân, Sheddâd [Nemrod] et les autres. Mais, à présent que tu as dit cela, je suis certain que cette faveur vient de l'autre monde, qu'elle est divine, qu'elle t'est donnée par le Seigneur. »

Le Prophète (salut sur lui !) répondit : « Tu as dit la vérité, cette fois-ci, j'ai entendu se briser la corde du doute* dans ton cœur, car j'ai une oreille cachée dans le fond de l'âme. Chaque fois que quelqu'un brise la corde *(zonnâr)* du doute, de l'idolâtrie et de la mécréance, je l'entends. C'est vrai, tu es devenu sincère, tu as la foi. »

Le Maître expliqua : « Voici pourquoi j'ai dit ceci à l'émir Pervâna[9] : « D'abord, tu t'es fait le chef des Musulmans, disant : « Je me consacre entièrement, moi, ma raison et mes pensées, à la continuité de l'Islam et la multiplication des Musulmans, afin que l'Islam se perpétue. »

Or, tu te fiais à ta propre pensée seulement : tu n'as pas vu Dieu, ni su que tout vient de Dieu, alors le Dieu Très-Haut a transformé ces mêmes moyens et ces efforts en causes d'affaiblissement pour l'Islam. Tu t'es uni aux Tartares et tu les aides à détruire les Syriens et les Égyptiens et à ruiner les pays d'Islam. A présent, tourne ton visage vers Dieu. C'est le temps de la crainte. Fais des aumônes, afin que Dieu te sauve de cette mauvaise situation. Ne perds pas l'espoir en Dieu, même s'Il t'a fait passer de la soumission au péché. Cette soumission, tu l'as considérée comme venant de toi-même, c'est pourquoi tu es tombé dans le péché ; maintenant, dans ce péché non plus il ne faut pas

---

* Et du *shirk* (idolâtrie).

perdre l'espoir : implore Dieu, il peut changer cet état de péché en un état de soumission et t'accorder le repentir. Il est aussi capable de te donner les moyens d'accroître la puissance de l'Islam, de devenir toi-même la force de l'Islam. Ne désespère pas, car « *ne désespèrent de l'apaisement donné par Dieu que les mécréants*[10] ».

Je souhaitais que l'émir Pervâna comprenne, qu'il fasse des aumônes et implore Dieu, étant passé d'un état extrêmement élevé à un état inférieur ; et que, même dans cet état, il espère en Dieu. Le Très-Haut est astucieux[11], Il montre de belles apparences ; mais sous ces apparences bonnes il y en a de mauvaises, afin que l'homme ne devienne pas vaniteux et ne se dise pas : « Je pense bien, j'agis bien, et tout ce qui m'arrive est bien*. » Si tout ce qui arrive était conforme aux apparences, le Prophète, doué d'une vision si vive, lumineuse et éclatante, n'aurait pas dit : « O mon Dieu, montre-moi les choses telles qu'elles sont[12]. » Tu montres le beau, et en réalité c'est laid ; tu montres les choses comme laides, et en réalité elles sont belles. Montre-nous toutes les choses telles qu'elles sont, afin que nous ne tombions pas dans le piège et que nous ne soyons pas perpétuellement égarés. Votre jugement, même s'il est juste, ne sera pas meilleur que celui du Prophète. Il parlait ainsi. Par conséquent, toi non plus, tu ne dois pas te fier à tes idées et pensées. Implore Dieu et crains-Le.

Tel était mon but. Et lui (l'émir Pervâna) a appliqué

---

* Et qu'il lise ce quatrain : « O mon Seigneur, résous toutes mes difficultés — Ote la rouille du miroir de mon cœur — Aie pitié de moi et fais-moi miséricorde par ta grâce et ta générosité — Montre-moi les choses telles qu'elles sont. »

ce verset et cette interprétation à ses propres projets, avec une volonté sincère, disant : « En ce moment, nous envoyons des armées. Il ne faut pas que nous mettions notre confiance en cela, et si nous sommes vaincus, même dans la crainte et l'impuissance, il ne faut pas désespérer de Dieu. » Il a mis en pratique ces paroles dans l'accomplissement de ses desseins. C'était là mon intention.

2

Quelqu'un dit : « Mawlânâ ne parle pas. » Je dis : « C'est mon imagination qui a attiré cette personne ; mon imagination ne lui dit pas : « Comment vas-tu ? » ou « Comment te portes-tu ? ». Elle l'a attirée sans parole. Si ainsi ma réalité l'attire et l'amène en un autre lieu, quoi d'étonnant ? La parole est l'ombre de la réalité et son accessoire. Si l'ombre attire, à plus forte raison la réalité. La parole est un prétexte : ce qui attire l'homme vers l'homme, c'est l'affinité qui les lie, et non la parole. Voir cent mille miracles et prodiges, sans jouir de cette part de prophétie et de sainteté, ne sert à rien. C'est cette corrélation qui donne la fièvre et l'inquiétude. Si dans la paille il n'y avait pas une part d'ambre, jamais elle n'irait vers l'ambre ; l'une et l'autre ont une homogénéité invisible et cachée. C'est l'imagination de chaque chose qui pousse l'homme vers cette chose. L'imagination du jardin dirige l'homme vers le jardin, l'image de la boutique vers la boutique. Mais ces imaginations sont trompeuses. Tu vas dans un lieu, puis tu le regrettes, et tu dis : « J'imaginais que c'était bien, mais ce n'était pas vrai. » Ces

imaginations sont pareilles à des voiles, et derrière le voile quelqu'un est caché. Chaque fois que l'imagination se dissipe et que les vérités se montrent sans voile, c'est la Résurrection : il ne peut y avoir de regret. Chaque réalité qui t'attire n'est que cette réalité et pas une autre, elle est toujours la même. « *Le Jour où les secrets seront mis à l'épreuve*[13]. » Nous disons en vérité que la chose qui attire est une, mais elle semble multiple. Ne vois-tu pas que les désirs de l'homme sont divers ? Il dit : « Je veux manger du *Toutmaj*[14], du *Bourak*[15], du *Halva*[16], *du Qelya*[17], des fruits, des dattes. » A l'entendre, ces mets diffèrent mais l'origine est une : sa faim. Rassasié, il dit : « Je ne désire plus rien. » Il est évident qu'il n'y avait pas dix, ni cent, mais une seule chose, à l'origine de son désir.

« *Nous ne les avons dénombrés que pour les mettre à l'épreuve*[18] » : cette multiplicité des créatures est une mise à l'épreuve ; ainsi dit-on que celui-ci est un et ceux-ci cent, que le saint est un, mais les hommes multiples ; n'est-ce pas là une grande épreuve ? « *Nous ne les avons dénombrés que pour les mettre à l'épreuve.* » Des gens sans mains, sans pieds, sans intelligence, sans âme, qui bougent comme dans un sortilège et comme du vif-argent ; tu dis qu'ils sont soixante, ou cent, ou mille, et que celui-ci est un ; mais en réalité ils ne sont rien, et c'est celui-ci qui est mille, et cent mille, et des milliers de milliers.

« *Ils sont peu nombreux quand on les compte, nombreux quand ils agissent*[19]*. »

Un certain roi donna la ration de pain de cent

---

* *Chaque prophète est unique en ce monde — Il a attaqué l'armée royale en cavalier seul — Eloignez-vous de l'effroi trompeur. — A lui seul, il s'attaque à un monde.*

hommes à un seul soldat. Son armée lui fit des reproches. Le roi se dit en lui-même : « Un jour viendra où vous apparaîtra la raison de cette préférence. » Au jour du combat, toute l'armée s'enfuit, et seul ce soldat se battit. Le roi dit : « Voyez : telle est la raison de mon choix. »

L'homme doit purifier de tout préjugé sa faculté de discrimination et rechercher un ami dans la religion, car la religion est la connaissance de l'ami. Mais lorsque l'homme passe sa vie avec des gens sans discernement, son jugement s'émousse, il ne peut plus connaître l'ami de la religion. Tu nourris ton corps, alors que le principe de l'être humain est le discernement qui manque à ce corps. Ne vois-tu pas que le fou, bien qu'il ait des mains et des pieds, est privé de discernement* ? Le discernement est le sens subtil qui t'anime ; or, nuit et jour, tu t'épuises à nourrir ce qui est sans discernement, et tu prétends que le discernement en dépend. Comment peux-tu t'occuper seulement de ton corps et négliger le discernement ? Le corps existe grâce au discernement, mais non l'inverse. Cette lumière sort des yeux, des oreilles, etc. Sans ces ouvertures, elle s'inventerait d'autres fenêtres. Tu poses devant le soleil une lampe et tu prétends voir le soleil avec cette lampe. Quel besoin de lampe ? Sans celle-ci le soleil ne se montre-t-il pas de lui-même ?

Il ne faut pas perdre l'espoir en Dieu**, c'est le commencement de la voie de la sécurité. Si tu ne marches pas sur cette voie, connais au moins le

---

* Il tend la main vers n'importe quelle saleté et la mange. Si dans cet être corporel existait le discernement, il ne saisirait pas cette saleté.

** « Ne désespèrent de l'Esprit de Dieu que les mécréants. »

commencement du chemin, et ne dis pas : « J'ai commis des fautes. » Efforce-toi d'être toujours droit et rien de tortueux ne te tordra. La droiture est le bâton de Moïse, et le tordu est la magie*. Dès que la droiture est manifeste, elle dévore toute magie. Si vous faites du mal, vous le faites à vous-même. Le dommage n'atteint pas Dieu.

Un oiseau s'est posé sur le sommet d'une montagne ; il s'est envolé.
Qu'est-ce que la montagne a perdu et qu'a-t-elle gagné de ce fait[20] ?

Quand tu deviens droit, tout ce qui est tortueux disparaît. Ne perds jamais l'espoir.

S'associer aux rois ne menace pas la vie, qui est à perdre aujourd'hui ou demain. Le danger est ailleurs : lorsque les rois paraissent, lorsque leur âme charnelle *(nafs)* a pris force, pareille à un dragon, celui qui s'associe à eux, prétend à leur amitié et accepte leurs dons, doit nécessairement se montrer d'accord avec leurs opinions ; il accepte dans son cœur leurs mauvais propos** sans pouvoir s'y opposer***. Là réside le danger : dans le préjudice que cette soumission peut causer à sa religion. Quand on se met de leur côté, l'essentiel vous devient étranger. Tant que tu suis cette direction, ton Bien-Aimé s'éloigne de toi ; et tant que tu entretiens de bonnes relations avec les gens de ce monde, le Bien-

---

* Les magiciens de Pharaon.

** Et pour satisfaire la créature, il irrite le Créateur.

*** Et s'il peut s'y opposer, tant mieux pour lui. Une telle personne est rare, et on ne peut fonder son jugement sur ce qui est rare.

Aimé est courroucé contre toi. « *Si tu aides un tyran, Dieu fait que ce tyran te domine*[21] ». Aller vers lui implique la même domination. A la fin, quand tu empreintes cette direction, Dieu fait qu'il te domine.

Il est dommage d'atteindre la mer pour n'y puiser qu'une cruche d'eau, alors qu'on y trouve des perles et cent mille choses précieuses. L'eau, quelle est sa valeur ? Et les sages, de quoi se glorifient-ils ? Pourquoi le font-ils, alors que tout l'univers est une écume sur la mer ? Cette mer est la connaissance des saints. La Perle, où se trouve-t-elle ? Cet univers est une écume pleine de brindilles. A cause du mouvement des vagues, du bouillonnement de la mer, cette écume revêt une certaine beauté. « *On a enjolivé pour les gens l'amour des choses qu'on désire : femmes, enfants, trésors d'or et d'argent, chevaux marqués, animaux et champs, tout cela est la richesse de la vie présente*[22] ». Dieu a dit « *enjolivé* », pour montrer que ces merveilles ne sont pas en elles-mêmes belles ; leur beauté a été empruntée et apportée d'ailleurs. C'est une fausse pièce recouverte d'or ; le monde, tel un flocon d'écume, est cette pièce, fausse et sans valeur ; mais nous l'avons recouverte d'or. Voilà le sens de la parole : « *enjolivé pour les gens* ».

L'être humain est l'astrolabe divin, mais il faut un astronome pour bien connaître l'astrolabe. Si celui qui vend des légumes ou des épices possède un astrolabe, quel intérêt y prendra-t-il ? Et que lui révélera cet astrolabe sur l'état des cieux, leur rotation, les influences et les mouvements des astres ? Tandis que l'astrolabe présente une grande utilité pour l'astronome, car « *celui qui se connaît lui-même connaît son Seigneur*[23] ».

De même que cet astrolabe de cuivre est le miroir

des sphères, de même l'être humain, dont Dieu a dit : « *Nous avons ennobli les fils d'Adam*[24] », est l'astrolabe de Dieu. Quand le Dieu Très-Haut S'est fait connaître à l'homme et l'a rendu conscient de Lui, cet homme, dans l'astrolabe de son propre être, voit à chaque instant, à chaque moment, le rayonnement de Dieu et Sa Beauté sans nulle autre pareille. Et cette Beauté n'est jamais absente du miroir.

Dieu a des serviteurs qui se revêtent de sagesse, de connaissance et de grâce, bien que les gens ne possèdent pas la vision qui leur permettrait de les voir. Cependant, à cause de l'extrême jalousie (de Dieu), ces gens se parent, comme l'a dit Mutanabbî :

Ils portent des soies imprimées, non pas comme ornement mais afin de préserver leur beauté[25].

3

L'émir Pervâna dit : « Nuit et jour, mon cœur et mon âme sont à votre service, mais comme je suis occupé avec les affaires des Mongols, je ne suis pas en mesure de vous servir. »

Le Maître répondit : « Ces travaux aussi sont dédiés à Dieu, puisqu'ils assurent aux Musulmans la paix et la sécurité. Vous vous êtes sacrifié avec vos biens et votre corps, afin de rendre leurs cœurs tels que certains musulmans puissent en toute quiétude obéir à la volonté de Dieu. C'est une bonne œuvre pour laquelle Dieu vous a donné de l'inclination ; et votre extrême ardeur est une preuve de la faveur divine ; de même, lorsque cette inclination devient languissante, c'est un

signe de refus de la faveur divine ; Dieu ne veut pas qu'un bien si important soit accompli par l'intermédiaire d'un tel homme, à qui il faudrait donner récompense et hautes dignités.

Prenez l'exemple d'un bain chaud. Sa chaleur provient du combustible utilisé dans la chaudière, tels l'herbe sèche, le bois à brûler, les excréments et autres. De même, Dieu le Très-Haut manifeste des moyens qui, mauvais et répugnants en apparence, sont cependant, en réalité, les instruments de la faveur divine. Comme le bain, l'homme enflammé par de tels moyens devient chaud et travaille au bien-être du peuple tout entier. »

A ce moment, des amis arrivèrent. Le Maître s'excusa, disant : « Si je ne m'occupe pas de vous et ne m'adresse pas à vous, si je ne demande pas comment vous allez, c'est là, en réalité, une marque de respect. Le respect pour quelque chose est ce qui convient à l'occasion. Lorsqu'un homme est en prière, il ne doit pas demander des nouvelles de son père ou de son frère, ou leur témoigner du respect. Le manque d'attention dont il fait preuve à l'égard de ses amis et de ses parents constitue la cime de l'attention et de la courtoisie, parce qu'il ne se détache pas, à cause d'eux, de la prière et du recueillement et n'est pas troublé, de sorte qu'ils ne méritent ni châtiment ni reproche. La cime du respect et de l'attention est atteinte quand on leur épargne ce qui leur ferait encourir une punition ».

Quelqu'un demanda : « Existe-t-il un chemin plus court que la prière pour approcher Dieu ? » Il répondit : « Encore la prière. Mais la prière n'est pas seulement cette forme extérieure. Ceci est le « corps » de la prière ; la prière formelle comporte un commencement et une fin, et chaque chose qui implique commencement

et fin est un corps. Le *takbîr* est le début de la prière, et le *salâm* sa fin. De même, la profession de foi *(shahâda)* n'est pas seulement ce que l'on dit en remuant les lèvres : car cette formule a un commencement et une fin ; et tout ce qui est exprimé par des lettres et des sons et qui a un commencement et une fin est une forme et un corps. Mais l'âme de la prière est inconditionnée et infinie, elle n'a ni commencement ni fin. Enfin, seuls les prophètes (sur eux le salut !) ont apporté la prière, et le Prophète, qui nous l'a enseignée, a dit : « *J'ai des moments avec Dieu auxquels ni un prophète envoyé ni un ange proche de Dieu ne peuvent atteindre*[26]. » Donc, l'âme de la prière n'est pas seulement sa forme : elle prépare à l'absorption en Dieu et à la perte de conscience. Aussi toutes les formes demeurent-elles au-dehors. Il n'y a plus de place dans l'âme alors, même pour Gabriel qui est un pur esprit. »

On raconte que notre Maître, le Sultan des Savants, le Pôle du Monde, Bahâ al-Haqq wa'l-Dîn[27] (que Dieu sanctifie sa grande âme) fut trouvé un jour par ses compagnons plongé dans le recueillement alors que le moment de la prière était venu. Quelques-uns le lui crièrent. Notre Maître ne fit pas cas de leurs paroles. Ils se levèrent et se mirent à prier. Deux disciples suivirent l'exemple du sheikh et ne se levèrent pas. Or, Dieu montra aux yeux intérieurs de l'un des disciples, appelé Khâjagî, qui était en train de prier, que tous les compagnons qui priaient avec l'Imam avaient tourné le dos à la *Qibla,* et que seuls ces deux disciples qui avaient suivi l'exemple du sheikh avaient leur face tournée vers la Mecque. Lorsque le sheikh passe hors de la distinction du toi et du moi, que son moi s'annihile en Dieu et s'anéantit dans Sa lumière — « *mourez avant de mourir*[28] » — alors il devient la lumière de Dieu.

Quiconque tourne son dos à la lumière divine et tourne sa face vers le mur a certainement tourné son dos à la *Qibla,* car c'est Dieu qui est l'âme de la *Qibla.* Or, ces gens tournent leur visage vers la Ka'ba, qui a été faite par le Prophète la *Qibla* du monde. A plus forte raison, Dieu est la *Qibla* véritable, la *Qibla* (de la Mecque) n'étant constituée que pour Lui.

Le Prophète (sur lui le salut) adressa un jour un reproche à l'un de ses compagnons : « Pourquoi ne m'as-tu pas répondu quand je t'ai appelé ? » Il répondit : « J'étais en prière. » Le Prophète reprit : « N'est-ce pas moi qui t'ai appelé ? » Il répondit : « Je ne suis qu'un pauvre misérable. » Le Maître dit : « C'est bien, si tu restes toujours un pauvre misérable, au moment de la puissance comme de l'impuissance, parce qu'au-dessus de ta puissance il en est une autre et tu es dominé par la puissance divine dans tous les états. Tu n'es pas dédoublé, tantôt misérable et tantôt heureux. Regarde la puissance divine, et considère-toi toujours comme misérable et impuissant, faible et pauvre. Puisque les lions, les panthères, les requins, sont tous impuissants et tremblent devant Dieu, que peut faire un homme faible ? Les cieux et la terre sont impuissants et dominés par Son ordre. Il est un grand Roi ; Sa lumière n'est pas identique à celle de la lune et du soleil, devant laquelle les choses demeurent. Quand Sa lumière se manifeste sans voiles, il ne reste ni ciel, ni terre, ni soleil, ni lune, sauf le Roi personne ne reste. Un certain roi dit à un derviche : « Lorsque Dieu Se manifestera à toi et Se rapprochera de toi, souviens-toi de moi. » Le derviche répondit : « Lorsque j'arrive en Sa présence et que les rayons du soleil de Sa beauté m'illuminent, je ne me souviens plus de moi-même : comment pourrais-je me souvenir de toi ? » Quand le Dieu Très-Haut

choisit un serviteur et l'anéantit en Lui-même, quiconque s'accroche au pan de sa robe et lui présente une demande, sans que cet intermédiaire le rappelle devant Dieu et lui expose son vœu, Dieu lui accorde ce qu'il désire.

On raconte qu'un certain roi avait un serviteur favori et extrêmement proche. Au moment où le serviteur avait l'intention de se rendre à la Cour, les gens qui avaient des requêtes à présenter lui confiaient leurs histoires et leurs lettres, afin qu'il les soumette au roi. Il mettait tout dans son portefeuille, en la présence du souverain, il ne pouvait supporter l'apparition de sa splendeur, et il s'évanouissait. Le roi plongeait alors la main dans sa bourse*, son sac et son portefeuille, avec amitié, disant : « Qu'est-ce que mon serviteur, qui est évanoui et absorbé par ma beauté, porte là ? » Il prenait les lettres et écrivait au dos de ces pétitions l'ordre d'exaucer les désirs de tous les quémandeurs, puis remettait le tout dans le portefeuille, afin qu'aucune demande n'essuie de refus, mais que les désirs soient doublement satisfaits, et même davantage. Sans que le serviteur exposât les requêtes de chacun, toutes recevaient satisfaction. Quant aux autres serviteurs, qui restaient lucides et avaient la possibilité de raconter au roi les histoires des quémandeurs, sur cent affaires et cent requêtes, rarement une seule était exaucée.

---

* Son sein...

4

Un des auditeurs dit : « J'ai oublié quelque chose ici. » Le Maître dit : « Dans le monde, il y a une seule chose qu'on ne peut pas oublier. Peu importe la négligence du monde si tu ne l'oublies pas. Mais si tu te souviens de tout, que tu accomplis tout, que tu n'omets rien, sauf cette chose, tu n'as rien accompli. Par exemple, un roi t'envoie à tel village pour exécuter un ordre déterminé, et tu t'en vas effectuer cent autres travaux, sans accomplir la mission dont il t'a chargée : tu n'as rien accompli. Ainsi, l'homme est venu en ce monde pour effectuer une mission ; cette mission est son véritable but, s'il ne l'accomplit pas, en réalité il n'a rien fait. « *Nous avons proposé le Dépôt aux cieux, à la terre et aux montagnes, ils ont refusé de le porter et ils ont eu peur, alors que l'homme le porta : il est prévaricateur et ignorant*[29]. » Ce dépôt, nous l'avons proposé aux cieux, mais ils n'ont pu l'accepter*. Considère combien d'œuvres proviennent du ciel, de telle sorte que la raison s'en étonne : il transforme les pierres en rubis et en cornalines, et les montagnes en mines d'or et d'argent, il fait bourgeonner les plantes de la terre, leur donne la vie et en fait le paradis de l'Éden ; la terre, aussi, reçoit les semences et produit des fruits, elle couvre les défauts et fait des milliers de merveilles inexplicables. De même, les montagnes produisent des mines variées. Ils font tous ces mystères, mais sont incapables d'accomplir une seule chose. L'homme seul est capable de cette unique chose. Dieu a dit : « *Nous avons ennobli les descendants d'Adam*[30]. » Il n'a pas dit : « Nous avons ennobli

* Or, le soleil est un des habitants du monde céleste.

le ciel et la terre. » L'homme accomplit donc des choses que les cieux, la terre et les montagnes ne peuvent réaliser. Quand il les accomplit, l'ignorance et la perversité lui sont épargnées.

Si tu dis : « Je n'accomplis pas cette tâche, cependant j'exécute bien d'autres choses », c'est comme si tu transformais un sabre indien d'acier précieux, apporté du trésor du roi, en un couteau de boucher pour viande putréfiée, en disant : « Je ne laisse pas inutile ce sabre, et je m'en sers pour des actions utiles. » Ou bien que tu apportais une marmite d'or, dont la valeur est telle qu'avec une de ses parcelles on pourrait acquérir cent marmites ordinaires, et que tu y faisais cuire des navets. Ou encore, que tu enfonçais un couteau du meilleur acier, en guise de clou, dans le mur, et y suspendais une calebasse cassée, en disant : « J'en fais bon usage, je suspens la calebasse. Sinon ce couteau n'aurait servi à rien. » N'est-il pas lieu de se moquer et de rire ? Car la courge convient au clou de fer ou de bois qui ne coûte qu'un sou. N'est-il pas ridicule de se servir d'un couteau de cent dinars pour un tel usage ? Dieu le Très-Haut t'a donné un grand prix. Il a dit : « *Dieu a acheté aux croyants leurs biens et leurs personnes pour leur donner le Paradis*[31]. »

Tu es plus précieux que le ciel.
Que puis-je faire ? Tu ignores ta propre valeur[32].
Ne considère pas n'importe quel mendiant ; tu n'appartiens qu'à nous.
Ne te vends pas à bon marché,
puisque tu possèdes une si grande valeur[33].

Dieu le Très-Haut a dit : « Je vous ai achetés, vous, vos personnes, vos biens, et votre temps. Si vous Me

les consacrez et Me les donnez, le prix en sera le Paradis éternel. Tel est votre prix à Mes yeux. » Inversement, si tu te vends à l'enfer, c'est ta propre personne que tu as lésée, à l'instar de cet homme qui avait fixé au mur un couteau valant cent dinars, et y avait suspendu une courge ou une cruche.

Supposons que tu prétendes t'adonner à des sciences sublimes ; par exemple, tu apprends la jurisprudence, la philosophie, la logique, l'astronomie, la médecine, etc. Tout ce savoir, en fin de compte, est pour toi-même*. Tu apprends la jurisprudence afin que personne ne te ravisse le morceau de pain que tu tiens à la main, ne te dépouille de tes habits, et ne te tue, enfin pour rester sain et sauf. S'il s'agit de l'astronomie, des différentes phases du ciel et de leur influence sur la terre, ou du fait qu'une certaine denrée sera bon marché, ou très chère, ou qu'il y aura des paniques ou la sécurité sur la terre, toutes ces prévisions n'importent qu'en relation avec ta propre situation. S'il s'agit d'une étoile, soit favorable, soit néfaste, n'en tiens compte que parce qu'elle concerne ta propre position astrale. Si tu approfondis tel sujet, c'est parce qu'en toi gît la racine ; toutes ces sciences ne sont que tes ramifications car Il t'a créé pour Lui-même, et il a créé toutes choses pour toi. « J'ai créé les choses pour toi, et Je t'ai créé pour Moi. »

Et puisqu'il y a tant de détails, de merveilles, d'états, et de mondes extraordinaires et infinis dans ta ramification, considère combien il y aura d'états en toi qui

---

* Tout cela ne tend qu'à te faire parvenir à ton but. Si tu es éloigné de ton but, quelle utilité ces choses présentent-elles pour toi ? Quand on est parvenu au but, tout cela est acquis.

es la racine ! Puisqu'il y a des chances et des malchances, des remontées et des retombées dans tes ramifications, considère combien il y aura en toi, qui es la racine, de remontées et de retombées dans le monde des esprits, de chances et de malchances, de pertes et de profits*.

A part cette nourriture et ce sommeil, il existe pour toi une autre nourriture. « *J'ai passé la nuit chez mon Seigneur, Il m'a nourri et m'a donné à boire*[34]. » Dans ce bas monde, tu as négligé cette nourriture au profit d'une autre subsistance ; jour et nuit, tu t'occupes des besoins de ton corps. Or, ce corps est ta monture et ce monde est son râtelier, la nourriture du cheval n'est pas celle de son cavalier. Il a son sommeil, sa nourriture et son bien-être propres. Mais les caractéristiques animales et bestiales l'emportent sur toi, aussi es-tu demeuré devant le râtelier des chevaux : tu n'as pas place dans les rangs des émirs et des souverains du monde éternel. Ton cœur est bien là ; mais, puisque ton corps domine, tu en es resté le captif et tu t'y es soumis.

De même Majnûn, qui avait l'intention de visiter le pays de Laylâ, lorsqu'il était conscient poussait sa chamelle vers son aimée. Mais, lorsqu'il était absorbé dans la pensée de Laylâ, il oubliait et sa propre personne et sa chamelle. La chamelle, ayant laissé progéniture dans un village, en profitait pour revenir sur ses pas. Quand Majnûn retrouvait sa lucidité, il s'apercevait qu'il avait rebroussé chemin sur une distance de deux journées. Ainsi le voyage dura trois mois. Enfin, il s'écria :

---

* Si c'est la médecine [tu étudies], pour ta propre santé, que tel remède possède telle propriété, ou que telle herbe convient à telle maladie.

« Cette chamelle est pour moi une calamité ! » Il descendit de la chamelle et partit à pied.

Le désir de ma chamelle est derrière moi, et le mien devant moi :
tous deux sont opposés l'un à l'autre[35] *.

Le Maître dit que Sayyid Borhân-ud-Dîn Mohaqqiq[36] (que Dieu sanctifie son secret !) parlait quand quelqu'un entra, disant : « J'ai entendu ton éloge dans la bouche d'un tel. » Il répondit : « Voyons, qui est cet un tel ? A-t-il vraiment le rang spirituel nécessaire pour me connaître et faire mon éloge ? S'il me connaît seulement par les discours, il ne me connaît pas ; car ces discours, cette bouche et ces lèvres ne durent pas : tous ces phénomènes ne sont qu'accidents. Mais s'il me connaît par mes actions, s'il connaît mon essence, je sais qu'il peut faire mon éloge, et que son éloge est le mien. » Cette histoire ressemble à celle du roi qui avait confié son fils aux hommes de l'art, afin qu'on lui apprît les sciences de l'astronomie, de la géomancie et autres. Il y était passé maître, malgré son incapacité et son peu d'intelligence. Un jour, le roi prit une bague dans sa main et, voulant éprouver son fils, lui demanda : « Dis-moi ce qui est dans ma main ? » — Il répondit : « Ce que tu as dans la main est quelque chose de rond, jaune et creux. » Le roi dit : « Ces indices sont justes, mais dis-moi ce que c'est en réalité ? » — « Ce doit être un tamis ** », répondit le prince. Le roi dit : « Mais enfin tu as donné tant d'indices

---

* Il dit : O chamelle ! Puisque nous sommes tous deux amoureux, nous sommes deux compagnons qui ne se conviennent pas.

** Une meule.

précis que la raison reste stupéfaite de la puissance de tes études et de ta science. Comment ne comprends-tu pas qu'un tamis ne peut être contenu dans une main ? »

De même, les savants de notre époque coupent les cheveux en quatre dans leurs recherches ; ils connaissent parfaitement ce qui ne les concerne pas et embrassent toute science. Quant à leur propre personne, ils en ignorent tout. Ils distinguent le licite et l'illicite, disant : « Ceci est permis, cela ne l'est pas, ceci est licite, cela est illicite. » Mais ils ne savent pas, en ce qui les concerne eux-mêmes, ce qui est licite ou illicite, permis ou défendu, pur ou impur.

Qu'un objet soit creux, jaune, rond, ce n'est là qu'accidents. Si tu le jettes au feu, rien ne reste de ces attributs. Il devient une pure essence. Il en va de même des indices concernant les sciences, l'action ou la parole ; ils ne dépendent aucunement de l'essence de la chose considérée ; seule l'essence survit. Ainsi, les savants parlent de toutes ces choses, les expliquent et à la fin portent un jugement, à savoir que dans la main du roi se trouve un tamis, car ils ignorent le principe de ce dont ils parlent.

Je suis un oiseau, un rossignol ou un perroquet. Si on me demande : « Chante d'une autre manière », je serais incapable de le faire, parce que tel est mon propre langage, et je ne peux faire autrement, contrairement à celui qui a appris le chant des oiseaux. Il n'est pas un oiseau, mais plutôt leur ennemi et leur chasseur ; il siffle et il chante afin que les oiseaux le prennent pour l'un des leurs. Si quelqu'un lui ordonne d'émettre un autre chant, il est capable de le faire, parce que ce chant est pour lui emprunté : il a appris à voler les marchandises des gens et à prendre dans chaque maison une étoffe différente.

5

Il* dit : « Pourquoi ai-je été l'objet de tant de bienveillance et de grâces de la part de notre Maître ? Je ne m'y attendais pas, et l'idée ne m'en était jamais venue. Comment en serais-je digne ? Je ne me considère même pas digne d'être, jour et nuit, les mains jointes, au rang de ses serviteurs et de sa suite. De quelles grâces ai-je été l'objet ! »

Le Maître dit : « Nous vous distinguons parce que vous avez visé ce qu'il y a de plus élevé. Malgré votre rang très noble et très éminent, malgré l'importance de vos charges, vous avez tant de bonne volonté que vous vous appréciez avec humilité et n'êtes pas satisfait de vous-même : vous vous imposez d'innombrables obligations. Bien que notre cœur fût sans cesse à votre service, nous voulions vous honorer aussi sous une forme extérieure, car la forme également possède une grande valeur. Non seulement elle a cette valeur, mais encore elle est associée avec le centre de l'être ; et de même qu'on est impuissant sans le noyau, de même on ne peut avoir quelque chose sans peau. Si on met une graine dans la terre sans sa peau, rien ne poussera ; mais si on la met avec sa peau, elle deviendra un grand arbre. Le corps aussi est de grande importance et de toute nécessité, sans lui on ne peut rien et l'on ne parvient pas au but. Oui, par Dieu ! L'essentiel, c'est de saisir le vrai sens et de devenir soi-même le vrai sens. Si on dit : « *Deux* rakats *de prière valent mieux que ce bas monde et tout ce qu'il contient*[37] », tout un chacun n'en saisit pas le sens. Comprend cette parole celui qui

* L'émir Pervâna dit :

considère qu'oublier deux *rakats* est plus grave que perdre le monde entier et tout ce qui lui appartient.

Un derviche se rendit chez un roi[38]. Le roi lui dit : « O ascète. » Il lui répondit : « C'est toi qui es l'ascète. » Le roi demanda : « Comment puis-je être un ascète quand le monde entier m'appartient ? » — « Non, tu vois les choses à l'envers », répondit le derviche ; « ce bas monde, l'autre monde, et la propriété de toutes choses, tout cela m'appartient. J'ai choisi le monde entier, et toi, tu te contentes d'une seule bouchée et d'un seul froc. »

« *Où que vous tourniez votre visage est la Face de Dieu*[39] ». Cette Face est toujours présente, actuelle, continue et éternelle. Les amoureux de Dieu se sont sacrifiés à cette Face et ils n'ont rien demandé en échange. Les autres ne sont que des bêtes.

Le Maître dit : « Même s'ils ne sont que des bêtes, ils sont dignes de recevoir un certain bienfait. Ils sont dans l'étable, pourtant ils sont l'objet des soins du Maître de l'étable. S'Il le veut, Il peut les transférer de cette étable dans une autre. De même qu'Il les a fait surgir du néant et paraître parmi ceux qui existent, Il les a transportés de l'étable de l'existence à celle de l'ordre minéral, et de l'étable de l'ordre minéral à celle de l'ordre végétal, et de l'ordre végétal à l'ordre animal, et de l'ordre animal à l'ordre humain, et de l'ordre humain à l'ordre angélique, et ainsi jusqu'à l'infinie[40]. Il a manifesté tout cela, afin que tu reconnaisses qu'Il a tant d'étables hiérarchiquement classées. « *Couche sur couche, mais pourquoi n'y croient-ils pas*[41] ? » Dieu a manifesté ces ordres afin que tu reconnaisses les autres degrés qui restent à parcourir. Il ne les a pas montrés pour que tu les nies et que tu dises : « C'est là tout ce qui existe. » L'artiste montre son art et son

talent afin qu'on croie en lui, et qu'on reconnaisse ses capacités. De même, si un roi offre un habit d'honneur et un présent à quelqu'un, s'il lui témoigne de l'affection, c'est pour que les gens s'attendent à d'autres dons de sa part ; ils préparent alors d'autres bourses dans l'espoir qu'elles soient remplies. Le roi ne leur octroie pas ces présents pour qu'ils disent : « C'est tout ; le roi ne nous fera plus de libéralités. » S'ils se contentent de ce qu'ils ont reçu, jamais le roi, sachant ce qu'ils ont dit ou pensé, ne se livrera à leur égard à des libéralités.

Le véritable ascète est celui qui voit toujours la fin, et les gens du monde* ne voient pas plus loin que l'étable. Mais ceux qui sont des privilégiés et des initiés ne voient ni la fin ni l'étable. Ils n'ont visé que l'origine, et connaissent l'origine de chaque chose. Un homme clairvoyant sème du blé sachant que c'est du blé qui va pousser. Il a prévu la fin à partir de l'origine. Il en est ainsi pour l'orge, le riz, etc. Une fois qu'il connaît l'origine, il ne considère plus la fin. Toute fin est claire pour qui sait l'origine. Ces gens-là sont très rares ; un petit nombre voit la fin ; mais ceux qui sont dans l'étable ne sont que des bêtes.

C'est la douleur qui guide l'homme dans toutes choses. Tant que la douleur, la passion et le désir d'une chose ne surgissent pas dans son cœur, jamais il ne tendra vers elle, et il ne lui sera jamais possible de réaliser ses désirs, qu'il s'agisse de ce monde ou de l'autre, de commerce, de royauté, de science, d'astronomie, etc. Tant que Marie n'a pas ressenti les douleurs de l'enfantement, elle ne s'est pas dirigée vers l'arbre du bonheur. « *Les douleurs de l'enfantement la firent se diriger vers le tronc du dattier*[42] ». Cette dou-

---

* Ne voient pas la fin, ils ...

leur la poussa vers l'arbre, et cet arbre qui était desséché produisit des fruits.

Le corps est pareil à Marie, et chacun possède en lui un Jésus. Si nous éprouvons en nous cette douleur, notre Jésus naîtra ; mais si nous ne sentons aucune douleur, Jésus, par le chemin secret qu'il avait pris, s'en retourne à son origine, nous laissant privés de ses bienfaits.

L'âme, dans le for intérieur, est indigente, et notre nature corporelle est satisfaite.
Le démon est gorgé de nourriture, mais Jamshid est à jeun.*
Cherche un remède tant que ton Jésus est sur la terre :
une fois Jésus parti vers le ciel, ton remède aura disparu[43].

6

Ce discours est destiné à celui qui, pour concevoir quelque chose, a besoin de paroles. Mais celui qui comprend sans paroles, quel besoin a-t-il de discours ? Ces cieux et cette terre sont des paroles pour celui qui comprend, et ont été eux-mêmes engendrés par des paroles : « *Sois ! et cela fut*[44] ». Donc, pour celui qui entend ce qu'on lui dit à voix basse, il n'est aucun besoin de vacarme et de cris.

Un poète parlant arabe vint chez un roi. Ce roi était

* Gabriel.

Turc, et ne savait* même pas le persan. A sa louange, le poète composa un éloquent poème en arabe et le lui apporta. Le roi était assis sur son trône ; devant lui, les membres de son entourage, composé de vizirs et d'émirs comme à l'accoutumée. Le poète resta debout et se mit à réciter son poème. Le roi, à chaque passage méritant son approbation, hochait la tête, et chaque fois qu'il y avait lieu de s'étonner, le regardait avec émerveillement, et chaque fois qu'il y avait lieu d'être humble**, y prêtait attention. Les courtisans étaient stupéfaits : « Puisque notre roi ne sait pas un mot d'arabe, comment se fait-il qu'il hochait la tête à bon escient ? Savait-il donc l'arabe et nous l'avait-il caché pendant des années ? Si nous avons jamais dit à son sujet des paroles impolies en arabe, malheur à nous ! »

Le roi avait un page favori. Les courtisans se réunirent, lui donnèrent un cheval, une mule et de l'argent, et s'engagèrent à lui faire bien d'autres présents. Ils lui dirent : « Renseigne-nous : le roi connaît-il l'arabe ou non ? Et, s'il ne le sait pas, comment pouvait-il hocher la tête au bon endroit ? Cet à-propos tenait-il du prodige ou était-il dû à une inspiration ? »

Un jour, durant la chasse, profitant de la bonne humeur du roi après la prise d'un bon gibier, le page lui demanda s'il connaissait l'arabe. Le roi se mit à rire et lui dit : « Dieu m'est témoin que je ne sais pas l'arabe. Mais si j'ai hoché la tête et témoigné de l'admiration là où il fallait, c'est que l'intention de ce poème était claire. »

Il est évident que ce poème n'était que le produit de

---

* Ni l'arabe, ni le persan.

** Et de tirer un enseignement.

l'intention. Sans intention, ce poème n'aurait pas été composé.

Dans l'intention, la dualité disparaît. La dualité concerne le dérivé, la racine est une. Si l'on considère leurs états d'âme, actions et paroles, les Sheikhs paraissent multiples, mais pour ce qui est de l'intention, il n'y a en eux qu'un seul mobile : la recherche de Dieu.

De même, lorsque le vent souffle dans une demeure, il soulève le coin du tapis, sème le désordre parmi les autres carpettes, fait voler en l'air les brindilles et les herbes sèches, onduler l'eau du bassin, et danser les arbres, les branches et les feuilles. Tous ces états apparaissent différents et distincts, mais du point de vue de l'intention, de l'origine et de la réalité, il s'agit d'une seule et même chose : le mouvement provient du vent.

Quelqu'un dit : « Je suis coupable ». Il répondit : « Cette idée vient de celui qui se répète : « Qu'est-ce que je fais, pourquoi fais-je tel acte ? » C'est une preuve de l'amitié et de la grâce divine : « *L'amitié demeure tant que le reproche reste*[45] ». Car on adresse des reproches aux amis, jamais à un étranger. Ce reproche diffère selon que celui (qui le subit) en ressent une douleur et en est conscient : c'est là aussi une preuve de la grâce et de l'amour divins à son égard. Mais si, le reproche formulé, il n'éprouve aucune douleur, l'affection n'est pas engagée. Lorsqu'on bat un tapis pour l'épousseter, les sages n'y voient pas une réprimande. Mais on ne bat pas son propre fils, son bien-aimé, sans un reproche né de l'affection.

La douleur et le remords sont l'annonce de la grâce et de l'amitié de Dieu. Si tu découvres un défaut en ton frère, il te faut savoir qu'en toi-même ce défaut existe. Le sage est semblable à un miroir : tu vois en lui ta propre image, car « *le croyant est le miroir du*

croyant[46] ». Écarte ce défaut qui te blesse : en réalité c'est par toi-même que tu es meurtri.

Mawlânâ dit : « On amena un éléphant au bord d'une rivière pour l'abreuver. Il se vit dans l'eau et s'effaroucha. Il croyait que c'était un autre éléphant qui l'effrayait et ignorait qu'il s'effarouchait lui-même. Tous les défauts, comme la tyrannie, la haine, l'envie, la cupidité, l'absence de pitié*, l'orgueil, quand ils existent en toi ne te blessent pas, mais quand tu les aperçois chez autrui, tu t'effarouches et tu en es blessé.

Quand un homme a la gale ou un furoncle, il ne se dégoûte pas de lui-même ; il met sa main infectée dans le plat et il lèche ses doigts sans répugnance. Mais s'il voit un petit furoncle ou une petite plaie sur la main d'un autre, il ne peut manger ni digérer son plat. Ainsi en est-il des défauts moraux. Quand on les a en soi, on ne s'en offense pas ; à peine les aperçoit-on chez autrui, on s'en offusque et les déteste. Excuse celui qui s'offusque, qui est choqué par toi, comme tu peux l'être toi-même par lui. Ta peine est son excuse, car la peine t'envahit en le voyant ; ne voit-il pas ce que tu vois ? Il est dit : « *Le croyant est le miroir du croyant* », et non pas : « Un incroyant est le miroir d'un incroyant. » Non pas que l'incroyant ne dispose pas de miroir, mais il ignore l'existence de son propre miroir.

Un roi était assis mélancoliquement au bord d'un ruisseau. Son état effrayait et inquiétait les émirs. Rien ne l'égayait. Il avait un bouffon favori. Les émirs lui déclarèrent : « Si tu réussis à faire rire le roi, nous te comblerons de présents. » Le bouffon s'efforça ; mais il avait beau essayer de distraire le roi, celui-ci ne broncha pas. Il persistait à contempler le ruisseau, sans

---

* La concupiscence, la colère.

lever la tête. Le bouffon dit au roi : « Que vois-tu dans ce ruisseau ? » Le roi répondit : « Je vois un cocu*. » Le bouffon reprit : « O roi du monde, ton serviteur non plus n'est pas aveugle. » Ainsi, si tu vois dans un homme quelque trait et que tu t'en offenses, lui non plus n'est pas aveugle : il voit ce que tu vois.

Devant Dieu, deux « Moi » n'ont pas de place. Tu dis « Moi » et Il dit « Moi » ; ou bien meurs, toi, devant Lui, ou bien c'est Lui qui mourra devant toi, afin que toute dualité disparaisse. Mais ni objectivement, ni subjectivement, Il ne peut mourir. Car « *Il est le vivant, qui ne meurt jamais*[47] ». Il a tant de grâce que, s'il Lui était possible de mourir, Il mourrait pour toi, afin que s'abolisse la dualité. Sa mort étant impossible, meurs toi-même, afin qu'Il se manifeste en toi et que s'anéantisse la dualité.

Si tu attaches deux oiseaux l'un à l'autre, bien qu'ils soient de même espèce, qu'ils aient eu deux ailes et à présent quatre, ils ne volent pas, car la dualité paralyse. Mais si tu attaches à un oiseau un autre oiseau mort, il vole, car la dualité n'existe plus. Le soleil a tant de grâce qu'il « mourrait » devant la chauve-souris, mais comme il lui est impossible de mourir, il dit : « O chauve-souris, ma grâce a recouvert toutes choses. Je veux envers toi aussi faire preuve de bonté. Meurs, car ta mort est possible, afin de jouir de la lumière de ma majesté, d'échapper à la nature de chauve-souris et de devenir l'oiseau *Anqa* du *Qaf* de la proximité divine[48] ».

Un serviteur parmi les serviteurs de Dieu a eu ce pouvoir de s'anéantir lui-même pour son ami. Il demandait à Dieu cet ami, Dieu ne le lui donnait pas. Il vint une voix, disant : « Je ne désire pas que tu le

---

* Qui m'importune toujours.

voies. » Ce serviteur de Dieu ne cessait de supplier et d'implorer, disant : « O Dieu ! Tu as mis en moi le désir de le demander, et il ne me quitte pas. »

Enfin, est venue une voix, disant : « Si tu veux être exaucé, sacrifie ta vie et sois anéanti, ne reste pas, quitte ce monde. »

Il répondit : « O mon Seigneur ! J'y consens. » Il fit ainsi, et donna sa tête pour cet ami, et il obtint ce qu'il désirait[49]. Si un serviteur de Dieu a reçu cette grâce, qu'il est prêt à sacrifier sa vie dont l'un des jours vaut toute la vie de l'univers du commencement jusqu'à la fin, il est impossible que le Créateur des grâces, Lui, ne possède pas cette grâce. Mais puisque Son anéantissement est inconcevable, anéantis-toi toi-même*.

Un importun vint s'asseoir à une place d'honneur plus élevée que celle d'un saint personnage[50]. Le Maître dit : « Quelle différence décèle-t-on entre le fait qu'ils soient placés au-dessus ou au-dessous de la lampe ? Si la lampe réclame la hauteur, ce n'est point pour elle-même : son but est de faire jouir les autres de sa lumière ; mais, où qu'elle se trouve, la lampe demeure lampe ; car elle est le Soleil éternel. Si de telles personnes (les saints) réclament une place élevée et un haut rang, c'est qu'étant donné que les gens n'ont pas la vision leur permettant de distinguer la véritable supériorité, les saints veulent, avec le filet du monde, les attraper, afin qu'ils parviennent à comprendre ce qu'est la supériorité véritable et qu'ils tombent dans le filet des réalités ultimes.

De même Mohammad — (le salut soit sur lui) — n'a pas envahi la Mecque et les villes alentour pour ses propres besoins, mais pour donner à tout le monde

---

* Afin de parvenir à l'éternel.

la vie éternelle et la lumière de la grâce*. *« C'est une main habituée à donner, et non habituée à prendre*[51] *»*. De telles personnes séduisent les gens afin de leur octroyer des dons, et non pour leur ravir quelque bien.

Si quelqu'un pose un piège et attrape des oiseaux pour les manger ou les vendre, cette action s'appelle une ruse ; mais si un roi tend un piège à un faucon sauvage ignorant sa propre nature, et s'il l'apprivoise de sa propre main et le rend noble, instruit et éduqué, cette action ne constitue pas une ruse, bien qu'elle le soit en apparence. C'est la droiture même que l'octroi des dons, la résurrection des morts, la transformation de la pierre en rubis, d'une semence inanimée en homme, et davantage encore. Si le faucon avait conscience de la raison de sa capture, il n'aurait pas besoin de leurre : du fond du cœur et de l'âme, il chercherait le filet pour y tomber et voler dans la main du roi.

Les gens considèrent l'apparence des discours des saints, et disent : « Nous avons entendu beaucoup de choses embrouillées, notre esprit est plein de ces paroles. » *« Ils dirent : nos cœurs sont incirconcis ! Non, c'est Dieu qui les a maudits à cause de leur impiété*[52]*. »* Les impies disaient : « Nos cœurs sont la gaine de telles paroles et nous en sommes remplis. » Le Dieu Très-Haut leur répond : « Vos cœurs sont loin d'être pleins de ces paroles ; mais ils sont remplis de tentations et d'imaginations, pleins de *shirk*[53] et de doutes, et pire encore, pleins de malédictions. » — *« Dieu les maudit à cause de leur impiété. »*

Si seulement leur cœur était vide de ces délires ! Ils auraient été dignes d'accepter ces paroles, mais ils ne

---

* Et la vision.

le sont pas : le Dieu Très-Haut a mis un sceau sur leurs oreilles, leurs yeux et leur cœur. Tant que l'œil voit les choses autres qu'elles ne sont, il voit Joseph sous les apparences d'un loup. Quand l'oreille entend d'une autre façon — elle considère la sagesse comme paroles vaines et délire — alors le cœur aussi sent d'une autre façon : il est devenu le lieu des tentations et de l'imagination. Il est comme l'hiver qui a accumulé la glace et les frimas, à cause de ses illusions et de ses imaginations embrouillées. « *Dieu a mis un sceau sur leur cœur et sur leurs oreilles, et sur leurs yeux il y a un bandeau*[54] ». En effet, il n'est pas question qu'ils soient remplis de ces paroles : ils n'en ont même pas senti ni trouvé le parfum dans leur vie, ni dans la vie de ceux dont ils s'honorent, ni dans celle de leur famille. Il y a* une aiguière que le Dieu Très-Haut remplit d'eau pour certaines personnes : elles en boivent et sont désaltérées ; et, pour d'autres, cette aiguière est vide. Aussi ne peuvent-elles pas remercier pour l'aiguière. Mais celui-là rend grâces pour qui l'aiguière est remplie d'eau.

Quand Dieu le Très-Haut créa Adam d'eau et d'argile, « *Il pétrit l'argile d'Adam pendant quarante jours*[55] », Il façonna son corps tout entier, et Adam demeura pendant un temps sur le sol. Iblis (maudit-soit-il !) descendit et pénétra dans son corps, se promena dans toutes ses veines, le contempla, et vit ses veines et ses nerfs pleins de sang et d'humeurs[56]. Il dit : « Ah ! ce ne serait pas étonnant que l'Iblis que j'avais vu au pied du Trône et qui devait apparaître soit celui-ci. Si cet Iblis existe, ce doit-être lui[57]. »

Et la paix soit avec vous.

---

* L'exemple de eaux-ci et de ceux-là est comme une…

7

Le fils de l'Ata-Beg[58] vint et le Maître dit : « Ton père s'occupe continuellement de Dieu, et sa foi est très grande : cela apparaît dans ses paroles. Un jour, l'Ata-Beg a dit : Les mécréants de Roum affirment : « Nous donnons nos jeunes filles aux Tartares afin que la religion devienne une, et que cette nouvelle religion, qui est l'Islam, disparaisse. » J'ai dit : « Quand la religion a-t-elle été unique ? Il y en eut toujours deux ou trois, et la guerre et les querelles existaient entre elles. Comment pouvez-vous rendre une les religions ? Elles deviendront une au Jour du Jugement, mais ici-bas c'est impossible, car chacun a un but et des désirs différents. Il est impossible d'avoir ici une religion unique, sauf au Jour du Jugement, où tous deviendront un et se tourneront vers une même direction, et auront même langue et même ouïe. Dans l'homme, il y a beaucoup de choses ; il y a la souris et l'oiseau. L'oiseau élève sa cage et la souris la tire en bas. Il existe cent mille animaux différents dans l'homme, sauf s'ils vont à l'endroit où la souris abandonne sa nature de souris et où l'oiseau abandonne celle d'oiseau, et où tous deviendront un, car le but cherché n'est ni haut, ni bas ; quand ce qui est cherché apparaît, il n'y a ni haut, ni bas. Quelqu'un a-t-il perdu quelque chose* ? Il la cherche à gauche et à droite, et devant et derrière. Quand il l'a trouvée, il ne cherche plus ni en haut, ni en bas, ni à gauche, ni à droite, ni devant, ni derrière. Il devient unifié *(jam)*. Donc, au Jour du Jugement, tous auront la même vue, la même langue, la même ouïe, la même intelligence. Ainsi, par exemple, si dix

---

* Un âne.

personnes s'associent pour posséder un jardin ou une boutique, leurs paroles sont une, leurs soucis sont un, leurs occupations sont une, parce que le but recherché est un. Au Jour du Jugement, comme tous recherchent Dieu, ils deviendront un. Dans ce monde-ci, chacun s'occupe d'une chose différente : un de l'amour de la femme, un autre de la richesse, un autre du gain, un autre de science, et tous croient : « Mon remède et mon désir, ma joie et ma tranquillité résident en cela. » Mais telle est la grâce de Dieu : lorsque l'homme va, cherche et ne trouve pas, il se retourne, s'arrête un instant et dit : « Ce désir et cette miséricorde sont dignes de recherche. Peut-être n'ai-je pas bien cherché. Je vais chercher à nouveau. » Quand il cherche à nouveau, il ne trouve pas, et ainsi jusqu'à ce que la grâce lui parvienne dévoilée. Il comprend alors que la voie n'était pas celle qu'il avait choisie. Le Dieu Très-Haut possède des serviteurs qui, dès avant le Jour du Jugement, sont ainsi et* voient. 'Ali (que Dieu soit content de lui !) a dit : « Retirer le voile de devant mes yeux n'ajouterait rien à ma certitude. » C'est-à-dire : a Si on retire à l'âme sa gaine (le corps) et que le Jour du Jugement arrive, ma certitude n'augmentera pas. » Ainsi, un groupe de gens dans la nuit obscure, dans une chambre, s'orientent chacun dans une direction, et accomplissent la prière rituelle. Quand le jour se lève, tous se retournent. Ceux qui ont tourné leur visage vers la *Qibla* dans la nuit n'ont pas besoin de se retourner, car tous s'orientent vers Lui. Tous Ses serviteurs dans la nuit font face vers Lui et se détournent de la face d'autrui. Pour eux, le Jour du Jugement est déjà évident et présent.

---

* Savent que tout provient des secrets de l'invisible.

Les paroles sont illimitées, mais elles descendent à la portée du chercheur. « *Il n'existe rien chez Nous dont Nous n'ayons des trésors, tandis que Nous n'en faisons descendre que dans une mesure connue*[59]. » La sagesse est comme la pluie, elle est infinie dans sa source, mais elle descend dans une mesure convenable, en hiver, au printemps, en été et en automne, à sa mesure, plus ou moins. Mais là d'où elle descend, elle est illimitée. On enveloppe le sucre dans du papier, et les remèdes sont également enveloppés par les apothicaires. Cependant, la quantité de sucre n'est pas celle que l'on met dans du papier, alors que les réserves de sucre et de médicaments sont illimitées. Comment seraient-elles contenues dans du papier ? On a critiqué le fait que le Qor'ân soit descendu pour Mohammad mot par mot et non sourate par sourate. Mohammad (sur lui le salut de Dieu !) a dit : « Que racontent ces sots ? Si le Qor'ân descendait tout entier en moi, je fondrais et serais annihilé. » Car celui qui sait comprend avec peu de choses beaucoup de choses, et avec une seule ligne des recueils entiers. Son exemple est pareil à ceci : une assemblée d'hommes sont assis, écoutant une anecdote qui leur est contée. Parmi eux, quelqu'un connaît toute l'histoire et y a joué un rôle. Par une allusion, il comprend tout. Il devient pâle et rouge, il change de contenance. Les autres ne comprennent pas ce qu'ils entendent, car ils n'étaient pas au courant de tout. Mais celui qui l'est à partir de peu comprend beaucoup.

Revenons à notre histoire. Si tu vas chez le droguiste, il y a chez lui beaucoup de sucre ; mais il voit combien d'argent tu as apporté, et il te sert selon la quantité d'argent dont tu disposes. « L'argent », ici, c'est la volonté spirituelle et la foi. Les paroles descen-

dent à la mesure de la volonté spirituelle et de la foi. Quand tu viens chercher du sucre, on regarde la grandeur du sac que tu as apporté pour l'y mettre. On pèse pour toi le sucre selon la grandeur de ton sac, une mesure ou deux. Mais si on vient avec des files de chameaux, et beaucoup de sacs, on convoque beaucoup de gens pour peser. De la même façon, il y a l'homme à qui les océans ne suffisent pas, et celui à qui suffisent quelques gouttes d'eau, et pour qui plus que ces quelques gouttes serait nuisible. Ceci n'existe pas seulement dans le monde spirituel, la science et la sagesse : il en va de même dans toutes les choses. En ce qui concerne les richesses, l'or, les mines, tout est illimité et infini. Mais elles viennent à la portée de la personne : car elle ne peut supporter davantage, sinon elle deviendrait folle. Ne vois-tu pas que Majnûn et Farhâd[59bis] et d'autres amants ont habité des déserts et des montagnes pour l'amour d'une femme ? Car leur passion était supérieure à leurs forces. Ne vois-tu pas que Pharaon, lorsque lui fut donnée la royauté, et les richesses, se prétendit dieu ? « *Il n'existe rien dont les trésors ne soient pas chez Nous*[60]. » Il n'y a rien de bien et de mal dont Nos réserves ne regorgent. Mais Nous les envoyons à la mesure de la capacité des gens, et de leur convenance. »

Mawlânâ dit : « Bien sûr, cette personne a la foi, mais elle ne connaît pas la foi, comme un enfant croit au pain, mais ne sait pas à quoi il croit. De même, dans la végétation, l'arbre devient jaune et sec par manque d'eau, mais il ne sait pas ce qu'est la soif. L'être humain est comme un étendard. On fait flotter le drapeau dans l'air, et ensuite, de chaque côté, comme Dieu le sait, on envoie au pied de cet étendard les armées de la sagesse, de l'entendement, de la colère,

de la violence, de la patience, de la générosité, de la peur, de l'espoir, des expériences infinies et des attributs sans limites. Si quelqu'un regarde de loin, il voit l'étendard. Mais celui qui voit de près sait les joyaux et les subtilités qui existent là. »

Quelqu'un vint. Le Maître demanda : « Où étais-tu ? Nous avions un ardent désir de te voir, pourquoi es-tu resté loin de nous ? » — Il répondit : « C'était le hasard. » Le Maître dit : « Nous faisons aussi des prières pour que ce hasard change et s'annihile. Un hasard qui produit la séparation est un hasard qui ne doit pas être. Il provient aussi de Dieu, mais c'est par rapport à Dieu que c'est bien* ; il est vrai que toutes choses par rapport à Dieu sont bonnes et parfaites, alors que par rapport à nous il n'en est pas ainsi. La fornication et la pureté, le manquement de la prière et son observance, la mécréance et l'Islam, le polythéisme *(shirk)* et la croyance au Dieu unique *(tawhîd),* tout par rapport à Dieu est bien ; mais, par rapport à nous, la fornication et le vol, la mécréance et le polythéisme sont mauvais, alors que le *tawhîd,* la prière, les bonnes actions, par rapport à nous sont bien. Mais, par rapport à Dieu, tout est bien. Comme par exemple un roi dans le royaume duquel se trouvent** des prisons, des gibets, des présents, des richesses, des propriétés, le faste, les fêtes, la joie, les tambourins, les drapeaux. Par rapport au roi, tout est bien, de telle sorte que les

---

* Mawlânâ dit : « J'en jure par Dieu, tout vient de Lui, mais c'est par rapport à Dieu que c'est bien, et non par rapport à nous. Quand les derviches disent que tout est bien, c'est par rapport à Dieu que c'est bien et parfait, mais non par rapport à nous. » — *Vers :* « Par rapport au Créateur, l'impiété est la sagesse — Mais, par rapport à nous, l'impiété est un fléau. »

** Des jardins.

présents sont bons pour la perfection de son royaume, le gibet, l'exécution et la prison, tous nécessaires pour la même perfection : par rapport à lui, tout est parfait. Mais, pour ses sujets, le présent et le gibet ne sont pas d'une même nature.

8

Quelqu'un demanda : « Quelle action est plus privilégiée que la prière ? » — Nous avons déjà répondu à cette question : l'âme de la prière est meilleure que la prière vocale. Autre réponse : la foi est supérieure à la prière, car la prière est cinq fois obligatoire chaque jour, mais la foi l'est à tout moment. On peut avoir des excuses pour ne pas exécuter la prière, et il est aussi permis de la différer*. Tandis que la foi ne peut être supprimée sous aucun prétexte, et il n'est jamais permis de l'ajourner. En outre, la foi sans prière n'est pas sans valeur, mais la prière sans foi, telle celle des hypocrites, n'a aucune valeur. La prière varie selon les religions, mais la foi ne change pas. [Ses expériences *ahwal,* sa *qibla,* etc., ne changent pas.] Il y a d'autres différences qui apparaissent à la mesure de la réceptivité de l'auditeur**. L'auditeur est comme la farine devant celui qui la pétrit, et la parole comme l'eau. Dans la farine, l'eau est ajoutée selon la mesure de ce qui convient.

---

* Comme par exemple les menstrues et autres.

** « Il n'y a rien dont les trésors ne soient auprès de Nous ; Nous ne les faisons descendre que d'après une mesure déterminée » (*Qor'ân,* XV, 21).

Mes yeux regardent une autre personne, que dois-je faire ?
Blâme-toi toi-même, car c'est toi qui es leur lumière.

Mes yeux regardent une autre personne : ils cherchent un autre auditeur que toi. Que dois-je faire ? Tu es leur lumière, car tu es toujours avec toi-même, tu n'es pas sauvé de toi-même, sinon ta lumière serait devenue cent mille toi-même.

Il y avait une fois une personne très maigre, faible et menue comme un moineau, à tel point que les gens petits la regardaient de leur hauteur et remerciaient Dieu, bien qu'avant de la voir ils se plaignissent de leur propre petitesse. En dépit de toutes ces caractéristiques, cette personne parlait audacieusement et se vantait de grands exploits. Elle faisait partie du *Dîwân* du roi[61]. Le vizir en souffrait silencieusement. Puis un jour il se fâcha et se mit à crier :

« O gens du *Dîwân,* nous avons tiré cet homme de la poussière et nous l'avons élevé ; avec notre pain, notre hospitalité, notre argent, nos bienfaits, il est devenu quelqu'un et il est parvenu à sa situation présente, et il me parle de cette façon ! »

L'accusé se révolta et s'écria : « O gens *du Dîwân* et notables, colonnes de l'État, il dit la vérité. Moi, je me suis élevé à ce rang grâce à ses bienfaits, à son pain et à son hospitalité. C'est pourquoi je suis petit. Si j'avais été élevé avec le pain et les bienfaits d'un autre, sans doute mon visage, ma stature et ma valeur auraient-ils été meilleurs. Il m'a tiré de la poussière ; pourtant, je dis continuellement : « *Puissé-je être de la poussière*[62] ». Si quelqu'un d'autre m'avait tiré de la poussière, je n'aurais pas été si ridicule. »

Si un disciple est élevé par un homme de Dieu, son

âme devient pure. Et celui qui est éduqué par un charlatan et un hypocrite devient, comme son éducateur, petit, faible, impuissant et triste, incapable d'échapper à ses hésitations et inapte à aiguiser ses sens. « *Les impies, leurs saints sont les idoles et ils sont sortis de la lumière vers les ténèbres*[63]. »

Dans la nature de l'homme, toutes les sciences ont été pétries, à l'origine, de sorte que son âme montre les choses cachées : comme l'eau pure qui révèle ce qui, au-dessous d'elle, couvre son lit — cailloux, tessons, etc. — et ce qui, au-dessus, se reflète à sa surface. Dans l'essence de l'eau, cette nature n'est pas acquise ; elle est innée. Mais quand l'eau est mêlée à de la terre ou à d'autres couleurs, cette propriété lui est retirée. Dieu le Très Haut a envoyé les prophètes et les saints telle une eau abondante et pure qui clarifie toutes les petites eaux impures qui se jettent en elle. La petite eau, une fois purifiée, se rappelle avec certitude son originelle pureté que troublèrent les couleurs sombres par la suite ramassées. Elle se souvient de son état premier et dit : « *C'était là notre nourriture autrefois*[64] ».

Les Prophètes et les Saints n'ajoutent rien à l'essence de l'homme ; ils lui révèlent seulement son état antérieur. Or, chaque petite eau sombre qui s'est jetée dans la grande eau pure a su qu'elle retournait à son originelle pureté : celle à laquelle elle se mêle si aisément. Mais une petite eau sombre qui n'a pas reconnu dans la grande eau pure un élément qui lui est homogène prend refuge dans les couleurs et les ténèbres, pour ne pas se mêler à la mer et pour éviter le retour à la pureté *. Le Prophète a

* Elle reste dans la boue noire, elle se dirige vers les abîmes et elle s'éloigne de la mer.

dit : « *Ceux qui se reconnaissent s'associent ensemble, et ceux qui ne se reconnaissent pas divergent*[65]. »

Dieu a dit : « *Un envoyé d'entre vous-mêmes est venu chez vous*[66]. » La grande eau est de même nature que la petite eau : elles partagent une même essence *(djawhar)*. Que la petite eau ne se reconnaisse pas dans l'essence de la grande eau n'est pas une défaillance due à l'essence même de l'eau. Un mauvais compagnon l'a souillée de son reflet : elle ne sait plus si son effarouchement face à la grande eau et à la mer provient de sa propre essence ou de l'influence néfaste de ce mauvais compagnon avec qui elle s'est si intimement mélangée. De même, celui qui a mangé de la terre ne sait pas s'il a agi poussé par un désir propre à sa nature ou corrompu par une infirmité ajoutée à sa nature. Chaque vers, chaque *hadîth,* chaque verset qu'on cite pour se justifier est comparable à deux témoins apposant leurs noms dans des contrats différents. Ainsi, deux personnes qui sont témoins pour le *waqf*[67] d'une maison peuvent apporter un témoignage pour la vente d'une boutique, puis à l'occasion d'un mariage. Dans chaque cas ils témoignent conformément à une situation donnée. La forme du témoignage est la même, mais le sens change. Dieu nous fasse bénéficier, vous et nous. *« La couleur est la couleur du sang, et le parfum est le parfum du musc*[68] *».*

9

Nous avons dit* : « Il a envie de vous voir ; il répète : « Je voudrais voir le *Hodâvendegar* (Maître). »

---

* A Mawlânâ.

Le Maître répondit : « En vérité, il ne voit pas le Maître, car cette envie qu'il a de voir le Maître est un masque devant le visage de celui-ci ; et en ce moment il ne le voit pas sans masque. De la même façon, tous les désirs, les affections, les tendresses et les inclinations que les gens ont pour le père, la mère, les amis, les cieux, les terres, les jardins, les palais, les sciences, les actions, les aliments, les boissons, ils les croient raisonnables. Or, toutes ces choses sont des masques. Quand les gens passent hors de ce monde et voient le Roi sans masque, ils comprennent que toutes ces choses étaient des masques et des voiles. En vérité, leur idéal était cette seule chose : toutes les difficultés sont résolues grâce à cette mise à nu. Toutes les questions et les problèmes qu'ils avaient dans le cœur recevront solution et seront dévoilés. La réponse de Dieu ne consiste pas en ce qu'Il répond à chaque difficulté individuellement et séparément. Avec une seule réponse, toutes les questions seront éclaircies et les difficultés résolues.

Par exemple, en hiver chacun est revêtu d'un habit chaud ou d'une fourrure ; les uns se trouvent devant un four ; d'autres dans une grotte chaude, où ils se sont réfugiés de peur du froid. De même, les arbres, craignant le froid, demeurent sans feuilles et sans fruits : ils ont caché leurs parures. Quand le printemps survient, avec sa splendeur *, les problèmes des vivants, hommes, bêtes et plantes, se résolvent tous ensemble. Tous lèvent la tête et reconnaissent la cause du fléau qui les gêna.

Dieu le Très Haut a créé ces voiles pour des fins utiles, si la Beauté divine se manifestait sans voiles,

* Et le souffle de la brise.

nous ne le supporterions pas et ne pourrions pas nous en réjouir. Grâce à ces voiles, nous sommes aidés et réconfortés.

Le soleil, à la lumière duquel nous voyons et marchons et qui nous permet de distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais, qui nous comble de sa chaleur et rend les arbres et les jardins fertiles, qui transforme par ses rayons les fruits verts, acides et amers en fruits mûrs et doux, qui fait scintiller les mines d'or et d'argent, les rubis et les cornalines, si ce soleil qui produit tant de bienfaits s'approchait davantage, il ne causerait que malheur : la terre entière et toutes les créatures brûleraient et seraient anéanties.

Lorsque le Dieu Très Haut Se manifeste à la montagne avec un voile, il rend beaux les arbres, les fleurs et la verdure, et lorsqu'Il Se manifeste sans voiles, Il renverse et pulvérise toute chose. « *Et quand son Seigneur S'est manifesté à la montagne, Il l'a fait tomber en poussière*[69]. »

Quelqu'un demanda : « Mais en hiver le soleil n'est-il pas le même ? » — Il répondit : « Notre dessein était de faire une comparaison. Il n'y a ni « chameau », ni « agneau »[70]. L'exemple est une chose, la comparaison en est une autre. Bien que la raison ne puisse le comprendre, en dépit de ses efforts, elle ne renonce pourtant pas, car si elle renonçait à son effort, elle ne serait plus raison. La raison consiste en ce que, incessamment, nuit et jour, elle est inquiète et tourmentée par la pensée, l'effort et les tentatives pour saisir le Dieu Très Haut, bien qu'Il soit insaisissable. La raison est comme le phalène, et le Bien-Aimé comme la bougie. Tant que le phalène se jette sur la flamme, il se brûle et s'anéantit. Mais le phalène est celui qui, tout en étant brûlé et torturé, ne peut supporter d'être

éloigné de la flamme. S'il y a un être vivant qui, comme le phalène, se passionne pour la flamme de la bougie et se jette sur elle, il est lui aussi un phalène. Si le phalène se jette sur la flamme de la bougie mais ne se brûle pas, la bougie n'est pas une bougie. Ainsi l'homme qui n'est pas passionné pour Dieu et ne fait pas d'efforts (pour L'atteindre) n'est pas un homme. S'il pouvait Le saisir, Lui ne serait pas Dieu. L'homme est celui qui ne demeure pas sans efforts et qui tourne autour de la lumière de la Majesté divine sans trêve ni repos. Dieu est Celui qui brûle l'homme et l'anéantit, et aucune raison ne peut Le saisir.

10

Pervâna dit : « Mawlânâ Bahâ-ud-Dîn Walad[71], avant que le Maître fût visible, s'est excusé, en disant : « Le Maître a dit : « Que l'émir Pervâna ne vienne pas me visiter et ne se dérange pas, car nous avons différents états spirituels *(hâl)* ; tantôt nous discourons, et tantôt nous nous taisons. Dans un *hâl*, nous pouvons recevoir les gens, dans un autre nous préférons rester dans la retraite et la solitude ; et dans un autre nous atteignons l'extase et l'absorption en Dieu. Puisse l'émir ne pas arriver un jour où nous ne sommes pas en veine de discourir et de converser avec lui. Il vaut mieux que nous soyons disposés à nous occuper de nos amis et leur enseigner quelque profit. C'est pourquoi il est préférable que ce soit nous qui allions rendre visite aux amis. »

L'émir dit : « J'ai répondu à Mawlânâ Bahâ-ud-Dîn Walad que je ne venais pas pour que le Maître s'oc-

cupe de moi et converse avec moi, mais pour être honoré en étant compté au nombre de ses serviteurs. Comme le Maître était lui-même occupé et n'était pas visible, il m'a laissé dans l'attente un certain temps afin que je sache que je ne procure qu'ennui et peine à ceux des Musulmans et des gens de bien qui viennent à ma porte, quand je les fais attendre et ne les reçois pas. Le Maître m'a fait goûter l'amertume de cette attente et m'a donné une leçon, afin que j'évite pareil désagrément aux autres. »

Le Maître répondit : « Non, si nous vous avons laissé attendre, cela vient de notre pure sollicitude. On a rapporté que le Dieu Très Haut a dit[72] : « O mon serviteur ! J'aurais exercé aussitôt tes prières et tes supplications, mais la voix de ta supplication Me plaît : Je retarde donc de t'exaucer afin que tu continues à gémir, car la voix de ton gémissement Me plaît. »

Par exemple, deux mendiants viennent à la porte d'une personne. L'un est désiré et aimé, l'autre grandement détesté. Le maître de la maison dit à son domestique : « Donne sans retard un morceau de pain à celui qui est détesté afin qu'il s'en aille vite de notre porte. » Et il promet à celui qu'il aime : « Le pain n'est pas encore cuit, attends qu'il soit levé et cuit. »

Mon plus grand désir est de voir mes amis, d'en rassasier mes yeux et qu'ils me regardent aussi ; car lorsque ici-bas beaucoup d'amis de noble origine se sont vus parfaitement les uns les autres, quand ils ressuscitent, dans l'autre monde, cette connaissance est renforcée et ils se reconnaissent vite entre eux, ils savent qu'ils étaient ensemble dans ce monde, et ils se réunissent avec joie. Car l'homme perd vite son ami. Ne vois-tu pas que dans ce monde, quand tu sympathises avec une personne et qu'elle te semble sédui-

sante comme Joseph, une seule action déplaisante suffit à la faire retomber hors de ton champ de vision ; et tu perds l'ami. Le visage de Joseph devient alors un visage de loup. La même personne qui te paraissait un Joseph te semble maintenant ressembler à un loup[73], bien qu'en réalité son visage n'ait pas changé : par un seul geste accidentel tu l'as perdu. Demain, au Jour de la Résurrection, cette essence changera en une autre essence. Comme tu ne l'avais pas bien connu ni bien pénétré dans son essence, comment pourrais-tu le reconnaître ? Ainsi il faut se voir parfaitement l'un l'autre et dépasser les qualités bonnes et mauvaises qui sont accidentelles en chaque personne et pénétrer dans sa pure essence, car les qualités que les gens se donnent en réalité ne sont pas les véritables.

Quelqu'un déclare : « Je connais très bien un tel, et je vais vous donner son signalement. » On lui dit : « Fais-le ». Il répond : « Il était mon valet de ferme. Il avait deux vaches noires. » De même, les gens disent qu'ils ont un certain ami et le connaissent bien ; et le signalement qu'ils en donnent est en vérité aussi peu éclairant que l'histoire des deux vaches noires. Un tel signalement n'en est pas un et ne sert à rien. Il faut dépasser les faits bons et mauvais de l'homme, chercher quelle est son essence et sa réalité : voilà comment on peut voir et connaître véritablement.

Je m'étonne des gens qui disent : « Les saints et les amoureux de Dieu, comment donc peuvent-ils aimer le monde spirituel qui n'a ni lieu, ni forme et est sans qualifications ? Comment peuvent-ils en recevoir force, assistance et impressions ? Or, jour et nuit ils sont accaparés par ce monde. » Cependant, cet homme qui aime quelqu'un et reçoit de lui assistance, obtient en fait tout à la fois aide, grâce, beauté, science, souve-

nir, pensée, joie, chagrin ; toutes ces qualités appartiennent au monde intemporel ; de ces qualités, il reçoit à chaque instant aide et impression. Il ne s'en étonne pas, mais il est stupéfait à l'idée qu'on puisse aimer le monde intemporel et en tirer secours.

Un savant niait ce fait. Un jour, il tomba malade et s'affaiblit, et sa maladie dura longtemps. Un sage lui rendit visite et lui demanda : « Dis-moi ce que tu désires. » Il répondit : « La santé ». Le sage répliqua : « Dis-moi quelle est l'apparence de la santé. Comment est-elle, afin que je l'obtienne pour toi ? » — Il répondit : « La santé n'a pas de forme. » — « Eh ! bien, si la santé n'a pas de forme, comment la chercheras-tu ? » « Dis-moi, ajouta-t-il, qu'est-ce que la santé ? » — L'autre répondit : « Je sais seulement que lorsque la santé vient, je reprends force et deviens gras, le teint blanc et vermeil, frais et épanoui. » Le sage demanda : « Je te demande quelle est en réalité l'essence de la santé ? » — Il répondit : « Je ne sais*. » — « Si tu deviens musulman, dit le sage, si tu te convertis, je te guérirai et te rendrai la santé. »

A Mohammad (sur lui le salut !) on demanda : « Bien que ces réalités soient inconditionnées, ne peut-on cependant en tirer profit par l'intermédiaire d'une forme ? » — Il répondit : « Voici la forme du ciel et de la terre ; par le moyen de la forme, comprends le sens universel. Quand tu vois les révolutions de la roue des cieux, les nuages qui produisent la pluie en temps opportun, l'été, l'hiver, et les changements du temps ; quand tu vois que ces phénomènes se déroulent avec raison et sagesse, (tu veux savoir) comment un nuage inanimé se fait pluie à un moment propice ! Quand tu

* Elle est sans qualifications.

vois cette terre qui reçoit les plantes et les rend au centuple, dis-toi que Quelqu'un préside à ces déploiements. Donc, vois-Le par le moyen du monde et prends-en force. Comme le corps de l'homme t'aide à comprendre sa réalité, saisis par l'intermédiaire de la forme du monde la réalité du monde. »

Lorsque le Prophète (sur lui le salut !) était enivré (de Dieu) et hors de lui-même, il disait : « Dieu a dit. » Selon l'apparence, il parlait avec sa langue, mais lui n'était pas là ; en réalité, c'est Dieu qui parlait, car le Prophète se connaissait lui-même et savait que les paroles qu'il prononçait n'étaient pas siennes. Maintenant que telles paroles naissaient en lui, il savait qu'il n'était plus le même : il parlait sous l'emprise de Dieu. De telle sorte que Mohammad (le salut soit sur lui !) donnait des indications sur des époques vieilles de plusieurs milliers d'années, des éclaircissements au sujet des hommes et des prophètes passés ; il savait ce qui adviendra jusqu'à la fin du monde ; et il parlait aussi de l'empyrée et du Trône de Dieu, du vide et de l'espace. Sa vie ne datait que d'hier ; et une existence éphémère ne peut parvenir à connaître tant d'événements et de mystères. Comment l'éphémère pourrait-il donner des nouvelles de l'éternel ? Il est évident que ce n'était pas lui qui parlait, mais Dieu. *Il ne parlait pas en l'air, et ce n'était qu'une Révélation venue du ciel*[4]. Dieu est en dehors de la forme et des paroles. Ses paroles sont hors les lettres et les mots. Mais Il fait exprimer ces paroles par chaque lettre et chaque son et par la bouche de qui Il veut*. Sur les routes, on construit des caravansérails ; dans leurs bassins se

---

* Bien que le Qor'ân soit sorti de la bouche du Prophète, quiconque prétend que ce n'est pas la parole de Dieu est un mécréant.

dresse une statue en pierre, d'homme ou d'oiseau, dont la bouche laisse jaillir l'eau. Tous les gens clairvoyants savent que l'eau ne coule pas vraiment du bec d'un oiseau en pierre. Elle vient d'ailleurs.

Si tu veux connaître un homme, fais-le parler. Par ses dires, tu sauras qui il est, quand même il serait voleur adroit et averti, prêt à retenir intentionnellement ses paroles afin de ne pas se démasquer.

Similaire est l'histoire d'un enfant à la campagne qui dit à sa mère[75] : « Dans la nuit sombre, une ombre noire et terrifiante m'apparaît, et j'ai grand-peur. » La mère dit : « N'aie pas peur. Si tu vois cette apparition, attaque-la hardiment. Peut-être t'apercevras-tu qu'elle n'est que le produit de l'imagination. » L'enfant répondit : « O mère ! Si la mère de cette ombre noire a prodigué à son fils le même conseil, que devrais-je faire ? Et si elle lui a recommandé de ne pas parler afin de ne pas se démasquer, comment pourrais-je la connaître ? » — La mère dit : « En sa présence, garde le silence et laisse-la parler ; attends que quelques mots tombent de sa bouche. Si elle ne dit mot, peut-être rompras-tu involontairement le silence : si en toi, dans ta conscience, une parole et une pensée se produisent, par cette pensée et cette parole tu peux la connaître car, étant impressionné par lui, c'est son état d'esprit qui a pénétré dans ton propre esprit. »

Le Sheikh Sar-razî[76] (sur lui la bénédiction de Dieu) était assis au milieu de ses disciples. L'un d'eux eut envie de manger de la tête de mouton rôtie. Le Sheikh fit signe qu'on lui en apportât. Les disciples demandèrent : « O Sheikh, comment sais-tu qu'il a envie de tête de mouton rôtie ? » Le Sheikh répondit : « Parce que depuis trente ans je n'ai plus de besoins, et je suis devenu pur de tous désirs et clair comme un miroir uni

et sans images. Lorsque l'idée d'une tête de mouton rôtie m'est passée par la tête, j'ai su par qui ce désir m'était suggéré. Je suis un miroir sans images : si dans le miroir une image apparaît, elle est suscitée par quelqu'un d'autre. »

Un ami cher se tenait dans la retraite de quarante jours à cause d'un but qu'il poursuivait. Une voix retentit à ses oreilles, disant : « Un tel but, si élevé, ne peut être atteint dans une retraite de quarante jours : sors de ta retraite, afin que le regard d'un grand saint se fixe sur toi, et ton but sera atteint. » — « Ce grand personnage, où le trouverai-je ? » demanda-t-il. On lui dit : « Dans la mosquée où a lieu la prière du Vendredi. » Il demanda : « Comment le reconnaîtrai-je, au milieu de tant de gens ? » — On lui dit : « Va, c'est lui qui te reconnaîtra ; il te regardera et la cruche tombera de ta main et tu t'évanouiras. Tu sauras alors que son regard t'a atteint. »

Il fit ainsi, prit une aiguière pleine d'eau et offrit de l'eau à tous les assistants dans la mosquée, en tournant au milieu des rangs de ceux qui priaient. Soudain, il fut atteint par un violent état spirituel : il se mit à crier et la cruche tomba de sa main. Il demeura inconscient dans un coin et tous les gens s'en allèrent. Lorsqu'il revint à lui, il se trouva seul. Il ne vit pas le roi qui l'avait regardé, mais il parvint à son but. Dieu a des hommes qui ont tant de grandeur et de courage qu'ils ne se manifestent pas : ils font atteindre des buts élevés à ceux qui cherchent, et leur octroient des grâces. De tels rois sont extrêmement rares et précieux.

Nous dîmes : « Chez vous viennent de grands personnages. » Le Maître répondit : « Il ne nous est pas resté un « chez nous ». Il y a longtemps que nous n'avons pas de « chez nous ». S'ils viennent, ils vien-

nent chez celui qu'ils ont imaginé et à qui ils ont donné leur foi. Des hommes dirent à Jésus (sur lui le salut) : « Nous venons chez toi. » Il répondit : « Pour moi, où se trouve-t-il dans le monde un chez moi » et quand y en a-t-il eu un[77] ? »

On rapporte que Jésus (sur lui le salut) se promenait à la campagne. Il se mit à pleuvoir abondamment. Dans la tanière d'un chacal *(sîyah-gûsh)*, dans le coin d'une grotte, il s'était caché jusqu'à ce que la pluie cessât. Il lui vint une révélation : « Sors de la tanière du chacal : par ta faute ses petits sont importunés. » Il s'écria : « O Seigneur ! Pour le petit du chacal il y a un refuge, mais pour l'enfant de Maryam il n'y a ni abri, ni place, ni maison, ni demeure. » Le Maître dit : « Le petit du chacal a une maison, et il n'en est pas chassé par un tel Bien-Aimé. Toi, tu as Quelqu'un de tel qui te chasse. Si tu n'as pas de maison, de quoi aurais-tu peur ? Car la grâce d'un Tel qui te chasse et la faveur d'un tel don, celui d'avoir été choisi pour être chassé, valent plus que cent milliers de milliers de cieux, de terres, que ce monde-ci et l'autre, que le Trône et l'empyrée. »

Le Maître dit : « Que l'émir ne soit pas attristé si je n'étais pas tout de suite disponible à le recevoir : le but de sa visite était soit de m'honorer, soit de s'honorer lui-même. Si c'était pour m'honorer, alors, plus il m'aura attendu et plus il m'aura rendu hommage. Si, au contraire, son but était de s'honorer lui-même et de rechercher une récompense, celle-ci sera d'autant plus grande qu'il a supporté plus longtemps l'ennui de l'attente. Dans les deux cas, le but qu'il poursuivait en me rendant visite a été amplement exaucé. Il devrait donc être content et heureux. »

11

Les cœurs témoignent les uns pour les autres : c'est la parole qu'on dit sans que le sens en soit dévoilé pour ceux-là mêmes qui l'emploient. Sinon, quel besoin auraient-ils de paroles* ? Quand le cœur témoigne, quel besoin du témoignage de la langue ?

L'émir Na'îb[78] dit : « C'est vrai, le cœur témoigne, mais le cœur a une jouissance propre, tout comme l'oreille, l'œil, la langue : chacune de ces jouissances répond à un besoin. »

Le Maître répondit : « L'extase dans le cœur anéantit tous les autres sens et la langue devient futile. La beauté de Laylâ n'était pas divine, elle était corporelle et charnelle, elle était d'eau et de limon ; mais l'amour qu'elle inspirait absorbait Majnûn tout entier et le submergeait : nul besoin ne le poussait à voir Laylâ de ses yeux, ni à entendre sa voix, car il ne voyait pas Laylâ séparée de lui-même (et il disait) :

Ton image est dans mes yeux, ton nom sur mes lèvres,
ton souvenir dans mon cœur.
A qui écrirai-je ? Où te caches-tu ?
Je suis celui qui aime et celui qui m'aime
nous sommes deux âmes incarnées en un seul corps[79].

Donc, un être corporel exerce un pouvoir si grand que l'amour qu'il inspire produit des états où l'amou-

---

* Mais ce sens est clair pour ceux qui sont parfaits et n'ont pas besoin de paroles. « Nous avons parlé avec un froncement de sourcils, et nous avons entendu avec les yeux. »

reux ne se voit pas séparé de celle qu'il aime ; tous ses sens perdent leur autonomie : l'œil, l'ouïe, l'odorat, aucun organe ne réclame une jouissance propre, il perçoit tout rassemblé et présent. Il suffit qu'un seul organe soit satisfait pour que les autres sens ne réclament pas jouissance. Et la recherche par les sens d'une jouissance autre prouve que l'organe suscité n'a pas obtenu parfaite jouissance. Il a reçu une jouissance relative qui ne permet pas de submerger les autres sens. Ceux-ci continuent à réclamer une jouissance propre. Les sens sont un. En apparence, ils diffèrent. Quand un organe obtient l'immersion, les autres organes se confondent en lui. De même, lorsque l'abeille vole haut, ses ailes, sa tête et tous ses organes se meuvent. Quand elle est noyée dans le miel, tous ses organes sont un. Ils ne bougent plus. L'immersion est acquise quand la personne s'installe hors le moi, hors l'effort, hors l'action, hors le mouvement. Elle est noyée dans l'eau ; chaque action qui émane d'elle n'est pas sienne, mais celle de l'eau. Peut-on dire qu'elle s'est noyée si elle agite pieds et mains ? Peut-on le dire si elle crie : « Ah ! je suis noyée » ? Dans cette parole : « *Ana'l Haqq*[80] » les gens croient qu'il s'agit d'une grande prétention. Or, « *Ana'l Haqq* » révèle une grande modestie, car ceux qui disent : « Je suis le serviteur de Dieu », attestent deux existences ; l'une pour soi, l'autre pour Dieu. Mais celui qui dit : « *Ana'l Haqq* », s'annihile. Il dit : « *Ana'l Haqq* », c'est-à-dire : « Je ne suis pas, tout est Lui ; excepté Dieu il n'y a d'existence pour personne. Je suis un pur néant, je ne suis rien. » La modestie de ce dernier est grande ; les gens ne comprennent pas que, si un homme se comporte en serviteur de Dieu, alors pour Dieu sa servitude existe : bien qu'elle soit destinée à Dieu, son action lui permet

de se voir lui-même distinct de Dieu. Cette personne ne s'est pas noyée. Est noyé dans l'eau celui à qui ne reste aucun mouvement ni action, mais dont les mouvements sont ceux de l'eau.

Un lion poursuivait une gazelle ; la gazelle s'enfuyait loin de lui. Il y avait là deux existences : celle du lion, celle de la gazelle. Mais dès que le lion atteignit la gazelle, qu'il en fit une proie captive de ses griffes, de peur évanouie, il ne resta que l'existence du lion ; celle de la gazelle, anéantie, disparut. L'immersion *(esteghrâq)* consiste en ce que le Dieu Très Haut rend les saints craintifs à Son égard, mais de la façon dont les gens ont peur du lion, du léopard, de l'oppresseur. Il leur dévoile que la crainte émane de Dieu, que la paix vient de Dieu, que la joie et la gaieté proviennent de Lui, ainsi que la nourriture et le sommeil. Dieu le Très Haut leur montre une image particulière et tangible de lion, de léopard ou de feu, durant qu'ils sont éveillés, les yeux ouverts, afin qu'il leur apparaisse clairement que cette image de lion, de léopard, que dans la réalité ils voient, ne provient pas de ce monde : c'est une image du monde invisible qui s'est matérialisée et dont l'apparence revêt une grande beauté. Il en est de même pour les jardins, les ruisseaux, les houris, les palais, les mets, les boissons, les présents, les coursiers, les villes, les demeures, toutes les différentes merveilles ; en vérité, on sait que ces beautés n'appartiennent pas à ce monde-ci. Dieu les révèle à la vision et leur donne forme aux yeux de qui regarde. Celui-ci est dès lors certain que la crainte provient de Dieu, la sécurité de Dieu, les apaisements et les contemplations de Dieu. Une crainte qui ne ressemble pas à la crainte des autres hommes ! des états qui sont produits par la vision non par le raisonnement ! car c'est Dieu qui les a destinés

et tout vient de Lui. Le philosophe sait cela, mais par le raisonnement ; or, la raison n'est pas constante, et le bonheur qu'elle provoque est intermittent ; tant qu'on démontre par le raisonnement, on est heureux, chaleureux et frais. Quand on a fini de livrer arguments, la chaleur et le bonheur se dissipent.

Une personne sait par le raisonnement que telle maison a été construite par un architecte, que cet architecte avait des yeux et n'était pas aveugle, qu'il était compétent et non incapable, existant et non irréel, vivant et non mort, et que son existence précédait la construction de la maison ; il sait tout cela, mais par le raisonnement. Or, le raisonnement n'est pas constant, vite il s'oublie. Mais les amoureux, quand ils L'ont servi, ont connu l'Architecte et L'ont vu avec les yeux de la certitude, ils ont mangé ensemble le pain et le sel de l'hospitalité, ils se sont distraits ensemble. Jamais l'Architecte ne s'absente de leur vision et de leur imagination. De la part de celui qui est anéanti en Dieu, le péché n'est pas péché, et le crime n'est pas crime, car cet homme est dominé et absorbé en Lui.

Un roi commanda à ses pages de prendre chacun une coupe d'or à la main quand un invité viendrait. Il ordonna à son page favori d'en faire autant. Quand le roi montra son visage, ce page tomba évanoui. Sa main lâcha la coupe qui se brisa. Les autres pages crurent qu'il leur fallait imiter ce geste. Tous firent volontairement tomber leur coupe. Le roi les réprimanda : « Pourquoi avez-vous brisé vos coupes ? » Ils répondirent : « Celui qui vous est très proche a fait ainsi. » Le roi leur dit : « O insensés ! ce n'est pas lui qui a agi ainsi, mais moi. »

En apparence, toutes ces actions étaient des fautes, sauf celle qui en réalité était non seulement un véri-

table acte de soumission, mais un dépassement de la soumission et du péché. Tous les pages imitaient le favori du roi car il était lui-même le roi : le fait d'être page n'était pour lui qu'une apparence formelle, car il était rempli de la beauté du roi.

Le Dieu Très Haut a dit : « *Si ce n'avait été pour toi, Je n'aurais pas créé les cieux*[81]. » *Ana'l Haqq*, c'est cela même : « J'ai créé les cieux pour Moi-même » veut dire dans un autre langage, avec une autre allusion : « *Ana'l Haqq* ».

Même si les paroles des mystiques ont cent formes différentes, étant donné que Dieu est Unique, que la Voie est unique, comment la parole pourrait-elle être deux ? La diversité réside en la forme ; dans le sens, tout s'accorde.

Un émir ordonne de coudre une tente : une personne file le fil, une autre enfonce les clous, une autre tisse la toile, une autre coud, une autre coupe, une autre bâtit ; bien qu'en apparence elles soient différentes et multiples, ces personnes sont unies par la signification : elles œuvrent toutes à une même chose. Si on observe bien les variétés du monde, on constate qu'elles sont toutes au service de Dieu : le pécheur comme le juste, le rebelle comme le fidèle soumis à Dieu, le démon comme l'ange. Tel roi veut mettre ses pages à l'épreuve afin de distinguer celui qui est sûr de celui qui est douteux, le loyal du perfide, le fidèle du félon. Pour parvenir à cette fin, il faut un tentateur et un provocateur. Comment se révélerait autrement le caractère sûr du page ? Aussi le tentateur rend-il service au roi et lui permet-il de discerner parmi ses proches ceux qui lui sont vraiment dévoués. Dieu a envoyé le vent afin de séparer le précaire du persistant :

le vent pousse le moustique hors l'arbre, loin du jardin ; le moustique s'en va, l'arbre demeure.

Un roi ordonna à son esclave concubine de se parer et de s'exposer à la vue de ses pages afin d'éprouver leur loyauté. L'action de cette femme, péché en apparence, était en réalité un acte d'obéissance envers le roi.

Les serviteurs de Dieu, quand ils se sont trouvés dans ce monde, ont vu que tous, bons ou mauvais, se soumettent et obéissent à Dieu*, non par raisonnement et conformité, mais par vision et sans voiles**. *Il n'y a rien qui ne célèbre Ses louanges*[82]. Donc, pour eux, ce monde-ci est la résurrection, car la résurrection consiste en ce que tous obéissent à Dieu, et ne fassent rien d'autre que Le servir***. Ils saisissent cette vérité ici même. « *Même si on retirait les voiles, ma certitude n'augmenterait pas*[83]**** ».

Du point de vue du lexique, le savant est supérieur au gnostique, car on emploie pour Dieu *'âlîm* (celui qui sait) mais on ne peut pas dire de Lui « 'âref » (gnostique). *'Aref* veut dire que, ne sachant pas au

---

* Au sujet de ce qui fait leur destinée, bonne ou mauvaise.

** Oui, c'est Nous qui le guidons dans le sentier, qu'il soit reconnaissant ou ingrat.

*** Dieu le Très-Haut a dit : « Je *n'ai créé les djinns et les hommes que pour qu'ils M'adorent* » (*Qor'ân,* LI, 56).

**** Mais heureux ces serviteurs qui sont créés pour la servitude, car cela est agréable à Dieu, et Sa satisfaction consiste en cela ; et malheureux ces misérables qui sont créés pour une servitude qui ne donne pas satisfaction à Dieu. Le Pîr de Hérat dit : « Hélas ! hélas ! hélas ! Quelle différence existe entre deux morceaux de fer ! Tous deux sont sortis du même atelier : l'un devient un fer à cheval, l'autre un miroir pour le roi. » L'Envoyé de Dieu a dit : « *Heureux est celui qui est heureux dans le sein de sa mère, et malheureux est celui qui est malheureux dans le sein de sa mère.* »

départ, il a su ensuite : et cette condition ne convient pas à Dieu ; mais dans la coutume, *'âref* est supérieur à *'alîm,* car le gnostique est celui qui connaît le monde en dehors du raisonnement, par la vision et la contemplation. On a rapporté que le savant est cent fois meilleur que le dévot. Comment un savant pourrait-il valoir plus que cent dévots ? Car le dévot a conquis sa ferveur par la connaissance, et la dévotion sans connaissance est impossible. Qu'est-ce que la dévotion ? Renoncer au monde et tendre à la soumission envers Dieu et à l'autre monde : voilà ce qu'est la dévotion. Donc, il faut que le dévot connaisse le monde d'ici-bas avec sa laideur et son inconstance, qu'il apprenne ce que sont la grâce, la constance et la permanence de l'autre monde et qu'il s'essaie à la soumission envers Dieu, disant : « Comment dois-je obéir à Dieu, et à quoi dois-je obéir ? » Cette démarche implique la connaissance. La dévotion sans connaissance est impossible. En conséquence, le dévot vrai est à la fois savant et dévot. Que ce savant vaille plus de cent dévots, c'est la vérité. Mais on n'a pas compris le sens de cette parole. La connaissance est une chose que Dieu donne à quelqu'un après la dévotion et la connaissance antérieure. La deuxième connaissance est le fruit de la première connaissance simultanée à la dévotion. Certes, un tel savant vaut mieux que cent mille dévots.

Un homme plante un arbre fruitier ; et n'est-il pas sûr que cet arbre qui a donné des fruits vaut mieux que cent arbres qui n'en ont pas donné ? Car il est possible que les autres arbres ne parviennent pas à produire des fruits. Bien des calamités peuvent advenir. Un pèlerin qui arrive à la Ka'ba vaut mieux que celui qui chemine dans le désert ne sachant pas s'il y parviendra ou non.

Tandis que le premier est réellement arrivé. Une réalité vaut mille fois plus qu'une incertitude.

Amir Na'îb dit : « Celui qui n'est pas arrivé a aussi l'espoir. » Le Maître dit : « L'homme qui possède l'espoir est différent de celui qui est arrivé ; il y a une grande différence entre la crainte et la sécurité. Quel besoin de montrer cette différence ? Elle est claire pour tous. Ici, il s'agit de la sécurité, mais il y a sécurité et sécurité. La prééminence de Mohammad (sur lui le salut) sur les autres prophètes provient de la sécurité ; tous les prophètes conquièrent la sécurité par le dépassement de la crainte. Mais la sécurité est jalonnée d'étapes. « *Nous avons élevé certains au-dessus de certains degrés*[84] ». On peut montrer le monde de la crainte et les étapes de la crainte. Mais les étapes de la sécurité sont sans traces. Dans le monde de la crainte, qu'offre chacun à Dieu ? Une personne offre son corps, une autre ses richesses, une autre sa vie ; quelqu'un offre le jeûne, tel autre des prières, l'un dix *rakats,* un autre cent *rakats.* Leurs étapes sont définies et peuvent être connues ; il est possible de les montrer. Par exemple, les étapes entre Konya et Césarée sont précises : ce sont* Qaimaz, Opruk, Soltan, etc. Mais le parcours de mer, entre Antalya et Alexandrie, demeure sans traces. C'est le navigateur qui le connaît et il ne l'indique pas aux gens de la terre ferme, car ils sont incapables de le comprendre. »

L'émir** dit : « La parole aussi présente utilité, si les gens ne connaissent pas tout, ils peuvent connaître un peu, découvrir et imaginer. »

Le Maître dit : « C'est juste. Une personne est

---

* Qaiman, Abruq,... d'Antalya jusqu'à l'Égypte.

** Nâ'îb.

assise, éveillée, par une nuit sombre, dans l'intention de partir vers le jour. Bien qu'elle ne sache pas comment elle voyagera, en attendant le jour elle s'approche du jour. Ainsi, quelqu'un, dans une nuit sombre et nuageuse, suivant une caravane, va sans savoir où il arrivera ni passera, et quelle distance il couvrira. Mais le jour venu, il verra le résultat de sa marche, et arrivera quelque part. Quiconque, pour l'amour de Dieu, ouvre seulement les deux yeux et les ferme, cela non plus n'est pas perdu. « *Celui qui fait un atome de bien le* verra[85]. » Étant donné qu'à l'intérieur il est sombre et voilé, il ne voit pas de combien il s'est avancé*, mais à la fin il le verra. « *Ce monde est le champ pour la moisson de l'autre monde*[86] ». Ce qu'on sème ici-bas, on le récolte dans l'autre monde.

Jésus (sur lui la paix) riait beaucoup. Jean-Baptiste (sur lui la paix) pleurait beaucoup**. Jean-Baptiste demanda à Jésus : « Es-tu assuré contre les ruses puissantes et subtiles (du démon) que tu ries ainsi ? » Jésus répondit : « As-tu oublié les grâces et les bienfaits subtils, agréables, extraordinaires et puissants de Dieu que tu pleures ainsi ? » — Un saint *(wali)* d'entre les saints de Dieu était présent. Il demanda à Dieu : « Lequel des deux est supérieur ? » Dieu dit : « Celui qui a la meilleure opinion de Moi » — c'est-à-dire : « Je suis là où se trouvent les pensées de Mon serviteur[87]. Chaque créature se fait une autre image de Moi. Ce qu'il imagine de Moi, c'est là que Je me trouve. » « Purifiez, ô

---

* Il faut parcourir la voie de quelque façon que ce soit ; il ne faut pas dormir, afin de ne pas s'écarter de ses compagnons et de ne pas perdre la vie.

** Tous deux étaient cousins.

Mes créatures, votre imagination qui est Ma demeure et Ma résidence. »

Maintenant, examine-toi : des pleurs et des rires, des jeûnes et des prières, des retraites et des participations aux assemblées, comme du reste, quel est le plus utile pour toi ? Tes états *(ahwal),* de quelle manière seront-ils les meilleurs ? Comment tes progrès seront-ils les plus grands ? Choisis ce qui est excellent. « Consulte ton propre cœur, bien que tu aies déjà consulté des muftis[88] ». Tu as un sens intérieur : expose-lui les conseils qui t'ont été donnés par les muftis, afin qu'il choisisse ce qui lui convient. Comme le médecin qui consulte le malade, pose des questions au médecin intérieur : car à l'intérieur de toi-même se trouve un médecin confondu à ta propre nature : c'est elle qui accepte ou refuse. Aussi le médecin réel interroge-t-il le médecin intérieur : « Telle chose que tu as mangée, comment était-elle, lourde ou légère ? Comment était ton sommeil ? » Le jugement du médecin réel est donc lié aux informations qu'il recueille auprès du médecin intérieur. Le plus important est le médecin intérieur qui n'est autre que ta nature. Quand ce médecin faiblit, la nature, corrompue et défaillante, voit mal les choses et donne des signes d'errement, elle prétend que le sucre est amer, et le vinaigre doux. Elle a besoin d'un médecin extérieur, qui l'aide à retrouver son équilibre antérieur ; puis, elle s'adresse de nouveau à son propre médecin. De même, l'homme a une autre nature spirituelle. Quand celle-ci faiblit, ses sens épousent l'erreur. Les saints *(awlya)* sont des médecins. Ils l'aident à restaurer sa nature et à renforcer son cœur et sa foi.

« *Montre-moi les choses telles qu'elles sont*[89]. » L'homme est une grande chose, toutes choses sont écrites en lui, mais les voiles et les ténèbres ne lui

permettent pas de découvrir les trésors qui scintillent en lui-même. Les voiles et les ténèbres sont des occupations diverses, des projets multiples et des désirs de toute sorte. Mais, malgré les ténèbres et les voiles, l'homme peut cependant lire quelque secret et en tirer une connaissance. Considère comment, lorsque ces ténèbres et ces voiles disparaîtront, il sera averti, et découvrira de nombreuses connaissances en lui-même ! Les métiers de tailleur, maçon, charpentier, orfèvre ; la science, l'astronomie, la médecine et autres professions innombrables, apparaissent tous de l'intérieur de l'homme : ils ne proviennent pas de la pierre et de la brique. Et le corbeau qui a enseigné à l'homme à enterrer le mort[90] n'est autre que l'image de l'homme projetée sur un oiseau. Ce sont des besoins d'homme qui ont poussé le corbeau à gratter la terre ; car l'animal est une partie de l'homme. Comment la partie pourrait-elle enseigner quelque savoir au tout ? De même, si l'homme prend la plume de la main gauche pour écrire, malgré une volonté déterminée, sa main tremble en écrivant. Mais la main écrit par ordre de la volonté.

Quand l'émir vient[91], le Maître dit des paroles importantes. Ses paroles ne s'interrompent pas, parce qu'il est connaisseur de paroles. Ses paroles toujours le concernent : elles lui sont destinées.

En hiver, bien que les arbres n'aient ni feuilles ni fruits, il ne faut pas imaginer qu'ils restent inactifs. L'hiver est moment d'accumulation, et l'été, moment de dépense. La dépense est à tous visible, et non l'accumulation. Tel un homme qui a invité grand monde et prodigué mille dépenses. Tous s'extasient devant les dépenses ; nul ne voit les réserves peu à peu amassées

pour assurer pareilles dépenses. L'origine de la dépense est dans l'accumulation.

Nous adressons la parole à celui qui se trouve à chaque instant dans l'union mystique, dans le silence, dans l'absence ainsi que dans la présence ; même dans la lutte, nous sommes unis à lui : même si nous nous attaquions l'un l'autre à coups de poing, nous converserions avec lui et lui serions uni. Ne regarde pas ce poing ; dans ce poing, il y a des raisins secs. Si tu ne le crois pas, ouvre-le et tu les verras. Qu'importe, d'ailleurs, qu'ils soient raisins secs ou perles précieuses ? Il arrive aux autres aussi d'enrichir la sagesse de subtilités et de finesses, en poésie et en prose. Mais si l'inclination de l'émir tend de ce côté et vers nous, ce n'est pas à cause des connaissances, des subtilités ou des sermons ; de ces prouesses partout il n'en manque. S'il m'aime et a de la sympathie pour moi, c'est pour une raison autre. Il voit autre chose, qu'il n'a vu chez les autres, et découvre une autre lumière.

On raconte qu'un roi convoqua Majnûn et lui dit : « Que t'est-il arrivé et pourquoi te rends-tu un objet de scandale ? Tu as laissé ta maison et tu es devenu anéanti et détruit ! Qu'est-ce que cette Laylâ et qu'a-t-elle de beau ? Viens que je te montre des beautés et des grâces ; je te sacrifierai tout et te les donnerai. »

Quand on présenta tant de beautés à Majnûn, celui-ci baissa la tête et fixa ses pieds. Le roi lui dit : « Lève la tête et regarde. » Majnûn répondit : « J'ai peur, car l'amour de Laylâ a tiré son sabre. Si je lève la tête, il me la coupera. » Tant il était immergé dans l'amour de Laylâ ! Les autres jeunes filles aussi avaient des yeux, une bouche et un nez. Qu'avait-il donc trouvé en Laylâ pour être tombé en cet état ?

12

Le Maître dit : « J'avais un grand désir de vous voir, mais comme je savais que vous étiez occupé au service des gens, je ne voulais pas vous déranger. »

Il* dit : « C'était à moi qu'incombait cette obligation. Maintenant, l'inquiétude s'est dissipée, et dorénavant c'est moi qui vous rendrai visite. »

Le Maître dit : « Il n'y a aucune différence, c'est la même chose, et vous avez tant de grâce que pour vous tout paraît semblable. Qu'en est-il de toutes les peines que vous prenez ? Comme nous savons qu'aujourd'hui c'est vous qui vous occupez d'œuvres pies et de bienfaisance, nous nous adressons à vous.

A cet instant, nous étions en train de discuter : si un homme a une famille et qu'un autre n'en a pas, doit-on retrancher à celui-ci et donner à celui-là** ? Ceux qui se contentent du sens obvie *(zâher)* en religion prétendent qu'il faut enlever à celui qui possède une famille pour donner à celui qui n'en a pas. En réalité, le pauvre est celui qui possède une famille. Ainsi en est-il du mystique qui a de la noblesse d'âme***. S'il bat une personne et lui casse la tête, le nez et la bouche, tout le monde dira que c'est cette personne qui est l'opprimée. En réalité, l'opprimé est celui qui la frappe ; le tyran est celui qui ne distingue pas ce qui est bon pour lui. Est tyran celui qui est vaincu et dont la tête

---

* L'émir dit :

** Puisque l'homme qui a une famille a une subsistance suffisante et que l'homme qui n'a pas de famille est dans le besoin et la misère.

*** Et un for intérieur lumineux, si, en vue d'un bienfait secret, il bat une personne qui est dans l'erreur avec l'intention de l'éduquer, et s'il lui casse.

est brisée ; l'opprimé, c'est l'autre, celui qui possède la noblesse d'âme et est anéanti en Dieu : ce qu'il fait, c'est Dieu qui le fait ; or, Dieu n'est pas un tyran.

C'est ainsi que Mohammad (sur lui le salut !) tuait et versait le sang ; il pillait ; mais les tyrans étaient ceux à qui il s'attaquait, l'opprimé *, c'était lui. Ainsi, un occidental vit en Occident. Un oriental vient en Occident : l'étranger n'est pas, en réalité, l'oriental, mais l'occidental. Comment l'oriental pourrait-il être étranger puisque le monde entier n'est qu'une seule maison ? Il est allé d'une maison à l'autre, de ce coin-ci à ce coin-là ; n'est-il pas en fait dans cette maison ? L'occidental qui possède la noblesse d'âme est venu d'en dehors de la maison **, puisqu'il est dit que « *l'Islam est apparu comme un étranger*[92] », et il n'est pas dit que l'oriental est apparu comme un étranger. Ainsi Mohammad (sur lui le salut !) qu'il fût vaincu ou vainqueur était l'opprimé, parce que dans les deux cas il avait raison, et le véritable opprimé est celui qui a raison.

Le Prophète (sur lui le salut !) avait pitié des prisonniers ; et Dieu, à cause de Mohammad, révéla : « Dis à ces gens : Dans cet état où vous êtes, dans la captivité et dans les chaînes, si votre intention est pure, Dieu vous délivrera, et ce qu'Il vous a enlevé, Il vous le rendra en double ; en outre, Il vous accordera Sa miséricorde et Son pardon dans l'autre monde : deux trésors, celui que vous avez perdu, et celui de l'autre monde[93]. »

Il demanda : « Lorsque le serviteur de Dieu accom-

---

* L'opprimé est celui qui a raison.

** C'est donc lui qui est l'étranger.

plit une action, le bien et la grâce proviennent-ils de l'action, ou bien sont-ils don de Dieu ? »

Le Maître répondit : « Ils sont grâce divine et don de Dieu, mais Dieu, par la plénitude de Sa miséricorde, les attribue à Son serviteur, lui disant qu'ils sont « *la rétribution de ce qu'ils faisaient*[94] ».

Il dit : « Puisque Dieu accorde cette faveur, quiconque cherche véritablement trouve. »

Le Maître répondit : « Mais sans un guide, comment trouver ? Ainsi, lorsque les Israélites obéissaient à Moïse (la paix soit sur lui !), des chemins leur furent ouverts dans la mer, et ils la traversèrent. Lorsqu'ils commencèrent à désobéir, ils restèrent des années dans le désert. Le guide se charge du bien-être de ceux qui le suivent, de ceux qui lui sont attachés, de ceux qui obéissent. Quand des soldats s'inclinent devant leur chef, celui-ci met son intelligence à leur service et s'occupe de leur bien-être. Mais si les soldats sont désobéissants, qui mettrait son intelligence au service de leur intérêt ?

La raison, dans le corps de l'homme, est semblable à un émir. Lorsque les sujets du corps lui obéissent, tout va bien, mais lorsqu'ils sont désobéissants, tout se corrompt. Ne vois-tu pas, lorsqu'un homme, ayant bu, devient ivre, combien de désordre apparaît dans ses mains, ses pieds, sa langue, et les sujets (organes) de tout son être ? Le lendemain, quand il redevient conscient, il se dit : « Qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi ai-je battu, pourquoi ai-je insulté ? » Les affaires vont bien dans un village quand il s'y trouve un chef et que les autres lui obéissent. La raison s'occupe du bien-être quand on lui obéit. Ainsi pense-t-elle : « Je vais marcher », mais ne marche que lorsque le pied lui obéit. De même que la raison est l'émir dans le corps,

les êtres humains, avec leur intelligence, leur science, leur raison, et leur connaissance propres, par rapport au saint *(walî)* sont exactement comme les membres du corps : c'est lui (le saint) qui est la raison parmi eux. Si ces gens, pareils au corps humain, ne lui obéissent pas, ils auront l'âme en désarroi et remplie de regrets. Si on lui obéit, il faut se conformer à tout ce qu'il recommande, sans se référer à sa propre raison, parce que les hommes peuvent ne pas comprendre par eux-mêmes les actes du saint : il faut donc lui obéir. On a placé un enfant comme apprenti chez un tailleur. Il doit obéir à son patron. Si celui-ci lui a donné un vêtement à coudre, il lui faut coudre ce vêtement. S'il lui faut le bâtir, il doit le bâtir* S'il veut apprendre, il doit renoncer à sa propre initiative et être entièrement soumis aux ordres de son patron.

Nous espérons que le Dieu Très Haut nous octroiera un état d'âme qui soit Sa grâce, parce que celle-ci est supérieure à cent mille efforts. « *La nuit de Qadr vaut mieux que mille mois*[95] ». Cette parole ressemble à la parole qui dit qu'une seule extase d'entre les extases divines vaut mieux que la prière de tous les djinns et de tous les êtres humains[96]. Lorsque Sa grâce nous touche, elle remplace cent mille efforts et même davantage. L'effort est bon et très utile**, mais en comparaison de la grâce, qu'est-ce ?

Il demanda : « La grâce engendre-t-elle l'effort ? »

Le Maître répondit : « Pourquoi ne l'engendrerait-elle pas ? Dès que la grâce vient, l'effort l'accompa-

---

* S'il doit le rapiécer, il lui faut le rapiécer. S'il doit le faufiler, il lui faut le faufiler.

** Que je sois un mécréant si quelqu'un a perdu un seul souffle dans le sentier de la foi et de la soumission.

gne* Jésus (sur lui le salut), quel effort fit-il lorsque dans son berceau il dit : « *Je suis le serviteur de Dieu, Il m'a donné l'Écriture*[97] » ? Jean-Baptiste, encore dans le sein de sa mère, célébrait Ses louanges[98].

Il dit encore : « Mohammad, l'Envoyé de Dieu, est-ce sans efforts qu'il est parvenu (à ce degré) ? »

Il est dit : « *N'est-ce pas celui dont Allah fit ouvrir le cœur*[**99] » ? La première chose est la grâce. Quand quelqu'un obtient un éveil après l'égarement***, c'est une faveur divine et un pur don. Sinon, pourquoi ses compagnons n'ont-ils pas été l'objet de la même grâce**** ? La faveur et la récompense divines éclatent comme une étincelle de feu. La première chose qui se produit, c'est le don divin*****. Une fois que tu mets du coton pour nourrir ce feu, tu l'augmentes******. Ensuite, viennent la faveur et la reconnaissance. L'homme dès le début est faible et chétif : « *L'homme est créé faible*[100] » mais, quand on alimente le feu, il change en univers incandescent brûlant le monde entier ; ce petit feu devient énorme. « Tu *as un noble caractère*[101] ».

Je dis : « Mawlânâ vous******* aime beaucoup ».

Le Maître répondit : « Ni ma venue ni ma parole ne

---

* Mawlânâ ajouta : « Par Dieu, c'est ainsi. »

** L'effort aussi compte. Comme par exemple une personne qui exerce un métier. Dieu le Très Haut lui octroie un trésor. Son métier viendra en surcroît de sa richesse et de son trésor.

*** Et la négligence.

**** La première chose, c'est la grâce, et ensuite vient l'effort.

***** On appelle cela la gratitude pour la grâce et la reconnaissance pour le don. La première chose est le don, et la dernière la grâce et la reconnaissance.

****** De même que du fer et du silex jaillit une étincelle sur l'amadou. Elle est d'abord faible ; mais, quand on alimente ce faible feu, il grandit et embrase un monde.

******* On dit à Mawlânâ : « L'Émir vous… »

sont à la mesure de mon amitié. Tout ce qui me vient*, je le dis. Si Dieu le veut, Il rendra utile ce peu de paroles, et les enracinera dans vos cœurs, et vous pourrez en profiter. Si Dieu ne le veut pas, sur cent mille paroles prononcées, pas une seule ne s'enracinera dans le cœur, toutes seront oubliées. Comme cette étincelle : si elle tombe sur de l'amadou, si Dieu le veut, cette seule étincelle s'en emparera et s'étendra. Si Dieu ne le veut pas, cent étincelles sur de l'amadou ne produiront aucun effet.

« *A Dieu appartiennent les armées des cieux*[102] ». Ces propos sont les armées de la Vérité : elles ouvrent les forteresses par Son ordre, et s'en emparent. Si Dieu ordonne à quelques milliers de cavaliers de se rendre dans une telle forteresse, mais sans s'en emparer, c'est ce qu'ils feront. Si Dieu ordonne à un seul cavalier de s'en emparer, celui-ci ouvrira la porte de la citadelle et s'en emparera. Il envoie à Nemrod un moustique pour l'exterminer[103]. Comme on dit, peu importe à *l''âref* le denier et le dinar, le chat et le lion. Si Dieu donne Sa bénédiction, un seul denier fait l'affaire de mille dinars et même davantage. S'Il retire Sa bénédiction, de mille dinars on ne peut se servir comme d'un seul denier. S'Il ordonne qu'un petit chat anéantisse le lion, il le fera, tel le moustique de Nemrod. S'Il donne l'ordre à un lion, les autres lions tremblent devant lui ; ou bien ce lion se fera doux comme l'âne : ainsi en est-il de certains derviches qui chevauchaient des lions, et d'Abraham pour qui le feu devint salut et froid, verdure et roses, parce que Dieu n'exigeait pas sa consumation par le feu[104]. Quand ils (les mystiques) savent que tout vient de Dieu, plus rien ne leur importe. Nous

* De l'invisible.

espérons de Dieu que vous aussi vous entendrez par votre oreille intérieure ces propos. Là est le profit. Car mille voleurs venus de l'extérieur n'arrivent pas à ouvrir la porte si à l'intérieur ne se trouve un complice qui l'ouvre. Dix mille paroles de l'extérieur, si elles ne sont pas confirmées de l'intérieur, sont inutiles. Tel l'arbre qui n'a pas d'humidité dans sa racine : mille torrents d'eau ne lui serviraient à rien. Il faut d'abord qu'il y ait dans sa racine une certaine humidité, et ensuite l'eau peut le secourir.

Si la lumière voit cent mille personnes,
elle ne descend que sur celui dont l'essence est lumière[105].

Tant que dans l'âme ne brille pas une lumière, jamais on n'arrivera à voir la lumière. Sans aptitude dans l'âme, rien n'est possible.

L'esprit *(rûh)* est différent de l'âme *(nafs)*. Ne vois-tu pas que dans le rêve, l'âme s'en va au loin, tandis que l'esprit demeure dans le corps ? Cette âme voyage et se transforme. Quand 'Alî a dit : « *Qui connaît son âme connaît son Seigneur* », il a* fait allusion à cette âme. Si nous l'expliquons comme signifiant cette âme-là, on comprendra cette âme-ci, car on ne connaît pas cette autre âme.** Prends un petit miroir dans ta main. Si le miroir reflète nettement, les objets s'y montreront tels quels : seules les proportions peuvent changer. Il est impossible de faire comprendre ce phénomène par

---

* N'a pas fait.

** Avant que cette âme-ci ne soit anéantie, on ne connaît pas cette âme-là.

des paroles. Les paroles peuvent seulement éveiller un écho en vous.

En dehors de ce monde dont nous parlons, il y a un autre univers que nous cherchons. Ici-bas, ce n'est que plaisirs et animalité. Mais le vrai principe de l'homme, c'est d'être homme. Ne dit-on pas que l'homme est un « animal qui parle » ? L'homme a deux composantes : il se nourrit dans ce monde, en tant qu'animal, en assouvissant ses passions et ses désirs ; mais pour ce qui est de la quintessence de son être, sa nourriture consiste en la science, la sagesse et la vision du Seigneur. L'homme, de par son animalité, s'enfuit loin de Dieu, mais de par son humanité *(insânyat),* il s'enfuit loin de ce bas monde. « *Parmi vous il y a des impies, et parmi vous il y a des croyants*[106] ». Dans cet être, deux personnes sont en conflit. « Voyons pour qui est la Fortune, et qui elle aime[107]. »

Il n'y a pas de doute que ce monde est un monde* hivernal. Pourquoi appelle-t-on « minéral » le monde des êtres inanimés ? Parce qu'ils sont tous figés : la pierre, la montagne, l'habit que tu portes, tous sont pétrifiés. Si nous ne vivons pas un temps de *dey* (premier mois de l'hiver), pourquoi l'univers est-il inanimé ? Le sens profond de l'univers est d'être non-composé *(basît) ;* il est invisible ; mais on peut le connaître par la sensation ressentie : il y a du vent, il y a du froid. Cet univers ressemble à la saison du *dey,* tout y est glacé. Quelle sorte d'hiver est-ce là ? C'est un hiver de l'intellect, non celui qui tombe sous les sens. Dès que l'air de Dieu arrive, les montagnes commencent à fondre et le monde se dégèle ; de même, à la chaleur de la canicule, tout ce qui est glacé

* Mort.

commence à fondre. Au Jour du Jugement, lorsque cet air arrivera, tout fondra.

Dieu le Très Haut fait de ces mots notre armée autour de vous pour constituer un obstacle devant vos ennemis et pour vous confectionner l'instrument de la victoire. Ces ennemis sont ceux de l'intérieur. Quant aux ennemis de l'extérieur, ils ne sont rien. Que sont-ils ? Ne vois-tu pas qu'un millier d'impies deviennent captifs d'un seul impie, leur roi, lui-même captif de sa propre pensée ? C'est la pensée qui agit, parce qu'une seule pensée, faible et troublée, rend captifs des milliers d'hommes et de mondes. Là où il y a des pensées infinies, vois quelle est leur grandeur et leur splendeur, comment elles peuvent vaincre les ennemis et combien elles peuvent capturer d'univers ! Nous voyons bien que cent mille formes sans limites et une armée innombrable, s'étendant sur plusieurs plaines, sont captives d'une seule personne, et cette personne est captive d'une chétive pensée ! Si tous sont captifs d'une seule pensée, que dire des grandes pensées saintes et sublimes ? Nous savons donc que ce sont les pensées qui importent, les formes sont les subordonnés et les instruments de la pensée, privées de pensée, elles sont inutiles et semblables aux êtres inanimés. Celui qui considère exclusivement la forme est lui aussi pareil à un être inanimé, il n'a aucun accès au monde du sens *(ma'nât),* c'est un enfant et un impubère, même si en apparence il est vieillard et centenaire*. *« Nous sommes revenus de la petite guerre pour nous livrer à la grande guerre*[108] », c'est-à-dire, nous avons jusqu'ici fait la guerre contre des formes, nous combattions contre des ennemis ayant des formes, à présent nous

* L'Envoyé de Dieu a dit :

combattons les armées des pensées, afin que les bonnes pensées détruisent les mauvaises et les expulsent du domaine du corps*. La grande guerre et le grand combat sont cette guerre et ce combat**. Les pensées agissent sans l'intermédiaire du corps, de même l'Intelligence agente *('Aql fa'âl)* fait tourner la roue du ciel sans avoir besoin d'instrument. On dit donc qu'elle se passe d'instrument***.

Tu es l'essence, et les deux mondes sont pour toi l'accident ;
Il ne convient pas de rechercher l'essence dans l'accident.
Quiconque cherche la connaissance dans le cœur, pleure sur lui !
Quant à celui qui recherche la raison dans l'âme, moque-toi de lui.

Tel est l'accident ; il ne faut pas s'arrêter à l'accident****, car l'essence est pareille à la poche qui contient le musc, et ce monde avec ses plaisirs ressemble au parfum du musc. Or, le parfum du musc ne dure pas, parce qu'il est un accident. Si quelqu'un cherche le musc dans le parfum sans se contenter du parfum seul, il fait bien. Mais si quelqu'un s'attache au parfum du musc, il agit

---

* Et que la moralité l'emporte sur l'immoralité.

** L'Envoyé de Dieu a dit : « Une heure de méditation vaut mieux que soixante-dix ans d'actes de culte. » Le Sheikh Farîd-ud-Dîn 'Attâr a dit : « Il faut se remémorer Dieu, afin que naisse la méditation — Et qu'elle apporte cent mille subtilités neuves — Puisque l'œuvre consiste en l'œuvre de la méditation — Elle vaut mieux que soixante-dix années d'actes de culte. »

*** Et cela est vrai.

**** Car il est éphémère et instable.

mal, parce qu'il s'est attaché à quelque chose que sa main ne peut tenir : le parfum n'étant que l'attribut du musc. Tant que le musc demeure dans ce monde, nous sentons son parfum ; quand il se voile et retourne à l'autre monde, ceux qui vivaient à cause de son parfum meurent, parce que le parfum est inhérent au musc ; il est parti là où le musc se manifeste. Heureux celui qui va du parfum à la chose même, trouvant l'union avec elle. Par la suite, l'annihilation *(fanâ)* ne demeure plus pour lui ; il est perpétué *(bâqî)* dans l'essence même du musc, et il doit être jugé comme tel. Puis, il va communiquer au monde entier son parfum, et le monde entier sera vivifié par lui. Et de tout ce qu'il était ne demeure qu'un nom * : à l'instar d'un cheval ou d'un autre animal qui s'est égaré dans un désert de sel et s'est transformé en sel ; de son essence chevaline ne reste que le nom, en fait, il est la mer de sel, tant au point de vue de l'action que de l'effet. Ce simple nom ne lui fait pas tort et ne lui enlève pas sa qualité de sel ; si tu choisis un autre nom à cette mine de sel, elle ne perdra pas sa salinité.

L'être humain doit renoncer à tous ses plaisirs et toutes ses grâces, qui sont le reflet et l'image de Dieu, et ne plus s'en contenter, même si elles ne sont que le reflet de la grâce de Dieu et de Sa beauté, car elles ne sont pas éternelles. Elles sont éternelles par rapport à Dieu, mais non par rapport aux créatures. Tels les rayons de soleil qui brillent dans les maisons : malgré la lumière qu'ils prodiguent, ils demeurent inhérents au soleil. Dès que le soleil se couche, la lumière s'éteint. Il faut devenir soleil pour éliminer la terreur de la séparation **.

---

* De moi, il ne reste qu'un nom, et tout le reste est Lui.

** Le disque solaire est le lieu de ma retraite.
Comment la nuit étrangère pourrait-elle me le voiler ?

Il y a le fait de donner* et il y a le fait de connaître. Certains octroient des dons et des faveurs, mais n'ont pas la connaissance, d'autres ont la connaissance, mais ne donnent rien. L'homme qui réunit ces deux qualités est très favorisé : une telle personne est sans pareille. Ainsi, un homme marche, sans savoir s'il est sur une grand-route ou sur un sentier : il chemine aveuglément, dans l'espoir d'entendre le chant d'un coq ou de trouver des indices d'habitation. Combien grande est la différence entre cet égaré et tel autre qui va connaissant bien la route : la connaissance l'emporte sur tout.

13

Le Prophète (sur lui la paix) a dit : « *La nuit est longue, ne la raccourcis pas par ton sommeil, et la journée passe, ne la ternis pas par tes* péchés[109] ». La nuit est longue pour qui veut épancher son cœur et assouvir son désir** en toute tranquillité sans subir les dérangements des amis et des ennemis. Ainsi naissent l'isolement et la quiétude, Dieu le Très Haut tire un rideau afin de préserver les actes de toute ostentation et de leur garantir toute la pureté : car ils Lui sont destinés. Dans la nuit se distingue l'hypocrite de l'homme à l'intention pure. La nuit toutes les choses sont voilées, et elles se découvrent le jour ; seul l'hypocrite se découvre de nuit. Il se dit : « Puisque personne

---

* « *Bakht* » : donner, perdre au jeu. Nouv. éd. « *takht* » : attaquer. (La première version semble meilleure.)

** Ne la raccourcis pas par le sommeil, confie-toi à Dieu et demande ce que tu désires.

ne me voit, pour qui vais-je observer les obligations ? » On lui répond : « Il y a quelqu'un qui te voit, mais tu n'es pas de ceux qui Le voient. Celui qui voit, c'est Celui qui tient le monde dans la main de Sa puissance ; et au moment de la détresse, tous L'appellent : au moment du mal aux dents, du mal aux oreilles, du mal aux yeux, au moment de la calomnie, de l'effroi et de l'insécurité, tous L'invoquent en secret, ayant confiance qu'Il les entend et qu'Il les exaucera. Ils accomplissent l'aumône en cachette pour écarter le malheur et pour recouvrer la santé, lorsqu'ils sont malades, ayant confiance qu'Il agrée leurs dons et leurs aumônes. Lorsque Dieu les guérit et leur rend la paix, leur certitude disparaît, et la tentation revient ; ils disent : O Dieu ! Quel était cet état d'âme dans lequel nous T'invoquions avec tant de sincérité ? Nous étions dans un coin de la prison, répétant mille fois le verset « *Dis : Il est Dieu* » sans nous lasser ; Tu nous as exaucés. Maintenant, nous sommes hors la prison et nous avons autant besoin que lors de notre détention de Ton aide pour que Tu nous libères de la prison de ce monde obscur afin d'accéder à l'univers lumineux des prophètes. Pourquoi à présent ne pouvons-nous pas obtenir la même sincérité à l'extérieur de la prison et en dehors de l'état de souffrance ? Au contraire, il nous arrive mille tentations, et nous nous demandons : « Est-ce que cela nous servira, oui ou non ? » Les effets de ces tentations, ce sont mille paresses et ennuis. Où est donc, Seigneur, cette certitude qui consume la tentation ? »

Le Dieu Très Haut répond : « Je vous ai dit que votre âme charnelle est votre ennemie et Mon ennemie. « *Ne prenez* pas pour *amis mon ennemi et votre ennemi*[110]. » Incarcérez cet ennemi par vos mortifications,

car tant qu'il est captif dans la peine et le malheur, tu fortifies la sincérité du cœur. Tu as mille fois éprouvé que par suite du mal aux dents ou de tête* tu obtiens la sincérité *(ikhlâs)*. Pourquoi tiens-tu tellement au repos de ton corps en le soignant ? Ne perdez pas le fil conducteur, et faites toujours en sorte que votre âme concupiscente ne soit pas alimentée ; ainsi pouvez-vous atteindre votre but éternel et être délivré de la prison des ténèbres. « *Quiconque prive son âme des mauvais penchants, le Paradis est sa demeure*[111] ».

14

Le Sheikh Ibrahîm[112] dit : « Saif-ud-Dîn Farrokh, lorsqu'il faisait battre quelqu'un, se divertissait en devisant avec une autre personne, afin que pendant qu'on le battait, personne ne pût réussir à intervenir en sa faveur. »

Le Maître dit : « Tout ce que tu vois en ce monde existe pareillement dans l'autre monde ; ou plutôt, tous les objets qui existent ici-bas ne sont que des échantillons de l'autre monde, et tout ce qui existe dans ce monde-ci a été apporté de l'autre monde. « *Il n'existe rien ici que Nous n'en possédions les réserves, mais Nous les faisons descendre en une proportion déterminée*[113]. »

On place dans les tiroirs de drogues une sorte de petite louche avec laquelle on prend dans chaque réserve une poignée de poivre ou une poignée de gomme *(mastak)*. Les réserves sont infinies, mais le

* Ou de la peur de la mort.

tiroir contient peu. L'homme ressemble autant à la cuillère qu'à la boutique de droguiste dans laquelle on a déposé des attributs de Dieu, poignée par poignée, parcelle par parcelle, dans des cassettes et des tiroirs, afin que l'homme commerce avec le monde selon sa mesure : une parcelle d'ouïe, une parcelle de parole, une parcelle de raison, une parcelle de générosité, une parcelle de science.

Il existe des hommes qui sont comme les marchands ambulants de Dieu ; ils circulent nuit et jour remplissant les cassettes. Toi, tu les vides ou les gaspilles pour faire commerce ; le jour, tu les vides, la nuit on les remplit et les alimente.

Considère la clarté des yeux : dans l'au-delà, la vision, les yeux, les regards divers ne manquent pas. On t'en a envoyé un échantillon afin que tu contemples ce monde-ci. La vue humaine n'est pas très forte, mais l'homme ne peut en supporter davantage. « Tous ces attributs existent chez Nous, Nous les envoyons vers toi d'une manière déterminée. » Considère combien de milliers de générations, siècle après siècle, sont venues, se sont remplies de cette Mer, et se sont ensuite vidées. Regarde, quelles réserves ! Plus quelqu'un connaît cette Mer, plus son cœur se refroidit à l'égard des tiroirs. Tu dois imaginer que le monde sort d'un tel Hôtel des Monnaies et y retourne. « *En vérité, nous appartenons tous à Dieu et nous retournons à Lui*[114]. » Ce « nous » englobe toutes les particules de l'être qui viennent de Dieu et y retournent : petits, grands, êtres animés apparaissent facilement dans ce tiroir, mais sans tiroir ils n'apparaîtraient jamais. Car l'autre monde est subtil et n'est pas accessible au regard. Cela n'est pas étonnant : ne vois-tu pas comment la brise printanière fait mouvoir arbres, verdures, roseraies,

fleurs, sans lesquels tu ne peux contempler la beauté du printemps qui n'est pas visible dans la brise elle-même ? Ces vues et ces parterres ne sont-ils pas le reflet de la brise ? En elle circulent des ondes de prairies, des ondes si subtiles qu'elles ne se voient sans intermédiaire. De même, dans l'être humain, les qualités cachées ne se manifestent que par un moyen intérieur ou extérieur ; soit par la parole, soit par la violence, ou la guerre et la paix. Autrement, tu ne peux connaître les attributs humains, et quand tu pénètres dans ton for intérieur, tu ne vois rien du tout et tu te trouves entièrement dépourvu de tes qualités qui demeurent enfouies en toi : comme l'eau dans la mer qui ne quitte la mer qu'en se condensant en nuage et qui ne peut s'offrir à la vue qu'en se faisant vague. La vague est un bouillonnement intérieur qui se manifeste sans cause externe. Tant que la mer est immuable, on ne voit rien. Ton corps est au bord de la mer, et ton âme une mer. Ne vois-tu pas que dans la mer s'agitent tant de poissons, tant de serpents, d'oiseaux aquatiques et de créatures diverses ? Ils en sortent, se font voir, puis y retournent. Tes attributs, telles la colère, la jalousie, la passion, etc., lèvent la tête hors de cette mer*, de sorte que tu peux dire que tes attributs sont les amoureux subtils de Dieu. Mais tu ne peux les voir que grâce à l'habit de l'expression. Dès qu'ils se déshabillent, leur subtilité empêche de les voir.

---

* Et y rentrent de nouveau.

15

Dans l'homme existent un amour, une douleur, une inquiétude, un appel, de sorte que s'il possédait les cent mille univers, il ne pourrait trouver le calme et le repos*. Les gens exercent tous les métiers, tous les commerces, et procèdent à toutes sortes d'études : médecine, astronomie, etc., mais ils ne peuvent trouver le repos, car leur but n'est pas atteint. On appelle le Bien-Aimé « repos de l'âme » ; et comment pourrait-on trouver quiétude et repos ailleurs qu'en Lui ?

Tous les plaisirs et toutes les fins sont telle une échelle ; chaque degré de l'échelle n'est pas un lieu de repos, mais un passage. Heureux celui qui se réveille tôt, afin de raccourcir le long chemin, sans perdre sa vie à trébucher sur les degrés.

Quelqu'un demanda : « Les Mongols[115] ravissent nos biens, et parfois ils nous en donnent. C'est une chose bizarre. Quel est donc votre avis concernant cette affaire ? »

Le Maître répondit : « Tout ce que les Mongols arrachent par la force ressemble à ce qui entre dans la main et le trésor de Dieu. De même, quand tu remplis une cruche ou une jarre dans la mer et que tu l'en retires, cette eau devient ta propriété. Tant que l'eau demeure dans cette jarre ou cette cruche, personne ne peut en disposer. Si quelqu'un enlève le contenu de cette jarre sans ta permission, il le prend sans y avoir droit. Dès que l'eau est reversée dans la mer, elle n'est plus ta propriété et devient licite pour autrui. Notre bien est illicite pour eux, mais leur bien est licite pour nous.

« Pas de monachisme en Islâm[116]*, la société est une*

---

* Avant de parvenir à son but.

miséricorde[117]. » Mohammad (sur lui le salut) fournissait d'inlassables efforts pour affermir la communauté : car les âmes réunies s'avèrent beaucoup plus efficaces que celles qui vivent dans l'isolement et la solitude ; on a construit les mosquées pour que les habitants du quartier s'y rassemblent, et que les bienfaits et la miséricorde s'accroissent. Les maisons isolées sont destinées à la séparation, et servent à cacher nos défauts. C'est là leur utilité. On a fondé la mosquée cathédrale afin que tous les habitants de la cité s'y rassemblent, et on a imposé comme obligation le pèlerinage à La Mecque pour que la plupart des habitants du monde, des différentes villes et contrées s'y rassemblent*.

Quelqu'un dit : « Au début, les Mongols sont venus dans ce pays, sans habits et nus. Ils avaient pour montures des bœufs et leurs armes étaient en bois. A présent, ils sont fortunés et rassasiés, ils ont des chevaux arabes, les plus beaux possibles, et toutes les belles armes se trouvent chez eux. »

Le Maître dit : « Au temps où ils étaient faibles, brisés et sans forces, Dieu leur porta secours et exauça leurs vœux ; mais à présent qu'ils sont rassasiés et forts, Dieu le Très Haut fait qu'ils soient exterminés par de faibles créatures, afin qu'ils sachent que c'était seulement grâce à la providence de Dieu et à Son secours qu'ils ont pu capturer le monde entier, et non par leurs propres forces. Au début, les Mongols étaient dans le désert, loin des gens, pauvres, indigents, nus et nécessiteux ; sauf une partie d'entre eux qui étaient venus faire du commerce dans le pays de Khwarazmshah : ils faisaient du troc, ils achetaient du *kerbâz* (cotonnade) pour leur habillement. Mais Khwarazm-

* Pour obtenir le bénéfice de l'union et du rassemblement.

shah les en empêcha et ordonna de tuer leurs commerçants, tandis qu'il exigeait d'eux un tribut, tout en interdisant leurs négociants. Les Tartares sont allés implorer leur roi*, se plaignant d'être exterminés** ; celui-ci leur demanda seulement dix jours de délai. Il alla au fond d'une caverne, et demeura dix jours à jeun, tout en s'imposant l'humilité et les prosternations. Il entendit (du Dieu Très Haut) une voix : « J'ai accepté tes supplications. Pars. Partout où tu iras, tu seras vainqueur. » Ainsi, dès qu'ils sont partis, ils sont devenus vainqueurs, sur l'ordre de Dieu, et ont conquis le monde entier. »

Quelqu'un dit : « Les Tartares aussi croient à la Résurrection, et disent eux aussi qu'il y aura un Jugement. »

Le Maître dit : « Ils mentent ; ils veulent participer à la foi des Musulmans : « Nous aussi, nous savons et nous croyons », disent-ils***.

On demanda au chameau : « D'où viens-tu ? » Il répondit : « Du bain. » On lui répliqua : « Cela se voit d'après ton talon ! » S'ils affirment croire au Jour de la Résurrection, quel en est l'indice et le signe ? Ces péchés, ces maux, ces tyrannies, sont à l'image de la glace et de la neige qui s'est amassée couche sur couche. Lorsque le soleil de la repentance et de la résipiscence surgit, accompagné des nouvelles de l'au-delà et de la crainte de Dieu, les neiges du péché commencent à fondre. Si un glaçon ou un amas de neige disait :

---

* Gengis.

** Nous qui sommes innocents, on verse notre sang. Nous sommes à bout, sans pain et sans vêtements.

*** Lorsque le roi se lamentait, il demanda l'empire du monde et l'obtint. La tyrannie de Khwarazm-Shah eut donc pour résultat l'exaucement de sa prière.

« J'ai vu le soleil et le soleil d'été a brillé sur moi », et que pourtant il demeurât glaçon et neige, aucun être raisonnable ne le croirait. Il est impossible que le soleil d'été projette ses rayons sans fondre neige et glace.

Le Dieu Très Haut, tout en promettant que la rétribution du bien et du mal aurait lieu au Jour du Jugement, en fait cependant parvenir l'échantillon ici-bas, à chaque instant et à chaque moment. Si l'homme découvre la joie dans son cœur, c'est qu'il a été récompensé pour avoir rendu quelqu'un joyeux ; s'il est triste, c'est qu'il a rendu triste quelqu'un ; ces récompenses sont des présents de l'autre monde et des signes du Jour de la rétribution, afin que nous comprenions, avec si peu, ce qui est immense. Ainsi nous montre-t-on, d'un grand entrepôt, une petite poignée de blé.

Mohammad (sur lui le salut), malgré sa majesté et sa grandeur, eut une nuit mal à la main. Il reçut une révélation : cette douleur était due à celle qui ravagea la main de 'Abbas qui fut capturé et attaché par la main à d'autres captifs ; bien qu'on eût agi sur ordre de Dieu, la punition ne manqua pas d'arriver ; afin que tu saches que tous les malaises, toutes les obscurités, toutes les dépressions qui t'adviennent, sont le fruit amer du péché et de la peine que tu as causée, bien que tu ne te souviennes pas en détail du mal que tu as fait par négligence, ou ignorance, ou à cause d'un mauvais compagnon sans foi qui a minimisé les péchés à tes yeux, de sorte que tu ne les as plus considérés comme péchés. Songe à la récompense : quel est le degré de ton épanouissement et quel est le degré de ta dépression ? Certes, la dépression est la punition du péché et l'épanouissement est la récompense de la soumission envers Dieu. Le Prophète (sur lui le salut) ayant tourné sa bague à son doigt[118], Dieu l'apostro-

pha : « Nous ne t'avons pas créé pour jouer et pour prendre des loisirs. « *Croyez-vous que Nous vous ayons créé en vain*[119] ? »

De ce fait, tu peux par analogie déduire si tu passes ta vie dans le péché ou dans les bonnes œuvres.

Il semble que souvent tu penses à tant de gens qui, du début jusqu'à la fin de leur vie, baignent dans le bonheur et la prospérité et se réjouissent. Dieu sait qu'il en est ainsi, mais pour une autre raison. Dieu le Très Haut a dit : « *Ceux-là sont les compagnons du Feu où ils demeureront éternellement*[119bis]. » N'as-tu pas entendu que pendant quatre siècles Pharaon n'éprouva aucune douleur : c'est là le signe de son extrême malheur. Si on lui avait accordé la douleur, il se serait lamenté auprès de Dieu ; on ne voulut pas lui octroyer le gémissement, la supplication, l'inquiétude et l'éveil. Souviens-t'en ! Le Prophète (le salut soit sur lui et sa famille) a dit : « *Celui vers lequel le châtiment se hâte en ce monde est un homme heureux.* »

Dieu chargea Moïse (sur lui le salut) de s'occuper des hommes. Tandis qu'Il ordonna à Khezr de s'occuper exclusivement de Lui. Il poussa d'abord Mohammad (sur lui le salut) à se vouer entièrement à Lui ; Il lui ordonna ensuite de prêcher aux hommes, de leur prodiguer des conseils et de les réformer. Mohammad (sur lui le salut) se mit à se lamenter, disant : « O Seigneur ! Quel péché ai-je commis pour que Tu me chasses de Ta présence ? Je ne veux pas du monde. » Dieu lui répondit : « O Mohammad ! Ne te chagrine pas. Je ne t'abandonne pas ; tout en t'occupant des hommes, tu seras avec Moi. Pas même un atome (un cheveu) de ta relation avec Moi ne diminuera si tu t'occupes des hommes, et dans tout ce que tu feras tu seras en pleine union avec Moi. »

On demanda : « Est-ce qu'il y aura un changement dans les décrets prééternels et en tout ce que le Dieu Très Haut a préétabli ? »

Le Maître répondit : « En ce qui concerne ce que le Dieu Très Haut a décrété au jour prééternel, à savoir que le mal n'aura d'autre effet que le mal, et le bien que le bien, ce décret ne changera pas, parce que le Dieu Très Haut est le Sage, Il n'ordonnera jamais que le mal soit récompensé par le bien. Personne ne sèmera du blé pour en récolter de l'orge, ou le contraire. Cela est impossible. Tous les saints et les prophètes ont dit pareillement : « La récompense du bien est le bien, et la rétribution du mal est le mal. »

« Quiconque fait le bien le poids d'un atome le verra, quiconque fait le mal le poids d'un atome le verra[120]. »

Si tu entends par décret prééternel ce que nous avons dit et expliqué, aucun changement n'interviendra : Dieu nous en préserve ! Si tu penses que la rétribution du bien et du mal augmentera, que plus tu œuvres pour le bien, plus les biens que tu recevras seront abondants, et que plus tu succombes au mal, plus tes maux seront lourds, cela changera. Mais le décret primordial ne changera pas.

Quelqu'un demanda des explications complémentaires : « Nous constatons parfois que le méchant devient vertueux, et le vertueux méchant. »

Le Maître répondit : « C'est parce que ce méchant a fait ou pensé du bien qu'il est devenu vertueux. Et tel autre vertueux est devenu méchant parce qu'il a fait ou pensé le mal. A l'instar d'Iblis, quand il a protesté au sujet d'Adam : *« Tu m'as créé du feu et Tu l'as créé de l'argile*[121] ». Bien qu'il fût le maître des archanges, il fut damné éternellement et expulsé du seuil de Dieu.

Nous disons pareillement que la rétribution du bien est le bien, et que celle du mal est le mal. »

On* demanda : « Quelqu'un a fait le vœu de jeûner une journée. S'il brise ce jeûne, doit-il ou non une compensation *(kaffâra)* ? » — Il répondit : « D'après le rite de Shâfi'î, selon l'opinion unanime, il faut une compensation, parce que chaque vœu implique un serment, et quiconque brise un serment est obligé à une compensation. Mais, selon Abû Hanîfa[122], le vœu n'a pas le sens de serment, donc n'implique pas de compensation. Il y a deux sortes de vœux : vœux absolus, et vœux conditionnels. Le vœu absolu : je fais vœu d'être à jeun un jour. Le vœu conditionnel : je fais vœu d'être redevable de telle ou telle chose si telle ou telle chose arrive. »

Il raconta : « Quelqu'un avait perdu son âne. Il demeura trois jours à jeun, dans l'espoir de le retrouver. Au bout de trois jours, il trouva son âne, mort. Il fut tellement vexé qu'il apostropha le ciel, disant : « Si, à la place de ces trois jours de jeûne, je ne mange pas pendant six jours du Ramadhan, je ne suis pas un homme. Tu vas voir si tu peux profiter de moi ! »

Quelqu'un demanda : « Quel est le sens des bénédictions, des saluts, des louanges sur le Prophète ? » Il répondit : « Ces adorations, ces services, ces obligations, ces égards, ne procèdent ni ne dépendent de nous : en vérité, les adorations et les prières appartiennent à Allah ; elles sont à Lui ; elles sont Sa propriété. Comme pendant le printemps, les gens se livrent à la culture, vont à la campagne, font des voyages et élèvent des constructions : toutes ces activités sont un don

---

* Un musulman orthodoxe *('âma)*.

et une faveur du printemps* ; autrement, ils seraient obligés de rester prisonniers chez eux et dans leurs cavernes. En réalité, cette culture, ces distractions et la jouissance de ces bienfaits appartiennent au printemps : le bienfaiteur, c'est le printemps.

Les hommes s'attardent sur les causes secondaires auxquelles ils attribuent bien des actions ; mais, aux hommes de Dieu, il est dévoilé que les causes secondaires ne sont qu'un simple voile qui ne les empêche pas de reconnaître la Cause Première ; à l'instar de quelqu'un qui parle derrière un rideau ; on croit que c'est le rideau qui parle, sans savoir l'inefficacité du rideau et le fait qu'il n'est qu'un écran. Dès que cet homme sort de derrière le rideau, on comprend que le rideau n'était qu'un voile.

Les saints de Dieu voient les choses au-delà des causes secondaires, de sorte que le chameau sort de la montagne, le serpent du bâton, et que du granit jaillissent douze fontaines ; de sorte que Mohammad (sur lui le salut) a fendu la lune sans instrument ; qu'Adam (sur lui le salut) est né sans père ni mère, que Jésus (sur lui le salut) est né sans père, et que pour Abraham (sur lui le salut) le feu a donné naissance à une roseraie...[123]. Ils (les saints) voient et savent que les moyens ne sont qu'un prétexte et que celui qui agit est autre que l'instrument, que les moyens ne sont qu'un voile** dressé face au commun des hommes pour qu'ils en prennent la charge.

---

* Que Dieu le Très Haut leur a accordés.

** Donc pourquoi tout le monde s'attache-t-il aux causes secondaires et délaisse-t-il le Causateur des causes ? Qu'il s'agisse ou non des causes secondaires, leur force provient de ce que le commun des hommes est appelé à les prendre en charge.

A Zacharie (sur lui le salut) Dieu promit : « Je te donnerai un enfant. » Il s'écria : « Je suis vieux, et ma femme est vieille, l'instrument de la passion est affaibli, et ma femme est arrivée à un état tel qu'il lui est impossible d'avoir un enfant, d'être enceinte. Seigneur, comment pourrait-on avoir un enfant d'une telle femme ? » Il dit : « *Seigneur, comment pourrais-je avoir un enfant alors que je suis arrivé à la sénilité et que ma femme est stérile* [124] ? » La réponse vint : « O Zacharie ! Tu as perdu le fil conducteur ! Cent mille fois, Je t'ai montré que les affaires de Dieu sont en dehors des motifs apparents. Tu l'as de nouveau oublié. Tu ne sais pas que les moyens ne sont que des prétextes. Moi, en cet instant, sous tes yeux, Je suis capable de te donner cent mille enfants, sans femme, sans grossesse. Si Je fais un geste, dans le monde une nouvelle génération va paraître, arrivée à l'âge de la puberté, sage et parfaite. N'est-ce pas Moi qui t'ai créé dans le monde des âmes, sans père ni mère, t'ai accordé des bienfaits et des grâces prédestinées avant que tu sois né ? Pourquoi as-tu oublié ? »

L'état des prophètes et des hommes de Dieu ainsi que du commun des mortels — les bons et les mauvais, selon leur rang et leur essence — est comme celui des esclaves amenés des pays des impies au pays des musulmans. On les vend ; certains ont cinq ans, d'autres dix ans, d'autres quinze ans. Celui qui a été amené en bas-âge, quand il a été éduqué pendant de nombreuses années chez les musulmans et qu'il a vieilli, oublie entièrement le pays (où il est né) ; toute trace s'y perd en lui. S'il est un peu plus âgé, il en conserve quelques souvenirs, lorsqu'il est sensiblement plus âgé, il en est davantage marqué. Pareillement, les âmes ont été dans la présence de Dieu. « *Ne suis-Je*

pas votre Seigneur ? Ils répondirent : Oui[125]. » Leur nourriture et leur force étaient la parole divine sans lettres et sans sons. Transportées dans le monde au moment de l'enfance, elles ne se souviennent pas de leur état antérieur quand elles entendent la parole divine : elles s'en sentent étrangères, c'est là la description de ceux qui sont voilés et engloutis dans l'impiété et l'égarement ; il y a aussi ceux qui se souviennent à peine de cette première parole : en eux l'ardeur et l'élan vers ce côté-là surgissent, ceux-là sont des croyants. Et il y a (des hommes) chez qui surgit l'état d'âme primordial à l'écoute de la parole divine, les voiles s'écartent et ils se trouvent dans l'union : ce sont là les prophètes et les saints.

Nous recommandons à nos amis, lorsque les beautés du monde du sens apparaissent dans leur for intérieur et que les mystères sont dévoilés : « Prenez garde, n'en parlez pas aux étrangers, et ne les expliquez pas. Ce discours que vous entendez de nous, ne le dites pas à n'importe qui*. » « *N'accordez pas la sagesse aux gens qui n'en sont pas dignes, autrement vous la lésez, et ne soyez pas avares de la dire à ceux qui en sont dignes, autrement vous lésez ces gens-là.* » Si tu as une beauté ou une aimée et qu'elle se retire chez toi, disant : « Ne me montre à personne, parce que je t'appartiens », est-il convenable que tu la fasses tourner au milieu du bazar, en disant à tout le monde : « Venez, regardez cette beauté » ? Cette conduite lui plairait-elle ? Elle irait chez eux et elle serait en colère contre toi. Dieu le Très Haut a rendu illicites ces discours à ces gens-là, à l'instar des habitants de l'enfer qui crient aux habitants du paradis : « Où donc sont enfin votre

* L'envoyé de Dieu a dit :

générosité et votre charité ? De tant de dons et de libéralités que Dieu vous a accordés, faites-nous l'aumône et la faveur. Pourquoi n'en déversez-vous pas sur nous une toute petite portion ? « *Et pour la terre il y a une part de la coupe des hommes généreux*[126] », parce que nous brûlons dans ce feu, et nous fondons, de tant de fruits et d'eaux limpides du paradis, pourquoi ne déversez-vous pas sur nous une partie ? »

« *Et les compagnons du Feu appellent les compagnons du Paradis : « Déversez sur nous de l'eau ou de tout ce que Dieu vous a octroyé. » Ils répondent : « Dieu les a rendus illicites aux impies*[127]. » Les compagnons du paradis répondent : « Dieu vous les a défendus. La semence de ces bienfaits a existé dans la vie d'ici-bas, mais comme vous ne l'avez ni semée ni cultivée, — foi, sincérité, œuvres pies — que pouvez-vous en récolter ici ? Si, par générosité, nous vous accordions quelque don, comme Dieu l'a défendu, certes il vous brûlerait le gosier et ne glisserait pas dans votre gorge. Si vous le mettiez dans un sac, le sac se déchirerait et tout tomberait. »

Un groupe d'hypocrites et de gens hostiles vint chez Mostapha (sur lui le salut), où l'on était en train d'expliquer les mystères et de se livrer aux louanges du Prophète. Le Prophète dit de façon allusive à ses compagnons : « *Couvrez votre récipient*[128] », c'est-à-dire : mettez un couvercle sur vos cruches, vos coupes, vos chaudrons, vos jarres, parce qu'il y a de petits animaux impurs et venimeux. Prenez garde qu'ils ne tombent dans vos récipients et que, par erreur ou par ignorance, vous buviez de l'eau qui vous serait nuisible. En ces termes, il recommandait de cacher la sagesse aux profanes, en se taisant devant eux ; parce

qu'ils sont des souris, indignes de cette sagesse et de ce bienfait*.

Le Maître dit : « Cet émir qui est sorti de chez nous, bien qu'il n'ait pas compris notre discours en détail, savait pourtant, dans l'ensemble, que nous l'invitions à la vérité. Nous considérons sa supplication et les signes d'acquiescement qu'il nous adressait, son affection et son amour, comme de la compréhension ; de même, un campagnard qui vient dans une ville, quand il entend la voix du muezzin, bien qu'il ne connaisse pas en détail l'appel invitant à la prière, en saisit pourtant l'intention. »

16

Le Maître dit : « Celui qui est aimé est beau, mais en revanche il n'est pas nécessaire que tout ce qui est beau soit aimé. La beauté fait partie de la capacité d'être aimé. Être aimé est l'essentiel, quand une chose est aimée, certainement il y a de la beauté en elle. La partie n'est pas séparée de la totalité : elle lui est toujours conjointe. Au temps de Majnûn[129], il y avait des belles plus belles que Laylâ, mais elles n'étaient pas aimées de Majnûn. On disait à Majnûn : « Il y a des femmes plus belles que Laylâ. Nous te les amènerons. » Il répondait : « En fait, je n'aime pas Laylâ à cause de sa beauté. Laylâ n'est pas pour moi une beauté charnelle, mais elle est comme une coupe. Dans cette coupe, je bois du vin ; de ce vin, je suis amoureux. Vous fixez le regard sur la coupe, mais ne

* Et ils volent vos secrets.

connaissez pas le vin. Si j'avais une coupe d'or incrustée de pierreries et remplie de vinaigre ou de quelque breuvage autre que le vin, à quoi cela me servirait-il ? Une calebasse usée et cassée dans laquelle il y a du vin vaut pour moi davantage qu'une coupe d'or et cent autres coupes pareilles. »

Il faut une passion, un désir ardent pour distinguer le vin de la coupe. De même, un homme affamé depuis dix jours et un homme rassasié qui a mangé chaque jour cinq fois, regardent tous deux du pain. Pour l'homme rassasié, il est forme, et pour l'homme affamé, il est vie. Ce pain est semblable à la coupe et sa saveur est comme celle du vin ; on ne peut voir ce vin sans appétit, sans désir ardent. Acquiers donc l'appétit et le désir, afin de ne pas t'attacher à la forme et de voir partout, dans les créatures et l'espace, le Bien-Aimé. La forme des créatures est comme la coupe ; les sciences, les arts, les connaissances, comme ce qui décore la coupe. Quand la coupe est brisée, ne vois-tu pas ces décorations disparaître ? L'effet est dans le vin qui remplit la coupe des corps, et celui qui boit le vin voit que « *les bonnes actions restent*[130]*. »

Le demandeur a besoin de se figurer deux conditions**. D'abord qu'il s'avoue : « Je me trompe. En dehors de ce que je dis, il y a d'autres choses. » Ensuite qu'il pense : « Il y a une autre parole et une autre sagesse, meilleures et supérieures, que je ne connais

---

* La flamme du vin a détruit la lie de la coupe, de telle sorte que celui qui le voit dit : « Regarde, c'est sans la coupe qu'existe le vin. »

** Et d'y réfléchir.

pas* ». Donc, nous savons que « *la question est la moitié de la science*[131]. »

Chacun se tourne vers quelqu'un, or le Bien-Aimé de tous est Dieu, et on vit dans cette espérance. Il faut quelqu'un qui sache discerner quel est entre tous le plus digne, quel est celui qui a reçu la marque du Roi (qui a reçu la balle de polo du roi) de sorte qu'il parle du Dieu unique et qu'il croit en Lui.

Celui qui est noyé est comme l'eau : l'eau a un pouvoir sur lui, et lui n'a pas de pouvoir sur elle. Le nageur et le noyé sont tous les deux dans l'eau. Mais l'un est emporté par l'eau, tandis que l'autre, libre de ses mouvements, impose sa propre force à l'eau. Toute action que fait le noyé, — qu'elle soit mouvement ou parole — ne provient pas de lui mais de l'eau. Il n'est qu'un moyen : de même que, lorsque tu entends des paroles sortir du mur, tu sais qu'elles ne proviennent pas du mur, mais de quelqu'un d'autre. Ainsi sont les *awlya* (saints) : avant de mourir, ils sont déjà morts, ils sont comme les portes et les murs ; pas un atome d'existence ne demeure en eux. Ils sont dans la main de la Toute-Puissance tel un bouclier. Le mouvement du bouclier lui vient d'en dehors ; c'est là le sens de « *Ana'l Haqq* ». Le bouclier dit : « Je ne suis pas là », le mouvement provient de la main de Dieu. Considérez ce bouclier comme la Vérité, ne luttez pas, car ceux qui frappent ce bouclier en réalité luttent contre Dieu et se heurtent à Lui. Tu as entendu ce qui leur est arrivé, depuis Adam jusqu'à ce jour : depuis Pharaon, Shaddâd, Nemrod, les gens de Hâdd et Lot, et Thamûd, et mille autres. Un tel bouclier est présent jusqu'au Jour du Jugement, âge après âge. Certains ont l'appa-

* Si je questionne, je le saurai.

rence de prophètes, d'autres ont celle *d'awlya,* afin que les purs se distinguent des méchants et les ennemis des fidèles. Chaque *walî* est une preuve (de Dieu) pour les hommes ; et le degré et la dignité des gens dépendent du lien qui les attache au *walî.* S'ils se montrent hostiles à son égard, c'est contre Dieu qu'ils s'insurgent, s'ils lui témoignent de l'amitié, c'est à Dieu qu'ils se soumettent, car « celui qui le voit M'a vu, celui qui s'attaque à lui s'attaque à Moi[132] * ».

Les serviteurs de Dieu sont les confidents de Sa demeure, semblables aux eunuques. Le Dieu Très Haut a rompu toutes leurs veines de vie et de concupiscence, ainsi que les racines de trahison et les a purifiés ; aussi sont-ils devenus les maîtres du monde et les confidents secrets. « *Sauf les purs, personne ne le touche*[133]. »

Le Maître dit : « Si quelqu'un a tourné le dos au tombeau des saints, ce n'est ni par refus ni par négligence. Il a tourné son visage vers leur âme, car ce discours sorti de notre bouche est leur âme. S'ils tournent le dos au corps et font face à l'âme, ils n'ont pas fait mal.

J'ai pour habitude de ne vouloir attrister aucun cœur. Certains dans le *samâ'* me heurtent, des amis les en empêchent. Ces réprimandes ne me plaisent pas. J'ai dit cent fois : « A cause de moi, ne gourmandez personne. » Je suis content de ce qu'ils font et j'ai assez de patience.

A ces amis qui viennent chez moi, de peur qu'ils ne s'ennuient je dis quelques vers, pour qu'ils réfléchissent, sinon, qu'ai-je à faire avec la poésie ? Par Dieu, je déteste la poésie, et pour moi rien n'est pire. En ce

---

* Et le Prophète (le salut soit sur lui) a dit : « Celui qui m'a vu a vu Dieu. »

cas, je suis pareil à celui qui remue les tripes dans le plat pour exciter l'appétit de l'invité, car c'est ce qu'il désire.

Il faut considérer de quelles marchandises ont besoin les gens, dans telle ou telle ville, et quels articles ils achètent, même s'ils sont très frustes. J'ai étudié les sciences et j'ai peiné pour que les savants, les chercheurs, les gens intelligents et ceux qui pensent profondément viennent à moi et que je leur expose des choses précieuses, étranges et subtiles ; Dieu le Très Haut l'a voulu ainsi. Il a amassé toutes les sciences et Il a accumulé tous les efforts pour que je m'en charge. Que pourrais-je faire ? Dans notre pays et chez notre peuple, rien n'est plus déshonorant que d'être poète. Si nous étions restés dans notre pays, nous aurions vécu selon ses coutumes, et nous aurions agi selon ses convenances : nous aurions donné des cours, écrit des livres, prononcé discours et sermons, accompli dévotions et actions d'éclat.

L'émir Pervâna m'a dit : « L'essentiel, c'est l'action. » J'ai dit : « Où sont les gens et les chercheurs de l'action que nous leur montrions l'action ? Tu es chercheur de paroles, tu nous as prêté oreille : si nous ne parlons pas tu t'attristes. Sois chercheur de l'action, afin que nous t'en indiquions la justesse. Nous cherchons dans le monde un homme pour lui montrer l'action, et ne trouvant pas de client pour l'action, nous en trouvons pour des paroles. Nous nous occupons de paroles. Que sais-tu de l'action ? Car tu n'es pas celui qui pratique des actions. On peut connaître l'action au moyen de l'action, et on peut comprendre la science par la science et la forme par la forme et le sens par le sens. Comme il n'y a pas de voyageur dans cette voie

et que ce chemin est vide*, si nous sommes dans le chemin et dans la pratique, comment le verra-t-on ? L'action ne consiste pas en prière et jeûnes ; ceux-ci ne sont que la forme de l'action. L'action est le sens caché. Depuis l'époque d'Adam jusqu'à l'époque de Mostapha (sur lui le salut), la prière et le jeûne changèrent de forme, non l'action qui est un sens dans l'homme. Ainsi quand tu dis : « Le médicament a agi », l'action n'est pas forme, mais sens. Quand on dit : « Telle personne, dans telle ville, est fonctionnaire *('âmel) »,* aucune forme ne se dessine ; c'est la charge de cette personne qui le désigne *'âmel.* L'action est obscure pour les gens. On suppose que l'action est l'apparence. Si l'hypocrite pratique cette apparence, il n'en profite guère, car il n'y a pas en lui le sens de la vérité et de la foi.

La source de toutes choses est la parole et le Verbe. Tu ne connais pas la parole ni le Verbe, et tu les crois** dépourvus de valeur. La parole est *** le fruit de l'arbre de l'action. La parole naît de l'action. Dieu le Très Haut créa le monde par le Verbe. Il a dit : « *Kun, fa yakûn » : « Sois, et ce fut*[134]. » La foi est dans le cœur. Si tu ne la proclames pas par la parole, elle ne te sert à rien. La prière, qui est action, n'est pas correcte si tu ne lis pas le Qor'ân ****. Au moment où tu dis que la parole n'a pas de valeur, c'est encore par la parole que tu nies. Si la parole n'a pas de valeur, comment

---

* De quelqu'un qui exerce une action.

** Pareils à des épines.

*** L'arbre de l'action : l'action naît de la parole.

**** Dans ce tort que tu te fais en disant que la parole.

pouvons-nous l'entendre de toi ? Car tu le dis par la parole * ».

Quelqu'un demanda : « Si nous faisons une bonne action, si nous avons l'espoir en Dieu et que nous attendons un bienfait comme récompense, est-ce pour nous préjudiciable ou non ? »

Le Maître répondit : « Certainement, il faut avoir l'espoir. La foi est crainte et espérance. Quelqu'un m'a demandé : « L'espoir est bon, mais qu'est-ce que la crainte ? » J'ai dit : « Montre-moi une crainte sans espoir ou montre-moi un espoir sans crainte. Et comme ils ne sont pas séparés l'un de l'autre, pourquoi me poses-tu cette question ? Quelqu'un a semé du blé, il a l'espoir que le blé poussera tout en ayant peur qu'un empêchement ou un fléau surgissent. Il est évident qu'il n'y a pas d'espoir sans crainte, et on ne peut jamais imaginer de crainte sans espoir. Si on a l'espoir et qu'on attend une récompense ou un profit, sans doute sera-t-on plus énergique et plus ardent dans l'action. Cette attente est pareille à des ailes. Plus les ailes sont fortes, plus le vol est long. Si l'on est sans espoir et paresseux, on est incapable de bonnes actions et de soumission envers Dieu. De même, un malade absorbe un remède amer et renonce à dix plaisirs agréables. S'il n'avait pas l'espoir de retrouver la santé, il ne supporterait pas un pareil remède.

« L'homme est un animal qui parle » : l'homme ajoute aux caractéristiques animales le langage, les caractéristiques animales sont permanentes et liées en lui. Il en va de même du langage. S'il ne parle pas en apparence, il parle intérieurement. Il est toujours en

---

* Mais il n'y a pas de différence entre les paroles. « La parole qui vient du fond de l'âme pénètre véritablement dans le cœur. »

train de parler ; comme un torrent mélangé à la boue. L'eau claire du torrent est son langage, et la boue son animalité. La boue est en lui accidentelle. Ne vois-tu pas que boues et corps périssent et pourrissent tandis que le langage, l'histoire, la science, bons ou mauvais, demeurent ?

Le mystique est tout, si tu l'as vu tu as tout vu, « *tout le gibier est dans le ventre de l'onagre*[135] ». Toutes les créatures du monde font partie de ce tout (le mystique) et il est le tout.

> Tous ceux qui sont bons et tous ceux qui sont mauvais font partie du derviche ; celui qui n'est pas ainsi, il n'est pas derviche[136].

Quand tu as vu qu'il est tout, tu as vu le monde entier, et tous ceux que tu vois en sont la répétition, alors que les paroles (des mystiques) sont des paroles totales. Quand tu as entendu leurs paroles, chaque mot que tu entends est une répétition.

> *Celui qui le voit dans un lieu, c'est comme s'il avait vu tous les hommes et tous les lieux.*
> *O toi qui es un exemplaire de l'archétype divin,*
> *O toi qui es le miroir de la beauté royale,*
> *hors toi rien n'existe de ce qui est dans le monde : ce que tu veux, cherche-le en toi-même, car tu es tout*[137].

17

Le Nayeb dit : « Autrefois, les impies adoraient les idoles et devant elles se prosternaient. Nous aussi, nous faisons de même, nous allons chez les Mongols et nous nous prosternons devant eux et les servons : et nous nous prétendons musulmans ! En outre, nous avons beaucoup d'idoles en nous-mêmes, tels la cupidité, le désir, la haine, la jalousie ; et nous leur obéissons. Nous faisons de même, extérieurement et intérieurement, et nous nous croyons musulmans. »

Le Maître dit : « Mais ici c'est différent. Quand vous vous rappelez ces pratiques mauvaises et désagréables, certainement l'œil de vos cœurs a vu une chose sans pareille, sublime et sans qualification. Ce qui vous permet de comprendre la laideur. L'eau salée est salée pour celui qui a bu de l'eau douce. *«On connaît toutes choses par leurs contraires*[138] *».* Le Dieu Très Haut a mis dans vos âmes la lumière de la foi, celle-ci vous permet de juger de la laideur. C'est par comparaison avec la beauté que vous discernez la laideur, sinon, pourquoi les autres n'éprouvent-ils pas pareille peine ? Ils sont satisfaits de leur condition, et ils disent : « Tout va très bien ». Le Dieu Très Haut vous accordera votre idéal, et le but de votre effort. « *L'oiseau vole avec ses ailes, et le croyant vole avec ses efforts*[139] ».

Les créatures sont de trois catégories : d'abord, les anges, qui sont la raison pure ; la soumission, l'obéissance et le souvenir de Dieu *(dhikr)* sont leur nature et leur nourriture ; ils en vivent, comme le poisson de l'eau. Sur eux ne pèsent pas d'obligations ; ils sont dépourvus de concupiscence et sont purs. S'ils ne cèdent pas à la concupiscence ou s'ils n'éprouvent pas de désirs charnels, quel mérite ont-ils ? Ils en sont purs

et ne fournissent pas d'efforts pour en éviter les effets. Leur obéissance ne compte pas comme telle, car sans obéissance ils ne peuvent pas être.

Ensuite, les animaux, qui sont pure concupiscence. Ils n'ont pas de raison qui les astreint ni d'obligations qui pèsent sur eux.

Reste enfin le pauvre homme, composé de raison et de concupiscence : il est moitié ange, moitié animal[140] ; moitié serpent, moitié poisson. Le poisson l'attire vers l'eau, le serpent vers la terre, et il est perpétuellement en conflit et déchiré*. *« Celui dont la raison l'emporte sur la concupiscence est supérieur aux anges, et celui dont la concupiscence l'emporte sur la raison est inférieur aux animaux*[141]. »

L'ange est sauvé par sa connaissance
et l'animal par son ignorance ;
entre les deux, l'homme reste en litige[142].

Certains hommes ont obéi à la raison au point de devenir anges parfaits et lumière pure ; ce sont les prophètes et les saints. Ils sont délivrés de la crainte et de l'espoir. « *Ils ne craignent pas et ils ne s'attristent pas*[143] ». Pour certains, la concupiscence l'a tellement emporté sur la raison qu'ils sont devenus animaux** ; d'autres enfin sont restés en litige. Ces derniers sont des gens qui scellent dans leur cœur une peine, une douleur, un gémissement, un regret : ils ne sont pas

---

* Dieu a créé les anges et les a doués de raison ; il a créé les animaux et les a doués de concupiscence ; il a créé les hommes et les a doués de raison et de concupiscence.

** *Ce sont de vrais bestiaux, et plus égarés encore (Qor'ân*, VII, 179*)*.

satisfaits de leur propre vie. Ce sont les croyants. Les saints les attendent afin de leur faire atteindre leur « demeure » *(manzil).* Ils les rendent comme eux. Les démons attendent aussi pour les attirer vers eux, vers les abîmes*.

Nous voulons, les autres aussi veulent ; on ne sait pas qui a la Fortune, ni qui elle aime.

« Quand vient la victoire de Dieu[144] *».* Les commentateurs exotériques *(zâher)* commentent ainsi : Mohammad (sur lui le salut) avait le désir d'islamiser le monde, et de l'amener sur le chemin de Dieu. Quand il a vu approcher la mort, il a dit : « Hélas, je n'ai pas assez vécu pour appeler le monde entier à l'Islam. » Dieu le Très Haut lui dit : « Ne te chagrine pas ; au moment où tu pars, tous les pays et toutes les villes que tu aurais conquises, je les rendrai, sans armée et sans combat, obéissants et croyants. Voici maintenant le signe : tu verras, à l'approche de la mort, les gens venir à l'Islam, groupe par groupe. Quand viendra ce signe, sache que le moment de ton départ est arrivé. Maintenant, loue Dieu et fais pénitence, car tu arriveras là. »

Les chercheurs de la vérité disent que ce verset signifie que l'homme s'imagine pouvoir chasser hors de lui-même les caractères vils par sa propre action et sa propre lutte *(jihâd).* Quand il a fourni assez d'efforts et prodigué beaucoup de moyens, il est déçu. Dieu le Très Haut lui dit : « Tu avais imaginé pouvoir te libérer par tes propres forces et actions. Tels sont les préceptes que Nous avons imposés : que tu dépenses dans Notre

* Tu veux et Je veux, mais il n'arrive que ce que Je veux.

voie tout ce que tu possèdes ; ensuite viendra Notre absolution. Nous t'ordonnons de voyager dans Notre voie sans fin avec ces mains et pieds faibles. Il Nous est évident qu'avec tes faibles pieds tu ne pourras parcourir ce chemin, et qu'en cent mille ans tu n'arriveras pas à une étape. Tu marches tant dans ce chemin que tu seras épuisé, que tu tomberas et qu'il ne te restera plus de force ; alors la grâce de Dieu viendra à ton secours. Ainsi prend-on le nourrisson dans les bras, le soigne-t-on, et quand il a grandi on le laisse libre de marcher. Maintenant, tes forces ont disparu ; quand tu en disposais et que tu faisais des efforts de temps en temps, dans le sommeil et dans la veille, Nous t'avons octroyé des grâces afin de recevoir des forces pour Nous chercher sans perdre espoir. Au moment où tes forces défaillent, vois Nos grâces, Nos absolutions et Nos faveurs qui descendent en abondance sur toi, et dont tu ne voyais pas un atome par cent mille de tes efforts. « *Rends des louanges à ton Dieu et demande-lui Son pardon*[145] ». Demande pardon de toutes ces idées et imaginations par lesquelles tu pensais réussir par tes propres efforts et ne voyais pas que c'est par Nous que tu arriverais au but. Maintenant, que tu as vu que cette réussite venait de Nous, fais pénitence. « Dieu accepte la pénitence. »

Nous n'aimons pas l'émir pour le monde d'ici-bas, pour son rang, pour ses connaissances ou ses actions ; les autres l'aiment pour ces attributs, car ils n'en voient pas le visage véritable. Ils le voient de dos. L'émir est comme un miroir, ses qualités sont pareilles aux perles précieuses et à l'or qui ornent l'envers du miroir incrusté. Les gens amoureux de l'or et des perles regardent le dos, et les gens amoureux du miroir regardent toujours la face du miroir : ils aiment le miroir parce

qu'il est miroir. Dans le miroir on voit le beau visage et on ne se lasse pas du miroir. Celui qui a le visage laid et défectueux voit dans le miroir la laideur. Il tourne tout de suite le miroir pour chercher les joyaux incrustés à son dos.

Pareil geste n'endommage pas la face du miroir. Dieu le Très Haut a composé l'animalité et l'humanité afin que toutes deux se manifestent. « Les choses s'identifient par leurs contraires. » La définition d'une chose sans son contraire est impossible. Le Dieu Très Haut n'a pas de contraires. Il a dit : « *J'étais un Trésor caché et J'ai voulu être connu**[146] ».

Il a créé ce monde qui provient des ténèbres afin qu'apparaisse Sa lumière. De même, Il a donné naissance aux prophètes et aux saints** : « *Présente-toi avec Mes attributs à Mes créatures*[147] » ; ils sont la manifestation de la lumière de Dieu, afin que se distingue l'ami de l'ennemi, le frère de l'étranger. En vérité, cette Réalité n'a pas de contraire, sauf par l'apparence ; de même qu'en face d'Adam il y a Iblis, en face de Moïse, Pharaon, en face d'Abraham, Nemrod, en face de Mohammad (la paix soit sur lui et les siens) Abû Jahl[148], ainsi de suite à l'infini. Et c'est grâce aux saints que ce qui est l'opposé de Dieu se manifeste ; bien qu'en réalité Dieu n'ait pas d'opposé. Si les gens témoignent de l'hostilité et de l'opposition, les affaires (des saints) prospèrent et deviennent mieux connues. « *Ils veulent éteindre de leurs bouches la lumière de Dieu ; mais Dieu rend parfaite Sa lumière, même si les incroyants y sont opposés*[149] ».

---

* C'est pourquoi J'ai créé les créatures afin d'être connu.

** Il a créé Adam à Son image.

La lune brille dans l'obscurité ;
la réaction du chien est d'aboyer :
est-ce la faute de la lune ?
C'est la nature du chien qui est ainsi.
Le clair de lune emplit le firmament ;
le chien n'est qu'une vapeur sortie de la terre[150].

Il y a beaucoup de gens que Dieu punit au moyen de l'abondance, de l'or, de la domination, et leurs âmes s'enfuient loin de ces richesses. Un derviche[151] vit en Arabie un prince chevauchant un coursier ; son front rayonnait de la lumière des prophètes et des saints. Il dit : « Gloire à Celui qui punit Ses serviteurs au moyen de la prospérité ! »

18

Ibn Muqrî[152] récite le Qor'ân de façon exacte. Il lit la forme du Qor'ân correctement, mais le sens lui en est inconnu, la preuve en est que*, trouvant le vrai sens, il l'écarte par son aveuglement. Il ressemble à un homme qui a dans la main un *qundoz*[153]. On lui en apporte un meilleur et il le refuse. Nous voyons ainsi que cet homme ne sait pas ce qu'est un *qundoz,* quelqu'un lui a dit : « c'est un *qundoz »,* et il l'a pris dans sa main par imitation, comme des enfants qui jouent avec des noix. Quand on leur donne des cerneaux ou de l'huile de noix, ils n'en veulent pas, car, pour eux, la noix c'est ce qui fait du bruit quand on l'agite,

* Dans un lieu où il trouve un autre lecteur du Qor'ân, il le récuse : il ne lit pas avec compréhension.

l'huile ne fait pas de bruit et ne s'entrechoque pas. Les trésors de Dieu sont innombrables ; de même les sciences de Dieu. S'il récite le Qor'ân avec exactitude, pourquoi refuse-t-il l'autre Qor'ân* ?

Je parlais avec un récitant du Qor'ân, lui disant : « Le Qor'ân déclare : « *Dis : si l'océan était de l'encre pour écrire les paroles de mon Seigneur, il serait épuisé avant que ne le soient celles de mon Seigneur*[154]. » Avec cinquante *dirhams* d'encre, on peut écrire le Qor'ân tout entier. C'est un secret de la science de Dieu, mais ce n'est pas toute la science de Dieu.

Un droguiste a mis dans un bout de papier un peu de drogue. Si on dit : « Toute la boutique de l'apothicaire s'y trouve », c'est une sottise. Enfin, à l'époque de Moïse, de Jésus et des autres prophètes, le Qor'ân, les paroles de Dieu, existaient aussi, mais n'étaient pas en langue arabe. » Je tenais pareils propos (au récitant), mais j'ai vu que mes paroles ne l'atteignaient pas. J'y ai donc renoncé.

On rapporte qu'au temps de l'Envoyé de Dieu (sur lui le salut) chacun des compagnons qui apprenait une sourate, ou la moitié, était très estimé et montré du doigt : « Celui-ci sait par cœur une sourate » — car ils se nourrissaient du Qor'ân. Manger trois ou six kilos

---

* S'il n'en était pas ainsi, pourquoi aurait-on séparé l'un de l'autre la Torah, et les autres textes islamiques, verset par verset ? Et on récitait tous ces livres nuit et jour par cœur. Ils n'ont pas cru au Livre de Mohammad (le salut soit sur lui). Tous ces troubles, ces hostilités, ces jalousies contre l'Islam provenaient plutôt des lecteurs de ces livres et de leurs savants que de la part des simples gens. Même, de tous leurs efforts, ils s'efforçaient de chasser l'Islam. Bien sûr, s'ils avaient lu avec la connaissance, ils ne l'auraient pas récusé.

de pain est une grande affaire ; mais si le mettant dans la bouche on le rejette sans le mâcher, on peut « manger » mille *harvars*[155] de pain.

« Combien il y a de récitants du Qor'ân que le Qor'ân maudit[156] *»* : il s'agit de quelqu'un qui ignore le sens du Qor'ân*.

Toutefois, il est bon que Dieu ait fermé les yeux d'une certaine catégorie de gens par la négligence, afin qu'ils contribuent à la prospérité du monde matériel[157]. Si certains n'étaient pas rendus oublieux de l'autre monde, ce monde-ci ne serait en aucune façon prospère**. C'est par l'oubli (de l'autre monde) qu'on bâtit et cultive. L'enfant grandit sans prendre conscience ; il croît en stature, et quand sa raison se perfectionne, il ne grandit plus. La prospérité matérielle est due à la négligence *(ghaflat)* et la destruction à la vigilance***.

Deux mobiles motivent notre dire : nous parlons soit par jalousie, soit par charité. Il ne s'agit certainement pas de jalousie : car la jalousie à l'égard de quelqu'un qui en vaut la peine est regrettable**** ; que dire de la jalousie à l'égard de celui qui n'a point de valeur ? C'est par une extrême charité et miséricorde que je veux attirer mon cher ami***** vers le sens véritable.

On rapporte qu'une personne, en route pour le pèlerinage, pénétra dans un désert, et éprouva une grande soif. Au loin, l'homme aperçut une petite tente déla-

---

* Et sur qui le Qor'ân ne produit pas d'effet. Mais la simple lecture est bonne aussi ; et il est possible qu'elle agisse sur lui.

** Donc, le pilier de ce monde est l'oubli ; la vigilance est un fléau pour ce monde.

*** Mai, non au point que cette négligence devienne une montagne et qu'il ne reste rien de la vigilance.

**** Elle ne vaut pas un sou.

***** De la forme vers...

brée. Il s'y rendit et vit une jeune femme à qui il cria : « Je suis votre hôte ! je suis dans le besoin ! »

Il s'arrêta là et demanda de l'eau. On lui en apporta, et cette eau était plus brûlante que du feu et plus salée que du sel ; depuis les lèvres jusqu'au gosier, elle brûlait tout au passage. Cet homme, par compassion, se mit à donner des conseils à cette femme : « Je vous suis redevable à cause de ce secours que vous m'avez apporté », lui dit-il. « Ma compassion est éveillée à votre égard ; prêtez attention à ce que je vous dis. Bagdad est proche, ainsi que Koufa, Wasit et d'autres villes*. Même si vous êtes malade, vous pouvez y parvenir en vous y traînant ou en rampant. Il y a là** des eaux douces et fraîches, des mets divers, des bains. » Il raconta quels étaient le bien-être, les plaisirs et les joies de ces villes.

Un moment après, l'Arabe qui était le mari de la jeune femme arriva, apportant quelques mulots qu'il avait attrapés ; il ordonna à sa femme de les faire cuire et ils en donnèrent à leur hôte. Celui-ci en mangea du bout des dents, et à minuit se coucha en dehors de la tente. Il entendit que la femme disait à son mari : « As-tu entendu ce que notre hôte a raconté, ces histoires et ces descriptions louangeuses ? » Elle lui raconta tout ce que l'hôte avait dit. L'Arabe dit à sa femme : « N'écoute pas pareilles sornettes. Il y a beaucoup de gens jaloux dans le monde. Quand ils voient certains dans la prospérité et la fortune, ils les envient et ils veulent que ces gens errent loin de leur maison, privés de leur fortune. »

Les gens sont ainsi : quand une personne, par cha-

---

* D'entre les grandes villes. Que faites-vous dans ce désert ?

** Le fleuve qui coule et...

rité, donne un conseil, ils le prennent pour de la jalousie ; sauf si quelqu'un a du bon sens, il finira par découvrir la vérité ; car depuis le jour d'*Alast (le* Pacte primordial) on a fait pleuvoir sur lui quelques gouttes (de sagesse). Ces gouttes le sauveront des troubles et des peines. Allons, combien de temps resteras-tu loin de nous, étranger, plongé dans les troubles et les soucis ? Mais comment parler avec certaines gens qui n'ont entendu ce genre de paroles ni de leur sheikh, ni de personne ?

Comme il n'y avait pas de noblesse dans son origine,
il ne pouvait pas entendre le nom des nobles[158].

Se tourner vers le (vrai) sens, progressivement et en dépit des difficultés initiales, devient plus aisé : contrairement à la forme qui au départ est agréable mais devient imperceptiblement froide par la force de l'habitude. Où est la forme du Qor'ân, où est son sens ? Regarde l'homme : où est sa forme, où est son sens ? Si le sens de la forme de l'homme disparaît, on ne le laisse pas un instant dans sa demeure*.

Mawlânâ Shams-ud-Dîn Tabrîzî (que Dieu sanctifie son *sirr*) disait : « Une grande caravane voyageait sans

---

* Quand le moment du trépas arrive, cette parcelle de pureté se sépare de la motte d'argile, par l'action de la mort.
Ce qui reste, tu t'empresses de l'enterrer :
comment une telle laideur peut-elle exister ?
Lorsque se manifeste la beauté de l'âme,
détachée de cette charogne,
je ne sais comment je pourrais décrire sa perfection.
Quand brille l'éclat du soleil hors des nuages,
comment pourrais-je décrire sa grandeur sublime ?

trouver de village et sans découvrir d'eau. Soudain, ils trouvèrent un puits, mais ils n'avaient pas de seau. Ils prirent un pot et des cordes, et firent descendre le pot dans la profondeur du puits. Ils tirèrent le pot, mais la corde cassa. Ils firent descendre un autre pot, celui-ci tomba. Alors ils attachèrent des gens de la caravane avec des cordes, et les envoyèrent dans le puits. Ils ne revinrent pas. Il y avait là un homme raisonnable. Il dit : « Je vais descendre. » On le fit descendre. Il était presque arrivé au fond du puits, quand un nègre terrifiant apparut. Cet homme raisonnable se dit : « Je n'aurai pas la vie sauve, mais il faut que j'agisse raisonnablement et que je ne perde pas la tête, afin de voir ce qui va m'arriver ». Le nègre dit : « Ne bavarde pas. Tu es mon captif, tu ne seras pas sauvé, sauf si tu me donnes une réponse juste : tu ne seras pas sauvé autrement. » L'homme répondit : « Parle. » Le nègre dit : « De tous les lieux, quel est le meilleur ? »

L'homme se dit : « Je suis captif et impuissant dans ses mains. Si je dis* Bagdad ou une autre ville, c'est comme si je témoignais du mépris pour sa demeure. » Il répondit donc : « Le meilleur endroit est celui où l'homme a** un ami intime, même s'il se trouve au fond de la terre ou dans un trou de souris. » Le nègre dit : « Bravo, bravo, tu es sauvé. En ce monde tu es un vrai homme. Maintenant, je te sauve et grâce à toi je sauve les autres, désormais je ne commettrai plus de crime. J'ai pardonné à tous les hommes du monde par amour pour toi. » Puis il donna de l'eau aux gens de la caravane. »

Le but de cette histoire est le vrai sens. On peut

---

* Samarkande ou...

** Du plaisir et...

expliquer ce sens sous une autre forme, mais les gens qui imitent passivement adoptent toujours la forme extérieure. Il est difficile de parler avec eux : si tu leur tiens ce discours sous forme d'une autre histoire, ils n'écoutent pas.

19

Le Maître dit : « Quelqu'un a dit à Tadj-ud-Dîn Qubayî : « Ces savants viennent parmi nous et privent les gens de leur foi en Dieu. » Il répondit : « Non, ils ne viennent pas parmi nous et ne nous rendent pas incroyants ; autrement, Dieu nous préserve qu'ils soient des nôtres ! Si un chien porte un collier d'or, on ne l'appelle pas lévrier. « Lévrier » a un autre sens, que le chien porte un collier d'or ou un collier de laine. Un homme ne devient pas un savant par le port du froc et du turban. Etre savant est une qualité qui doit exister dans son essence, qu'elle soit ou non revêtue d'un froc ou d'un manteau. Ainsi, au temps du Prophète (sur lui le salut), un groupe d'hypocrites avait l'intention de nuire à la religion : ils portaient l'habit de la prière, pour séduire les disciples ; car ils ne pouvaient réussir dans leurs manœuvres sans se montrer apparemment musulmans. Car si un chrétien *(Ferengi)* ou un juif calomniait l'Islam, personne ne l'aurait écouté. « *Malheur aux orants qui sont négligents dans leurs prières, ceux qui prient par ostentation, ceux qui refusent l'aumône*[159]. »

L'essentiel est de posséder cette lumière ; mais tu n'as pas une telle humanité. Cherche cette humanité, c'est ce qu'il faut viser, le reste est bavardage. Quand

on orne trop quelque chose, on oublie l'intention cachée.

Un épicier aimait une femme ; il lui confiait des messages par l'intermédiaire de sa servante : « Je suis comme ceci, je suis comme cela, je suis amoureux, je brûle, je n'ai pas de repos*, je souffre de tant de cruauté, hier soir j'étais dans tel état, et la veille dans tel autre », racontant toujours de longues histoires. La servante vint auprès de sa maîtresse, et lui dit : « L'épicier te salue, disant : Viens que je fasse cela avec toi. » La dame demanda : « Avec cette froideur ? » La servante répondit : « Il a raconté de longues histoires, mais l'essentiel c'était cela. »

L'essentiel est l'intention, le reste n'est que mal de tête.

20

Le Maître dit : « Tu luttes jour et nuit et tu cherches à purifier le caractère de la femme, tandis que tu essuies sa souillure avec toi-même. Mieux vaut te purifier en elle que de la purifier en toi. Va auprès d'elle, et accepte tout ce qu'elle te dit, même si cela te paraît impossible. Renonce à la jalousie. Bien que cet attribut soit une qualité pour un homme, il n'engendre que des défauts.

C'est pourquoi le Prophète (sur lui le salut) a dit : « *Il n'y a pas de vie monastique en Islam*[160] ». Les moines ont leur isolement, leur retraite dans la montagne, la continence et le renoncement au monde. Dieu

* Ni de sommeil, je ne peux pas manger.

le Très Haut a montré une voie subtile et cachée au Prophète (sur lui le salut), à savoir, pour se purifier, de prendre femme, afin de supporter la tyrannie des femmes en entendant leurs exigences irréalisables et leurs attaques. *« Tu as un caractère sublime* [161]. » Supporter la tyrannie des autres revient à frotter sur eux sa propre impureté. Ton caractère se corrige par ta patience, mais leur caractère empire par leur tyrannie et agression.

Une fois que tu as compris ces principes, purifie-toi toi-même, considère-les comme un habit. Tu purifies tes souillures avec cet habit et tu deviens purifié. Si tu ne peux pas résister à ton âme concupiscente, adresse-toi à toi-même de façon raisonnable : suppose que ta femme n'est pas ton épouse, mais plutôt une ribaude ; et chaque fois que le désir s'élève en toi, tu vas chez elle. Avec ce procédé, tu expulseras de toi la jalousie, l'exclusivisme et le fanatisme ; jusqu'à ce que, au-delà de ces explications que tu t'es données, tu trouves du plaisir dans la patience et dans l'effort, que leurs exigences insupportables te fassent obtenir des expériences spirituelles. Ensuite, sans de telles explications, tu deviendras l'adepte de la patience, de l'effort et de la mortification de toi-même, parce que tu y verras une utilité précise*.

On raconte que Mohammad (sur lui le salut) était

---

* « L'homme doit se conformer au caractère de Dieu/Sa miséricorde précède Son courroux/. Et non avoir une passivité comparable à celle d'un mignon/Dont la femme et l'esclave deviennent comme des prostituées/. Guide la femme avec grâce et bonté vers la décence et la soumission./Car la tourmenter, lui interdire et la contraindre produisent des résultats contraires. » L'homme est avide de ce qui est défendu.

revenu de la guerre sainte avec ses compagnons[162]. Il dit : « Qu'on batte du tambour*, cette nuit, nous allons coucher devant la porte de la ville. Demain, nous y entrerons. » On lui demanda : « Pourquoi cela ? » Il répondit : « Peut-être que vos femmes se trouvent avec des hommes étrangers, vous serez vexés de le voir, et il y aura un scandale. » Un de ses compagnons ne l'écouta pas ; il entra, et trouva sa femme avec un étranger.

La voie du Prophète (sur lui le salut) consiste en ceci : il faut souffrir, rejeter la jalousie et l'exclusivisme, accepter le souci de l'entretien, de l'habillement de son épouse, et cent mille autres, afin de pouvoir pénétrer dans l'univers mohammadien. La voie de Jésus (sur lui le salut) était de s'efforcer à l'isolement, et à l'abstention de la satisfaction de ses désirs. La voie de Mohammad (sur lui le salut et la prière) est de supporter la tyrannie, les soucis de la femme et du monde[163]. Si tu ne peux suivre la voie mohammadienne, suis du moins celle de Jésus, afin de ne pas être totalement privé.

Si tu as une sérénité suffisante pour supporter cent gifles, en attendant de recevoir une récompense, si tu crois au monde invisible, parce qu'on l'a dit et annoncé, tu dois être patient, afin que t'arrive tout ce qu'on t'a annoncé. Si tu supportes ces souffrances en te disant : « Même si à cette heure-ci je ne reçois aucune réponse, à la fin je parviendrai aux trésors », certes tu atteindras ces trésors, et même davantage que ce que tu souhaitais et espérais.

Si ces paroles n'ont pas d'effet sur toi à présent, lorsque tu seras plus mûr, elles t'en feront un immense.

---

* Qu'on ne batte pas du tambour.

Qu'est-ce que la femme, qu'est-ce que cette existence ? Que tu lui parles ou ne lui parles pas, elle restera la même et ne renoncera pas à ce qu'elle veut faire ; parler ne servira à rien, et ne fera qu'empirer les choses.

Prends un pain et cache-le sous ton aisselle, ne le montre à personne et dis : « Certes, non seulement je ne le donnerai à personne, mais ne le montrerai pas. » Si ce pain est tombé devant la porte de quelqu'un et que les chiens mêmes ne le mangent pas, tant le pain est abondant et bon marché, dès que tu commences à le défendre, tout le monde le convoite et cherche des moyens de se le procurer ; ils tiennent de méchants propos ou insistent : « Certainement, nous voulons ce pain dont tu nous prives ; tu le caches, nous voulons le voir. » Si tu caches ce pain dans ta manche pendant une année, en insistant exagérément que tu ne veux ni le donner ni le montrer, leur appétit à l'égard de ce pain devient illimité, parce que « *l'homme est avide de ce qu'on lui défend*[164] ».

Plus tu ordonnes à une femme de se cacher, plus elle est tentée de se montrer, le fait qu'elle est cachée augmente le désir de la voir. Tu te crois tranquille, alors que tu attises le désir des deux côtés ; tu penses réformer les choses, alors que là est l'essence de la corruption ! Si par nature elle est bonne, jamais elle ne commettra de mauvaise action, que tu le lui défendes ou non. Elle n'agira que suivant sa bonne nature et son caractère pur. Sois donc tranquille, et sans soucis. Si elle est à l'inverse, elle fera aussi ce qu'elle veut, et la défense, en réalité, ne fera qu'augmenter son désir*.

---

* Mais il faut la cacher loin des étrangers. En outre, si tu veux que la femme ne commette pas de mauvaise action, garde-toi toi-même de toute action libertine, de l'adultère, de la sodomie, et ne jette jamais un regard de traîtrise sur les femmes des autres. Dieu

Ces gens-là prétendent avoir vu Shams-ud-Dîn Tabrîzî : « Maître, nous l'avons réellement vu ! » O homme vil, où l'as-tu vu ? Celui qui ne peut voir un chameau sur le toit, comment pourrait-il prétendre avoir vu le chas d'une aiguille et l'avoir enfilée ? On cite plaisamment cette anecdote : « Je me gausse de deux choses : un nègre qui noircit ses ongles, et un aveugle qui sort sa tête par la fenêtre. » Ces gens-là sont pareils, ils ont une cécité intérieure. S'ils sortent la tête de la fenêtre du corps, que peuvent-ils voir ? Quelle valeur pourraient avoir leur admiration et leur désapprobation ? Pour un sage, c'est égal, parce qu'ils n'ont rien vu, et ne disent que des balivernes.

D'abord il faut la clairvoyance, et ensuite regarder. La clairvoyance obtenue, comment pourrait-on voir tant qu'* il ne le faut pas ? Dans l'univers, il existe de nombreux saints clairvoyants, qui ont atteint l'union. Il

---

le Très Haut ne commet pas d'erreur. Si tu ne trahis pas, Il te préservera et empêchera que tu sois abusé.

Ne te blesse pas les doigts en frappant à la porte de quelqu'un, afin qu'autrui ne se blesse pas le poing en frappant à ta porte.

Mathnawî :
Ce monde est pareil à une montagne, et notre action en est l'écho.
C'est vers nous que retourne le son de ces échos.

L'honneur consiste à se garder pur, afin que le Dieu Très Haut garde ta femme et ton enfant purs.
Celui qui cherche le libertinage avec la famille d'autrui,
celui-là est l'entremetteur de sa propre famille,
car son châtiment ressemble à sa propre action :
la punition d'une mauvaise action est de même nature qu'elle.
Dieu nous a informés de la Rétribution :
il dit : « Si vous revenez avec ceci, Nous reviendrons avec cela ».
* On n'a pas un chemin ?

y a d'autres saints qui sont au-dessus d'eux et qu'on appelle les Voilés de Dieu. Les autres saints supplient : « O Seigneur, fais-nous voir un Voilé ! » Tant qu'ils ne le désirent pas et qu'il ne le faut pas, malgré leur clairvoyance ils ne sont pas capables de le voir. Comme des prostituées, tant qu'elles n'ont besoin de personne, on ne peut les atteindre ni les voir. Comment pourrait-on voir et reconnaître les Voilés de Dieu sans qu'ils le veuillent ? Ce n'est pas là chose facile, même les anges sont réduits à l'impuissance.

« Nous chantons Ta louange et nous T'appelons Saint[165]. » Nous sommes des êtres spirituels remplis d'amour, des lumières pures, tandis que les êtres humains sont une poignée de gastrolâtres et de créatures sanguinaires *« et qui versent le sang »*. L'homme doit trembler pour lui-même. Si les anges, qui ne possèdent ni biens terrestres, ni dignités mondaines et n'ont aucun voile, mais qui sont lumière pure et dont la nourriture est la Beauté divine et l'amour pur — si eux, clairvoyants et doués de vision, ont hésité entre la foi et la négation, — c'est pour que l'homme tremble en se disant : « Moi, que suis-je et que puis-je connaître* ? ». S'il tombe sur lui une lumière et qu'il éprouve en lui-même une joie, il rend mille grâces : « O Dieu, comment en serais-je digne ? »

Cette fois, vous pouvez goûter davantage les paroles de Shams-ud-Dîn[166], car la voile du bateau de l'existence humaine est la foi. Tant que la voile existe, le vent l'emporte vers un lieu important ; si la voile n'existe pas, les paroles ne sont que du vent.

Il est bon qu'entre un amoureux et une aimée il n'y ait aucune gêne. Toutes les conventions sont pour les

---

* Comment puis-je connaître Dieu ?

étrangers. Tout ce qui n'est pas l'amour est illicite pour le véritable amoureux. J'aurais expliqué ces paroles, maintenant je n'en ai plus le temps ; il faut faire des efforts, creuser un canal, pour atteindre la source du cœur — seulement, les gens sont ennuyés, ou l'orateur est fatigué et cherche des prétextes. Autrement, l'orateur qui n'arrache pas son auditoire à l'ennui ne vaut même pas deux sous.

Personne ne peut par un argument convaincre un amoureux de la beauté de l'aimée ni établir dans le cœur de l'amoureux une preuve* de la haine de l'aimée. Il s'avère qu'ici l'argument n'a aucune valeur. Il faut toujours être en quête de l'amour.

Si j'exagère dans l'hémistiche suivant, cette exagération ne concerne pas l'amoureux ; nous constatons bien que le disciple sacrifie le sens pour la forme apparente de son sheikh, en se disant : « O toi dont la forme est mille fois plus agréable que le sens** ! » Car chaque disciple qui vient auprès du sheikh renonce d'abord au « sens » et éprouve le besoin de la présence du sheikh.

Bahâ-ud-Dîn [167] demanda : « Il ne renonce pas au sens *(manâ)* pour la forme extérieure du sheikh, mais plutôt il renonce à son propre « sens » pour le « sens » du sheikh. »

Le Maître répondit : « Il ne doit pas en être ainsi, autrement ils auraient dû tous deux être sheikhs***. Il

---

* Du défaut de l'aimée.

** J'ai dit que l'essentiel est l'âme ; pourtant si le corps est celui de cette beauté pareille à la lune, c'est le corps l'essentiel.

*** Or, le disciple doit accomplir des efforts. Sheikh'Attâr dit : « Il marche dans cette voie pour changer son corps contre l'âme — Et pour faire parvenir son corps à l'âme avant de mourir. »

La relation du disciple est avec le « sens » *(manâ)* du sheikh et

faut s'efforcer d'avoir en soi une lumière afin de se débarrasser du feu des troubles et de vivre en sécurité. Un homme qui arrive à une telle lumière devient capable de voir comme un éclair passant les états *(ahwâl)* de ce monde et tout ce qui lui appartient : dignités, rang de ministre ou d'émir ; comme des gens du monde pour qui les états du monde invisible — tels la crainte de Dieu, la soif de l'univers des grands saints — brillent en leur cœur et passent eux aussi comme un éclair. Les hommes de Dieu *(Haqq)* sont devenus entièrement *Haqq* et ont tourné leur face vers *Haqq* et se sont préoccupés de *Haqq* et se sont noyés dans *Haqq*. Les passions du monde ressemblent aux désirs d'un homme impuissant : elles sont instables et fugaces. Les hommes du monde sont tout le contraire de ceux qui cherchent l'autre monde. »

21

Le Maître dit : « Sharîf Pây-Suktâ[168] déclare :

Ce bienfaiteur sublime qui n'a pas besoin de l'univers,
est l'âme de tous, Il n'a pas besoin de l'âme.
Tout ce que ton imagination embrasse,
de tout cela Il est la Qibla,
mais Lui n'a pas besoin de Qibla.

Ces paroles sont scandaleuses : elles ne sont ni

---

le corps du sheikh est le sens pour le disciple qui ne considère que le corps.

l'éloge du Roi, ni l'éloge de soi. O pauvre homme ! Quelle joie tires-tu de ton inutilité pour Dieu ? Ce n'est pas là le langage d'un ami, mais celui d'un ennemi qui met un autre en garde, en lui disant : « Je n'ai que faire de toi. » Regarde cet amoureux musulman qui s'élance avec ferveur et reçoit, dans son extase, une telle apostrophe de l'Aimé, qui lui dit qu'Il n'a pas besoin de lui ! Il est comme un chauffeur de bains, assis près de la chaudière, qui se dit : « Le sultan n'a que faire de moi, chauffeur de bains, ni des autres chauffeurs de bains. » Ce pauvre homme, quel plaisir tire-t-il de ces paroles ? Mais les paroles justes consisteront en ceci : que le chauffeur de bains prétende qu'il se trouvait sur le toit des bains, et que, le sultan venant à passer, il l'avait salué ; le sultan l'avait regardé longuement, puis était passé. De telles paroles procureraient de la joie à ce chauffeur de bains ; quant à dire : « le Roi n'a que faire des chauffeurs de bains », quelle louange est-ce pour le Roi et quelle joie pour le chauffeur de bains ? « Tout ce que ton imagination embrasse… » O pauvre homme ! Qu'est-ce qui peut passer dans ton imagination, hormis les rêveries du haschich ? En fait, les gens n'ont pas besoin de tes rêveries et de ton imagination. Si tu leur parles de tes illusions, ils s'ennuient et s'enfuient. Qu'est-ce que cette illusion consistant à croire que Dieu a besoin de tes imaginations ? Le fait que Dieu Se suffit à Lui-même est un signe pour les impies ; non pour les croyants. O pauvre homme ! Le fait que Dieu Se suffit à Lui-même est immuable, sauf si ton état spirituel a quelque valeur : Il Se montre alors comme ayant besoin de toi dans la mesure où tu Lui es cher.

Le Sheikh du quartier disait : « D'abord vient la vision, ensuite la parole et l'audition ; de même qu'on

voit d'abord le sultan, mais c'est avec ses favoris qu'il parle. »

Le Maître dit : « C'est une erreur, un scandale ; c'est le contraire qui est vrai. Moïse (sur lui le salut) d'abord parla et entendit, et ensuite implora la vision. Parler (avec Dieu) appartient à Moïse et voir appartient à Mohammad (sur lui le salut). Comment ce discours pourrait-il être exact ? »

Le Maître dit : « Quelqu'un dit devant Mawlânâ Shams-ud-Dîn de Tabrîz (que Dieu sanctifie son *sirr*) : « J'ai prouvé, avec une argumentation décisive, l'existence de Dieu. » Le lendemain matin, Shams-ud-Dîn dit : « Hier soir, les anges sont venus faire la prière au profit de cet homme, en disant : « Dieu soit loué ! Il a démontré l'existence de notre Seigneur. Puisse Dieu lui accorder une longue vie ! Il n'a fait aucun tort aux êtres humains ! »

O pauvre homme ! Dieu est déjà démontré. Il n'a plus besoin d'être prouvé. Si tu veux faire quelque bien, prouve ta propre personne devant Lui en acquérant une certaine dignité et un certain degré spirituel. Il est déjà démontré sans preuve. « *Il n'y a aucune chose qui ne chante Sa louange*[169]. »

Il n'y a pas de doute que les jurisconsultes *(fiqhîan)* sont intelligents et connaissent parfaitement leur science. Mais entre eux et l'autre monde, il a été élevé une muraille formée par le licite et l'illicite. Si cette muraille n'était pas pour eux un écran, personne ne les consulterait et leur œuvre serait vaine. De même, notre grand Maître *[170] (que Dieu sanctifie son secret) a dit : « L'autre monde ressemble à une mer, et ce monde-ci à l'écume. Dieu le Très Haut a voulu faire prospérer

---

* Bahâ-ul-Haqq wa'l-Dîn.

cette écume. Il a choisi une certaine catégorie de gens, Il leur a fait tourner le dos à la mer pour faire prospérer l'écume ; si ces gens se détournaient de leur besogne, les créatures s'anéantiraient et l'écume se détruirait*. C'est comme une tente élevée pour le roi, on a employé un certain nombre de gens pour l'édifier. Quelqu'un dit : « Si je n'avais pas tissé des cordes, comment pourrait-on dresser la tente ? » L'autre dit : « Si je ne fabrique pas un pieu, où attachera-t-on la corde ? » Tous savent qu'ils sont les serviteurs de ce roi qui va s'asseoir dans la tente et contemplera sa bien-aimée. Si le tisserand abandonne son métier pour chercher à devenir ministre, il y aura pénurie d'habits. C'est pourquoi il lui a été donné du goût pour son métier, et il en est satisfait. On a créé ce type d'hommes pour maintenir en ordre le monde de l'écume, et le monde a été créé pour le saint : heureux celui pour l'ordre de qui le monde est créé et non l'inverse. Dieu le Très Haut donne à chaque personne satisfaction et joie dans son occupation. Si quelqu'un vivait cent mille ans, il ne changerait pas d'occupation ; et chaque jour son amour augmenterait pour cette occupation : il découvre les subtilités du métier, et en tire plaisir et joie**. « *Il n'y a rien qui ne chante Ses louanges.* » Il y a une louange pour le cordier ; une autre pour le menuisier qui fabrique les piliers de la tente, une autre pour celui qui fabrique les clous, et une autre pour le tisserand qui tisse l'étoffe. (Et une

---

* Et ce monde demeurerait inutile.

** *Chaque partie exultant de ce qu'il a devers lui* (*Qor'ân*, XXII).

autre pour les saints* *(awlya)* qui sont dans la tente et se livrent à la contemplation et à la joie).

Ces gens qui viennent chez nous, si nous gardons le silence, ils s'ennuieront et seront chagrinés ; si nous parlons, il faut que ce soit à leur mesure. Alors c'est nous qui sommes chagrinés. Ils s'en vont, et disent des médisances : « Il est ennuyé par nous et il s'enfuit. » Comment le bois fuierait-il la marmite ? Au contraire, c'est la marmite qui s'enfuit et ne le supporte pas. La nature du feu et du bois n'est pas de s'enfuir ; mais comme le feu a senti la faiblesse de la marmite, il s'est éloigné d'elle. En vérité, c'est la marmite qui s'enfuit : notre fuite exprime leur fuite. Nous sommes le miroir. S'il y a fuite en eux, en nous elle apparaît. Nous fuyons à leurs places. Le miroir est ce en quoi on se voit. S'ils nous voient ennuyés, c'est qu'ils s'ennuient. L'ennui est la marque de la faiblesse : ici, il n'existe pas ; il n'est pas nôtre.

Il m'est arrivé de faire beaucoup de politesses à Sheikh Salâh-ud-Dîn [171] lorsque nous étions au bain ; et à son tour le Sheikh Salâh-ud-Dîn me rendait des politesses. Je me suis plaint de ces politesses. Dans le cœur m'est venue cette idée : « Tu exagères dans la politesse. Il faut faire progressivement les politesses. D'abord, tu dois lui masser les mains, puis les pieds, et peu à peu, tu arrives à l'habituer à tes caresses jusqu'à l'oubli, afin qu'il ne se sente pas obligé de prendre peine à te rendre service pour service. Ainsi faut-il agir pour les amis comme pour les ennemis : par actions progressives. D'abord, tu donnes des conseils à un ennemi. S'il n'écoute pas, tu le bats, et l'éloignes de toi. Dans le Qor'ân, il est dit : *« Donnez-leur des*

---

* Les prophètes et...

conseils et ensuite éloignez-les de votre couche et battez-les[172]. » Ainsi se déroulent les affaires de ce monde. Ne vois-tu pas que la paix et la douceur du printemps se transforment peu à peu en chaleur et en plantes ? Regarde les arbres, comme ils deviennent petit à petit un sourire, puis peu à peu s'habillent de feuilles* et de fruits, et offrent, comme les derviches et les soufis, tout ce qu'ils possèdent. Celui qui s'est hâté dans ses actions ici-bas et pour l'autre monde, et qui au début a exagéré, celui-là ne réussira pas dans ses affaires. S'il est ascète, voici comment il doit agir : s'il mange trois kilos *(man)* de pain chaque jour, il doit diminuer sa portion progressivement, jusqu'à ce qu'au bout d'un ou deux ans il en mange la moitié. Il faut diminuer de telle façon que le corps ne s'en ressente pas. Il en va de même pour l'adoration, la retraite, la disposition à la soumission et la prière. Si on** prie, quand on vient dans la Voie de Dieu, il faut d'abord observer les cinq prières quotidiennes, ensuite les augmenter jusqu'à l'infini.

22

L'essentiel est qu'Ibn Châvish[173] se garde de la médisance à l'égard de Sheikh Salâh-ud-Dîn[174], peut-être cette attitude lui sera-t-elle profitable et écartera-t-elle de lui ténèbres et voiles.

Ibn Châvish disait : « Les hommes ont abandonné leur pays, leurs père et mère, leur famille, leurs proches

---

* De bourgeons.

** On ne priait pas.

parents, ainsi que leurs clans, et sont allés de Hind à Sind. Ils ont fabriqué des bottes de fer qui ont été réduites en morceaux, dans l'espoir de rencontrer un homme qui aurait connu le parfum de l'autre monde. Combien d'hommes sont morts de ce chagrin et n'ont pas réussi à rencontrer un tel homme ! » Et voilà que toi, qui as rencontré pareil homme dans ta propre maison, tu lui tournes le dos ! C'est une immense négligence et une calamité.

Il me donnait des conseils au sujet du Sheikh des sheikhs, Salâh-ul-Haqq wa'l-Dîn, (que Dieu perpétue son règne), disant qu'on voyait à son visage qu'il était un homme grand et puissant. « La moindre des choses, depuis que je suis venu au service de notre Maître, est que je ne l'ai pas entendu un seul jour vous nommer autrement que notre Maître, notre Seigneur, notre Créateur. Il n'a pas changé ces expressions un seul jour. » N'est-ce pas ses mauvais desseins qui l'en ont maintenant éloigné ? Aujourd'hui, il dit, en parlant de Sheikh Salâh-ud-Dîn, qu'il n'est rien.

Quel tort lui a causé Sheikh Salâh-ud-Dîn ? Aucun ; sauf qu'il le voit tomber dans un puits, et lui dit : « Ne tombe pas dans le puits » à cause de la compassion qu'il éprouve pour tous les hommes ; et lui, déteste cette compassion. Car si tu fais quelque acte qui ne plaît pas à Salâh-ud-Dîn, tu te trouves au sein de son courroux ; et quand tu y seras, comment pourras-tu accéder à la lumière ? Car plus tu avances, plus tu te couvres et te noircis de la fumée de l'enfer ; il te conseille donc, te disant : « Ne demeure pas sous l'effet de mon courroux ; quitte la demeure de mon courroux et de ma colère et va vers ma grâce et ma miséricorde ; car, lorsque tu fais quelque chose qui me

plaît, tu pénètres dans ma grâce. » Alors ton cœur sera purifié et deviendra lumineux.

Il te donne de bons conseils, dans ton propre intérêt et pour ton bien ; tandis que tu considères que cette compassion et ces conseils sont dus à des motifs et des desseins cachés. Quel dessein, quelle hostilité un tel homme peut-il avoir à ton égard ? N'est-il pas vrai que lorsque tu t'es procuré quelque plaisir en buvant du vin illicite, ou par le haschich, la musique, ou par un moyen quelconque, à ce moment, satisfait de chacun de tes ennemis, tu lui pardonnes et tu désires lui baiser les pieds et les mains ; à ce moment, mécréant et croyant sont semblables à tes yeux ? Or, le Sheikh Salâh-ud-Dîn est à l'origine de la joie ; il possède des océans de joie. Comment pourrait-il avoir à l'égard de quelqu'un rancune ou mauvais desseins ? Dieu nous en préserve ! Au contraire, il parle par compassion et miséricorde à l'égard des créatures. Autrement, comment celui qui possède la royauté et la grandeur pourrait-il nourrir de mauvais desseins contre ces sauterelles et ces grenouilles ? Que valent ces pauvres misérables (comparées à lui) ?

N'a-t-on pas dit, au sujet de l'Eau de la Vie, qu'elle se trouve dans les ténèbres ? Les ténèbres sont le corps des saints, et l'Eau de la Vie se trouve en elles. Si tu détestes ces ténèbres et te détournes d'elles, comment l'Eau de la Vie pourrait-elle te parvenir ?

N'est-il pas vrai que lorsque tu cherches à étudier la sodomie des sodomites, ou la prostitution des prostituées, tu ne peux l'étudier sans supporter mille inconvénients : des coups, l'opposition à ta volonté, jusqu'à ce que tu y parviennes et l'apprennes ? Comment parviendrais-tu à obtenir une vie éternelle et permanente, ce qui est la station des prophètes et des saints, sans

qu'il t'advienne quelque désagrément et que tu aies à renoncer à quelque possession ?

Ce que le Sheikh t'ordonne n'est pas ce que t'ont ordonné les anciens sheikhs : que tu abandonnes ta femme et tes enfants, ta fortune et ton rang. Ils ordonnaient : « Abandonne ta femme, afin que nous la prenions », et on le supportait. Mais vous, lorsqu'on vous conseille une petite chose, comment se fait-il que vous ne le supportiez pas ? « *Il se peut qu'il y ait une chose que vous détestiez, et que ce soit bon pour vous*[175]. »

Que disent ces gens ? L'aveuglement et l'ignorance se sont emparés d'eux. Ils ne se rendent pas compte à combien d'artifices un homme se livre lorsqu'il devient amoureux d'un garçon ou d'une femme, combien d'humiliations il subit, quelle fortune il sacrifie pour la séduire en dépensant des efforts jour et nuit afin d'obtenir le plaisir de son cœur. Il ne se lasse pas de cette course pour qui il abandonne tout le reste. L'amour du Sheikh et l'amour de Dieu sont-ils moindres ?

S'il critique et abandonne le Sheikh pour le moindre commandement, conseil, ou caprice, on comprend qu'il n'est ni amoureux ni chercheur. S'il était amoureux ou chercheur, il supporterait bien davantage que ce que nous avons décrit. Pour son cœur, l'excrément serait miel et sucre.

23

Le Maître dit : « Il faut partir vers Towqât[176], car il y fait chaud ; mais bien que l'Anatolie (Antalya*) soit

* Antioche (Antakyâ).

chaude, là-bas, les Byzantins (Roumîan) ne nous comprennent pas, bien que certains nous comprennent*. Un jour, je parlais à un groupe de gens. Parmi eux, se trouvaient des infidèles. Pendant mon discours, ils pleuraient et s'enthousiasmaient : ils étaient en extase. »

Quelqu'un demanda : « Qu'est-ce qu'ils comprenaient et comment connaissaient-ils ce genre de paroles ? L'élite d'entre les Musulmans comprend une parole sur mille, comment les infidèles pourraient-ils les comprendre et pleurer ? »

Le Maître répondit : « Il n'est pas nécessaire qu'ils comprennent ces discours eux-mêmes. Ils comprennent ce qui en est la source. Ils confessent tous l'unité de Dieu, que Dieu est le Créateur, donnant le pain quotidien, qu'Il pénètre tout, et que pour toutes choses on se réfère à Lui, que le châtiment et le pardon viennent de Lui. Quand ils ont entendu ces discours traitant de Dieu et de Sa mémoration *(dhikr)*, surgirent en eux inquiétude, désir et nostalgie. Car de ces paroles ils sentirent le parfum de leur Bien-Aimé et de Celui qu'ils désirent. Si les chemins sont différents, le but est unique. Ne sais-tu pas que plusieurs chemins mènent à la Ka'ba ? Pour certains, le chemin de la Ka'ba passe par Byzance, pour d'autres par la Syrie, pour d'autres par la Perse, pour d'autres par la Chine, pour d'autres par la mer du côté de l'Inde et du Yémen. Les chemins diffèrent, le but est unique, tous les cœurs sont unanimes pour la Ka'ba, il y a une correspondance, un amour et une grande affection dans le cœur pour la Ka'ba. Là, aucune contradiction n'existe ; le but n'appartient ni à l'infidélité ni à la foi. Quand les gens

* Et se réjouissent.

arrivent là-bas, toutes les querelles, disputes et différends qui surgirent en cours de route, s'aplanissent. Et ceux qui se disaient l'un l'autre, chemin faisant : « Tu as tort et tu es impie », oublient leur querelle une fois arrivés, car leur but était unique.

Si un vase était doué de vie, il serait le serviteur du potier, et lui offrirait son amour. Ce pot qu'on a fabriqué, certains disent qu'il doit être posé sur la table, et certains affirment qu'il faut laver son intérieur, d'autres pensent qu'il faut laver son extérieur, d'autres encore croient qu'il faut le laver tout entier ; d'autres enfin considèrent qu'il n'est pas nécessaire de le laver. Là réside la différence. Mais en ce qui concerne le fait que le pot a certainement un créateur et un fabricant, et qu'il ne s'est pas fait lui-même, tous sont unanimes. Revenons aux hommes. Dans l'intérieur de leur cœur et dans le secret, ils aiment Dieu ; ils sont en quête de Lui ; ils ont besoin de Lui et attendent tout de Lui et, sauf Lui, ils ne croient à personne qui ait sur eux puissance et domination. Cette conception n'est ni celle de l'impiété ni celle de la croyance ; dans le *bâtin* elle n'a pas de nom. Mais quand l'eau de la conception coule du côté du *bâtin* vers la gouttière de la langue, et qu'elle est congelée, elle devient image et phrase, ici elle se nomme impiété et foi, bien et mal. De même, les plantes qui poussent, au commencement n'ont pas de forme ; elles sont d'abord faibles et pâles. Puis, en croissant, elles deviennent plus foncées et plus charnues, elles prennent une autre couleur. Mais quand le croyant et l'impie s'assoient ensemble, s'ils ne disent rien en paroles, c'est qu'ils sont d'accord. Il n'y a pas de répression dans les pensées ; dans le monde des pensées est la liberté, car les pensées sont subtiles et

on ne peut les faire passer en jugement. « *Nous jugeons sur l'apparence, et Dieu est maître des choses cachées*[177]. » Dieu le Très Haut fait apparaître ces pensées en toi. Tu ne peux les chasser par mille efforts et par mille prières se réfugiant en Dieu *(Là hawl)*. On dit que Dieu n'a pas besoin d'instruments. Ne vois-tu pas que, quand Il fait apparaître en toi images et pensées sans instruments, sans plume et sans encre, ces pensées sont libres comme les oiseaux et les antilopes ? Avant de les attraper et de les emprisonner dans la cage, selon la loi canonique, il n'est pas permis de les vendre. Tu ne peux vendre un oiseau sauvage, parce que dans la vente la condition principale est la cession, et dans ce cas que donnerais-tu ? Les pensées, tant qu'elles demeurent dans le for intérieur, n'ont ni nom ni signe ; elles ne peuvent être jugées comme impies ou comme fidèles à l'Islam. Aucun Cadi ne peut dire que tu as avoué intérieurement telle ou telle croyance, ou que tu as vendu tel objet ; il ne peut t'ordonner de venir jurer que tu n'as pas intérieurement pensé ainsi. Il ne le fait pas, car on ne juge pas les gens sur leur silence. Les pensées sont des oiseaux libres ; mais devenues paroles et phrases, elles sont à juger comme infidèles ou fidèles à l'Islam, comme bien ou mal.

Autant que les corps, les représentations, les imaginations et les illusions ont chacune un monde ; Dieu le Très Haut est au-delà de ces mondes. Il ne leur est ni intérieur ni extérieur. Considère la domination de Dieu sur les pensées. Il leur donne des formes sans utiliser de moyens, sans plume et sans instrument. Si tu fendais le cœur et que tu le divisais en petits morceaux, tu ne pourrais y trouver ces pensées : ni dans le sang, ni dans les nerfs, ni en haut, ni en bas, ni dans aucune partie

du corps, car elles sont immatérielles et non contingentes ; tu ne les trouveras pas plus au dehors.

Puisque la domination de Dieu sur ces pensées est si subtile qu'elle est sans signe, considère combien Celui qui est le Créateur de toutes ces choses est subtil et sans signe ! De même que ces corps, par rapport aux idées des hommes, sont lourds et matériels, de même ces conceptions subtiles et immatérielles, en comparaison de la subtilité de Dieu, sont des corps et des formes lourds et matériels.

Si l'Esprit Saint se montrait sans voiles,
les intelligences et les âmes humaines seraient
à considérer comme des corps[178].

Le Dieu Très Haut n'est contenu ni dans le monde des pensées, ni ailleurs. S'Il était contenu dans le monde des pensées, il faudrait que celui qui L'imagine L'embrasse dans sa compréhension. Dès lors, Il ne serait pas le Créateur des pensées. Donc, il est évident qu'Il est au-delà de tous les mondes*.

« Dieu a réalisé la vision de Son messager. Si Dieu le veut, vous entrerez dans la mosquée inviolable[179]*. »* Tous disent : « Nous entrerons dans la Ka'ba. » Certains disent : « Si Dieu le veut », nous y entrerons. Ceux qui disent : « Si… » sont les amoureux, car l'amoureux ne se trouve pas libre, étant donné que celui qui agit, c'est le Bien-Aimé. Il dit : « Si le Bien-Aimé le veut, j'entrerai. » Pour les exotéristes, la Mosquée inviolable signifie la Ka'ba où se rendent les gens. Pour les amoureux et les amis de Dieu, la Mos-

---

* Il est l'Intelligence de l'intelligence, et l'Ame de l'âme/C'est encore Lui qui est au-delà de tout cela.

quée inviolable désigne l'union avec Dieu. Ils disent : « Si Dieu le veut, nous L'atteindrons et nous serons honorés de Sa vision. » Mais de la part du bien-aimé, dire « Si Dieu le veut... » est rare : ce sont là des paroles d'un étranger, et il faut un étranger pour entendre les paroles d'un étranger. Dieu a des serviteurs qui sont Ses bien-aimés, et le Très Haut les cherche et remplit envers eux toutes les obligations qu'ont les amoureux. De même que l'amoureux disait : « Si Dieu le veut nous L'atteindrons », de même pour cet étranger* Dieu le Très Haut dit : « Puisse-t-il en être ainsi » (*In shâ'a Allah :* littéralement : « Si Dieu le veut »).

Si nous nous efforçons d'expliquer ce secret, même les saints unis à Dieu *(awlya)* perdront le fil du discours. Comment parler à de simples hommes de tels secrets et de tels « états » ? *« La plume arrivée ici se brise*[180]. » Celui qui ne voit pas le chameau sur le haut du minaret, comment verrait-il un cheveu dans la bouche du chameau ?

Revenons à notre propos : les amoureux qui disent : « Si Dieu le veut », « cela dépend du Bien-Aimé ; si le Bien-Aimé le veut, nous entrerons dans la Ka'ba », ceux-là sont noyés en Dieu. Là, plus rien n'existe sauf Dieu ; il est interdit de se souvenir d'un autre. Il n'y a pas de place pour autrui ; avant qu'ils ne s'anéantissent, Dieu n'entre pas en eux. « Il n'y a personne dans la maison sauf Lui. »

Mais cette parole : « La vision de Son Messager » : cette vision est le rêve des amoureux et des croyants sincères *(sidîq),* son interprétation est donnée dans

---

* Cet ami cher.

l'autre monde*. En outre, tout ce qui se passe dans ce monde-ci est comme un rêve, dont l'interprétation apparaît dans l'autre monde. Ainsi, tu vois en rêve que tu es monté à cheval ; cela signifie que tu parviendras à ton but. Quel rapport y a-t-il entre le cheval et le but ? Si tu rêves qu'on te donne des pièces de monnaie d'or, l'interprétation en est que tu entendras d'un savant des paroles justes et bonnes. Quel rapport existe-t-il entre la monnaie et les paroles ? Si tu vois en rêve qu'on te pend au gibet, cela signifie que tu deviendras le chef d'un groupe de jeunes gens. Quelle relation entre le gibet et la qualité de chef ? Il en va de même pour toutes les situations du monde, dont nous avons dit qu'elles étaient semblables à un rêve. « *Ce monde-ci est comme le rêve de celui qui dort*[181] ». Son interprétation, dans l'autre monde, sera différente, elle ne ressemblera pas au rêve. Il faut un Interprète divin pour l'interpréter, car toutes choses lui sont dévoilées.

A l'instar d'un jardinier qui entre dans un jardin et jette un coup d'œil sur les arbres. Même s'il n'y a pas de fruits sur les branches, il sait quel est le palmier, le figuier, le grenadier, le poirier, ou le pommier. Comme l'interprète possède cette connaissance, il n'a pas besoin d'attendre la Résurrection pour déchiffrer les interprétations ; car par expérience il savait déjà que tel signe produirait tel résultat : le jardinier savait aussi que telle branche donnerait tels fruits.

Toutes les choses de ce monde, la richesse, les femmes, les vêtements, sont désirées pour ce qu'elles procurent ; elles ne sont pas recherchées pour elles-mêmes. Ne vois-tu pas que, si tu as cent mille dirhams,

---

* Celui qui fait à l'état de veille un beau rêve est un *'âref :* mets sa poussière dans tes yeux.

que tu as faim et que tu ne trouves pas de pain, ces dirhams ne te servent à rien ? La femme est destinée à avoir des enfants et à satisfaire la concupiscence ; les habits, à protéger du froid. De même, toutes choses sont reliées au Dieu Très Haut. C'est Lui le Cherché par essence ; on Le recherche pour Lui-même, non pour autre que Lui, car Il est au-delà de tout, meilleur que tout, plus noble que tout, et plus subtil que tout. Comment Le rechercherait-on pour quelque chose de moindre que Lui ? « Il est le but final » : quand on parvient à Lui, on est arrivé au but suprême, on ne peut aller plus loin*.

Jamais l'âme humaine ne peut se libérer des doutes et des difficultés, sauf si elle est amoureuse ; alors, ne restent en elle ni doutes, ni difficultés. « *Ton amour pour les choses te rend aveugle et sourd*[182]. » Quand Iblis refusa de se prosterner devant Adam, il dit : « *Tu m'as créé de feu, et Tu l'as créé d'argile*[183]. » : « Mon essence est de feu, et son essence est d'argile. Comment le supérieur pourrait-il se prosterner devant son inférieur ? » Quand Dieu chassa Iblis pour son péché et son opposition à Lui, il dit : « O mon Dieu ! C'est Toi qui es la cause de cette tentation. Maintenant, Tu me maudis et Tu me bannis**. » Quand Adam pécha, Dieu le Très Haut le chassa du Paradis. Dieu dit à Adam : « Quand Je t'ai réprimandé et châtié pour ce péché, pourquoi n'as-tu pas discuté avec Moi ? Tu avais des raisons de le faire, pourtant, tu n'as pas dit : « Tout vient de Toi et c'est Toi qui fais tout ce que Tu

---

* Mon cœur ne se tourne pas vers un autre lieu, il n'a pas d'autre direction que Toi.

** Dieu lui dit : « O misérable ! N'as-tu pas honte de ces paroles ? »

veux dans le monde, et ce que Tu ne veux pas ne se réalise jamais. » Tu disposais de ce raisonnement clair et exact, pourquoi ne l'as-tu pas exposé ? » Adam répondit : « O mon Dieu, je le savais, mais je n'ai pas renoncé à la politesse envers Toi, et l'amour m'a empêché de T'adresser des reproches. »

Le Maître dit : « La loi religieuse *(sharî'a)* est semblable à un abreuvoir*. Elle est comme la salle d'audience *(Dîwân)* du roi, où s'exécutent tous les décrets, l'interdiction, la punition, la justice pour le peuple et les notables. Et les décrets du roi sont infinis, innombrables, excellents et pleins d'utilité. La stabilité du monde en dépend. La condition du derviche et du *faqir* est la compagnie du Roi, et la connaissance de la science de celui qui gouverne. Quel rapport y a-t-il entre la connaissance des décrets, la science de celui qui gouverne et la compagnie du Roi ? Ce sont trois choses très différentes.

Les compagnons et leur condition ressemblent à une école de Droit canonique. Le professeur donne à chaque étudiant des subsides selon sa capacité, à l'un on donne dix, à l'autre vingt, à l'autre trente. Nous aussi, nous parlons à chacun selon son aptitude. « *Parle aux gens selon la mesure de leur intelligence*[184]. »

24

Chaque personne construit des édifices *(amârat)* avec une intention différente : l'un pour manifester sa générosité, l'autre pour sa réputation, l'autre enfin pour

* Utile, la voie directe et le salut.

accomplir une action méritoire. Le Dieu Très Haut a pour but d'élever le rang des saints et que leurs tombeaux soient vénérés. Ils n'ont pas besoin d'être vénérés, ils sont grands en eux-mêmes. La lampe veut qu'on la place sur une hauteur pour les autres, non pour elle-même. Pour elle, il n'y a ni haut ni bas, partout elle demeure lampe lumineuse, mais elle veut que sa lumière parvienne aux autres. Le soleil, qui est haut dans le ciel, demeurerait soleil s'il était bas, mais le monde resterait dans l'obscurité. Il n'est pas haut pour lui, mais pour les autres. Bref, les saints sont indifférents au haut et au bas, et au respect des gens à leur égard. Quand, pour toi arrive un atome de joie spirituelle *(dhawq)* et un instant de grâce du monde invisible, alors tu détestes le haut et le bas, les honneurs et les dignités, la famille la plus proche, et ne te souviens plus de toutes ces futilités. Les saints qui sont l'origine, la mine, la source de cette lumière et de ce goût, comment pourraient-ils être attachés au haut et au bas ? S'ils s'honorent, c'est de Dieu, et Dieu est au-delà du haut et du bas. Ce bas et ce haut sont pour nous, qui avons une tête et des pieds*.

Mostapha (sur lui le salut) a dit : « *Ne me jugez pas mieux que Jonas, fils de Mathieu, parce que son ascension a eu lieu dans le ventre du poisson, alors que la mienne était dans le ciel, au haut du firmament*[185]. »

C'est-à-dire : si vous me jugez mieux que lui, ne jugez pas ainsi pour la raison que son ascension était dans le ventre du poisson et la mienne au haut du firmament, car le Dieu Très Haut n'est ni en haut ni en

---

* Haut et bas, avant et arrière, tout cela décrit le corps. L'âme lumineuse ne peut être décrite que par ce qui n'est pas contingent.

bas. Son rayonnement *(tajallî)* est partout le même : en haut, en bas ou dans le ventre du poisson. Il est au-delà du haut et du bas, et pour Lui tout est pareil.

Il y a beaucoup de gens qui agissent en vue d'une fin déterminée ; le but de Dieu est différent. Ainsi Dieu (que Sa gloire soit grande) a voulu que la religion de Mohammad (sur lui le salut) soit puissante et répandue et qu'elle demeure à jamais. Vois combien de commentaires ont été écrits sur le Qor'ân : des ouvrages en dix, en huit ou en quatre volumes ; le but des auteurs était de montrer leur talent. Zamakhshârî[186] a écrit le *Kashshâf* avec tant de subtilités en grammaire, en lexique et en rhétorique pour montrer sa science ; mais aussi pour que le but de Dieu soit atteint, et ce but, c'est le respect de la religion de Mohammad.

Ainsi, tous les hommes participent eux aussi à l'œuvre de Dieu, bien qu'ils ignorent Son but. Ils ont un autre but, mais Dieu veut que le monde demeure. Les gens sont occupés à leurs désirs ; ils les satisfont avec une femme pour leur propre plaisir, mais de cette relation provient un enfant ; de même, ils se livrent à d'autres occupations pour leur propre joie et plaisir ; et ces occupations deviennent la cause du maintien de la stabilité du monde. En réalité, ils obéissent à Dieu, mais ils ne le font pas avec intention. De même, ils bâtissent des mosquées, dépensent beaucoup pour les portes, les murs et les plafonds ; mais c'est la *Qibla* qui a la véritable valeur ; c'est elle qui constitue le but. Le respect pour la *Qibla* grandit par les prodigalités dépensées pour embellir le reste de la mosquée.

La grandeur des saints n'est pas seulement une affaire d'apparence. En vérité, ils ont l'élévation et la grandeur, mais au-delà des contingences.

Quand nous disons que les pièces d'argent sont au-dessus de la monnaie de billon, que signifie « au-dessus de la monnaie » ? En apparence, il n'y a pas d'« au-dessus » pour la monnaie. Si tu places une pièce d'argent sur le toit et une pièce d'or sous le toit, l'or demeure supérieur ; l'or est au-dessus de l'argent, la cornaline et la perle sont au-dessus de l'or, qu'ils soient placés en haut ou en bas. De même, quand le son est sur le tamis et que la farine reste en dessous, qu'est-ce qui est « au-dessus » ? Assurément, la farine, bien qu'elle soit au-dessous. La supériorité de la farine n'existe pas selon l'apparence, mais comme dans le monde de la réalité elle possède cette essence d'être farine, elle est toujours « au-dessus ».

25

Une personne entra. Le Maître dit : « Il est aimable et modeste, ces qualités proviennent de sa nature. » Ainsi, une branche qui a beaucoup de fruits penche vers la terre, une branche sans fruits garde la tête haute, comme le peuplier. Quand les fruits sont en grande abondance, on met des supports afin que la branche ne traîne pas par terre. Le Prophète (le salut sur lui) était très modeste, car tous les fruits du monde, du commencement à la fin, étaient rassemblés en lui. Aussi était-il le plus modeste de tous. « *Personne n'a précédé l'Envoyé de Dieu dans la salutation*[187] ». Il dit : « Jamais personne ne pouvait saluer le Prophète avant que le Prophète (le salut sur lui) l'ait salué, car le Prophète le devançait par excès de courtoisie. A supposer qu'il ne l'ait pas salué le premier, il était cependant modeste

et prenait les devants en paroles, car les gens avaient appris de lui à saluer. »

Tout ce qu'ont les premiers et les derniers, ils le tiennent de son imitation : ils sont son ombre. Si l'ombre de quelqu'un pénètre dans la maison avant lui, celui-ci est en avant bien que son ombre le précède. En réalité, bien que l'ombre soit en avant, c'est en apparence qu'elle le précède, car elle lui est subordonnée.

Ces caractères ne proviennent pas d'aujourd'hui. Depuis que dans les atomes d'Adam toutes ces parcelles existaient, certaines étaient lumineuses, certaines à demi lumineuses, et d'autres sombres. A ce moment, toutes apparaissent, mais auparavant, l'éclat et les clartés existaient et les parcelles étaient dans Adam plus claires, plus lumineuses, et plus modestes.

Certains considèrent le commencement, d'autres la fin. Ceux qui considèrent la fin sont aimés et respectés, car leur regard est fixé sur la fin et les temps derniers ; seule l'élite considère le commencement. Ceux qui la constituent disent : « Quel besoin de regarder la fin ? Si on a semé au commencement du blé, à la fin ne poussera pas de l'orge ; et si on a semé de l'orge, à la fin ne poussera pas de blé. » Donc, leur regard se fixe sur le commencement. Une autre catégorie de gens, encore plus élus, sont ceux qui ne regardent ni le commencement ni la fin ; ils ne se soucient ni du commencement ni de la fin ; ils sont noyés dans la Vérité *(Haqq*)*. Il y a aussi ceux qui sont absorbés dans le monde d'ici-bas : ils ne regardent ni le

---

* Ils n'ont cure d'aucune chose en ce monde. Nous ne nous soucions que de l'amour de l'Ami ; et non pas de nous-mêmes, ni du mystère de la Création.

commencement ni la fin, mais c'est par négligence. Ces gens sont le combustible de l'enfer.

Il est évident que la source était Mohammad (« *Si tu n'avais pas été, Je n'aurais pas créé les cieux*[188] ») ; et tout ce qu'il y a d'honneur et de modestie, de sagesse et de degrés élevés, procède de son don et de son ombre, car ces qualités proviennent de lui. De même, tout ce que fait cette main elle le fait à l'ombre de l'intelligence ; car l'ombre de l'intelligence est sur elle ; mais l'intelligence n'a pas d'ombre, sinon invisible. De même que le sens a une existence sans être tangible. Si l'ombre de l'intelligence ne s'étendait pas sur l'homme, tous ses membres se paralyseraient. La main ne pourrait tenir bien, le pied ne pourrait marcher droit, l'œil voir clair, l'oreille entendre distinctement. Sous les auspices de l'intelligence, tous ces membres agissent d'une façon convenable, bonne et juste. Les membres sont les instruments.

De même, un grand homme, Calife de son époque, est comme l'Intelligence Universelle *('Aql-e-Kullî)* ; les intelligences des hommes sont comme ses membres : tout ce qu'ils font est sous son ombre ; ils produisent des œuvres qui ne sont pas droites *(kaj)*, dès que cette Intelligence universelle leur retire son ombre. Tel l'homme qui devient fou et commet des actions déplaisantes parce que sa raison l'a abandonné et ne répand plus son ombre sur lui ; il a quitté l'ombre et la protection de l'intelligence.

L'intelligence est du genre de l'ange : l'ange a un visage, des ailes et des plumes, l'intelligence n'en a pas, pourtant ils sont en réalité tous deux identiques, ils agissent tous les deux de la même façon, et ont tous deux une même nature. Cette ressemblance ne se reconnaît pas à leur forme, mais en réalité ils ont une

action identique. Si tu écartes leur forme, les anges deviennent intelligence pure et rien ne reste de leurs ailes et de leurs plumes. Nous savons que tous étaient intelligence pure avant leur incarnation. On les appelle des intelligences incarnées. De même, on fabrique un oiseau en cire, avec des ailes et des plumes *, mais cet oiseau n'est que cire. Ne vois-tu pas que, le faisant fondre, ses plumes, ses ailes, sa tête, ses pattes, deviennent pure cire, sans aucune matière autre ? Il devient entièrement cire. Nous savons que la cire est cire, et l'oiseau qui fond avec la cire est cire incarnée et modelée, qui demeure cependant cire. De même la glace, qui est eau ; quand tu la fais fondre, elle redevient eau ; avant qu'elle ne devienne glace, elle était eau, personne ne pouvait la prendre dans la main et la porter dans le pan de sa robe, alors que gelée elle était ainsi transportable. La différence n'est pas plus grande : la glace n'est autre que de l'eau.

La condition de l'homme est celle-ci : on a apporté les plumes de l'ange et on les a attachées à la queue d'un âne, dans l'espoir que cet âne, par la lumière et la grâce de l'ange, devienne ange ; car il peut devenir semblable à l'ange.

Jésus avait les ailes de l'intelligence et il s'envola au ciel ; si son âne avait eu une moitié d'aile, il ne serait pas resté âne[189].

Quoi d'étonnant à ce qu'il devienne homme ? Dieu est puissant sur toutes choses. Un enfant qui vient de naître est pire que l'âne : il met sa main dans la saleté

* Un bec et des serres.

et la porte à sa bouche pour la lécher ; sa mère le tape et l'en empêche. L'âne possède un certain discernement : quand il urine, il écarte ses pattes pour que l'urine ne goutte pas sur lui. Puisque de l'enfant, pire que l'âne, Dieu le Très Haut peut faire un homme, serait-il étonnant qu'il fasse d'un âne un homme ? Pour Dieu, rien n'est étonnant.

Au Jour du Jugement, tous les membres de l'homme, un par un, les mains, les pieds, et le reste, parleront. Les philosophes interprètent ainsi ce mystère : « Comment la main pourrait-elle parler, sinon que dans la main apparaît un signe remplaçant la parole ? De même, quand une plaie ou un furoncle apparaît dans la main, on pourrait dire que cette main parle et révèle qu'elle a mangé des aliments de nature échauffante. Ou bien quand la main est blessée ou noire, on peut dire que la main parle et annonce qu'elle a reçu un coup de couteau ou touché la suie des marmites. Pour la main et les autres membres, la parole est ainsi ». Les Sunnites* disent : « Jamais de la vie ! Ce sont les mains et les pieds tangibles qui parlent, de même que parle la langue. Au Jour du Jugement, l'homme nie avoir volé. La main témoigne avec éloquence : « Si, tu as volé, c'est moi qui ai pris. » Cette personne s'adresse à sa main et à son pied : « Vous ne parliez pas ; comment se fait-il que vous parliez ? » Ils répondent : « *Dieu nous a fait parler comme Il a fait parler toutes les choses*[190]. » Il m'a fait parler, Celui qui a fait parler toutes les choses, la porte, les murs, la pierre, la motte de terre ; le Créateur, qui octroie la parole à tous, m'a fait aussi parler comme il a fait parler ta langue. Ta langue est un morceau de chair, la main est un mor-

---

* Les croyants...

ceau de chair, la parole est un morceau de chair. La langue n'est pas sensée, mais comme tu l'as vue souvent parler, la parole pour elle te semble possible.

La langue, pour Dieu, est un moyen ; quand Il lui a ordonné de parler, elle a parlé et comme parle tout ce à quoi Il ordonne et commande de parler.

La parole est à la mesure de l'homme. Notre parole est comme une eau que fait couler le *mirâb* (chef de l'irrigation). Comment l'eau saurait-elle que c'est le *mirâb* qui la fait couler dans le champ ? Dans un champ de concombres, de choux ou d'oignons ou dans un jardin de roses. Je sais seulement que lorsque l'eau vient en abondance, c'est que là-bas il y a beaucoup de terres assoiffées ; quand elle coule très peu, je sais que les terres sont en petit nombre. Peut-être y a-t-il un jardinet ou une petite enceinte close de quatre murs ? « Il inspire la sagesse à la langue des prédicateurs selon la réceptivité des auditeurs[191] ». Je suis cordonnier, j'ai beaucoup de cuir, mais je coupe et je couds à la mesure des pieds.

Je suis l'ombre d'un homme et sa mesure
je suis de la même dimension que sa stature[192].

Dans le sol, un petit animal vit sous terre et dans les ténèbres. Il n'a pas d'yeux ni d'oreilles, car dans le lieu où il habite, il n'en a pas besoin : pourquoi donc lui donnerait-on des yeux ? Pour Dieu il n'y a pas une pénurie d'yeux et d'oreilles et Il n'est pas avare, mais Il donne selon le besoin. S'Il donnait quelque faculté sans besoin, il produirait une surcharge (pour celui qui reçoit). La sagesse, la grâce et la générosité de Dieu enlèvent cette surcharge. Comment poserait-Il une surcharge sur quelqu'un ? Les outils du menuisier, la

hache, la scie, le rabot, et autres, si tu les donnes à un tailleur, en lui disant : « Prends-les », il ne peut travailler avec ces outils qui deviennent pour lui encombrante surcharge. S'Il donne ce dont on a besoin, ce qu'il donne demeure. Pareils aux vers sous terre vivant dans l'obscurité, les gens qui vivent dans les ténèbres de ce monde sont satisfaits et contents ; ils n'ont pas besoin de la promesse de l'autre monde et n'ont pas la nostalgie de la vision de Dieu. Pour ces personnes, l'œil intérieur et les oreilles de l'intelligence, à quoi serviraient-ils ? Pour les affaires de ce monde-ci, leurs yeux charnels suffisent. Ils n'ont pas le désir de se tourner vers cet autre monde, pourquoi leur donnerait-on la vision intérieure qui ne leur servirait à rien ?

Ne doute pas qu'il y ait des Soufis sur la Voie,
ne doute pas qu'il y ait des hommes parfaits qu'on ne connaît pas ;
de même que toi tu n'es pas confident des Secrets,
tu supposes que les autres ne le sont pas non plus[193].

Le monde est fondé sur l'indifférence. Si l'indifférence n'existait pas, ce monde n'existerait pas. Le désir de Dieu *(chawq),* le fait de se souvenir du Jour du Jugement, l'ivresse spirituelle *(sokr)* et l'extase sont les architectes de l'autre monde. Si tous les hommes tournaient leur face vers l'autre monde, nous irions tous vers lui et ne séjournerions pas ici. Dieu le Très Haut veut que nous y restions afin que les deux mondes subsistent. Ainsi, Il a investi deux chefs : l'indifférence et la vigilance, pour que les deux maisons demeurent prospères.

26

Le Maître dit : « Vos faveurs, vos efforts, et les services que vous me rendez, que vous soyez présent ou absent, si apparemment je néglige de vous en remercier, de vous témoigner mon respect et de vous présenter mes excuses, ce n'est pas par orgueil ou indifférence ou parce que je ne sais pas comment il convient de récompenser un bienfaiteur en paroles ou en actions. Mais j'ai su, par la pureté de votre foi, que vous le faisiez seulement pour Dieu. Moi aussi, je Lui laisse vous offrir mes remerciements, car c'est pour Lui que vous l'avez fait. Si je m'excusais verbalement, vous présentais mes respects et vous adressais des louanges, cela signifierait qu'une partie de la récompense que Dieu veut vous donner vous est arrivée et que vous avez reçu une certaine compensation ; car cette modestie, ces excuses, ces louanges, sont les plaisirs d'ici-bas. Si dans ce monde vous avez pris des peines, tel d'octroyer des biens et des situations, il est préférable que la récompense vienne entièrement de Dieu. Pour cette raison, je ne présente pas d'excuses, car elles appartiennent à ce monde.

On ne mange pas la richesse ; elle est désirée pour autre chose qu'elle-même. Avec elle, on achète des chevaux, des concubines et des esclaves, on recherche de hautes situations, pour être loué et complimenté. Le monde est tel que, si vous êtes grand et respecté, on vous loue et vous complimente.

Le Sheikh Nassâj * Bokhârî[194] était un homme important et plein de spiritualité *(sâhib-dil)*. Les savants et

* Nadjârî.

les notables le fréquentaient et lui rendaient visite. Ils s'asseyaient (devant lui) sur les deux genoux (par respect). Il était un sheikh illettré. Les gens voulaient entendre de sa bouche l'exégèse du Qor'ân et des *hadîth*. Il répondait : « Je ne sais pas l'arabe. Mais dites la traduction des versets coraniques et des *hadîth* pour que je vous en donne le sens. » Les gens lui traduisaient les textes saints qu'il commentait et dont il donnait des exégèses ; il disait que Mostapha (le salut sur lui) était dans telle ou telle étape *(maqâm)* quand il avait reçu tel verset ; que les états *(ahwâl)* de cette étape *(maqâm)* étaient tels ; il expliquait aussi en détail le « degré » de cette étape, ses voies et l'ascension à celle-ci. Un jour, un Alide, qui présentait les gens dans sa réunion, faisait l'éloge du Cadi et disait qu'on ne trouvait pas pareil cadi dans le monde entier, qu'il n'était pas prévaricateur, qu'il refusait les pots-de-vin, qu'il était sans partialité et sans crainte, que c'était purement pour Dieu qu'il rendait la justice entre les plaideurs. Le Sheikh dit : « C'est mensonge que de dire qu'il ne demande pas de pots-de-vin. Toi, un descendant de 'Alî, de la famille du Prophète (le salut sur lui), tu le loues et le complimentes de refuser les pots-de-vin. N'est-ce pas là un pot-de-vin ? Et y a-t-il meilleur pot-de-vin que de faire un tel éloge en sa présence ? ».

Sheikh-ul-Islâm Tirmidhî[195] disait : « Sayyed Burhân-ud-Dîn[196] (que Dieu sanctifie son âme — *sirr* — tenait des discours profonds, parce qu'il étudiait les livres des grands maîtres, leurs secrets et leurs paroles. »

Quelqu'un* dit : « Oh ! toi aussi, tu étudies.

---

* Mawlânâ.

Comment se fait-il que tu ne tiennes pas de pareils discours ? »

Tirmidhî répondit : « Lui, souffre, fait des efforts et des actions pieuses. » Il dit : « Pourquoi ne racontes-tu pas tes lectures et ne les rappelles-tu pas ? L'origine, tu la connais, et c'est de cela dont nous parlons. Parles-en aussi toi-même.

Ces gens n'ont pas de passion pour l'autre monde, ils ont placé leur cœur entièrement en ce monde-ci ; certains sont venus pour manger du pain, certains pour le regarder ; ils veulent apprendre ces discours et les vendre. Le discours est comme une nouvelle mariée *('arûs)*, et une beauté. Quand on achète une belle esclave concubine pour la revendre, comment pourrait-elle accorder son amour et attacher son cœur ? Le plaisir du commerçant consiste à vendre ; il est impuissant ; il achète l'esclave pour la revendre ; il n'a pas la virilité d'acheter l'esclave pour elle-même. L'homme efféminé, s'il acquiert un bon sabre indien, c'est pour le vendre ; ou s'il acquiert l'arc d'un héros, c'est aussi pour le vendre, car il n'a pas dans les bras la force qu'exige le tir à l'arc ; pourtant il aime l'arc pour sa corde. Mais il n'a pas la possibilité de tendre la corde. Il est amoureux de la corde, et quand il vend l'arc, il achète avec l'argent acquis des fards et des cosmétiques. Quand il vend (l'arc), que peut-il acheter de mieux ?

Ces mots sont du syriaque ! Gardez-vous de dire que vous avez compris, car pour autant que vous avez compris et enregistré, vous êtes pourtant loin de comprendre. La compréhension est de ne pas comprendre. Tes calamités, ton malheur et ta privation proviennent de cette compréhension : elle est pour toi une entrave. Il faut lui échapper pour être. Tu dis :

« J'ai rempli mon outre dans la mer, et la mer est contenue dans mon outre. » C'est absurde. Si tu dis : « Mon outre est perdue dans la mer », tu dis vrai et tu illustres le principe *(asl).* La raison est bonne et désirée jusqu'à ce qu'elle te fasse parvenir à la porte du Roi. Quand tu seras arrivé, répudie-la, car, tel un brigand, la raison t'est préjudiciable et nuisible. Quand tu arrives à Lui, abandonne-toi à Lui, n'aie plus rien à faire avec le comment et le pourquoi. Ainsi tu veux qu'on te fasse un manteau de l'étoffe qui n'est pas encore coupée. Ta raison te conduit chez le tailleur. Jusqu'alors, la raison qui t'a fait apporter l'étoffe chez le tailleur était utile. Maintenant, répudie-la, et chez le tailleur abandonne ton initiative. De même le malade : sa raison est bonne jusqu'à ce qu'elle l'amène chez le médecin. Une fois arrivé, elle n'est plus d'utilité et le malade doit se soumettre au médecin.

Les oreilles des amis perçoivent tes cris cachés. Une noblesse d'âme, une passion ou quelque autre qualité se voient chez qui les porte en lui-même. Entre les files de chameaux, le chameau ivre se distingue tout de suite par ses yeux et son allure, par l'écume de sa bouche, etc. « *Leurs signes sont sur leurs visages à cause de leurs prosternations*[197]. » Tout ce que consomme la racine de l'arbre paraîtra sur l'arbre, dans les branches, les feuilles et les fruits, et si la racine ne consomme rien, l'arbre se fane : ce qui se produit sous terre ne peut rester caché.

Tous les bruits, leur secret vient de ce que d'une parole on en comprend plusieurs, que d'un mot on tire des allusions. Comme celui qui a lu le livre de *Wasît*[198] ou le livre de *Motawwal ;* quand il entend un mot de *tanbîh,* comme il a lu leur commentaire, par une seule question il comprend des principes et des problèmes.

Au sujet d'un mot, il présente des observations : « Je comprends et vois beaucoup d'idées sous-jacentes à tel mot, parce que j'ai fourni tant d'efforts pendant de longues nuits, et trouvé des trésors ». « *N'est-il pas vrai que nous avons dilaté pour toi ton cœur ?*[199] ». La dilatation du cœur est sans limites. Quand on a lu de longs commentaires, l'auditeur comprend par allusion beaucoup de choses ; celui qui est encore débutant comprend par un seul mot le sens même du mot. Que sait-il, et quel effet les mots produisent-ils sur lui ? La parole est à la mesure de l'auditeur. S'il ne l'élargit pas, la sagesse non plus ne jaillit pas. Tant qu'il puisera et assimilera, la sagesse viendra*. Sinon, il dira : « Oh ! Que c'est étrange que la parole ne vienne pas ! » En réponse, elle dit : « Oh ! Que c'est étrange que tu ne puises pas ! » Celui qui ne livre pas la force de l'audition ne donne pas non plus à l'orateur le moyen de parler.

Au temps du Prophète[200] (le salut sur lui), un infidèle avait un esclave musulman de valeur. Un beau matin, son maître lui ordonna de prendre des cuves pour aller au bain. Sur la route, dans une mosquée, le Prophète (que Dieu soit satisfait de lui) priait avec ses compagnons. L'esclave dit à son maître : « Pour Dieu le Très Haut, garde un instant cette cuve afin que je fasse deux *rakats* de prière, et ensuite je reviendrai à ton service ». Il entra dans la mosquée et fit ses prières, puis le Prophète (sur lui le salut) sortit ainsi que ses compagnons.

---

* Cette parole est pareille au lait dans le sein de l'âme/Si on ne le tète pas, il ne coule pas aisément/Quand l'auditeur est assoiffé et à la recherche/Le prédicateur, s'il était mort, ressuscite/Quand l'auditeur est vivant attentif/L'orateur muet devient doué de cent langues.

L'esclave resta tout seul dans la mosquée*. Son maître l'attendit jusqu'à midi, lui criant : « O esclave, sors ! » L'esclave répondait : « On ne me laisse pas sortir. » Quand l'attente devint insupportable, le maître fit entrer sa tête dans la mosquée afin de voir qui l'empêchait de sortir. Il ne vit qu'une paire de souliers et une ombre, et il n'y avait personne qui bougeât. Il dit : « Enfin, qui t'empêche de sortir ? » L'esclave répondit : « Celui qui ne te laisse pas entrer, c'est Celui que tu ne vois pas. »

L'homme est toujours épris de ce qu'il ne voit pas, n'entend pas et ne comprend pas, et jour et nuit il le désire. Je suis le serviteur de celui que je ne vois pas. On est ennuyé par ce qu'on a vu et compris, et on s'en écarte ; pour cette raison, les philosophes nient la possibilité de voir Dieu, car ils disent : « Si tu Le vois, il est possible que tu deviennes rassasié et ennuyé. » Or, ce n'est pas juste. Les Sunnites** disent : « C'est le moment où Dieu Se montre sous une seule couleur ; mais à chaque instant Il Se montre sous cent couleurs. *« Chaque jour, Dieu est dans un autre état*[201]. » Et s'Il Se manifeste de cent mille façons, jamais les unes ne ressemblent aux autres. Or, tu Le vois, Dieu, en ce moment, dans Ses signes et Ses actions ; à chaque instant, tu Le vois différent. Aucune de Ses actions ne ressemble à une autre. Au moment de la joie, Il a une manifestation, au moment des larmes, Il en a une autre. Au moment de la crainte, Il a une manifestation, au moment de l'espoir, Il en a une autre. Comme les actions de Dieu, la manifestation de Ses actions et de Ses signes sont multiples et ne se ressemblent pas ; et

---

* Occupé à l'invocation et la prière.

** Les chercheurs de la Vérité.

la manifestation de Son Essence est aussi multiple que changeante. Compare ceci à cela. Tu es une partie de la puissance de Dieu : à chaque instant, tu te transformes de mille façons et ne restes jamais le même*.

Certains des serviteurs de Dieu arrivent à Dieu par le Qor'ân. D'autres, les élus, viennent de Dieu et trouvent ici le Qor'ân ; ils savent que Dieu l'a envoyé : « *Nous avons fait descendre ce* Dhikr *et Nous en sommes le gardien*[202]. » Les commentateurs disent que ce verset concerne le Qor'ân. C'est juste. Mais il y a aussi ce sens : « Nous avons placé en toi une essence, un désir et une ferveur et Nous en sommes le gardien. Nous ne les abîmons pas et Nous les faisons parvenir à leur but. »

Dis une fois « Dieu », et ensuite attends-toi à ce que tous les fléaux pleuvent sur toi. Quelqu'un se rendit chez Mostapha[203] (sur lui le salut) et dit : « Je t'aime. » Il répondit : « Fais attention à ce que tu dis. » Il répéta : « Je t'aime. » Il dit : « Fais attention à ce que tu dis. » Il répéta : « En vérité, je t'aime. » Le Prophète dit : « Maintenant, attends-toi à ce que je te tue par tes propres mains. Pitié pour toi ! »

Au temps du Prophète[204] (sur lui le salut), quelqu'un dit : « Moi, je ne veux pas de ta religion. Reprends-la. Depuis que je l'ai acceptée, je n'ai pas eu un seul jour de paix. Ma richesse s'est envolée. Ma femme est morte. Mon enfant n'est plus. Ni le respect ni la force ni la concupiscence n'ont duré. » Le Prophète répondit : « Certainement, notre religion, là où elle est arrivée, ne s'en retourne pas avant d'avoir tout déraciné là où elle était et d'avoir balayé et essuyé la maison. »

« *On ne le touche pas (le Qor'ân) sauf avec des*

---

* Et « pour chaque chose nouvelle, il y a un plaisir ».

mains pures[205]. » Tel un bien-aimé ; tant qu'il y a en toi un brin d'amour pour toi-même, il ne se montre pas à toi, et tu ne seras pas digne de t'unir à lui. Il ne t'acceptera pas. Il faut que tu renonces complètement à toi-même et au monde et sois ton propre ennemi afin que l'Ami tourne Son visage vers toi. Notre religion ne lâche pas le cœur où elle a pris place avant de le faire arriver à Dieu et de le détacher de tout ce qu'il ne doit pas avoir. Le Prophète dit : « C'est pour cette raison que tu n'as pas la paix, parce que le chagrin est un vomissement des premières joies ; tant que dans ton estomac il en reste, on ne te donne rien à manger. Pendant le vomissement, personne ne mange. Quand on est débarrassé des vomissements, on mange un repas. Toi aussi, attends, et nourris-toi de chagrin. Quand on a du chagrin, on est en vomissement. Après le vomissement viendra la joie, sans souci, une fleur sans épine, un vin qui n'engourdit pas. Enfin, tu cherches en ce moment jour et nuit la tranquillité et le repos, mais les obtenir en ce monde n'est pas possible. Pourtant, tu ne vis pas un seul instant sans les désirer. La paix que tu trouves en ce monde est comme un éclair qui jaillit et de suite s'évanouit ; quel éclair ! Un éclair plein de grêle et de pluie, plein de neige et de peine.

Comme quelqu'un qui a l'intention de se rendre en Anatolie*. Il va vers Césarée et il espère qu'il arrivera en Anatolie, il ne renonce pas à son effort, bien qu'il lui soit impossible de rejoindre l'Anatolie par ce chemin. Celui qui se dirige vers l'Anatolie, même s'il boite et est affaibli, arrivera, car il est sur la bonne route. Comme sans peine les affaires de ce monde et celles de l'autre monde sont impossibles à acquérir,

* A Antâkya.

consacre tes peines à l'autre monde afin qu'elles ne soient pas perdues. Tu dis : « O Mohammad ! Reprends notre religion car je n'ai pas de tranquillité. » Notre religion ne lâche personne avant de l'avoir fait arriver à son but.

On rapporte qu'un maître d'école était, en raison de sa misère, vêtu en hiver d'un vêtement de coton. L'inondation avait apporté dans son flot un ours de la montagne. La tête de l'ours était cachée sous l'eau. Les enfants virent son dos et dirent : « O maître ! Une fourrure est tombée dans la rivière, et toi tu as froid. Prends-la. » Le maître, par extrême nécessité, se jeta à l'eau pour attraper la fourrure. L'ours, avec des griffes acérées, s'accrocha à lui et le maître resta aux prises avec lui dans l'eau. Les enfants criaient : « O maître ! Apporte la fourrure ; si tu ne le peux, sors de l'eau. » Il dit : « J'ai lâché la fourrure, mais elle, ne me lâche pas. Que dois-je faire ? »

La nostalgie *(chawq)* pour Dieu, comment te lâcherait-elle ? Ici, il convient de rendre grâces que nous ne soyons pas laissés à nous-mêmes, nous sommes dans les mains de Dieu, comme l'enfant dans son enfance ne connaît que le lait et sa mère*. Dieu le Très Haut l'a-t-il laissé là ? Il l'a amené à manger du pain et à jouer, et l'a aussi tiré jusqu'à l'état de raison.

Notre situation, à l'égard de l'autre monde, est comme celle de cet enfant. C'est un autre sein qui t'allaite ; il ne t'abandonne pas et te fait atteindre à un degré où tu comprends que ce qui a précédé était un état d'enfance, et rien d'autre. *« Je suis étonné par une catégorie de gens qui sont attirés vers le Paradis avec leurs liens et leurs chaînes*[206]*. » « Attrapez-le et atta-*

* Il n'y a de dieu que Dieu.

chez-le[207]. » Jetez-le dans le Paradis, puis dans l'union, dans Sa beauté, puis dans Sa Perfection.

Les pêcheurs ne tirent pas d'un seul coup le poisson. Quand l'hameçon est accroché à sa gorge, on le tire un peu pour qu'il perde son sang et s'affaiblisse ; on cesse de le tirer, puis on le tire à nouveau, afin qu'il devienne totalement impuissant. Quand les griffes de l'amour ont pris l'homme à la gorge, Dieu le Très Haut le tue petit à petit, pour que toutes les forces et le sang impurs qu'il a en lui sortent peu à peu. *« C'est Dieu qui resserre et qui dilate*[208]*. » Lâ ilâha illa Llâh* (il n'y a de dieu que Dieu) est la foi de l'homme ordinaire, et la foi de l'élite est *Lâ Huwa illa Huwa* (il n'y a de Lui que Lui) ; comme quelqu'un se voit en rêve devenu roi, assis sur le trône, les pages, les chambellans et les émirs se tiennent debout autour de lui. Il dit : « Je dois être le roi, il n'y a d'autre roi que moi. » Il le dit en rêve. Quand il s'éveille, et ne voit personne dans sa chambre, cette fois il dit : « C'est moi-même, il n'y a d'autre personne que moi. » Il faut un œil éveillé pour percevoir cette vérité ; l'œil endormi ne peut pas la voir et ce n'est pas son rôle.

Chaque catégorie de gens nie les autres catégories. Ceux-ci disent : « Nous avons raison ; notre inspiration *(wahy)* est vraie et celle des autres est fausse. » L'autre catégorie dit de même. De même les soixante-douze sectes se récusent les unes les autres, se jugeant à l'unanimité dépourvues d'inspiration. Ainsi, pour le manque d'inspiration, ils sont tous unanimes, mais il y a pourtant quelqu'un qui en réalité possède l'inspiration. Ils ne sont aussi unanimes à le reconnaître. Or, il faut un discriminateur loyal et intelligent pour savoir quelle est cette personne. « *Le croyant est discrimina-*

teur, intelligent, avisé et sage[209] » et la foi est cette même discrimination et compréhension.

Quelqu'un demanda : « Ceux qui ne savent pas sont nombreux, et ceux qui savent rares. Si nous nous occupons à discerner entre ceux qui ne savent pas et n'ont pas de valeur et ceux qui ont de la valeur, ce sera long. » Le Maître répondit : « Bien que les personnes qui ne savent pas soient nombreuses, pourtant, il suffit d'en connaître quelques-unes pour les connaître toutes. De même, une poignée de blé te fait connaître toutes les granges du monde ; si tu goûtes un morceau de sucre, même si on fabrique cent espèces de *halva,* tu sauras qu'elles sont faites de sucre, car tu connais le sucre. Si quelqu'un mange un bout de canne à sucre et ne reconnaît pas le sucre, sans doute a-t-il deux cornes !

Si ce discours vous paraît répété, c'est parce que vous n'avez pas compris la première leçon, il nous faut donc chaque jour parler de ce sujet. Comme un maître d'école chez qui un enfant s'instruit pendant trois mois, et n'est pas allé plus loin que savoir que « la lettre *alif* ne possède rien ». Le père de l'enfant vient et dit au maître : « Nous ne resterons pas à vous devoir quelque chose. Si oui, nous vous donnerons davantage. » Le maître répond : « Non, vous ne faites défaut en rien, c'est l'enfant qui n'est pas capable d'aller plus loin. » Ensuite, il appelle l'enfant et dit : « Dis : *alif* ne possède rien. » L'enfant dit : « Il ne possède rien. » Mais il ne pouvait pas prononcer *alif.* Le maître dit : « Les choses sont comme tu le vois. S'il n'est pas allé plus loin qu'*alif* et ne l'a pas appris, comment pourrais-je lui apprendre quelque chose de nouveau ? » Le père dit : « Louanges à Dieu, Seigneur des deux mondes ! »

Au sujet de ce que nous avons dit avant le repas : « Louanges à Dieu, Seigneur des mondes ! » cela ne signifie pas que le pain et la prospérité soient rares. Le pain et la prospérité sont illimités ; mais l'appétit a disparu, et les invités sont rassasiés. On dit : « Louanges à Dieu », parce que ce pain, cette prospérité ne ressemblent pas à ceux de ce monde, car tu peux bénéficier du pain et de la prospérité de ce monde sans avoir d'appétit. Tu peux, en te forçant, manger tout ce que tu veux. Ce sont choses inanimées, tu peux en faire ce que tu veux, elles n'ont pas d'âme pour se retirer de l'endroit où n'est pas leur place. A l'inverse de cette prospérité divine qu'est la sagesse, qui est une prospérité vivante : tant que tu as de l'appétit et que tu témoignes d'un désir parfait, elle vient vers toi et devient ta nourriture. Quand l'appétit et le désir s'en vont, tu ne peux en manger ni l'attirer même en te forçant. Elle se cache sous un voile et ne se montre pas.

Le Maître citait des histoires de *karâmât**. Il disait : « Si quelqu'un va d'ici à la Ka'ba en une journée ou en un instant, ce n'est ni étonnant ni un prodige. Le simoun le fait aussi, il peut en un jour ou en un instant aller n'importe où. Le prodige est ce qui te transporte d'un état inférieur à un état supérieur et te fait voyager d'ici à là, de l'ignorance vers l'intelligence, de l'état inanimé à la vie. De même que tu étais auparavant poussière, puis minéral, tu es arrivé au règne végétal et tu as voyagé du règne végétal au règne du germe et de l'embryon. Et du germe et de l'embryon, au règne animal, du règne animal au monde humain[210]. Les

* Prodiges.

karâmât, c'est cela. Le Dieu Très Haut a abrégé pour toi ce voyage. Pendant toutes les étapes et les routes que tu as parcourues, tu n'avais rien dans ta conscience ni dans ton imagination t'indiquant le chemin et le but*. On t'a apporté et tu vois clairement que tu es arrivé ; de même, on t'amènera à cent autres mondes différents. Ne nie pas ces prodiges ; si on t'en informe, accepte-le.

A 'Omar (Dieu soit content de lui !) on offrit une coupe pleine de poison[211]. Il demanda : « A quoi cette coupe sert-elle ? » On lui dit : « C'est pour tuer discrètement quelqu'un ; on lui en donne un peu, et il meurt secrètement. S'il existe un ennemi qu'on ne puisse pas tuer avec le sabre, avec un peu de ce poison on le tue en cachette. » Il répondit : « C'est une excellente chose que vous m'avez apportée. Donnez-le moi que j'en boive, car il y a en moi un grand ennemi qu'on ne peut tuer à coups de sabre, et il n'existe pas dans le monde pour moi de pire ennemi que lui. » Ils dirent : « Il ne faut pas boire tout d'un coup. Une goutte suffit. Cette coupe suffit pour cent mille personnes. » 'Omar dit : « Cet ennemi non plus n'est pas une seule personne, mais comme mille ennemis, et il a renversé cent mille personnes. » Il prit la coupe et la but d'un coup. Les gens qui étaient là devinrent tous musulmans et dirent : « Ta religion est vraie. » 'Omar dit : « Vous êtes tous devenus musulmans, mais cet ennemi impie ne l'est pas encore devenu. » L'intention de 'Omar n'était pas

---

* Tu es arrivé de la non-existence à l'existence/Dis-moi de quelle façon tu es venu ? Tu es arrivé ivre/Les chemins que tu as parcourus tu ne t'en souviens pas./Mais je te dévoilerai un mystère :/Bouche-toi les oreilles et ensuite écoute-moi/Laisse là l'intelligence et ensuite comprends-moi./Non, je ne te le dirai pas : tu es encore sans maturité/Tu es au printemps tu n'es pas arrivé à l'été.

la foi du commun des hommes. Il avait aussi cette foi-là, mais il possédait en plus celle des véritables croyants *(sadiq)* ; son but était la foi des prophètes et des élus ; il espérait la véritable certitude.

La renommée d'un lion s'était répandue dans le monde entier. Par curiosité, un homme vint de très loin dans le fourré où il se trouvait. Pour voir le lion, il passa une année à parcourir les étapes ; arrivant au fourré, il vit de loin le lion ; il resta sur place sans pouvoir avancer. On lui dit : « Enfin, tu as parcouru un long chemin pour le plaisir d'apercevoir le lion ; or, le lion a une caractéristique : si quelqu'un s'avance vers lui sans peur et le caresse avec tendresse, le lion ne lui fait pas de mal ; mais si quelqu'un a peur de lui, il se fâche, et parfois le tue, à cause des soupçons qu'il éprouve. » Ils dirent encore : « Puisqu'il en est ainsi, que tu as passé une année à courir les routes et que maintenant tu es arrivé près du lion, pourquoi rester immobile ici ? Avance d'un pas. » Personne n'eut l'audace de s'avancer. L'homme dit : « C'était facile de parcourir de si longues distances ; mais maintenant je ne peux avancer d'un pas. » Le but de 'Omar, de cette foi, concernait ce pas : avancer d'un pas vers le lion ; très rares ceux qui franchissent ce pas. Il n'est le fait que d'une élite et des amis proches de Dieu. Les autres pas sont des traces de pas. Cette foi n'appartient qu'aux prophètes qui renoncent à leur vie propre.

Un ami est une bonne chose, car il croît et prend vie en pensant à l'ami. Il n'est pas étonnant que Majnûn prît des forces en pensant à Laylâ et qu'il s'en soit nourri. Quand penser à un bien-aimé terrestre donne tant de forces et d'effets, quoi d'étonnant que l'Ami divin octroie la force à Son ami dans la présence et dans l'absence ? Ce n'est pas une simple imagination ;

c'est l'âme de toutes les vérités et on ne peut l'appeler imagination.

Le monde se fonde sur l'imagination[212]. Tu crois que ce monde-ci est réel parce que tu le vois et qu'il est tangible, tu appelles imagination toutes les réalités profondes *(mâni)* auxquelles ce monde est subordonné. C'est le contraire (qui est exact). L'imagination est ce monde-ci et la Réalité peut créer cent mondes semblables, qui pourrissent, se détériorent et s'anéantissent ; elle peut créer encore un monde meilleur qui ne vieillit pas, qui est loin d'être nouveau ou vieux ; c'est ce qui en dépend qui a la qualité d'être vieux ou nouveau. Celui qui a créé ces deux choses est loin d'elles et supérieur à elles*. Un architecte projette dans sa pensée une maison et s'en fait des images : il imagine sa longueur, sa largeur, l'estrade, la cour. Ces images ne sont pas l'imagination : la réalité sort de cette imagination et en dépend. L'homme qui n'est pas architecte et qui élabore en pensée formes et images, use de l'imagination ; selon la coutume, les gens disent à cette personne qui n'est pas architecte et ne connaît pas cet art : « Tu te fais des imaginations. »

27

Il vaut mieux ne rien demander au *faqîr* ; sinon les questions l'exciteraient et l'obligeraient à créer des mensonges. Pourquoi ? Lorsqu'un homme charnel lui pose une question, il doit lui répondre, et sa réponse

---

* Le Roi de l'Amour à chaque instant octroie deux mille rayons. Je ne désire de Lui rien d'autre que voir Sa beauté.

ne peut pas être ce qu'elle devrait être, car l'auditeur n'est ni digne ni capable de recevoir pareille réponse ; une telle bouchée n'est pas pour une telle bouche et de telles lèvres. Le *faqîr,* selon la capacité et la destinée de son auditeur, devrait donner une réponse mensongère pour s'en débarrasser. Bien que tout ce que dit le *faqîr* soit vrai, la réponse, comparée à la vérité, est mensongère ; pour l'auditeur, cette réponse est même supérieure à la vérité.

Un derviche avait un novice qui récoltait pour lui des aumônes. Un jour, il rapporta comme aumône à son maître un repas. Le derviche mangea le repas, et la nuit, il fit des rêves érotiques. Il demanda à son disciple : « De chez qui as-tu apporté ces mets ? » Il répondit : « Une belle fille me les a donnés. » Le derviche dit : « Dieu sait que je n'ai pas fait de tels rêves depuis vingt ans ; c'est l'effet de ce repas. » Le derviche doit éviter de manger des aliments venant de n'importe qui, car il est sensible et les choses lui apparaissent et l'impressionnent, comme une tache noire qui apparaît sur un habit, blanc et immaculé. Sur l'habit noirci depuis des années par la saleté, on ne voit pas mille souillures et taches de graisse. Aussi, le derviche doit-il se garder de manger les aliments des hommes injustes ou de ceux qui commettent des actes impurs et charnels ; car ces aliments agissent sur lui et l'imprègnent de pensées mauvaises : les mets donnés par la jeune fille ne lui suscitèrent-ils pas un rêve érotique ? Dieu sait mieux !

28

Les prières des chercheurs de Dieu et des pèlerins mystiques *(sâlekîn)* consistent à faire des efforts et à être soumis à Dieu. Le temps départi à chaque chose est pour eux comme un gardien qui les oblige par habitude à se consacrer à une occupation déterminée. Si on se lève de bon matin, cette heure-là est préférable pour la prière, car l'âme est plus paisible et plus pure. Chacun s'adonne à cette sorte de service de Dieu selon la capacité de son âme noble. « *Nous sommes répartis en plusieurs rangs, et notre emploi est de louer le Tout-Puissant*[213]. » Il y a cent mille rangs ; plus les gens sont purs, plus on les met en avant, moins ils le sont, plus on les met en arrière*. « *Placez-les en arrière comme Dieu les a placés*[214]. »

Cette histoire est longue, et l'on ne peut remédier à cette longueur**. Quiconque abrège cette histoire abrège sa propre vie, hormis « celui que Dieu a préservé ». Quant aux prières de ceux qui sont parvenus à l'union mystique, — je parle selon la compréhension des gens — elles sont telles que, le matin, les âmes saintes, les anges purs et ceux « *que Dieu Seul connaît*[215] » dont le nom est caché aux hommes par l'extrême jalousie (de Dieu) viennent leur rendre visite***. « *Tu vois les gens entrer dans la religion de Dieu*[216] » et « *les anges entrent chez eux par toutes les*

---

* Ma beauté au visage de lune possède cent mille miroirs ; vers chaque miroir elle tourne sa face, et l'âme apparaît en lui.

** L'histoire de ce cœur bouleversé est longue, ne l'interroge pas. Ne lui demande pas ce qu'il a subi dans les chaînes de ces tresses.

*** Mes saints qui sont sous Mon dais, sauf Moi, nul ne les connaît, ils viennent les saluer et leur rendre visite.

portes[217] ». Tu es assis à côté d'eux, tu ne les vois pas ni n'entends leurs discours, salutations, rires. Ce n'est pas étonnant qu'un malade aux approches de la mort voie des images *(hyalât)* et que celui qui se trouve auprès de lui n'en soit pas conscient et n'entende pas ce qui est dit. Les réalités sont mille fois plus subtiles que ces imaginations et, avant qu'on ne soit tombé malade, on ne les voit ni ne les entend. A plus forte raison, on ne voit pas ces réalités si on n'est pas « *mort avant de* mourir[218] ».

Le visiteur qui connaît bien les états spirituels des saints et leur grandeur et tous ceux qui, à l'aube, depuis les anges jusqu'aux esprits purs, sont venus chez eux, celui-là se livre à de longues attentes avant d'entrer chez le sheikh qui prie, car son intrusion dérangerait ce dernier*. De même, les pages se présentent chaque matin à la porte du palais du roi ; selon la consigne, chacun est désigné pour un endroit défini et un service précis, à chacun son obligation. Certains ont des services à rendre loin du regard du roi, seuls les serviteurs du roi voient qu'un tel a accompli son service. Si l'un d'entre eux devient lui-même roi, il intimera l'ordre à ses pages de venir de tous côtés à son service, car il a échappé à la servitude. Il est parvenu à : « *Imitez les perfections de Dieu*[219] ». Il est parvenu à : « *Je suis pour lui l'ouïe et la vue*[220]. » C'est là une étape très difficile. La qualifier de sublime est insuffisant** ; car sa sublimité est au-delà de l'expression. Si un peu de sa

---

* La garde et le service de chacun dépendent de sa capacité et de son rang, et il peut en changer.

** Même si elle a cent profondeurs, qu'est-elle alors — Pour pouvoir toucher ouvertement de la main Son voile ?

sublimité était manifestée, il ne resterait ni lettres, ni sons, ni main, ni force. Par la puissance des armes de lumière, la cité de l'existence serait détruite. « *Les rois, quand ils entrent dans un village, le ruinent*[221]. » Quand un chameau entre dans une cabane*, celle-ci est détruite ; mais, dans cette destruction, il y a mille trésors.

Le trésor se trouve dans la ruine,
le chien reste un chien dans les lieux prospères[222].

Comme nous avons exposé longuement les étapes des pèlerins *(sâlek)*, que devrions-nous dire pour les étapes de ceux qui sont parvenus à l'union *(wasl)* ? L'explication de cette dernière étape est infinie. (L'autre a une fin.) Le but des *sâlekîn* est l'union ; le but des gens parvenus à l'union, que devrait-il être ? Cette union ne peut pas comporter de séparation. Aucun raisin mûr ne redevient vert, aucun fruit mûr ne redevient sans maturité.

Je juge impur de parler avec les gens,
mais comme il s'agit de toi, je fais de longs discours**.

Dieu sait que je n'allonge pas ce discours, je l'abrège.

---

* Une petite case de souris.

** Cette pierre qui s'est transformée en joyau ne redevient pas pierre. Ce *Nafs* qui a atteint à la maîtrise ne recommence pas à inciter au mal.

Je bois du sang, et tu supposes que c'est du vin,
tu prends l'âme, et tu supposes que tu l'as donnée[223].

Celui qui abrège ce discours est comme quelqu'un qui a quitté le droit chemin et s'est hasardé dans un désert dangereux, en (croyant) que tel arbre est proche.

29

Le chrétien Al-Jarrâh dit : « Un certain nombre des compagnons du Sheikh Sadr-ud-Dîn[224] ont bu avec moi et m'ont dit : « Jésus est* Dieu, ainsi que vous l'affirmez. Nous admettons que c'est la vérité ; mais nous le dissimulons et le nions afin de préserver la communauté. »

Le Maître dit : « L'ennemi de Dieu a menti ! Dieu nous préserve ! Ce sont là paroles d'ivrogne enivré du vin de Satan, l'égaré**, le méprisé, le méprisant, chassé de la présence de Dieu. Comment se pourrait-il qu'un homme faible, fuyant de place en place à cause de la ruse des juifs, dont la stature était moindre de deux mètres, soit Celui qui maintient les sept cieux et les sept terres, quand on sait que tout ciel et toute terre ont chacun une épaisseur de cinq cents années et que la distance qui sépare un ciel d'un autre ciel et une terre d'une autre terre a elle aussi cinq cents années ? Sous le Trône de Dieu, il y a un océan dont la profondeur est semblable ; Dieu a un ange aux chevilles duquel cet océan arrive. Il y a de nombreuses autres immensités.

---

* L'esprit de Dieu, c'est-à-dire...

** Celui qui égare.

Comment ta raison accepterait-elle que Celui qui meut et gouverne tous ces univers ait la plus faible des formes ? En outre, avant Jésus, est Celui qui était le Créateur des cieux et de la terre — qu'Il soit loué, au-delà de ce qu'affirment ceux qui font le mal ! »

Le chrétien dit : « La poussière est retournée à la poussière et l'esprit pur à l'esprit pur. »

Le Maître dit : « Si l'esprit de Jésus était Dieu, où est parti son esprit ? L'esprit retourne seulement à son origine et son Créateur. S'il était lui-même l'origine et le Créateur, où est-il parti ? »

Le chrétien dit : « C'est ainsi que nous l'avons appris et nous l'avons accepté pour notre religion. »

Je dis : « Si tu as trouvé et hérité en patrimoine de ton père de l'or faux, noir et corrompu, ne le changeras-tu pas pour de l'or pur, de bon aloi, et net de toute scorie ? Prendras-tu cet or, disant : « Nous l'avons trouvé ainsi » ? Tu as hérité de ton père une main paralysée, tu as trouvé un remède et un médecin pour guérir cette main. Tu n'acceptes pas le remède, disant : « J'ai trouvé ma main ainsi, paralysée, et je ne désire pas la changer » ? Tu as trouvé de l'eau salée dans une ferme où ton père est mort et où tu as été élevé. Puis on t'a conduit vers une autre ferme où l'eau est douce, où les plantes sont délicieuses, et les habitants sains. Tu ne désires pas te rendre dans cette autre ferme et boire de l'eau douce, qui te débarrasserait de toutes les maladies et indispositions ? Diras-tu : « Nous avons trouvé cette ferme avec son eau salée porteuse de maladies, et nous conservons ce que nous avons trouvé » ? Non, jamais celui qui est doué de raison et de bon sens n'agira ainsi. Dieu le Très Haut t'a octroyé une raison différente de celle de ton père, une vue autre, un discernement

propre. Ne laisse pas inactifs ta vue et ton intelligence, et ne suis pas un jugement qui t'égare.

Le père de Yûtâsh*[225] était cordonnier. Lorsqu'il parvint chez le sultan et apprit le savoir-vivre des rois et le métier des armes, que le sultan lui eût conféré de hautes dignités, jamais il ne dit : « Mon père était cordonnier et je ne veux pas de ce rang ; mais donne-moi, ô sultan, une boutique dans le souk des cordonniers, afin que je puisse pratiquer mon métier. » Même un chien, malgré toute sa bassesse, quand il a appris à chasser, et est devenu le chasseur du roi, oublie tout ce qu'il avait fait avec son père et sa mère, et refuse de retourner aux tas d'ordures, aux ruines, et aux charognes.

Au contraire, il suit les chevaux du roi et court après le gibier. Tel le faucon : quand le sultan l'a dressé, jamais il ne dit : « Nous avons hérité de nos pères des montagnes désolées et l'habitude de manger du cadavre. Nous nous désintéressons du tambourin du sultan et de sa chasse[226]. »

Si l'intelligence de l'animal lui permet de choisir, c'est une aberration épouvantable qu'un homme supérieur à toutes les créatures de la terre par la raison et le discernement soit inférieur à l'animal (dans son choix). Nous prenons refuge en Dieu contre de telles absurdités.

Il est certainement juste de dire que le Seigneur de Jésus (la paix soit sur lui) a honoré Jésus et l'a amené auprès de Lui, afin que celui qui le sert serve le Seigneur, et celui qui lui obéit obéisse au Seigneur. Mais, étant donné que Dieu a envoyé un prophète plus grand que Jésus et a manifesté par sa main tout ce qu'Il avait

---

* Bûdâsh.

manifesté par la main de Jésus et davantage, il est nécessaire de suivre le Prophète ultime pour l'amour du Dieu Très Haut, non pour l'amour du Prophète lui-même, ni pour l'adorer, mais pour Dieu, et de n'aimer un autre que Dieu que pour l'amour du Dieu Très Haut. C'est en ton Seigneur qu'est l'aboutissement : tu n'aimes pas une chose pour elle-même, et tu ne la cherches pas pour elle-même, jusqu'à ce que tu aboutisses à Dieu et L'aimes pour Lui-même.

Vêtir la Ka'ba, c'est un caprice.
Ma Maison est un revêtement suffisant pour la Ka'ba*[227].

Le kohl appliqué aux yeux n'a pas la même nature que la noirceur des yeux. De même que des vêtements usés et des haillons dissimulent l'élégance de la richesse et du rang, de même de beaux habits et d'élégants vêtements dissimulent la beauté et la perfection des *faqîrs*. Quand les vêtements du *faqîr* sont usés et déchirés, alors son cœur est ouvert.

30

Il y a une tête qui s'orne d'un bonnet doré ; et une tête dont la beauté des boucles est dissimulée par un bonnet doré et une couronne incrustée de pierreries. Car les boucles des beautés attirent l'amour ; là est le trône des cœurs ; la couronne dorée est objet inanimé ; celui qui la porte est le bien-aimé du cœur. Nous avons

* La beauté.

cherché l'anneau de Salomon (la paix soit sur lui), et l'avons trouvé dans la pauvreté. Nous avons trouvé le repos dans cette beauté, et rien d'autre ne nous satisfaisait.

Eh ! bien, en cela je suis passé maître ; depuis l'enfance, c'était là mon occupation. Je sais que cela enlève tous les obstacles et brûle tous les voiles ; c'est l'origine de tous les actes de soumission ; ce qui reste n'est qu'accessoire*. Si tu ne coupes pas la gorge d'un mouton, à quoi sert-il de souffler dans ses pattes ? Le jeûne conduit à l'annihilation, qui est le sommet de tous les plaisirs. « *Dieu est avec les patients*[228]. »

Toutes les boutiques qui sont dans le bazar, la boisson, les marchandises, n'importe quel métier, l'origine de toutes ces occupations se trouve dans le besoin caché dans l'âme humaine ; avant que le besoin de ces pratiques ne surgisse, cette origine ne se manifeste pas ni n'apparaît. De même, chaque communauté, chaque religion, chaque prodige, chaque miracle ainsi que les états des prophètes — tout a une origine dans l'âme humaine ; avant que le besoin n'en surgisse, cette origine ne se manifeste ni n'apparaît.

« *Nous avons dénombré toutes choses dans un guide clair*[229]. » On dit : « Est-ce que l'agent du bien et du mal est un ou deux ? » Il répondit : « Au moment de l'hésitation, ils s'opposent l'un à l'autre, ils sont donc nécessairement deux ; car une seule personne ne s'oppose pas à elle-même. Pour cette raison, le mal est inséparable du bien — le bien étant le renoncement au mal, et le renoncement au mal sans le mal est impos-

---

* Nous avons trouvé l'étendard de la pauvreté mystique *(Faqr)* dans le dénuement — C'est la mendicité qui nous a donné plus de gloire que n'en ont les rois du monde.

sible : s'il n'existait pas la tentation du mal, il n'existerait pas d'abandon du mal — pour cette raison, ils ne sont pas deux. Les Mages disent que Yazdan est le créateur des choses bonnes, et qu'Ahriman est le créateur des choses mauvaises et répréhensibles. A ceci nous répliquons que ce qui est désirable n'est pas séparé de ce qui est répréhensible, car le désirable ne peut être conçu sans le répréhensible : le désirable est l'absence du répréhensible ; et l'absence du répréhensible sans répréhensible est impossible. La joie est la cessation du chagrin, et la cessation du chagrin sans chagrin est impossible. Ils sont une seule et même chose indivisible.

Je dis : « Avant qu'une chose disparaisse, son utilité n'apparaît pas. Telle une parole : avant que ses lettres ne s'anéantissent, elle ne s'exprime pas et son utilité ne parvient pas à l'auditeur. Quiconque médit de *l''âref*, en réalité, en fait la louange ; car *l''âref* s'enfuit loin d'un certain attribut dont le blâme pourrait retomber sur lui ; *l''âref* est hostile à cet attribut ; celui qui dit du mal de cet attribut dit du mal de l'ennemi de *l''âref* et le loue ; car *l''âref* s'enfuit loin d'un attribut aussi blâmable ; celui qui fuit le blâmable est à louer. « Les choses deviennent manifestes par leurs opposés ». En réalité, *l''âref* sait que celui qui le critique n'est pas réellement son ennemi et son censeur.

Je suis comme un jardin riant, entouré d'un mur, et sur ce mur il y a des saletés et des épines. Le passant ne voit pas le jardin, il voit le mur sale et en dit du mal. Pourquoi le jardin serait-il fâché contre lui ? Cette médisance est à son propre détriment ; car il lui faut supporter le mur avant d'arriver au jardin. Ainsi, critiquant le mur, il reste loin du jardin ; il a donc préparé sa propre destruction. C'est pourquoi le Prophète (sur

lui la bénédiction de Dieu !) a dit : « Je ris en tuant »[230]. C'est-à-dire : « Je n'ai pas d'ennemi — pour être courroucé en le châtiant ». Il tue l'incroyant d'une certaine façon, afin que l'incroyant ne se tue pas lui-même de cent façons. C'est pourquoi il rit en tuant. »

31

Le *Shahna* (préfet de police) cherche toujours les voleurs pour les capturer et les voleurs cherchent toujours à lui échapper. Ce serait chose étrange que les voleurs cherchent le *Shahna* et s'efforcent de le capturer et de s'en saisir.

Dieu le Très Haut dit à Bâyazîd : « O Bâyazîd, que veux-tu ? » Bâyazîd répondit : « Je veux ne pas vouloir[231] ». Pour l'homme, il n'existe que deux états : il veut, ou il ne veut pas. Ne pas vouloir, ce n'est pas une caractéristique de l'homme : cela signifie qu'il est vide de lui-même et qu'il a totalement cessé d'exister. S'il avait continué à exister, il aurait continué à vouloir ou ne pas vouloir. Dieu le Très Haut voulait le rendre sheikh parfait, afin qu'en lui n'existe ni dualité ni séparation, et qu'en lui l'union et l'unification *(ittihâd)* s'accomplissent totales*. Toutes les peines** proviennent de ce que tu désires l'inaccessible. Si tu ne désires pas, il n'y a pas de souffrance. Les hommes sont divers et ont différents degrés dans cette Voie. Certains, après efforts et peines, parviennent à un degré où ils ne réalisent pas ce qu'ils désirent dans leur for intérieur et

---

* Et qu'ainsi il parvienne à ce noble rang *(maqâm)*.

** De l'homme.

dans leur pensée. Ceci est dans les possibilités de l'homme. Mais ce qui est impossible c'est que, dans leur for intérieur, l'incitation au désir et à la pensée ne se produise pas ; une telle tentation ne disparaît que dans le ravissement en Dieu.

« *Dis : la vérité est venue et l'erreur a disparu*[232] ». « *Entre, ô croyant, ta lumière a éteint mon feu*[233]. » Comme le croyant est tout entier foi véritable, il fait ce que Dieu veut, soit qu'il ait ou qu'il n'ait pas de ravissement en Dieu*.

On dit qu'après Mostapha (le salut sur lui) et les prophètes (le salut sur eux), la révélation *(wahy)* ne descendra plus : pourquoi ne le ferait-elle pas ? Elle descend, mais on ne l'appelle pas révélation. Ce qu'il dit (le prophète) : « *Le croyant voit avec la lumière de Dieu*[234] », comme il voit avec la lumière de Dieu, il voit tout, le commencement et la fin, l'absent et le présent ; sinon, comment quelque secret pourrait-il se dérober face à la lumière de Dieu ? S'il en était ainsi, cette lumière ne serait pas la lumière de Dieu. C'est là *wahy*, bien qu'on ne l'appelle pas révélation**.

Lorsque 'Othman (Dieu soit satisfait de lui) devint calife[235], il monta en chaire ; les gens attendaient ce

---

* Car il est devenu hors de lui-même et immergé en Dieu et son existence n'est pas restée. Noé dit aux rebelles : « Moi, je ne suis pas ce moi. »

Moi, je suis déjà mort, c'est par l'Ami que je vis.
Puisque je suis mort quant aux attributs humains.
C'est Dieu qui est devenu mon ouïe, et la perception de ma vue.
Si c'est la prétention qui me fait dire en cet instant que je ne suis pas moi- même,
Alors, parler de la sorte est le fait d'un impie.

** C'est pour dissimuler au vulgaire que dans les discours/Les Soufis l'appellent le *wahy du* cœur.

qu'il allait dire. Il resta silencieux, regarda les gens, et fit descendre sur eux un tel état et une telle extase qu'ils n'osaient pas s'en aller ; ils perdirent conscience les uns des autres, et ne savaient plus où chacun était assis ; de telle manière qu'avec cent sermons et prônes, pareil résultat n'aurait pas été atteint. Ils en tirèrent des profits et découvrirent des mystères qu'ils n'auraient pas découverts avec plusieurs actions et sermons. Jusqu'à la fin de la séance, ils regardaient ainsi et ne disaient rien ; quand 'Othman voulut descendre, il dit : « Pour vous, un Imam efficace vaut mieux qu'un Imam éloquent. » Il dit vrai, car le but des paroles est d'être utiles, d'émouvoir et de conduire à la conversion des mœurs. Sans qu'il parlât, le profit était immense. Ce qu'il a dit était la vérité pure. Revenons à ce qu'il a dit : « Un Imam efficace » *(fa'âl)* : lorsqu'il était sur la chaire, il n'a rien fait en apparence qu'on pût voir ; il n'a pas fait de prière, il n'est pas allé en pèlerinage, il n'a pas fait d'aumône, de *dhikr,* pas même de sermon ; nous savons donc que l'action et l'efficacité ne sont pas seulement cette forme apparente ; ces formes apparentes sont la forme extérieure de l'action, et la véritable action est l'âme de l'action.

Le Prophète (le salut sur lui) a dit : « *Mes compagnons sont comme les étoiles, chacun d'entre eux que vous suivez vous conduira*[236]. » Quelqu'un regarde l'étoile et poursuit sa route. L'étoile lui parle-t-elle ? Non, mais dès qu'il la regarde, il distingue le bon chemin de la mauvaise route et il arrive au but. De même, il est possible que tu regardes le saint de Dieu, et qu'il te transforme sans parler ni discuter : le but est atteint, et tu es arrivé à la demeure de l'union.

Celui qui désire me voir doit me regarder,

or, ma vue est un avertissement pour celui qui suppose que le désir est facile[237].

Dans le monde, rien n'est plus difficile que de supporter l'impossible. Tu as lu un livre correctement, avec la vocalisation juste. Quelqu'un est assis à côté de toi, et lit mal le même livre. Peux-tu le supporter ? Ce n'est pas possible. Mais, si tu ne l'avais pas lu, pour toi ce serait égal, qu'il lise mal ou bien, étant donné que tu ne pourrais pas discerner ce qui est exact de ce qui ne l'est pas. Donc, supporter l'impossible exige un grand effort.

Les prophètes et les saints ne fournissent-ils pas de grands efforts ? Leur premier effort fut de tuer leur âme concupiscente et de renoncer aux désirs : c'est là la grande guerre *(Jihâd akbar) ;* comme ils sont arrivés et se sont unis à Dieu, comme ils demeurent dans la station *(maqâm)* de la sécurité, ce qui était faux ou juste est devenu pour eux évident. Ils distinguent et voient ce qui est juste et ce qui est faux. Ils font encore de grands efforts, parce que toutes les actions des créatures sont injustes ; ils le voient et le supportent : car s'ils ne le supportaient pas, ils ne parleraient que du mal que font les gens, et personne ne resterait chez eux et personne ne leur donnerait le salut musulman. Dieu le Très Haut leur a accordé la magnanimité et une grande patience pour supporter : sur cent défauts ils parlent d'un seul, afin de ne pas rendre la vie difficile pour celui qui regorge de défauts. En outre, ils le louent, comme si ses travers étaient justes, afin qu'un à un ses défauts disparaissent.

Tel l'instituteur qui apprend l'écriture à un enfant. Quand il parvient à écrire une ligne, l'enfant la montre

à son maître. Pour l'instituteur, tout ce que l'enfant a écrit est de travers, mais, par artifice et avec indulgence, il lui dit qu'il écrit bien. « Bravo ! Bravo ! Tu as seulement mal écrit cette lettre qu'il faut écrire ainsi ; et tu as aussi mal écrit cette autre lettre. » Il critique ainsi quelques lettres et montre à l'enfant comment il fallait les écrire ; il lui fait des compliments pour le reste, afin que son cœur ne soit pas affligé, et que par ces louanges sa faiblesse disparaisse. De cette façon, au fur et à mesure, il l'aide à apprendre.

Si Dieu le Très Haut le veut, nous espérons qu'Il rendra possible pour l'émir la réalisation de ses desseins, de tout ce qu'il a dans le cœur, ainsi que tous les bonheurs qu'il ne peut désirer faute de pouvoir les imaginer : nous espérons que tous ces désirs se réaliseront. Quand toutes ces faveurs lui parviendront, il aura honte des désirs et des souhaits qu'il formait auparavant : « Alors que ces choses sont à portée de main et que j'ai tant de richesses et de prospérité, qu'il est étrange que j'aie souhaité de telles choses ! »

Le don véritable ne traverse même pas l'imagination de l'homme ; car tout ce qui défile dans son imagination est proportionnel à son intention *(himmat)* et à sa valeur. Mais le don de Dieu est à la mesure de la puissance de Dieu. Le don est ce qui est digne de Dieu ; et non de l'imagination et de l'intention de la créature. « *Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, et qui n'est pas passé dans le cœur de l'homme*[238]. »

Tout ce que tu attends de Mes dons, les yeux l'ont vu, les oreilles l'ont entendu et dans les cœurs leur espèce était figurée. Mais Mes dons transcendent toutes choses.

32

L'attribut de la certitude est le sheikh parfait, et les intuitions bonnes et justes sont ses disciples : selon les degrés, les intuitions sont plus ou moins fortes. Plus une intuition est forte, plus elle est proche de la certitude et d'autant éloignée de la négation. « *Si la foi** *d'Abû Bakr était pesée*[239]... » Toutes les intuitions justes sont allaitées par la certitude, puis elles croissent, et le signe de cet allaitement et de cette croissance est l'augmentation de l'intuition par la connaissance et l'action, afin qu'elle devienne certitude et s'anéantisse totalement dans la certitude. Si elle change en certitude, l'intuition disparaît : tous les sheikhs et les disciples apparus dans le monde des corps sont les figures du sheikh de la certitude et de ses disciples. C'est la preuve que ces figures se transforment époque après époque, siècle après siècle, tandis que le sheikh de la certitude et ses enfants qui sont les intuitions sont affermis dans le monde et dans le déroulement des âges et des siècles, sans changement.

Il existe aussi des intuitions fautives, erronées, viles, elles sont chassées par le sheikh de la certitude. Chaque jour, elles s'éloignent davantage de lui et sont refoulées en arrière ; car chaque jour elles croissent et augmentent la mauvaise intuition. « *Dans leurs cœurs, il y a une maladie, et Dieu augmente cette maladie*[240]. »

Les seigneurs mangent des dattes et les captifs des épines. Dieu le Très Haut a dit : « *Ne voyez-vous pas le chameau*[241] ? » « *Sauf celui qui fait pénitence et croit et fait le bien*[242] », « *pour ces gens, Dieu transforme les mauvaises actions en bonnes actions*[243]. »

---

* De mes compagnons.

Tout ce qu'on a appris en matière de corruption des intuitions se transforme maintenant en amélioration des intuitions.

Tel un voleur intelligent qui, repenti, est devenu préfet de police *(shahna)*. Toutes les ruses de vol qu'il commettait se transforment dès lors en bien et en équité, et il l'emporte sur les autres préfets qui n'avaient pas été voleurs ; car ce *shahna* qui a commis des vols connaît bien la manière d'agir des voleurs. Un tel homme, s'il devenait sheikh, serait parfait, le meilleur de tous et le guide de son époque.

33

Ils ont dit : « Eloigne-toi de nous et ne nous approche pas. »
Comment puis-je m'éloigner de toi, puisque tu es mon besoin[244] *?*

Il faut comprendre clairement que chacun, où qu'il se trouve, est inséparablement lié à son propre besoin. Chaque créature est auprès de ce dont elle a besoin, et lui est constamment attachée. « Son besoin est plus proche de lui que son père et sa mère ; il lui est lié. » Ce besoin est sa chaîne, qui le tire de-ci de-là comme une bride. Il est impossible que quelqu'un s'attache lui-même à une chaîne, alors qu'il désire échapper aux entraves ; il est impossible à celui qui veut se libérer de chercher à se faire enchaîner. Nécessairement, c'est une autre personne qui l'a enchaîné. Quelqu'un qui est à la recherche de la santé ne peut se rendre malade, car il est impossible d'être à la fois à la recherche de la maladie et de la santé.

Comme il est auprès de son propre besoin, il sera auprès de celui qui satisfait à ce besoin ; s'il est constamment attaché à sa propre bride, il sera constamment attaché à celui qui tire sa bride. A moins que son regard ne soit fixé sur la bride : là il perd toute valeur et n'est plus digne de respect ; mais si son regard était fixé sur celui qui tire la bride, il se serait libéré de ses chaînes ; ne compterait plus que celui qui tire la bride. On l'avait attaché à la bride pour le forcer à marcher dans le sillon de celui qui l'avait attaché ; son regard n'est pas fixé sur lui, aussi « *Nous le marquerons au museau*[245]. »

Nous fixerons une bride à son nez, et nous le tirerons contre son gré, car sans bride il ne nous suit pas.

Ils disent : « Est-ce qu'après quatre-vingts ans un homme doit jouer ? »
Je dis : « Est-ce qu'on doit jouer avant quatre-vingts ans[246] *? »*

Dieu le Très Haut, par Sa grâce, octroie aux vieillards une ardeur juvénile dont les jeunes gens n'ont pas idée. Cette ardeur juvénile apporte au vieillard une fraîcheur qui le fait sauter, rire, et lui donne le désir de jouer, car il voit le monde d'un œil neuf ; il ne s'en trouve pas blasé. Quand un vieillard voit le monde renouvelé, il désire jouer, il saute, il rajeunit.

Noble est la vieillesse si, tandis que les cheveux blanchissent,
le coursier de la gaieté prend le mors aux dents.

La majesté de la vieillesse* provient du printemps de la majesté divine, l'automne de la vieillesse ne la supplante pas. L'automne abandonne sa nature automnale. Il n'y a jamais de faiblesse dans le printemps de la grâce divine ; de même, chaque fois que tombe une dent, le sourire du printemps divin s'affaiblit, chaque fois qu'un cheveu blanchit, la fraîcheur de la grâce divine ternit, chaque fois que la pluie d'automne verse une larme, le jardin des vérités s'assombrit. Que le Dieu Très Haut soit exalté au-delà de tout ce que disent les oppresseurs !

34[247]

Je l'ai vu sous la forme d'un animal sauvage, et sur lui était une peau de renard. J'ai cherché à le prendre ; il était sur un petit balcon, regardant les marches. Il

---

* Le texte de la nouvelle édition (p. 172) nous paraît préférable. C'est lui que nous traduisons dans ce passage. Voici la traduction de ce paragraphe d'après l'ancienne édition :

Donc, la majesté de la vieillesse est plus grande que la majesté divine. Car c'est au printemps que la majesté divine apparaît, et c'est à l'automne que la vieillesse l'emporte, sans abandonner sa nature automnale. Donc, la faiblesse du printemps est la grâce de Dieu ; car chaque fois que tombe une dent, le sourire du printemps divin s'affaiblit ; chaque fois qu'un cheveu blanchit, la fraîcheur de la grâce de Dieu est perdue, à chaque larme de la pluie d'automne, le jardin des Vérités s'assombrit. Dieu soit exalté au-delà de tout ce que disent les oppresseurs !

leva les mains et sauta*. Ensuite, j'ai vu Djalâl de Tabrîz près de lui sous la forme d'une hermine** qui s'effraya. Je l'attrapai au moment où elle voulait me mordre. Alors, je mis sa tête sous mes pieds et la tordis si fort que tout ce qui était dans son corps est sorti. Je regardai la beauté de sa peau, et je dis : « Elle est digne d'être remplie d'or, de pierreries, de perles, de rubis, et de choses plus précieuses encore. » Puis je dis : « J'ai pris tout ce que je voulais, donc va-t-en, ô toi qui vas où tu veux, et saute*** dans la direction que tu juges bonne. »

En vérité, il sauta**** par crainte d'être vaincu, mais dans la défaite était son bonheur. Sans nul doute avait-il la même subtilité que les corps célestes (météorites) ; ces choses avaient pénétré son cœur, et il voulait tout apercevoir. Il a choisi ce chemin et s'est efforcé de s'y tenir, et d'y prendre plaisir, mais il ne put y rester. Car *l''âref* est dans une telle situation qu'on ne peut le leurrer par des pièges qui ne conviennent même pas pour capturer le gibier. S'il est correct et droit, alors *l''âref* est libre de le saisir de telle façon qu'il n'est possible à personne de le saisir, excepté s'il y consent.

Tu t'es assis en embuscade, à l'affût de ce gibier ; celui-ci te voit, voit également ta cachette et ta ruse, et il est libre de choisir. Les voies qu'il traverse ne sont pas barrées, et il ne traverse pas le lieu de ton embuscade. Il passe seulement par les voies qu'il a choisies, et « *la terre de Dieu est vaste*[248]. » « *Personne ne peut*

---

* Parla.
** Un reptile.
*** Suis.
**** Suivit.

embrasser quoi que ce soit de Sa connaissance, excepté ce qu'Il veut[249]. »

En outre, une fois dites ou comprises, ces subtilités perdent leur qualité et se corrompent à ton contact. De même, toute chose dite ou comprise par *l''âref,* qu'elle soit pourrie ou bonne, ne reste pas telle quelle, mais devient autre, enveloppée et couverte par les grâces et les prodiges. Ne vois-tu pas comment le bâton fut enveloppé d'un manteau dans la main de Moïse, et que de sa nature de bâton rien ne resta ? De même, le pilier qui gémissait[250] ; de même encore, le bâton dans la main du Prophète ; de même la prière dans la bouche de Moïse, et le fer dans la main de David [251], ainsi que les montagnes qui changèrent de nature [252] : toutes ces choses sont devenues autres. C'est ainsi que les subtilités et les prières, lorsqu'elles tombent dans la main d'un être obscur et charnel, ne restent pas ce qu'elles étaient.

Tant que dans ta nature existe un attachement à la vie,
la Ka'ba devient pour toi comme une taverne, malgré tes prières rituelles[253].

« *Le mécréant mange avec sept intestins*[254] » ; et l'ânon qu'avait adopté le balayeur ignorant mangeait avec soixante-dix intestins ; s'il avait mangé avec un seul, il aurait quand même mangé avec soixante-dix intestins ; car chaque partie d'un ensemble détesté est également détestable, comme chaque partie d'une totalité aimée est aimable. Si ce balayeur était ici, je me serais rendu auprès de lui et lui aurais donné un bon conseil, je ne serais pas parti de chez lui avant qu'il ait chassé et éloigné (l'ânon) : car il corrompt tout

ensemble sa religion, son cœur, son esprit et son intelligence. Il eût mieux valu qu'il l'eût poussé vers d'autres habitudes corrompues, par exemple les boissons alcoolisées et les chanteuses, car un maître dispensant la grâce aurait pu y remédier. Il a rempli la maison de tapis de prières — il eût mieux valu que dedans il fût enveloppé et brûlé, afin que le balayeur pût lui échapper, à lui et à sa méchanceté ! Car il corrompt sa confiance dans le maître qui dispense la grâce, il dit du mal de lui en sa présence, tandis qu'il se tait et détruit son âme. Il l'a leurré au moyen de rosaires, d'oraisons jaculatoires et de prières.

Puisse Dieu ouvrir un jour les yeux du balayeur, afin qu'il voie la perte subie et ce qui l'a éloigné de la miséricorde du maître qui dispense la grâce. Alors, il tranchera son cou de sa propre main, disant : « Tu m'as tué, en amoncelant sur moi mes péchés et mes mauvaises actions, comme on a vu dans les secrets dévoilés la malignité de mes actions et mes croyances mauvaises et rebelles, rassemblées derrière mon dos dans le coin de la maison. Moi, je les avais cachées au maître qui dispense la grâce, et les avais placées derrière mon dos, mais il aperçoit tout ce que je lui cache, et dit : « Que me caches-tu ? Par Celui dans la main de qui se trouve mon âme, si j'avais appelé ces images impies, elles se seraient avancées vers moi, une à une, visiblement, se dévoilant et m'informant de leur situation et de ce qui est caché en elles. »

Que Dieu sauve les opprimés de tels brigands qui barrent le chemin de Dieu par la (fausse) dévotion !

Les rois jouent au polo dans l'arène pour montrer aux gens de la ville qui ne peuvent se rendre sur le champ de bataille pour assister aux combats comment se battent ceux qui se lancent des défis et qui coupent

les têtes des ennemis en les faisant rouler comme les balles dans l'arène, comment on organise les charges, les attaques, les fuites. Donc, ce jeu dans l'arène est l'astrolabe des combats sérieux dans le champ de bataille. De même, pour les hommes de Dieu, la prière rituelle et le *samâ'* constituent un moyen de faire voir à ceux qui y assistent comment ils se conforment dans le secret aux commandements de Dieu et aux interdits qui leur sont particuliers. Le chanteur dans le *samâ'* est comme l'Imam dans la prière rituelle. Les fidèles le suivent. S'il chante lourdement, ils dansent lourdement, et s'il chante légèrement, ils dansent légèrement, faisant refléter (dans leur comportement extérieur) leur conformité intérieure avec celui qui donne les commandements et les défenses.

35

N'est-ce pas étonnant que les *hâfez* (qui savent le Qor'ân par cœur) ne comprennent pas les « états » des mystiques *('âref)* ? Comme Dieu le dit : « *N'obéis pas au jureur vil*[255] » (celui-ci est son propre délateur ; quand il dit : « N'écoute pas ce que dit telle personne », il agit de même avec toi), « *ce détracteur, semeur de calomnies, interdisant le bien*[256]... »

Le Qor'ân est un étrange magicien, rempli de zèle et ensorcelant, qui parle ouvertement à l'oreille de l'ennemi, afin qu'il comprenne sans saisir le sens caché et sans goûter le plaisir ; ou bien il fait disparaître aussitôt toute compréhension. « *Dieu a scellé*[257]. » C'est une grâce étrange que Dieu scelle l'oreille de celui qui entend sans comprendre, qui

discute sans comprendre. Dieu est plein de grâce, et Sa vindicte est pleine de grâce, et Son verrou* est plein de grâce. Pas comme ce verrou qu'on ouvre, car Sa grâce est indescriptible. Moi, si je me morcelle en mes parties constituantes, ce sera par Sa grâce infinie**, Sa volonté d'ouvrir le verrou et Son caractère d'ouvreur sans pareil.

Prenez garde, n'accusez pas la maladie et la mort à mon sujet, car ce sont des apparences : ce qui me tue, c'est Sa grâce et Son incomparabilité. Ce couteau ou ce glaive qu'on nous présente, c'est pour exorciser le mauvais œil des étrangers, afin que les yeux néfastes*** du profane et de l'impur ne perçoivent pas le secret de ce meurtre.

36

La forme est secondaire pour l'amour****, car sans l'amour* elle n'a pas de valeur. L'accessoire ne peut pas exister sans le principal. On ne parle pas de forme pour Dieu, car la forme est secondaire et on ne peut parler de lui à un niveau secondaire.

*****Quelqu'un dit : « L'amour**** sans forme non plus ne peut être représenté ni envisagé. Donc, il est secondaire par rapport à la forme. »

---

* Action.

** Son plaisir.

*** Souillés.

**** Le sens.

***** « Si la forme te fait défaut, considère que cela ne fait rien./Qu'importe le corps, puisque c'est toi qui es l'âme. »

Nous disons : « Pourquoi l'amour* n'est-il pas représenté sans forme** ? Il est plutôt la cause de la forme. Cent mille formes sont engendrées par l'amour. Elles sont manifestées autant que réalisées. La peinture sans peintre n'existe pas, le peintre sans peinture non plus ; mais la peinture est secondaire et le peintre principal, « comme le mouvement du doigt avec celui de la bague ».

Avant que n'existe un amour pour une maison, aucun architecte ne conçoit la forme et l'image de la maison ; de même, une année le blé est à prix d'or et une autre au prix de la poussière. La forme du blé est toujours la même : la valeur et le prix de la forme du blé dépendent du désir ; de même encore cet art, que tu désires et dont tu es épris, pour toi a une telle valeur ; mais à une époque où un art n'a pas d'amateurs, personne n'apprend ni n'exerce cet art***. On dit que l'amour est autant le manque que le besoin de quelque objet. Le besoin est l'origine, et ce dont on a besoin est secondaire. Moi, je dis : Cette parole que tu prononces provient du besoin. Ces paroles sont venues à l'existence par ton besoin ; comme tu avais le désir de cette parole, elle est née. Le besoin qui était l'antécédent a fait naître cette parole. Sans elle le besoin existait ; donc, l'amour et le besoin ne sont pas secondaires par rapport à la parole.

Quelqu'un dit : « Si le but de ce besoin était cette parole, comment le but peut-il être secondaire ? »

Je répondis : « Le but est toujours secondaire ; car

---

* Le sens.

** Celui qui dit cela est dans l'erreur.

*** Parce qu'il n'a pas d'amour pour cela.

le but de la racine de l'arbre est son fruit, qui est son accessoire. »

37

Le Maître dit : « Bien que ce que l'on prétend au sujet de cette concubine *(kanîzek)* soit un mensonge et que ce ne doive pas aller plus loin, c'est là ce que les gens se sont imaginé. L'imagination* et le for intérieur *(bâtin)* de l'homme sont comme un vestibule. On entre dans le vestibule, avant d'accéder à la maison. Le monde tout entier ressemble à une maison. Tout ce qui entre dans le vestibule va fatalement apparaître dans la maison. Cette maison dans laquelle nous nous trouvons a d'abord été esquissée dans l'esprit de l'architecte, avant qu'elle devienne une véritable maison. Nous disons que ce monde-ci est une maison. L'illusion *(vahm),* la pensée et les imaginations sont pareilles au vestibule de la maison. Tout ce qui apparaît dans le vestibule, sois sûr que tu le retrouveras dans la maison. Dans ce monde tout ce qui arrive, bien ou mal, se manifeste d'abord dans le vestibule.

Dieu le Très Haut, quand Il a décidé de créer différentes choses merveilleuses et surprenantes : jardins, vergers, prairies, les sciences, les arts, éveille dans les cœurs le désir et l'exigence de toutes ces choses. Sache que tout ce que tu vois dans ce monde-ci existe dans l'autre monde. Tout ce que tu vois dans une goutte d'eau existe dans l'océan parce que cette goutte procède de l'océan. Ainsi en est-il de la création du ciel,

* Ou le doute.

de la terre, du Trône et d'autres merveilles ; Dieu le Très Haut a placé son exigence dans les âmes des ancêtres ; ainsi a surgi le monde.

Certains disent que ce monde est éternel ; mais il ne faut pas les écouter. D'autres disent qu'il a été créé dans le temps : ce sont les saints et les prophètes, qui sont plus anciens que le monde. Dieu le Très Haut a placé dans leurs esprits l'exigence de la création du monde, et c'est alors que le monde a pris naissance. Ils savent en réalité, et peuvent le rapporter on vertu de leur rang, que le monde a été créé dans le temps *. Nous qui nous trouvons dans cette maison, nous sommes âgés de soixante ou soixante-dix ans. Cette maison n'existe que depuis quelques années. Si des créatures vivantes sont nées dans la porte et dans les murs de cette maison, tels les scorpions **, les souris, les serpents et autres petites bêtes, elles ont vu la maison déjà construite. Si elles disaient : « Cette maison est éternelle », nous ne les croirions pas, car nous savons que cette maison a été construite récemment. Pareilles à ces bêtes surgies de la porte et des murs de cette maison qui est leur seul monde connu, il y a des créatures surgies de la maison du monde sans avoir en elles d'essence véritable. Ici elles sont nées ; ici elles disparaissent. Si elles considèrent le monde comme éternel, comment pourraient les croire les prophètes et les saints qui existaient cent millions d'années avant la création du monde ? Comment parler d'années et de

---

* Les Maîtres sont ceux qui existaient avant que le monde n'existât — Leur âme existait déjà dans l'océan de l'Existence — Avant que les vignes fussent créées — Ils ont bu le vin et se sont enivrés.

** Vers de terre.

nombres d'années, puisqu'ils sont infinis et innombrables* ? Ils ont vu la création du monde dans le temps, de même que vous avez vu la création de cette maison dans le temps.

Le pauvre philosophe dit au musulman orthodoxe : « Comment sais-tu que le monde a été créé dans le temps ?** » Et toi, âne, comment sais-tu que le monde est éternel ? En fait, quand tu dis que le monde est éternel, cela signifie seulement qu'il n'a pas été créé dans le temps : aussi ton témoignage se fonde-t-il sur une négation. Or, le témoignage affirmatif est plus facile que le négatif. Comment peut-on vérifier un témoignage de ce genre : « Cet homme n'a pas fait telle action. » La personne qui effectue pareille déclaration doit être restée étroitement liée à l'autre, du début à la fin de sa vie, nuit et jour, endormi et éveillé. Et même tant de vigilance peut défaillir. Car celui qui formule un tel témoignage aurait pu être surpris par le sommeil ; ou la personne qu'il est censé partout suivre aurait pu se rendre seule aux toilettes. Aussi le témoignage qui se fonde sur une négation n'est-il pas crédible.

Tandis que le témoignage qui se fonde sur une affirmation est à la fois possible et facile. Il suffit qu'un homme dise : « J'étais avec lui pendant tel moment où il a fait ceci et cela. » Sans nul doute, ce témoignage est admissible, parce qu'il s'inscrit dans les limites des possibilités humaines.

---

* Nous avons tourné autour de Toi comme la ceinture autour de la taille — Le jour où la roue céleste n'avait pas encore de ceinture autour d'elle — Ton archer turc m'a décoché une flèche — Bien avant que la flèche du firmament n'ait eu un arc.

** Le musulman orthodoxe lui répond :

Chien que tu es ! Il est plus facile d'attester la création dans le temps qu'il ne l'est pour toi d'attester l'éternité du monde. Ton témoignage revient à dire que le monde n'a pas été créé dans le temps ; c'est donc un témoignage fondé sur une négation. Étant donné que ni l'un ni l'autre ne peut être effectivement prouvé, et que vous n'avez pas vu de vos propres yeux si le monde a été créé dans le temps ou non, tu lui dis : « Comment sais-tu qu'il a été créé dans le temps ? » Et il réplique : « O lâche, comment sais-tu qu'il est éternel ? Après tout, c'est ta prétention qui est la plus difficile et la plus invraisemblable. »

38

Le Prophète (sur lui le salut) était assis avec ses compagnons. Des incroyants se mirent à leur adresser des critiques. Il dit : « Vous savez tous que dans ce monde un seul détient la révélation ; la révélation descend sur lui, pas sur n'importe qui ; pour celui-ci des signes et des marques se manifestent dans ses paroles, ses actions et sur son visage, et dans chacune de ses parties. Or, maintenant que vous voyez ces marques, tournez votre visage vers lui et attachez-vous fermement à lui, pour qu'il vous prenne par la main. »

Ils restèrent tous sans réponse ; et comme ils n'avaient plus de paroles, ils mirent la main sur leurs glaives et s'avancèrent, ils insultèrent les compagnons, les frappèrent, les injurièrent. Le Prophète (sur lui le salut) dit à ses compagnons : « Prenez patience, afin qu'ils ne disent pas que nous l'emportons sur eux par la force et que nous voulons faire connaître la religion par la violence. Dieu répandra cette religion. » Et les

compagnons, pendant un certain temps, en cachette firent la prière et prononcèrent le nom de Mohammad (sur lui le salut), jusqu'à ce qu'une révélation vînt : « Vous aussi, tirez vos épées et faites la guerre. »

Si on dit du Prophète (sur lui le salut) qu'il était « illettré » *(ummî)*[258], ce n'est pas parce qu'il était incapable d'écrire et d'étudier les sciences ; si on l'appela « illettré », c'est que l'écriture, la science et la sagesse lui étaient innées et non acquises. Celui qui écrit sur la face de la lune, est-il censé ne pas pouvoir écrire ? Pourtant, dans le monde, que pouvait-il ignorer, alors que tous apprirent de lui ? Qu'est-ce que l'intelligence partielle peut posséder de merveilleux que n'ait pas l'Intelligence universelle ? L'intelligence partielle[259] n'est pas d'elle-même capable d'inventer quelque objet qu'elle n'ait pas vu ? Les hommes font des inventions, des œuvres habiles, des constructions. Ce n'est pas là invention nouvelle : ils ont vu quelque chose de ce genre et maintenant ils l'enrichissent. C'est l'Intelligence universelle qui invente des choses nouvelles. L'intelligence partielle est capable d'apprendre, elle a besoin d'être enseignée ; l'Intelligence universelle est son maître : cette dernière n'a pas besoin d'autrui. De même, si tu analyses toutes ces choses, leur origine et leur commencement était la révélation, et elles ont été apprises des prophètes. Les prophètes sont l'Intelligence universelle. Par exemple, l'histoire du corbeau[260], lorsque Caïn tua Abel et ne savait que faire : un corbeau a tué un autre corbeau, il a creusé la terre et l'a enterré et recouvert. Caïn apprit de lui à creuser une tombe et à enterrer*. De même pour tous les autres

* La raison en était que l'ombre de l'Intelligence universelle s'était écartée de Caïn à cause de son action. Et son intelligence

métiers. Celui qui a une intelligence partielle a besoin d'apprendre et l'Intelligence universelle est l'auteur de tout ; ce sont les prophètes et les saints qui ont uni l'intelligence partielle à l'Intelligence universelle, et tous deux sont devenus une même chose.

Par exemple, la main, le pied, l'œil, l'oreille, et tous les sens de l'homme sont capables d'apprendre du cœur et de l'intelligence : le pied apprend de l'intelligence la marche, la main apprend du cœur et de l'intelligence à saisir. L'œil et l'oreille apprennent à voir et à entendre, mais si le cœur et l'intelligence n'existaient pas, ces sens fonctionneraient-ils ou pourraient-ils agir ? Par rapport à l'intelligence et au cœur qui sont facultés subtiles, le corps est charnel et lourd ; mais dans ce corps charnel subsiste un charme grâce aux facultés subtiles. Sans elles, il est impuissant et impur, sale et sans dignité. De même, les intelligences partielles sont subordonnées à l'Intelligence universelle : elles apprennent et tirent profit d'elle ; car elles sont charnelles et lourdes devant* l'Intelligence universelle.

Quelqu'un disait : « Pensez à nous avec une bonne intention. Le principal, c'est la bonne intention ; les paroles, qu'elles existent ou non, sont secondaires. »

Le Maître dit : « Cette intention** existait dans le monde spirituel avant d'exister dans le monde corporel. Nous a-t-on transportés dans ce monde corporel sans une bonne raison ? C'est impossible. La parole compte ; elle est même fort utile. Si tu sèmes seule-

---

partielle ne possédait pas cette connaissance. Le reflet de l'Intelligence universelle tomba sur le corbeau et celui-ci devint le maître de Caïn et de cette façon lui apprit à creuser une tombe.

* La subtilité de...

** Parole.

ment l'amande d'un noyau d'abricot, il ne pousse pas, mais si tu sèmes le noyau avec la coque, il poussera. Nous savons que la forme extérieure compte elle aussi. La prière est dans le for intérieur : « *Il n'y a de prière qu'avec la présence du* cœur[261]. » Mais il est nécessaire de lui donner forme en te courbant et en te prosternant *(rukû'* et *sujûd)* extérieurement ; alors tu en tires un profit et tu accomplis ton dessein. « *Il sont perpétuellement en prière*[262]. » Cette prière est l'âme, et la prière extérieure est temporaire ; l'âme du monde est comme l'océan, elle n'a pas de limites. Le corps est la rive et la terre, limitée et déterminée. La prière éternelle n'est que pour l'âme ; l'âme a aussi besoin de se courber et de se prosterner, mais il faut qu'une inclinaison et une prosternation corporelles soient manifestes, car le sens a un lien avec la forme. S'ils ne sont pas unis, ils n'ont pas d'utilité.

Tu dis que la forme est accessoire au sens, que la forme est la vassale et le cœur le roi ? Or, ce sont des noms complémentaires. En effet, comment peut-on nommer le principal sans l'accessoire ? Il est principal par rapport à l'accessoire ; si l'accessoire n'existait pas, le principal ne serait pas désigné. Quand tu dis : « femme », nécessairement il faut un homme ; quand tu dis « *Rabb* » (Seigneur), il faut nécessairement un marbûb (serviteur) ; quand tu dis « *hâkim* » (gouverneur), il faut un *mahkûm* (gouverné).

39

Husâmuddîn Arzanjânî*, avant d'arriver chez les derviches et de s'entretenir avec eux, était un grand discuteur. Partout où il allait et s'asseyait, il s'entretenait de manière sérieuse et éloquente. Mais quand il fréquenta les derviches, cette habitude se refroidit dans son cœur. « *L'amour ne se détruit que par un autre amou* **[263]. »*** « *Celui qui veut s'asseoir avec le Dieu Très Haut doit s'asseoir avec les gens du Tasawwuf*[264]. » Ces connaissances, par rapport aux états spirituels *(ahwal)* des derviches, sont un jeu et une perte de la vie****. « *Le monde est un jeu*[265]. » Or, quand l'homme est devenu adulte, sage et parfait, il ne joue pas ; et s'il joue, par extrême pudeur il le cache. Cette connaissance et ces on-dit, ainsi que les caprices du monde, tout cela, c'est du vent, et l'homme est poussière. Quand le vent se mêle à la poussière, partout où il va il gêne les yeux et ne produit que l'inquiétude et la plainte*****. Mais maintenant, bien que l'homme soit poussière, il pleure à chaque discours qu'il entend et ses larmes sont comme l'eau qui coule. « *Tu vois ses yeux qui versent des larmes*[266]. » Alors, au lieu du vent, c'est l'eau qui tombe sur la poussière et l'effet est inverse. Sans nul doute, quand la poussière trouve de

---

* Zanjânî.

** Il se choisit un ami meilleur que lui-même.

*** Le Prophète (le salut soit sur lui et sa famille !) a dit :

**** La vie de ce monde est un jeu et un amusement.

***** Mais celui qui possède une essence et une part du sens profond, bien qu'il soit poussière, pleure à chaque parole de la poussière qu'il entend, et ses larmes coulent comme une source en raison de son détachement *(faqr)*.

l'eau, sur elle poussent la verdure et les fleurs, les violettes et les roses des jardins.

La voie du détachement *(faqr)* est une voie par laquelle tu arrives à satisfaire tous tes désirs. Tu sais que tout ce que tu avais désiré se réalisera sûrement dans cette voie, que ce soit la défaite des armées et la victoire sur les ennemis, la conquête des pays et la domination des peuples, la préférence sur les égaux, l'éloquence et la perfection des discours et tout ce qui ressemble à ces désirs. Quand tu auras choisi la voie du détachement, tu accumuleras les victoires. Personne qui a marché sur cette voie ne s'est jamais plaint. A l'inverse des autres voies : quand on les parcourt et que l'on fournit des efforts, sur cent mille personnes une seule atteint le but, sans que son cœur soit pour autant satisfait et en paix ; pour chaque voie il existe des moyens pour parvenir au but, et le but n'est atteint que par les moyens. Cette voie est longue, pleine de calamités et d'embûches. Peut-être que ces moyens s'écartent du but. Quand tu es entré dans le monde du détachement et que tu t'y exerces, Dieu le Très Haut t'octroie des pays et des mondes que tu ne t'étais pas figurés : et tu serais confus de tout ce que tu avais désiré et souhaité auparavant, disant « Ah ! en présence de telles merveilles, comment désirerais-je une chose si mesquine ? » Mais Dieu le Très Haut dit : « Bien que tu sois détaché d'elle, que tu ne la veuilles pas, que tu la détestes, pourtant elle avait passé dans ton cœur. Tu y as renoncé à cause de Moi. Ma générosité est infinie. Je te la rends donc possible. »

Ainsi le Prophète (sur lui la paix), avant de parvenir à Dieu et d'être célèbre, voyant l'éloquence et la perfection des discours des Arabes, souhaitait posséder lui-même telle éloquence et tel art de la parole. Quand

le monde invisible se fut ouvert à lui et qu'il fut devenu ivre de Dieu, dans son cœur cette recherche et ce désir se refroidirent complètement. Dieu le Très Haut lui dit : « Cette éloquence et cette perfection de parole que tu demandais, Je te les donne. » Il répondit : « O mon Seigneur ! A quoi cela me servira-t-il ? Je m'en suis détaché et ne les désire plus. » Dieu le Très Haut dit : « Ne t'afflige pas, cela arrivera aussi, et cette tranquillité demeurera et tu n'auras aucun trouble. » Dieu le Très Haut lui donna une éloquence telle que tout le monde, depuis son époque jusqu'à nos jours, a rédigé des volumes pour la commenter, on en écrit encore et on est encore incapable de la comprendre. Dieu le Très Haut a dit : « Les compagnons, par faiblesse et peur des jaloux, parlaient de toi en cachette. Je répandrai ta grandeur dans le monde entier, cinq fois par jour on appellera à haute et harmonieuse voix ton nom sur les hauts minarets de toutes les parties du monde, de sorte qu'il sera célèbre dans l'Orient et l'Occident. » Pour quiconque renonce à soi-même, tous les buts, religieux et profanes, deviennent accessibles. Personne ne s'est plaint de cette voie.

Nos paroles sont toutes pleines de valeur, et les paroles des autres sont des histoires sans valeur ; la valeur est comme le pied de l'homme, et l'histoire sans valeur est comme un moule de bois à la forme de son pied. On a copié ce pied de bois d'après le pied véritable dont on a pris les mesures pour modeler cette forme. Si dans le monde il n'existait pas de pieds, comment pourrait-on connaître cette forme de bois ? Certaines paroles sont pleines de valeur et d'autres des histoires sans valeur, et elles se ressemblent : il faut un critique averti pour distinguer l'original de l'imitation. La distinction est la foi, et l'incroyance l'absence de

discrimination. Ne vois-tu pas comment, à l'époque de Pharaon, le bâton de Moïse est devenu serpent, et aussi le bois et les cordes des magiciens ? Celui qui n'avait pas la faculté de distinguer a vu tout sans faire de différence, mais celui qui pouvait distinguer a su connaître la magie de la vérité, et est devenu croyant à cause de son discernement. Nous savons donc que la foi est le discernement.

L'origine de la jurisprudence *(fiqh)* est la révélation *(wahy) ;* mais quand elle se mélange aux idées, aux sens et aux apports personnels, sa pureté disparaît ; elle n'a plus rien de cette pureté de la révélation. De même, l'eau qui coule de Tarut sur la ville : regarde combien elle est pure et limpide à sa source ! Mais quand elle parvient à la ville et passe dans les enclos, les quartiers et les maisons ; après que beaucoup de personnes y ont plongé les mains, le visage, les pieds, les membres, les habits, les tapis ; après que les saletés du quartier, celles des chevaux et des mulets s'y sont mêlées : arrivée en aval de la ville, bien qu'elle soit la même eau, qui arrose la poussière, désaltère les assoiffés et fait reverdir la plaine, il faut un discernateur pour déceler que cette eau n'a plus la même pureté et qu'elle s'est mélangée à beaucoup de saletés.* « *Le croyant est intelligent, discernateur, subtil et sage.* » Le vieillard n'est pas sage quand il s'occupe à jouer, même s'il est âgé de cent ans, il est encore dépourvu de maturité et enfantin. L'enfant, quand il ne joue pas, est vieux. Ici, l'âge est sans importance. C'est une « *eau sans souillure*[267] » qu'il faut. L'eau sans souillure est celle qui enlève toutes les saletés du monde et rien ne la corrompt, elle reste toujours claire et limpide, et dans l'es-

* Le Prophète (le salut soit sur lui !) a dit :

tomac elle ne se corrompt pas et n'est pas souillée ni malodorante ; cette eau est l'Eau de la Vie.

Quelqu'un s'est écrié dans la prière et a pleuré. Sa prière était-elle valable ou non ? La réponse est la suivante : Si ces larmes venaient de ce qu'on lui avait montré un autre monde au-delà des sens*, ces larmes s'appellent « l'eau des yeux[268]. » Il faut savoir ce qu'il a vu : s'il a éprouvé quelque chose du genre de la prière**, et qui complète la prière, sa prière est juste et même plus parfaite. Mais s'il a perçu le contraire et qu'il a pleuré pour des choses de ce monde, ou à cause d'un ennemi qui l'a emporté sur lui et si c'est par haine qu'il a pleuré, s'il éprouvait de l'envie à l'égard de quelqu'un qui a beaucoup de richesses alors qu'il n'en a pas, sa prière est irrecevable et imparfaite.

La foi est donc le discernement qui distingue la vérité de l'erreur, les choses sans valeur de celles qui en ont. Pour celui qui n'a pas la faculté de discerner, ces paroles sont vaines. Ainsi, deux personnes demeurant dans une ville, sages et raisonnables, vont par amitié donner leur témoignage en faveur d'un villageois. Le villageois, par ignorance, dit quelque chose contre elles, et leur témoignage ne donne aucun résultat, leurs efforts restent vains. Aussi dit-on que le villageois apporte son propre témoignage. Quand quelqu'un devient ivre, il perd le sens du discernement et ne sait plus si ses paroles sont dignes de lui ou non. Comme d'une femme qui a les seins trop pleins, et qui lui font mal ; elle rassemble les petits chiens du quartier et leur déverse son lait. Si cette parole tombe dans la main de

---

* Le but est atteint, et...

** Tels que le désir *(shawq)* et l'extase *(wajd)* ; tout cela complète.

quelqu'un qui est incapable de discernement, elle est comme une perle précieuse dans la main d'un enfant. Il ne l'apprécie pas. Il troquerait avec joie la perle contre une pomme parce qu'il n'a pas de discernement. Le discernement est donc une faculté importante.

Enfant, Bâyazîd* fut conduit par son père à l'école pour apprendre le *fiqh.* Quand on l'amena chez l'instituteur, il demanda : « Est-ce le *fiqh* de Dieu ? » On lui dit : « C'est le *fiqh* de Abû-Hanîfa. » Il répondit** : « Je veux le *fiqh* de Dieu. » Quand on l'amena chez le grammairien *(nahwî),* il demanda : « Est-ce la grammaire *(nahw)* de Dieu ? » Le grammairien dit : « Ceci est le *nahw* de Sibawayh. » Il dit : « Je n'en veux pas. » Partout où son père l'amenait, il s'obstinait dans le même refus. Son père se lassa et le laissa. Puis, dans sa recherche, il vint à Bagdad. Dès qu'il vit Junayd, il s'écria : « Ceci est le *fiqh* de Dieu [269]. » Comment se pourrait-il que l'agneau ne connaisse pas sa mère quand il tète son lait ? Telle reconnaissance est née de l'esprit et du discernement. Laisse là la forme.

Il y avait un sheikh[270] qui laissait ses disciples debout, les bras croisés, en sa présence. On lui dit : « O sheikh ! Pourquoi ne fais-tu pas asseoir les élèves ? Ce n'est pas la coutume des derviches, mais celle des émirs et des rois. » Il répondit : « Non, taisez-vous. Je veux qu'ils respectent cette méthode, afin qu'ils en bénéficient ; bien que le respect se trouve dans le for intérieur « l'apparence est le titre qui désigne le caché *(bâtin)* ». Qu'est-ce que le titre ? C'est par le titre de la lettre qu'on comprend à qui la lettre est adressée, et par qui elle est expédiée. Egalement, c'est par le titre

---

* Abû 'Alî Rûdbârî (que Dieu sanctifie son *sirr* !).

** Je ne le veux pas, je veux...

du livre qu'on comprend que dans ce livre se trouvent telles parties et tels chapitres. Par le respect de l'apparence *(zâher)* et la prosternation, ainsi que la station debout, on comprend quel respect il y a dans le cœur et de quelle manière on respecte Dieu ; si en apparence on ne témoigne pas ce respect, il est évident que dans le for intérieur on est irrespectueux et qu'on n'a pas de respect pour les hommes de Dieu. »

40

Djawhar, page du sultan, demanda : « Durant la vie, on apprend à quelqu'un cinq fois la prière des agonisants *(talqîn) ;* il ne comprend pas les paroles et ne peut les saisir. Après la mort, que lui demandera-t-on ? Car après la mort, il oubliera toutes les réponses aux questions qu'on lui avait apprises. »

Je* lui répondis : « Quand il oubliera ce qu'il a appris, il sera nécessairement pur et digne des questions qu'il ignorait. Depuis que tu m'entends parler, tu acceptes certains des mots que tu as déjà entendus et acceptés ; tu acceptes à moitié certains autres ; et tu refuses d'autres encore. Quelqu'un entend-il ce refus, cette acceptation et cette discussion intérieure ? Là, il n'y a aucun instrument, bien que tu aies des oreilles, aucun cri ne parvient à tes oreilles. Si tu cherches dans ton for intérieur, tu ne trouves aucun orateur. En venant nous voir, tu nous demandes, sans palais et sans langue, que nous te montrions une voie et que nous t'expliquions plus clairement ce que nous avons

* Mawlânâ répondit :

montré. En nous asseyant avec toi, silencieux ou non, nous répondons à tes questions intérieures. Quand tu vas d'ici chez le sultan, tu te soumets à la demande et à la réponse du roi. Et le roi, sans parler, adresse des demandes tous les jours à ses serviteurs : « Comment vous tenez-vous debout ? Comment mangez-vous ? Comment regardez-vous ? » Si quelqu'un, dans son for intérieur, a une idée de travers *(kaj),* nécessairement sa réponse le sera aussi, et il ne pourra pas donner une réponse juste. Qui bégaye ne peut parler correctement, quand même il le voudrait. A l'orfèvre qui éprouve l'or avec une pierre de touche, l'or fournit une réponse : « C'est moi, pur ou allié ».

Le creuset lui-même t'indiquera à quel point tu es pur, si tu es or, ou cuivre doré[271].

La faim est une demande de la nature exprimant un manque dans la demeure du corps : « Donne-moi des briques et du ciment. » Le fait de manger est une réponse : « Prends. »

Le fait de ne pas manger est aussi une réponse : « Ce n'est pas encore nécessaire. Sur une couche qui n'est pas encore sèche, il ne convient pas d'en poser une autre. » Le médecin vient et prend ton pouls : c'est une question. La pulsation de la veine est la réponse. L'examen de l'urine est une demande et une question précises. Semer des graines dans la terre, c'est une demande pour obtenir tel ou tel fruit ; et le fait que l'arbre pousse est une réponse ignorant les forfanteries de la langue ; comme la réponse est sans mots, la demande aussi doit être sans mots. Si la graine est pourrie, l'arbre ne poussera pas : c'est à la fois une

demande et une réponse. « Ne sais-tu pas que le refus de répondre est une réponse[272] ? »

Un roi lut trois fois la lettre de quelqu'un sans écrire la réponse[273]. Cette personne se plaignit qu'elle avait écrit trois fois, que c'était la troisième fois qu'elle adressait une supplique sans savoir si elle était acceptée ou refusée. Le roi écrivit au dos de la lettre : « Ne sais-tu pas que le refus de réponse est une réponse, et que le silence est la réponse pour les sots ? »

Le fait que l'arbre ne pousse pas est refus de réponse, donc nécessairement une réponse. Chaque geste que fait l'homme est une demande ; ce qui lui arrive, chagrin ou joie, est la réponse. S'il entend une bonne réponse, il lui faut rendre grâces, et l'action de grâces doit être de la même espèce que la demande, car il a obtenu pour cette demande cette réponse. S'il entend une mauvaise réponse, il lui faut faire tout de suite pénitence et ne plus faire de demandes de ce genre. « *Pourquoi donc, lorsque notre rigueur leur vint, ne suppliaient-ils pas humblement ? Mais leurs cœurs s'étaient endurcis*[274] ». Ils n'ont pas compris que la réponse était conforme à leur demande. « *Et Satan enjolivait à leurs yeux ce qu'ils faisaient*[275] » : dès qu'ils apercevaient la réponse à leur demande, ils disaient : « Cette vilaine réponse n'est pas digne de cette demande » ; ils ne savaient pas que la fumée émane du bois qui brûle, et non du feu. Plus le bois est sec, moins il y a de fumée. Tu as confié une roseraie à un jardinier. S'il vient de là une mauvaise odeur, accuse le jardinier, et non la roseraie.

Quelqu'un dit : « Pourquoi as-tu tué ta mère ? » L'autre répondit : « J'ai vu quelque chose qui n'était pas convenable. » Il lui dit : « Tu devais tuer l'homme

étranger. » Il répondit : « Alors, j'aurais dû tuer chaque jour un autre homme *[276]. »

Quoi qu'il t'arrive, éduque ta propre âme charnelle pour ne pas lutter chaque jour avec quelqu'un. Si on dit : « *Tout vient de Dieu*[277] », nous répondons : « Alors, réprimander sa propre âme *(nafs)* et laisser le monde en paix proviennent aussi nécessairement de Dieu. » Comme de quelqu'un qui faisait tomber les fruits d'un abricotier et les mangeait[278].

Le propriétaire du jardin lui dit ** : « Ne crains-tu pas Dieu ? » Il répondit : « Pourquoi aurais-je peur ? L'arbre appartient à Dieu et je suis la créature de Dieu. La créature de Dieu mange ce qui appartient à Dieu. » Le propriétaire lui dit : « Attends que je te réponde. » Il dit à ses serviteurs d'apporter une corde et d'attacher le voleur à l'arbre et de le frapper jusqu'à ce que la réponse soit claire. Le voleur cria : « N'as-tu pas peur de Dieu ? » Il répondit : « Pourquoi aurais-je peur ? Tu es la créature de Dieu, et ce bâton appartient à Dieu. Je bats avec le bâton de Dieu la créature de Dieu ***. »

En résumé, le monde est comme une montagne : ce que tu dis de bien ou de mal, tu en entends l'écho. Si tu penses : « J'ai dit quelque chose de bien, et la montagne a répondu quelque chose de vilain », c'est impossible. Il est impossible que le rossignol chante dans la montagne et qu'on entende le cri de la corneille ; ou si tu entends le cri de l'âne, sois sûr que tu as imité le cri de l'âne.

---

* Ainsi, je ne suis pas obligé de tuer des hommes.

** Pourquoi commets-tu cette action répréhensible ? Ne crains-tu...

*** Il dit : « Je me repens de la croyance à la prédestination *(jabr)*, ô homme subtil ! — La vérité, c'est le libre arbitre, le libre arbitre, le libre arbitre ! »

Chante bien, quand tu arrives à la montagne ;
pourquoi pousses-tu dans la montagne le cri de l'âne[279] *?*
La coupole azurée (du ciel) renvoie bien ton écho[280].

41

Nous sommes pareils à une coupe qui vogue sur l'eau. La coupe sur l'eau n'est pas maîtresse d'elle-même, elle est à la merci de l'eau.

Quelqu'un dit : « Votre remarque est générale ; car il y a ceux qui sont conscients d'être sur l'eau et ceux qui ne sont pas. »

Le Maître répondit : « Si ma remarque était générale, cette spécification* *« le cœur du croyant est entre les deux doigts du Miséricordieux*[281] » ne serait pas exacte. Dieu a dit aussi : « *Le Miséricordieux a enseigné le Qor'ân*[282]. » Or, on ne peut pas généraliser cet enseignement. C'est Dieu qui a enseigné toutes les sciences. Pourquoi cette spécification du Qor'ân ? De même : « *Il a créé les cieux et la terre*[283]. » Pourquoi cette spécification du ciel et de la terre puisqu'il a créé toutes les choses en général ? Aucun doute que toutes les coupes voguent sur l'eau de Sa puissance et de Sa providence *(mashiat)*. Si on ajoute quelque impertinence, on tombe dans l'indécence. Comme si l'on disait : « O Créateur des impuretés et des ordures. » On doit seulement dire : « O Créateur des cieux » ou bien : « O Créateur des intellects. » Ici, la spécification comporte quelque utilité, bien qu'elle soit générale. La

---

* Du Prophète.

spécification signifie un choix. Bref, la coupe vogue sur l'eau et l'eau l'emporte sous le regard des autres coupes. Et telle autre coupe est portée sur l'eau, de manière à produire la fuite des autres coupes qui s'en vont loin. Elles en ont honte ; l'eau leur inspire la fuite et leur en donne la capacité en leur suggérant de dire : « Seigneur, augmente notre éloignement de cette coupe. » Aux coupes qui regardaient la première coupe, l'eau inspire de dire : « Seigneur, augmente notre rapprochement de cette coupe. » Celui qui voit les choses d'une manière générale considère équivalente la dépendance des deux coupes à l'égard de l'eau. Un autre répond : « Si tu voyais la grâce et la maîtrise avec lesquelles la coupe vogue sur l'eau*, tu n'oserais pas les juger selon une commune mesure. »

Ainsi une femme aimée, du point de vue de l'existence, participe aux saletés et objets impurs. Mais jamais l'amoureux ne conçoit qu'il puisse y avoir entre sa bien-aimée et les impuretés quelque commune mesure, il s'agit pourtant dans les deux cas d'êtres corporels et spatiaux, situés au sein des six directions, éphémères, susceptibles d'être anéantis et possédant des traits communs. Si quelqu'un lui rappelle ses attributs réels, il le considère comme un ennemi, comme son propre Iblis. Or, pareille croyance est tellement ancrée en toi** qu'il n'est plus possible de discuter ; car notre discussion a à faire avec la beauté, et manifester la beauté à celui qui est profane est nuisible, sauf pour

---

* Et si la façon particulière dont elle tourne t'était évidente...

** Qu'envers la bien-aimée réelle tu ne considères que l'aspect commun il est évident que tu n'es pas amoureux de la bien-aimée réelle et que tu ne fais pas partie des gens qui contemplent sa beauté propre.

celui qui en est digne. « *N'enseignez pas la sagesse à celui qui n'en est pas digne, autrement vous avez lésé la sagesse ; et n'empêchez pas d'apprendre la sagesse à celui qui est digne de la sagesse, autrement c'est lui que vous aurez lésé*[284]. » La sagesse n'est pas une science de polémique, mais plutôt de vision.

La fleur et le fruit ne s'épanouissent pas pendant l'automne ; ce serait pour eux s'opposer à l'automne : c'est-à-dire qu'ils ne peuvent jamais lui résister ni l'affronter ; ce n'est pas dans la nature de la fleur de s'affronter à l'automne. Si* le regard du soleil accomplit son œuvre, la fleur va surgir dans un climat tempéré et modéré ; sinon, elle y renonce et retourne à son origine. L'automne lui dit : « Si tu n'es pas une branche sèche, si tu es brave, surgis devant moi. » La fleur dit : « Devant toi, moi je suis une branche sèche et ne suis pas brave. Dis tout ce que tu veux. »

O roi des hommes sincères, as-tu vu un hypocrite tel que moi ?
Je suis vivant avec les vivants, mort avec les morts.
Je suis épanoui comme une fleur devant les bien-aimées et celles au visage pareil aux fleurs.
Je suis fané comme l'automne devant les morts pareils au mois d'hiver[285].

Toi qui es Bahâ ud-Dîn, si tu rencontrais une vieille femme édentée, le visage pareil au dos du crocodile, sillonné de rides, et qu'elle te dise : « Me voici, viens

---

* Elle reçoit le regard du soleil dans le signe du Bélier et du Taureau, elle surgit dans un climat…

vers moi si tu es jeune et viril* ! Montre ta puissance si tu es un homme viril ! » — tu dirais : « Que Dieu me préserve ! Je jure par Allâh que je ne suis pas un homme viril, et tout ce qu'on a raconté à mon sujet est faux**. Avec une épouse telle que toi, mieux vaut être impuissant. » Un scorpion vient en levant son dard, vise un de tes membres, et dit : « J'ai entendu dire que tu étais un homme jovial : ris un peu afin que j'entende ton rire. » On répond alors : « Maintenant que tu es là, je n'ai plus aucune envie de rire, et ne suis pas disposé à la gaieté. Tout ce qu'on a dit de moi était faux : je n'ai aucune raison de rire, tout ce que je souhaite, c'est que tu t'éloignes de moi. »

Quelqu'un dit : « Tu as soupiré, et ma joie *(dhawq)* s'est enfuie. Ne soupire pas, afin que ma joie demeure. »

Le Maître répondit : « Il est des moments où, si tu ne soupires pas, la joie s'en va, cela dépend des états d'âmes. S'il n'en était pas ainsi, Dieu n'aurait pas dit : « *Abraham était un homme soupirant et patient*[286]. » Il ne faudrait manifester aucune soumission, car toute soumission consiste en la manifestation de ce *dhawq.*

Ces paroles que tu dis, tu les prononces pour qu'en toi naisse ce *dhawq. Si* ces paroles annihilent ce *dhawq,* tu t'es occupé de ce qui annihile ce *dhawq-ci* dans l'intention que ce *dhawq-là* surgisse. Il en va de même pour celui qui dort et qu'on appelle en criant : « Lève-toi, il fait jour, la caravane s'en va. » On dit : « Ne criez pas, parce qu'il est plongé dans le *dhawq,* son *dhawq* s'effarouchera. » On répond : « Ce *dhawq-*

---

* Littéralement : voici le cheval et l'aimée, et voici l'arène de la bravoure.

** Si c'est toi qui veux être mon épouse.

là est la mort, ce *dhawq-ci* sauve de la mort. » L'autre dit : « Ne le dérange pas, tes cris l'empêchent de penser. » Il répond : « Avec ces cris, celui qui dormait parvient à la pensée. Sinon, quelle sorte de pensée aura-t-il s'il dort ? Quand il sera réveillé, il arrivera à la pensée* ; et, en outre, il existe deux sortes de cris. Si le crieur est supérieur en sagesse au dormeur, il produit une élévation de la pensée de celui-ci ; car, quand celui qui éveille est doué de sagesse, que son propre éveil est divin, lorsqu'il éveille le dormeur du sommeil de la négligence, il l'informe ainsi de son propre univers et l'attire vers ce dernier. La pensée du dormeur s'élève parce qu'on l'a appelé en criant d'un niveau supérieur. Mais au contraire, si celui qui éveille est d'une intelligence inférieure à celui qui dort, quand il éveille celui-ci, le regard du dormeur tombe plus bas. Son regard tombera inévitablement plus bas et sa pensée se tournera vers un univers inférieur. »

42

Ces hommes qui ont étudié (et sont dans l'étude) imaginent que, s'ils sont assidus ici, ils oublieront la science et y renonceront. Cependant, lorsqu'ils viennent ici, leur science prend vie. Les sciences sont toutes des images ; elles prennent vie, comme un corps sans âme prend vie. L'origine de toutes les sciences

---

* Puisque celui qui l'éveille dort lui-même, comment pourrait-il l'éveiller ?
Ton maître est ignorant, et toi tu l'es aussi ;
comment celui qui est endormi peut-il éveiller celui qui dort ?

vient de là : du monde sans lettres et sans sons elles sont apportées au monde avec lettres et sons. Dans ce monde, il y a des paroles sans lettres et sans sons. « *Dieu parlait avec Moïse*[287]. » Le Dieu Très Haut a parlé à Moïse (sur lui la paix) ; Il n'a pas parlé avec des lettres et des sons (et non plus avec la bouche et la langue), il faut la bouche et les lèvres pour que les paroles s'expriment. Le Dieu Très Haut et Très Saint est au-delà des lèvres et de la bouche.

Donc, les prophètes, dans le monde sans lettres et sans sons, ont des entretiens avec Dieu que les imaginations des intelligences partielles ne peuvent ni atteindre ni découvrir. Mais les prophètes voyagent du monde sans lettres au monde* des lettres, et ils deviennent de petits enfants pour ces petits enfants**. « *Je suis envoyé par Dieu pour un enseignement*[288]. »

Maintenant, si cette foule de gens qui en sont restés aux lettres et aux sons ne sont pas arrivés à leur condition, d'eux ils tirent force et reçoivent croissance et paix. De même, un petit enfant ne connaît pas distinctement sa mère, mais avec elle il est en paix, et d'elle il tire sa force. De même, le fruit sur la branche se repose ; il devient doux et mûrit sans rien savoir de l'arbre. De même encore, le grand saint, si ses lettres et ses sons ne connaissent rien de lui et ne l'atteignent pas, c'est pourtant de lui qu'ils tirent leur force et leur nourriture. Tous ces gens pensent qu'il y a quelque chose au-delà de la raison, des lettres et des sons, et qu'il y a un macrocosme.

Ne vois-tu pas combien les gens désirent voir les fous et leur rendre visite ? Ils disent : « Peut-être que

---

* Des sons et...

** Le Prophète (le salut soit sur lui et sa famine !) a dit :

ceci, en fait, est cela, et que c'est vrai. » Telle chose existe ; mais ils se sont trompés en la désignant. Cette chose n'est pas contenue dans la raison*. Mais chaque chose qui n'est pas contenue dans la raison n'est pas nécessairement située là où l'on croit. « Toutes les noix sont rondes, mais toutes les choses rondes ne sont pas des noix. »

Nous disons : Bien que cet homme ait un état qui ne peut être décrit en paroles ni par écrit, cependant la raison et l'esprit tirent de lui force et nourriture**. On ne trouve pas ce mécanisme chez les fous, ceux-ci ne transforment pas leurs visiteurs et ne leur donnent pas la quiétude. Même si leurs visiteurs pensent qu'ils ont trouvé en eux la quiétude, il ne peut en être ainsi. De même, un enfant séparé de sa mère croit trouver, pendant un moment, du réconfort chez une autre femme ; ce n'est pas ce que nous appelons du réconfort, car l'enfant a fait une erreur.

Les médecins disent que tout ce que l'on trouve agréable et qu'on désire manger donne des forces à l'homme et purifie son sang. Néanmoins, ce précepte n'est vrai que tant qu'un homme n'est pas malade. Le mangeur d'argile trouve l'argile agréable au goût, mais nous ne pouvons dire que ce soit bon pour sa santé. L'homme bilieux trouve les choses acides agréables et le sucre désagréable. Mais ce n'est pas là un critère de ce qui est vraiment agréable, car ce goût provient d'une maladie. Ce qui est vraiment agréable à un homme

---

* Elle est contenue dans la folie apparente, qui est considérée comme pure ignorance. Et de telles personnes ne peuvent être comprises avec les critères, les preuves et les expériences de n'importe qui.

** A l'instar de la folie de Dhul Nûn Misrî (que Dieu sanctifie son *sirr). Cette catégorie de gens sont appelés « fous sages ».*

l'est avant qu'il ne tombe malade. Maintenue par une écharpe, la main d'un homme, coupée ou brisée, devient tordue. Le chirurgien la redresse et lui rend sa forme originelle. Cette opération n'est pas agréable ; elle fait souffrir ; alors que, tordue, la main ne causait aucun mal à l'homme. Le chirurgien lui dit : « Tout d'abord, il t'était agréable que ta main soit droite, et tu y trouvais ton bien-être. Quand elle est devenue tordue, tu as éprouvé de la douleur et souffert. Bien que maintenant sa position tordue te soit agréable, cet agrément est faux et ne vaut rien. »

De même, les esprits, dans le monde de la sainteté, trouvaient agréable la remémoration de Dieu et l'absorption en Lui comme les anges. S'ils tombent malades et affligés en raison de leur union avec le corps, et que manger de l'argile leur devienne agréable, le prophète et le saint, qui sont des médecins, disent : « Cet aliment ne vous est pas vraiment agréable. Cet agrément est un mensonge. C'est quelque nourriture autre, que vous avez oubliée, qui vous est agréable. Ce qui est agréable à votre nature saine est ce qui vous était originellement agréable. Cette maladie vous est à présent agréable. Vous trouvez l'agréable là où il n'est pas et ne croyez pas ce qui est vrai. »

Un *'aref* se trouvait chez un grammairien. Le grammairien lui dit : « La parole ne comprend que ces trois éléments : le nom, le verbe, et la particule. » L'*'âref* déchira son vêtement et dit : « Quel dommage ! Vingt années de ma vie, mes efforts, mes recherches sont perdus. J'avais l'espoir qu'en dehors de ces éléments, il y en avait d'autres. J'ai fait des efforts et toi tu as détruit mon espoir. » Bien que l'*'âref* fût parvenu à son but qui était cette parole, il voulait de la sorte donner une leçon au grammairien.

On rapporte que Hassan et Hussayn[289] (Dieu soit satisfait d'eux*) virent dans leur enfance une personne qui faisait ses ablutions de façon incorrecte et non légale. Ils voulurent lui apprendre à les faire de façon exacte et vinrent chez lui, l'un prétendant que l'autre lui disait : « Tu fais tes ablutions incorrectement. » « Nous ferons nos ablutions devant toi, lui dirent-ils, regarde laquelle des deux manières est correcte. » Ce qu'ils firent. Il dit : « O mes enfants, vos ablutions sont parfaitement correctes et légales. C'est moi, pauvre, qui faisais mal mes ablutions. »

Plus les invités sont nombreux, plus on agrandit la maison, plus on l'orne, plus on apporte d'aliments. Ne vois-tu pas que, lorsque l'enfant est encore de petite taille, sa pensée, pareille à une invitée qui convient à la demeure de son corps, est aussi petite ? Il ne connaît que le lait et sa nourrice ; quand il grandit, les pensées, ses invitées, augmentent : la raison, la perception, le discernement, etc., et la demeure s'agrandit. Quand les invités de l'Amour arrivent, la demeure ne peut pas les contenir ; ils détruisent la maison et bâtissent de nouveaux édifices. Les voiles du Roi, ses fastes, l'armée et sa suite, la demeure ne peut les contenir ; et ces voiles, la porte de la maison n'en est pas digne. Une telle suite nécessite une demeure plus vaste, et ces voiles, quand ils seront suspendus, donneront des luminosités et enlèveront les voiles (anciens) et feront apparaître ce qui était caché ; à l'inverse des voiles de ce monde qui augmentent l'écran.

Je me plains de mes malheurs, mais je ne les précise

---

* (Que la paix soit sur eux !)

pas, car les gens ignorent mes excuses et mon humilité,
à l'instar de la bougie qui pleure, mais que les gens ne comprennent pas.
Dois-je prendre des leçons des amis du feu ou de la gent du miel ?

Quelqu'un dit : « C'est le qadi Abû Mansûr Haravî qui a parlé ainsi[290]. » Le Maître répondit : « Le qadi Mansûr parle en secret et avec des hésitations et des contradictions. Mais Mansûr (Hallâj) n'a pas supporté de cacher les secrets de son cœur et il a parlé ouvertement. Tout le monde est captif du destin, et le destin est le captif du témoin ; et le témoin fait apparaître les secrets : il ne les garde pas cachés. »

Il dit : « Lis une page des paroles du qadi. » On la lut, puis il dit : « Dieu a des serviteurs qui, lorsqu'ils voient une femme voilée, lui ordonnent : « Dévoile-toi, afin que nous puissions voir ton visage, savoir qui tu es et comment tu es, car si tu passes voilée et que nous ne te voyons pas, nous sommes troublés, nous demandant qui était cette femme et comment elle était. Je ne suis pas de ceux qui, lorsqu'ils voient ton visage, tombent amoureux de toi et s'attachent à toi. Il y a longtemps que Dieu m'a purifié de ces désirs, je suis devenu tranquille et ne risque plus, si je te vois, d'être troublé et de devenir amoureux de toi. Mais, si je ne te vois pas, je m'inquiète : « Qui était celle-ci ? » Ils sont à l'opposé d'une autre catégorie de gens, lesquels sont les charnels : s'ils aperçoivent le visage des beautés, ils tombent amoureux et sont troublés. Il est préférable que ces beautés ne leur dévoilent pas leur visage et ne les rendent pas amoureux, mais pour les

spirituels il est préférable qu'elles se dévoilent afin d'éviter qu'ils soient troublés.

Quelqu'un dit : « Dans le Khwârazm, personne ne devient amoureux, car dans le Khwârazm il y a de nombreuses beautés. Quand les gens voient une beauté et lui attachent leur cœur, ils voient quelques mois plus tard une autre plus belle et cet amour se refroidit dans leur cœur. »

Le Maître dit : « S'il ne faut pas être amoureux des beautés du Khwârazm, il faut être amoureux du Khwârazm où il y a tant de beautés. Le Khwârazm est la pauvreté spirituelle *(faqr) où* se trouvent d'innombrables beautés et formes spirituelles ; à chacune tu donnes ton cœur et tu t'attaches ; une autre se montre et te fait oublier la première, et ainsi de suite *ad infinitum.* Donc, c'est de la pauvreté spirituelle elle-même contenant tant de beautés qu'il convient d'être épris. »

43

Saîf al-Bukhârî est allé en Égypte. Tout le monde aime le miroir et est épris de ses attributs et de ses utilités, sans connaître la véritable nature de son visage. On suppose que le voile est une face et que le miroir du voile est le miroir de sa face. Quant à toi, dévoile ton visage, afin de pouvoir découvrir que je suis le miroir de ton visage, et que tu puisses être certain que je suis un miroir.

Quelqu'un dit : « Je sais bien que les prophètes et les saints sont tous victimes d'illusions. Il n'y a rien dans toute prophétie que de la prétention. »

Le Maître dit : « Ce que tu dis est-il l'effet du hasard

ou le produit d'une vision ? Si tu vois et parles ensuite, alors cela prouve que la vision existe, celle-ci est la chose la plus précieuse et la plus noble qui existe. La preuve du message des prophètes n'est que leur prétention à la vision, et tu l'as reconnu. En outre, la vision ne se manifeste que grâce à un objet de vision. La vision est l'acte d'un sujet qui atteint un objet ; pour qu'elle ait lieu, il faut qu'il y ait un objet et un sujet. L'objet de la vision est ce qu'on recherche, et le visionnaire est le chercheur ; ou bien l'inverse. Ta négation même établit l'existence d'un chercheur et d'un objet recherché. L'énonciation de ces deux termes : Dieu et le serviteur de Dieu, constitue un postulat où la négation prouve nécessairement l'affirmation. »

On dit : « Ces gens-là sont les disciples de cet imbécile et le vénèrent. » Je réponds : « Cet « imbécile » de sheikh n'est pas inférieur à une pierre ou une idole. Ceux qui adorent les pierres les vénèrent et les glorifient, ils leur adressent leurs espoirs et leurs aspirations, leurs demandes, leurs besoins et leurs larmes. La pierre ne connaît ni ne ressent rien de ces requêtes. Cependant, Dieu le Très Haut a fait que les pierres et les idoles soient un moyen de dévotion ; mais elles en sont totalement inconscientes.

Un jurisconsulte battait un jour un garçon. On lui demanda : « Pourquoi le bats-tu ? Quelle offense a-t-il commise ? »

« Vous ne connaissez pas ce bâtard », répondit-il. « Il gâche tout ».

« Que fait-il, de quel péché est-il coupable ? » demanda quelqu'un.

« Il s'enfuit au moment du plaisir », répondit le jurisconsulte. « C'est-à-dire, à ce moment son image s'enfuit et il gâche le plaisir. »

Il est évident que ce jurisconsulte était amoureux de l'image du garçon alors que ce dernier l'ignorait totalement. De même, les disciples sont épris de l'image de ce sheikh stupide ; et lui, il ignorait leur « éloignement », leur « union » et leur « état ».

Un amour attaché à une image qui égare et induit en erreur, même s'il produit l'extase, n'est pas comparable à l'amour mutuel éprouvé par un bien-aimé véritable conscient et averti de la condition de son amoureux. De même, l'homme qui pleure, qui se lamente, qui étreint dans l'obscurité un pilier, croyant que c'est sa bien-aimée, ne peut être comparé, dans son plaisir, avec celui qui embrasse son amie vivante et consciente.

44

Quand il décide de partir en voyage, chacun fait des projets raisonnés, se disant : « Si je vais là, j'accumulerai les agréments et les bonnes affaires ; ma situation sera mise en ordre, mes amis seront contents et je l'emporterai sur mes ennemis. » Il se berce de tels projets, mais le dessein de Dieu est différent. Il a beaucoup délibéré avec lui-même *(tadbîr),* et il a médité sur ce qu'il ferait, mais pas un seul de ses projets ne s'est réalisé à son gré. Pourtant, il se fie toujours à sa propre délibération et à sa libre décision.

La créature décide, et elle ne connaît pas le destin *(taqdîr) ;* la décision de la créature ne ressemble pas au destin fixé par Dieu[291].

Tel est le cas de celui qui se voit en rêve dans une ville étrangère, où il ne connaît personne et où personne ne le connaît. Il erre désorienté. Cet homme a des regrets, du chagrin et de la peine ; il se dit : « Pourquoi suis-je venu dans cette ville ? Je n'y ai aucune connaissance ni aucun ami. » Et il se tord les mains et se mord les lèvres. Quand il se réveille, il ne voit ni ville ni gens. Il comprend que ces chagrins et ces regrets étaient vains ; il déplore cet état dans lequel il se trouvait et en comprend l'inutilité.

Une autre fois, en rêve, il se voit par hasard dans la même ville et commence à avoir du chagrin et des regrets ; il se repent d'y être venu, ne réfléchit pas ni ne se souvient que dans l'état de veille il s'est reproché ces chagrins, sachant que ces regrets étaient vains et que toute cette aventure n'était qu'un songe futile. Or, les gens ont vu mille fois que leurs décisions et délibérations étaient mises en échec ; que rien ne s'est réalisé selon leur désir, c'est le Dieu Très Haut qui les a fait oublier, ils ne se souviennent de rien et sont assujettis à leurs pensées et à leurs libres décisions. « *Dieu S'interpose entre l'homme et son cœur*[292]. »

Ibrahîm Adham[293] (que la miséricorde de Dieu soit sur lui*) lorsqu'il était roi partit pour la chasse. En lançant son cheval à la poursuite d'une gazelle, il se sépara de sa suite et s'éloigna. Son cheval fatigué était baigné de sueur, mais il le forçait à galoper dans la campagne. Comme il avait dépassé toute mesure, la gazelle se mit à parler. Tournant sa tête vers lui, elle lui dit : « As-tu été créé pour m'achever ? On ne t'a pas créé pour ma mort, et on ne t'a pas amené du néant

---

* (Que Dieu sanctifie son *sirr* !).

à l'existence pour que tu me chasses. Supposons que tu m'aies capturée, qu'aurais-tu gagné ? »

Quand il entendit ces mots, Ibrahîm se mit à crier et se jeta à bas de son cheval. Personne ne se trouvait alentour, sauf un berger. Ibrahîm le supplia de prendre ses vêtements royaux ornés de pierreries, ses armes et son cheval et de lui donner en échange sa cape de feutre, de ne le dire à personne, de ne donner aucune nouvelle de lui. Il s'habilla de cette pèlerine et se mit en route. Or, considère quel était son propre but et quel était celui de Dieu ! Il voulait capturer une gazelle, mais grâce à elle, Dieu le Très Haut le captura, afin que tu saches que dans le monde arrive ce qu'Il veut et que le but, c'est de Le posséder et d'être soumis à Lui.

'Omar (que Dieu soit satisfait de lui), avant de devenir musulman vint à la maison de sa sœur[294]. Sa sœur lisait le Qor'ân à voix haute, la sourate *Tâ-Hâ*[295]. Lorsqu'elle vit son frère, elle se cacha et se tut. 'Omar tira son cimeterre et dit : « Certainenent, si tu ne me dis pas ce que tu lisais et pourquoi tu t'es cachée, je te couperai immédiatement la tête d'un coup de cimeterre. Il n'y a pas de pardon. » Elle eut très peur, car elle connaissait la colère et l'impétuosité de son frère. Elle savait qu'elle risquait de perdre la vie. Elle dit : « Je lisais de ce livre que le Dieu Très Haut a donné en notre temps à Mohammad Son envoyé (sur lui la paix). » Il dit : « Lis-le pour que j'entende. » Elle lut la sourate *Tâ-Hâ*. 'Omar devint furieux, et sa colère était cent fois plus grande. Il dit : « Maintenant, si je te tue ce serait abuser de ta faiblesse ; il faut d'abord que j'aille lui couper la tête, ensuite j'en finirai avec ton affaire. » De cette manière, il se mit en route, son cimeterre nu à la main, furieux, vers la mosquée de

Mohammad. En route, lorsque les chefs des Quraysh le virent, ils dirent : « En vérité, ‘Omar veut s’attaquer à Mohammad et sûrement, s’il doit arriver quelque incident, cela proviendra de celui-ci » ; parce que ‘Omar jouissait de tant de force et de vigueur qu’il sortit toujours vainqueur des armées qu’il eut à affronter (et il apportait leurs têtes coupées en trophées) ; à tel point que Mohammad (sur lui la paix) déclarait toujours : « O Seigneur, donne la victoire à ma religion, soit par l’aide de ‘Omar, soit par celle d’Abû Jahl », parce que tous deux étaient célèbres en leur temps pour leur force et leur héroïsme. Et quand ‘Omar fut devenu musulman, il pleurait toujours, disant : « O Envoyé d’Allah, quel malheur pour moi si tu m’avais préféré Abû Jahl, et si tu avais dit : O Seigneur, donne la victoire à ma religion par l’aide d’Abû Jahl ou par l’aide de ‘Omar ; dans ce cas, qu’aurait été ma situation ? Je serais demeuré dans l’égarement. »

Il se rendit l’épée à la main à la mosquée du Prophète (le salut sur lui). Sur ces entrefaites, Gabriel (sur lui le salut) apporta une révélation à Mohammad (sur lui le salut). « Voici, ô Envoyé de Dieu, que ‘Omar arrive afin de se convertir à l’Islam ; prends-le sous ta sauvegarde. » Dès que ‘Omar entra dans la mosquée, il vit qu’une flèche de lumière volait de Mohammad et pénétrait dans son cœur. Il se mit à crier et tomba sans connaissance. L’affection et l’amour naquirent dans son cœur et il souhaita être fondu et anéanti en Mohammad (sur lui le salut) par son amour extrême. Il dit : « Maintenant, ô Prophète d’Allah, expose-moi la foi et dis-moi les mots bénis afin que je les entende. » Lorsqu’il fut devenu musulman, il dit : « A présent, en compensation de ce que je suis venu pour t’attaquer avec le sabre nu, et pour me racheter, si j’entends à

partir de maintenant quiconque prononcer une insulte contre toi, je le tuerai sur le champ ; avec ce sabre je séparerai sa tête de son corps. » Il sortit de la mosquée. Soudain, son père s'avança vers lui et lui demanda : « Tu t'es converti ? » Il lui coupa aussitôt la tête et s'en alla, avec son glaive souillé de sang. Les chefs des Quraysh virent le glaive souillé de sang et dirent : « Tu t'es engagé à apporter une tête, où est la tête ? » Il dit : « La voilà. » Ils dirent : « Tu as apporté cette tête d'ici ? » Il dit : « Non, ce n'est pas la même tête, c'en est une autre. »

Maintenant, considérez ce que 'Omar avait l'intention de faire et ce que le Dieu Très Haut avait comme but, afin de savoir que les événements changent comme Il le veut.

'Omar alla, son cimeterre à la main, pour attaquer l'Envoyé de Dieu ;
il tomba dans le piège de Dieu et trouva par bonheur la vision divine[296].

Si on vous demande aussi : « Qu'avez-vous apporté ? » Vous répondrez : « Nous avons apporté la tête. » Si on vous dit : « Nous avons vu cette tête » ; vous répondrez : « Non, ce n'est pas cette tête-là, c'en est une autre. » La tête est celle où se trouve un secret, sinon mille têtes ne valent pas un sou.

On lut ce verset : « *Et quand Nous fîmes de la Maison une retraite pour les gens et un asile. Adoptez donc pour lieu de culte ce lieu où Abraham se tint debout*[297]. » Abraham (sur lui la paix) dit : « O Dieu, comme Tu m'as honoré de la faveur de Ta satisfaction et que Tu m'as choisi, octroie aussi à mes descendants cette faveur. » Dieu le Très Haut dit : « *Mon alliance*

ne touche pas les prévaricateurs[298] », ceux qui sont les prévaricateurs ne sont pas dignes de faveurs et de générosité. Quand Abraham a su que le Dieu Très Haut n'octroyait pas cette grâce aux prévaricateurs, il demanda autrement : « O Dieu, ceux qui ont la foi et ne sont pas des prévaricateurs, donne-leur de Ta provende et ne la leur refuse pas. » Dieu le Très Haut dit : « La provende est pour tous, tous y ont part, dans cette maison des hôtes, toutes les créatures bénéficient et jouissent de tout. Mais la faveur de Ma satisfaction et de Mon acceptation, l'honneur de la générosité de Dieu sont propres aux élus et à ceux qui sont proches de Dieu. »

Les exotéristes disent que la « Maison » désigne la Ka'ba : chaque personne qui s'y réfugie est en sécurité contre toutes les calamités ; la chasse y est interdite, on ne peut y nuire à personne, et Dieu le Très Haut l'a choisie. C'est vrai et c'est juste ; mais ce n'est là que l'apparence de ce que dit le Qor'ân. Les connaisseurs de la vérité disent que cette « Maison » est le for intérieur de l'homme* : « O Dieu, purifie l'intérieur *(bâtin)* des tentations et des occupations charnelles, et délivre-nous des pensées et des sentiments corrompus et erronés, qu'il ne reste aucune crainte dans le cœur, que la paix y apparaisse et qu'il soit totalement le lieu de Ta révélation ; qu'en lui le démon et ses tentations ne pénètrent pas. » De même que le Dieu Très Haut a chargé dans le ciel les étoiles filantes d'empêcher les démons maudits d'entendre le secret des anges afin que personne ne le connaisse et qu'ils soient loin de tout malheur : « O Dieu, Toi aussi charge le gardien de Ta grâce dans notre cœur d'éloigner de nous la tentation

---

* L'homme parfait dit :

des démons, les ruses de l'âme concupiscente et du désir. » C'est là la parole des gens du *bâtin* (de l'ésotérique) et de la connaissance.

Chacun agit selon sa condition. Le Qor'ân est un brocard à double face. Certains trouvent leur profit dans un côté, d'autres dans l'autre côté. Tous les deux sont vrais, car le Dieu Très Haut veut que les deux catégories de gens tirent leur profit du Qor'ân. Comme une femme qui a un mari et un enfant nourrisson. Tous les deux tirent de cette femme une satisfaction différente : l'enfant prend plaisir au sein à boire du lait, le mari au plaisir conjugal. Les gens sont comme de petits enfants dans la Voie : ils tirent leur plaisir de la lettre *(zâher)* du Qor'ân et boivent du lait. Mais ceux qui sont parvenus à la perfection ont une autre contemplation et une autre compréhension du sens caché du Qor'ân.

La station *(maqâm)* et le sanctuaire d'Abraham se trouvent en un lieu aux environs de la Ka'ba. Les exotéristes disent : « Il faut faire là deux *rakats* de prière. » C'est juste, bien sûr, mais la station d'Abraham, chez les gens de la Vérité, est que tu te jettes comme Abraham dans le feu pour l'amour de Dieu, et que tu arrives à l'étape *(maqâm)* d'Abraham avec efforts et persévérance, dans le chemin de Dieu, ou que tu t'approches de cette station. Lui se sacrifia pour l'amour de Dieu, pour lui, l'âme charnelle ne comptait pas, et il n'éprouvait pas de crainte. Faire deux *rakats* de prière dans la station d'Abraham est bien, mais de telle façon que le *qiyâm* (posture debout) soit effectué en ce monde, et le *rukû (inclinaison)* dans l'autre monde.

La Ka'ba signifie le cœur des prophètes et des saints qui est le lieu de la révélation de Dieu ; la Ka'ba (matérielle) en est l'accessoire. S'il n'existe pas un cœur, à

quoi sert la Ka'ba ? Les prophètes et les saints ont renoncé totalement à leurs propres désirs et se sont soumis à ceux de Dieu afin d'accomplir ce qu'Il dit ; quant à ceux qui n'ont pas l'estime de Dieu, même s'il s'agit de leur père et de leur mère, ils les détestent et les considèrent comme des ennemis.

> Nous avons mis dans ta main la bride de notre cœur, ce que tu appelles cuit, je l'appelle brûlé.

Ce que je dis est un symbole, pas un exemple. Dieu le Très Haut a comparé Sa propre lumière à une lampe[299] : c'est un symbole ; et comparer l'existence des saints à un verre de lampe, c'est aussi un symbole. L'existence et l'espace ne peuvent contenir Sa lumière, et comment pourrait-elle être contenue dans la lampe et le verre ? Les rayons des lumières de Dieu le Très Haut ne sont pas contenus dans le cœur, mais si tu les cherches, tu les trouveras là dans le cœur en tant que reflet de Sa propre lumière ; de même que tu trouves ta propre image dans le miroir. Pourtant, ton image n'est pas dans le miroir, mais quand tu t'y regardes, tu te vois. Les choses qui semblent inintelligibles, quand on les considère comme des symboles *(mithâl)* deviennent intelligibles ; et quand elles sont intelligibles elles sont tangibles. De même, tu peux dire que lorsqu'un homme ferme les yeux il voit des formes bizarres, il aperçoit des images et des formes sensibles ; et quand il ouvre les yeux, il ne voit rien. Personne ne croira que ces visions sont intelligibles, mais quand tu les expliques par une comparaison, elles deviennent claires. Il en est ainsi de quelqu'un qui rêve de cent mille choses dont il ne peut voir une seule à l'état de veille. Ou d'un architecte qui en esprit imagine une

maison, sa longueur, sa largeur, sa forme. Pour personne l'existence de cette maison n'est intelligible, mais quand il en dessine le plan sur le papier, sa conception devient claire, et quand il en précise les qualifications, elle devient intelligible. Maintenant que son projet est intelligible, l'architecte peut se mettre à construire la maison selon le plan, et la maison devient tangible.

Nous voyons donc que tout ce qui est inintelligible devient intelligible et tangible au moyen d'images. Ainsi, on dit que dans l'autre monde les livres s'envolent, les uns dans la main droite et les autres dans la main gauche. De même pour les Anges, le Trône, l'Enfer, le Paradis, la Balance, le Jugement et le Livre : ces choses ne peuvent être comprises qu'à l'aide d'une comparaison. Bien que dans le monde d'ici-bas il n'y ait rien qui ressemble à ces choses, on peut cependant les comprendre grâce à la comparaison : la nuit, tous les hommes dorment, le cordonnier comme le roi, le juge comme le tailleur, etc. Les pensées de chacun s'envolent ; il ne leur en reste aucune. Puis, à l'aube, c'est comme si la trompette d'Israfil ressuscitait les parcelles de leur corps : les pensées de chacun, comme les livres dans l'autre monde, reviennent à tire-d'aile vers chaque homme sans aucune erreur — les pensées du tailleur reviennent au tailleur, les pensées du juriste au juriste, les pensées du forgeron au forgeron, les pensées du tyran au tyran, celles du juste au juste. Un homme s'endort-il tailleur le soir et se réveille-t-il cordonnier au jour ? Non ; car c'était là son travail et ses occupations : il reprend les mêmes activités. Il faut que tu saches qu'il en va de même dans l'autre monde.

Ainsi, lorsqu'un homme, en employant cette comparaison, arrive au bout du fil, il contemple et flaire dans

ce monde toutes les conditions qui existent dans l'autre monde ; toutes lui sont révélées, de sorte qu'il parvient à comprendre que toutes choses sont contenues dans la toute-puissance de Dieu. Vous voyez bien des os pourrir dans la tombe, qui jouissent pourtant d'un doux repos et d'un sommeil enivré, pleinement conscients de cette joie et de cette ivresse. Or, ce n'est pas une exagération de dire : « Que la terre lui soit légère ». S'il n'était pas conscient de ce plaisir, pourquoi formulerait-on pareil souhait ?

Que vive cent ans cette idole pareille à la lune
que mon cœur soit un carquois pour les flèches du chagrin qu'elle cause.
Mon cœur est mort joyeux dans la poussière de son seuil.
O mon Dieu, qui donc a prié pour que sa terre me soit légère[300] ?

Deux personnes se sont endormies dans un même lit. L'une se voit devant une table servie dans un jardin de roses, au paradis, l'autre au milieu des serpents et des scorpions auprès de l'ange gardien de l'Enfer. Mais si tu vas au fond des choses, en ces deux personnes tu ne vois ni l'un ni l'autre de ces états. Donc, il n'est pas étonnant que les parcelles de certaines personnes dans la tombe soient en paix dans la joie et dans le plaisir, et que certaines autres soient dans le châtiment, la souffrance et la douleur. Tu ne vois aucunement ni l'un ni l'autre. Il est clair que les choses inintelligibles deviennent, à l'aide des comparaisons, intelligibles.

Il y a symboles et symboles. Ainsi, un *'âref* a nommé « printemps » la dilatation du cœur et la joie, et nommé « automne » son resserrement et le chagrin.

Comment la joie ressemble-t-elle au printemps, et comment, selon les apparences, le chagrin ressemble-t-il à l'automne ? C'est un symbole, sans lequel la raison ne peut imaginer ni apercevoir le sens. Ainsi que l'a dit le Dieu Très Haut : « *L'aveugle et le clairvoyant ne sont pas égaux, ni les ténèbres et la lumière, ni l'ombre et la fournaise*[301]. » Il compare la foi à la lumière et l'impiété aux ténèbres, ou bien Il compare la foi à une ombre douce et l'impiété à un soleil ardent et impitoyable qui fait bouillir le cerveau.

Pourtant, quelle ressemblance y a-t-il entre l'éclat et la subtilité de la foi et la lumière de notre monde, ou bien entre la bassesse et l'obscurité de l'incroyance et l'obscurité de notre monde ?

Si quelqu'un s'endort pendant que nous parlons, ce sommeil ne provient pas de l'inattention, mais de la sécurité. Ainsi, une caravane parcourt une route difficile et dangereuse par une nuit noire. Elle avance dans la crainte, de peur qu'un ennemi ne lui cause du tort. Aussitôt que la voix d'un chien ou le cri d'un coq parvient à leurs oreilles et qu'ils sont arrivés à un village, ils n'ont plus de soucis, ils s'étendent et s'endorment doucement. Sur la route, quand il n'y avait ni bruit ni murmure, de peur ils ne pouvaient dormir ; dans le village, où ils sont en sécurité, en dépit des aboiements des chiens et des cris des coqs, ils sont insouciants et heureux, ils s'endorment.

Nos paroles aussi proviennent de lieux paisibles et sûrs : de là où ont parlé les prophètes et les saints. Quand les esprits entendent les paroles de leurs amis, ils se sentent en sécurité et sont libérés de la peur ; car ces mots leur transmettent le parfum de l'espoir et de la félicité. De même, un homme qui voyage avec une caravane par une nuit noire s'imagine, dans son extrême frayeur, que

des voleurs ont pris place dans la caravane. Il désire entendre parler ses compagnons de voyage et les reconnaître par leurs paroles. Lorsqu'il entend leurs paroles, il se sent en sécurité. « *Dis : ô Mohammad ! Récite.* » Parce que ton essence est subtile, les regards ne t'atteignent pas ; mais quand tu parles, ils s'aperçoivent que tu es l'ami intime de leurs esprits et ils se sentent en sécurité et en paix. Parle donc !

« La maigreur de mon corps suffit à attester que je suis un homme qui, s'il ne vous parlait pas, demeurerait invisible à vos yeux[302]*. »*

Il existe un animal qui demeure dans les champs de blé et qui est si petit qu'on ne le voit pas ; mais quand il produit un son, alors les gens le découvrent. Les hommes sont entièrement plongés dans le champ de blé de ce monde, et votre esprit est invisible à cause de son extrême subtilité. Parlez donc, afin qu'on puisse vous reconnaître.

Lorsque vous désirez vous rendre à un certain endroit, tout d'abord s'y rend votre cœur, il regarde et s'informe des conditions qui y existent ; puis votre cœur revient et emmène avec lui votre corps. Or, tous ces autres hommes sont comme des corps par rapport aux saints et aux prophètes, eux sont le cœur de ce monde. D'abord, ils sont allés dans l'autre monde, échappant à leurs attributs humains, à la chair et au sang. Ils ont contemplé les profondeurs et les hauteurs de ce monde-là et de celui-ci, et sont passés par toutes les étapes, de sorte qu'ils ont appris comment il faut avancer sur cette voie. Puis ils sont revenus et ont adressé un appel à l'humanité, disant : « Venez dans ce monde originel ! Car ce monde-ci est une ruine et une demeure périssable, nous avons découvert un lieu de délices, dont nous vous informons. »

On voit donc que le cœur, en toutes circonstances,

est attaché au cœur du Bien-Aimé et n'a pas besoin de traverser les étapes, ni de craindre les brigands de grands chemins, ni besoin du bât de la mule. C'est le misérable corps qui est attaché à ces choses.

J'ai dit à mon cœur : « O mon cœur, par ignorance
du service de qui t'es-tu donc privé ? »
Mon cœur a répondu : « C'est toi qui fais erreur :
je suis attaché à Son service, et toi, tu es égaré[303]. »

Où que tu sois, et dans quelque situation que tu te trouves, essaie toujours d'être un amoureux et un amoureux passionné. Une fois que tu posséderas l'amour, tu seras toujours un amoureux, dans le tombeau, lors de la Résurrection, dans le Paradis, à jamais. Quand tu as semé du froment, le froment poussera sûrement, il sera dans la gerbe, et dans le four.

Majnûn désirait écrire une lettre à Laylâ. Il prit une plume et écrivit ces vers :

Ton nom est sur mes lèvres,
ton image est dans mes yeux,
ton souvenir est dans mon cœur :
à qui donc écrirais-je ?[304]

Ton image réside en mes yeux, ton nom n'est pas hors de mes lèvres, ton souvenir est dans les profondeurs de mon âme, à qui donc écrirais-je, puisque tu te promènes en tous ces lieux ? La plume s'est brisée et le papier s'est déchiré.

Il y a beaucoup de gens dont le cœur est rempli de telles paroles ; mais ils ne peuvent les exprimer avec une forme et des mots, bien qu'ils soient amoureux et qu'ils le recherchent et le désirent. Ce n'est pas éton-

nant et n'empêche pas l'amour, car la source est le cœur, le désir, l'amour et l'affection. De même que l'enfant aime le lait et en tire des forces, et pourtant ne peut pas donner des explications ni fournir des précisions au sujet du lait ; il ne peut exprimer sa satisfaction avec des mots ; il ne peut dire quel plaisir il éprouve à boire du lait et comme il sera faible et misérable s'il n'en boit pas, bien que son âme soit amoureuse du lait et le désire ardemment. En revanche, si l'adulte explique de mille façons ce qu'est le lait, il n'en tire aucun plaisir et n'en jouit pas.

45

*Quel est le nom de ce jeune homme** ? Saif ud-Dîn (« Glaive de la religion »). Le Maître dit : « Quand le glaive est dans le fourreau, on ne peut pas le voir. Le véritable « Saif ud-Dîn » est celui qui combat pour la religion et dont tous les efforts sont orientés vers Dieu ; il distingue la rectitude de la faute et discerne la vérité de l'erreur. D'abord, il se fait la guerre à lui même et purifie son propre caractère*** (« *Commence par ta propre personne*[305] ») ; il se donne toutes sortes de conseils : « Si tu es un homme qui as des mains et des pieds, des oreilles et une intelligence, des yeux et une bouche, les prophètes et les saints qui ont trouvé la félicité et qui sont parvenus à leur but étaient, eux aussi, des hommes ; et comme moi ils possédaient

* Mawlânâ dit :

** On lui répondit : Saif ul-lah.

*** L'Envoyé de Dieu a dit :

ouïe, raison, parole, mains et pieds. Pourquoi la voie leur est-elle ouverte et la porte aussi, et non pour moi ? »

Il s'adresse des reproches, nuit et jour lutte contre lui-même disant : « Qu'as-tu fait, quelle a été ta conduite, pour n'être pas approuvé comme étant le glaive d'Allah et la* langue de la vérité ? »

Dix personnes veulent entrer dans une maison, neuf trouvent le chemin, et une reste dehors ; on ne lui ouvre pas la porte. Sans doute cette personne doit-elle se lamenter ; elle se dit : « C'est étrange, qu'ai-je fait, moi, pour qu'on ne me laisse pas entrer, quelle impolitesse ai-je commise ? » Elle doit s'attribuer la faute à elle-même, à sa propre déficience et à son manque de politesse, et non pas dire : « C'est Dieu qui a agi ainsi à mon égard, que dois-je faire ? Telle est Sa volonté. S'Il le voulait, Il me montrerait le chemin. » Cette façon de parler est une injure pour Dieu, c'est tirer l'épée contre Lui. De cette manière on devient Saif (glaive) contre Dieu, et non Saif du Dieu Très Haut.

Dieu le Très Haut est sans famille ni parenté. « *Il n'est pas engendré et n'a pas engendré*[306] » ; on ne peut L'atteindre que par la soumission. « *Dieu Se suffit à Lui-même ; et vous êtes les pauvres*[307]. » Il est impossible de dire : « Celui qui a trouvé le chemin vers Dieu est plus proche, plus ami de Dieu et plus dépendant de Lui que moi. » Donc, on ne peut être proche de Lui que par la soumission. Il est le donateur absolu. Il a rempli l'océan de perles, et Il a revêtu les épines de la robe d'honneur des fleurs ; Il a donné à une poignée de terre la vie et l'âme, sans aucune intention intéressée, et toutes les parcelles du monde reçoivent de Lui

* La lance *(sinân)*.

une part. Quand quelqu'un entend dire que dans telle ville se trouve un homme généreux qui fait de grands dons et libéralités, il s'y rend avec l'espoir d'en tirer profit. La bienfaisance de Dieu est célèbre et tout le monde a conscience de Sa grâce ; pourquoi ne Lui demandes-tu pas l'aumône et n'attends-tu pas Ses dons et Sa récompense ? Tu restes assis paresseusement, te disant : « S'Il le veut, Il me donnera Lui-même », et tu ne Lui demandes rien. Quand le chien, qui est dépourvu d'intelligence et de compréhension, devient affamé et qu'il n'a pas de pain, il vient vers toi et remue sa queue, pour dire : « Donne-moi du pain, car je n'en ai pas, et toi tu en as. » Il possède, dans cette mesure, le discernement. Or toi, tu n'es pas moins que le chien. Il ne se contente pas de dormir dans l'âtre et de se dire : « S'il le veut, il me donnera du pain. » Il supplie et remue la queue. Toi aussi, fais de même, demande l'aumône à Dieu, parce qu'à un tel donateur il est très honorable de demander l'aumône. Comme tu n'as pas de chance, demande-la à quelqu'un. Dieu n'est pas avare et Il est le maître de toutes richesses ; Dieu est très proche de toi, Il connaît chacune de tes pensées et chacune de tes imaginations, parce que c'est Lui qui les a créées et qui les place en face de toi ; mais en raison de l'extrême proximité, tu ne peux Le voir ; ce n'est pas étonnant, dans chaque action que tu effectues, l'intelligence t'accompagne et c'est elle qui en a pris l'initiative ; et toi, tu ne peux voir d'aucune façon cette intelligence, bien que tu la voies par ses effets ; mais tu ne peux pas voir son essence.

Ainsi, lorsque quelqu'un va au hammam, il baigne dans la chaleur. Partout où il va dans le hammam, le feu l'accompagne ; par son effet il a chaud, mais le feu ne lui est pas visible. Quand il sort, il voit le feu qui

produit la chaleur et qui la lui a procurée dans les bains. L'existence de l'homme est un hammam étrange : s'y trouvent la chaleur de la raison, l'esprit et le *nafs*. Mais lorsque tu quittes le hammam* et que tu vas dans l'autre monde, tu vois précisément l'essence de la raison, celle du *nafs* et celle de l'esprit, et tu sais que le fait d'être intelligent provient précisément de la chaleur de la raison ; que toutes les ruses et roueries provenaient du *nafs* et que la vie est l'effet de l'esprit. Tu vois alors l'essence de chacune de ces choses, mais pendant que tu étais dans le hamman, tu ne pouvais au moyen de tes sens voir le feu, tu n'en constatais que l'effet. Comme celui qui n'a jamais vu de l'eau courante. On le jette dans l'eau, les yeux fermés. Quelque chose de mouillé et de doux touche son corps, mais il ne sait pas ce que c'est. Lorsque ses yeux sont ouverts, il comprend que c'est de l'eau. Au commencement, l'homme savait par l'effet ; à présent il voit l'essence.

Donc, demande l'aumône à Dieu, et réclame-Lui ce dont tu as besoin, parce que cette demande ne sera pas faite en vain. « *Appelez-Moi et Je vous répondrai*[308]. »

Nous étions à Samarcande et Khwârazm-shah avait assiégé la ville[309] ; il avait amené des troupes et livrait combat. Dans le quartier où nous nous trouvions, il y avait une jeune fille très belle ; il n'en existait pas de pareille dans la cité. A chaque instant, je l'entendais dire : « O Seigneur, comment permettrais-Tu de me livrer aux mains des oppresseurs ? Je sais que jamais Tu ne le permettras, J'ai confiance en Toi**. » Quand

---

* De l'existence…

** « Tu me protégeras de leurs méfaits. » Tous les jours, elle se plaignait et se lamentait de cette manière.

la ville fut pillée, que tout le monde fut fait captif et que l'on emmena les servantes de cette jeune fille, elle ne subit aucun dommage, et malgré son extrême beauté, personne ne la regardait*. Sache donc que quiconque s'en remet à Dieu est en sécurité contre tous les malheurs et reste sain et sauf, qu'aucun vœu ne s'adresse à Lui en vain.

Un derviche avait appris à son fils que chaque chose qu'il demandait, il devait la demander à Dieu. Quand l'enfant pleurait, il demandait à Dieu, et le père lui faisait donner ce qu'il désirait. Les années passèrent. Un jour, l'enfant se trouvait seul à la maison, et il souhaita manger du *harissa*[310]. Comme d'habitude, il demanda à Dieu. Soudain, de l'invisible, vint une marmite de *harissa*. L'enfant en mangea à satiété. Quand le père et la mère revinrent et lui demandèrent : « Ne veux-tu pas quelque chose ? » L'enfant répondit : « Oh ! J'ai demandé du *harissa* et j'en ai mangé. » Le père dit : « Louanges à Dieu que tu sois arrivé à cette étape et que ta confiance en Dieu et ta certitude** soient devenues aussi fortes ! »

Quand Marie naquit, sa mère fit vœu de la consacrer au service du Temple de Dieu et de ne la charger d'aucun travail[311]. Elle la posa dans un coin du Temple. Zacharie voulait s'occuper d'elle ; tout le monde voulait en faire autant ; entre eux s'éleva une discussion. A cette époque, c'était la coutume que chacun jetât une baguette dans l'eau ; à celui dont la baguette surnageait, la chose désirée appartiendrait. Par hasard, le présage fut favorable à Zacharie. Ils dirent : « Il y a droit. » Et Zacharie chaque jour apportait à Marie un

---

* Et elle demeura saine et sauve.

** Ferveur.

repas, et dans le coin du temple il trouvait la même sorte de mets. Il lui dit : « O Marie, c'est moi qui suis ton tuteur. D'où vient ce mets ? » Elle répondit : « Quand j'ai besoin d'un repas, tout ce que je veux, Dieu le Très Haut me l'envoie. Sa générosité et Sa miséricorde sont infinies. Celui qui met sa confiance en Dieu ne le fait jamais en vain. » Zacharie dit : « O Dieu, comme tu exauces le vœu de tous, moi aussi j'ai un désir. Exauce-le. Donne-moi un enfant qui soit Ton ami et qui, sans que je l'y encourage, soit toujours avec Toi et s'occupe de Ton service. » Dieu le Très Haut fit naître Jean-Baptiste, après que son père fut voûté et affaibli et que sa mère, qui était déjà stérile dans sa jeunesse, fut devenue très vieille. Elle eut une menstruation et devint enceinte.

Sache donc que toutes ces choses ne sont que des prétextes pour la puissance de Dieu et que tout vient de Lui. C'est Lui qui est le maître absolu de toutes choses. Le croyant est celui qui sait que derrière ce mur il y a quelqu'un qui est au courant de tous nos états et nous voit, bien que nous ne le voyions pas, et cette croyance est pour lui une certitude, au contraire de celui qui dit : « Non, toutes ces choses ne sont qu'une fable », et ne croit pas. Il viendra un jour où il sera puni, aura des regrets et dira : « Oh ! J'ai fait le mal, j'ai commis des fautes, Lui seul était tout et moi je le niais. » Par exemple, tu sais que je suis derrière ce mur, et tu joues du luth ; sans doute le gardes-tu dans les mains et ne cesses-tu de jouer, car tu es un joueur de luth. Or, la prière ne consiste pas à ce qu'on effectue chaque jour des *qiyâm,* des *rukû*, des *sujûd.* Mais le but de la prière est de te trouver toujours dans l'état qui était le tien pendant la prière, que tu sois endormi ou éveillé, écrivant ou lisant : dans tous les

états tu ne dois pas être sans le souvenir de Dieu, afin que tu sois « *continuellement en prières*[312]. » Ces paroles et ce silence, manger, dormir, être en colère, pardonner, et tous les états semblables sont comme le tour que fait la roue du moulin. Sans doute, ce tour provient-il de l'eau, car le moulin a fait l'expérience d'un régime sans eau. S'il croit que tous ces tours proviennent de lui-même, c'est là pure ignorance et incompréhension*. Ce tour a un champ limité, car tels sont les états de ce monde. Par conséquent, supplie Dieu en gémissant, disant : « O Dieu, rends-moi possible, outre ce voyage et ce tour, un autre tour spirituel, puisque tous les vœux sont exaucés par Toi et que Ta générosité et Ta miséricorde sont accordées à toutes les créatures. » A chaque instant, expose donc tes vœux et ne sois pas sans te souvenir de Dieu, car ce souvenir donne la force aux ailes et aux plumes de l'oiseau de l'âme, si ce but principal est atteint, c'est « *lumière sur lumière*[313]. » Avec la mémoration de Dieu, le *bâtin* (for intérieur) est rendu peu à peu lumineux, et tu obtiendras le détachement de ce monde.

Un oiseau veut voler dans le ciel ; bien qu'il n'atteigne pas le ciel, pourtant, à chaque instant, il s'éloigne de la terre et vole plus haut que les autres. Ou encore, il se trouve dans une cassette un flacon de musc dont le col est étroit. Tu rentres la main dans le flacon, mais tu ne peux en faire sortir du musc ; pourtant, ta main s'imprègne de son parfum et ton odorat éprouve une jouissance. Ainsi en est-il du souvenir de Dieu : bien que tu ne parviennes pas à Son Essence, le souvenir du Dieu Tout-Puissant te marque d'une forte empreinte et te cause de grands profits.

---

* Donc, sache que ce tour provient de l'eau, car…

Mohammad, (le salut soit sur lui et sa famille) a dit : « Celui qui cherche avec insistance trouve » et « Celui qui frappe à la porte avec insistance, on lui ouvrira. »

46

Le Sheikh Ibrahîm est un derviche qui nous est cher ; quand nous le voyons, nous nous rappelons nos amis. Mawlânâ Shams-ud-Dîn avait beaucoup de considération pour lui. Il disait toujours : « Notre Sheikh Ibrahîm » et se l'attribuait.

Bénéficier de la faveur divine est une chose, et faire des efforts en est une autre. Les prophètes ne sont pas arrivés au degré de la prophétie par leurs efforts ; ils ont joui de cette félicité grâce à la faveur de Dieu. Bien qu'ils bénéficient de cette faveur, les prophètes, de coutume, ne négligent ni l'effort ni les bonnes actions. Cette conduite est dans l'intérêt du commun des hommes ; sans elle, ceux-ci n'auraient pas confiance en leurs messages. Car le regard de ces gens ne pénètre pas la substance cachée des choses *(bâtin) ;* ils ne voient que l'apparence *(zâher).* Grâce à l'apparence, le commun des hommes peut accéder au sens caché des choses.

Pharaon fournissait lui aussi de grands efforts, dispensant des libéralités et répandant des bienfaits ; mais comme il ne bénéficiait pas de la faveur divine, inéluctablement, sa soumission envers Dieu, ses efforts et sa générosité n'avaient pas d'éclat et restaient cachés. Tel l'émir qui, dans un château fort, dispense libéralités et bienfaits aux gens du château pour les inciter à se

rebeller contre le roi. En conséquence, cette générosité n'a ni valeur ni éclat.

Pourtant, on ne peut affirmer que Pharaon ait totalement manqué de faveur divine ; il est possible que le Dieu Très Haut lui ait témoigné une faveur cachée et qu'il ne l'ait abandonné que pour un certain bien. Le roi dispose autant du courroux que de la grâce, du don que de la prison*. Les spirituels ne nient pas totalement la faveur de Dieu envers Pharaon, mais ceux qui ne voient que l'apparence le considèrent comme totalement abandonné par Dieu, et pour le maintien des apparences, cette croyance est convenable. Le roi fait pendre un criminel aux yeux de tous dans un lieu très élevé, afin que cela serve d'exemple, bien qu'il soit possible de le suspendre à un clou, dans une maison : les gens qui assistent à cette pendaison voient que l'ordre du roi les concerne tous, il faut lui obéir. Or, tous les gibets ne sont pas en bois. La situation élevée et la grande prospérité en ce monde constituent aussi une potence, très grande et très haute. Quand le Dieu Très Haut veut punir quelqu'un, Il lui donne dans ce monde une grosse fortune et une grande souveraineté, comme à Pharaon, Nemrod et autres. Toutes ces situations sont comme une potence où le Dieu Très Haut les fait pendre, afin que les gens comprennent ; car le Dieu Très Haut a dit : « *J'étais un Trésor caché, J'ai voulu être connu*[314]. » C'est-à-dire : « J'ai créé le monde entier, et le but de la création était de Me manifester, tantôt par la grâce, tantôt par le courroux. » Et un tel roi ne peut se contenter de faire annoncer son royaume par un seul : si tous les atomes du monde devenaient les hérauts de Dieu, cela ne suffirait pas

* Pour le bon ordre du pays, tous deux sont nécessaires.

pour Le faire connaître. Donc, toutes les créatures, jour et nuit, révèlent Dieu, mais certaines sont conscientes de ce rôle, et d'autres non. « Viendra le jour où Dieu sera connu. » Un émir ordonne de châtier quelqu'un, de le battre. L'homme crie et hurle. Pourtant, la victime et le bourreau témoignent tous deux de leur soumission à l'ordre de l'émir. Bien que l'homme crie de douleur, tout le monde sait que celui qui frappe et celui qui est frappé sont tous deux soumis aux ordres de l'émir, tous deux rendent l'ordre manifeste. Celui qui atteste Dieu témoigne toujours de Dieu, et celui qui nie Dieu en témoigne aussi, car l'affirmation n'existe pas sans négation, sinon elle est sans agrément et sans valeur. Tel orateur dans une réunion parle de questions religieuses. Sans controverse, ses paroles ennuient. Aussi subtiles qu'elles soient, ses paroles, si elles affirment à vide, perdent leur saveur. Car l'affirmation est agréable quand elle est opposée à la négation. De même, ce monde est une assemblée pour témoigner de Dieu ; sans affirmateurs et sans négateurs, cette réunion n'aurait aucune animation. Et tous les deux rendent témoignage de Dieu.

Les amis se rendirent chez le chef de la ville. Il se mit en colère contre eux : « Pourquoi êtes-vous tous ici ? » Ils dirent : « Cette affluence et notre grand nombre ne sont pas pour faire du tort à quelqu'un : c'est pour que nous nous entraidions, dans la résignation et la patience. »

De même, lors d'un deuil, tout le monde s'assemble. Ce n'est pas pour empêcher la mort, mais pour consoler celui qui est endeuillé et lui faire oublier son angoisse. « *Les croyants sont comme une seule âme*[315]. » Les derviches sont comme un seul corps ; si un membre souffre, le reste du corps s'en affecte. L'œil

perd sa vision, l'oreille n'entend plus, la langue ne parle plus, tout s'arrête. La condition de l'amitié est de se consacrer à son ami au risque d'affronter les dangers pour lui ; car l'un et l'autre sont noyés dans une seule mer.

Voilà en quoi consiste l'effet de la foi et la condition de l'Islam. Qu'est-ce que le fardeau qu'on porte sur le corps, en comparaison de celui qu'on porte sur l'âme ? « *Il n'y a pas de mal ; oui, c'est vers notre Seigneur que nous faisons retour*[316]. » Lorsque le croyant se consacre à Dieu, pourquoi aurait-il peur des dangers et des malheurs qui menacent sa main ou son pied ? Quand il se dirige vers Dieu, quel besoin a-t-il de mains ou de pieds ? Dieu te les a donnés afin que tu ailles vers Lui. Quand tu vas vers Celui qui a créé la main et le pied, si tu perds ta main et si tu ne peux plus marcher et, comme les magiciens de Pharaon, si tu vas sans mains et sans pieds, quelle raison y a-t-il pour toi de te chagriner ?

Le poison est suave
Quand la beauté remplit la coupe ;
Ses mots amers sont doux à entendre.
Comme il a de la saveur, mon Ami
Son esprit est plein de sel.
Là où il y a de la saveur, on peut s'émouvoir.

Et Dieu sait mieux !

47

Dieu le Très Haut veut à la fois le bien et le mal, mais Il n'approuve que le bien. Car Il a dit : « *J'étais un trésor caché et J'ai désiré être connu.* » Dieu le Très Haut sans nul doute veut ordonner et défendre. L'ordre n'a de sens que si la personne qu'on commande est par nature opposée à ce qu'on lui ordonne de faire. On ne dit pas : « O toi qui es affamé, mange des friandises et du sucre » ; pareil impératif n'est pas un ordre, mais de la sollicitude. De même, l'interdit ne tombe pas sur ce que l'homme déteste de lui-même. On ne dit pas : « Ne mange pas de pierre, ne mange pas d'épine » : pareilles paroles ne concernent pas l'interdit.

Le commandement du bien et l'interdiction du mal ne s'appliquent correctement que s'il existe une personne disposée à faire le mal. Vouloir l'existence d'une telle personne, c'est vouloir le mal. Mais Dieu n'approuve pas le mal ; autrement Il n'aurait pas ordonné le bien. Ce paradoxe ressemble à celui d'un homme désirant enseigner : il souhaite que l'élève soit ignorant pour qu'il puisse lui enseigner. Mais le maître n'approuve pas l'ignorance de l'élève ; autrement, il ne lui dispenserait pas son enseignement. De même, le médecin désire que les gens soient malades, car il veut exercer son métier ; et il ne peut révéler son art que si les gens sont malades. Mais il lutte contre la maladie, sinon il ne soignerait ni ne traiterait les malades. De même encore, le boulanger désire que les gens soient affamés, afin de pouvoir exercer son métier et gagner sa vie, mais il n'approuve pas la faim, autrement il ne vendrait pas de pain.

Les chefs militaires et la cavalerie désirent que leur

roi aient un adversaire et un ennemi ; sinon, leur courage et leur amour pour le roi ne se manifesteraient pas, et le roi ne les réunirait pas, parce qu'il n'aurait pas besoin d'eux. Mais ils n'aiment pas l'adversaire ; autrement, ils ne le combattraient pas. De même, l'homme désire que dans son esprit existent des incitations au mal, car il ne peut être reconnaissant, obéissant, pieux sans l'existence de telles tentations. Or, le désir de quelque chose est le désir de ce qui lui est concomitant. Mais il n'aime pas ces tentations, car il fait un effort pour les écarter de son esprit. Donc, d'un côté il veut le mal, d'un autre il le refuse.

Notre adversaire dit que Dieu, en aucune façon, ne veut le mal. Mais il est impossible de vouloir quelque chose sans vouloir ce qui lui est concomitant. Or, l'une des raisons du commandement et de l'interdiction est cet esprit *(nafs)* négateur qui par nature désire le mal et s'éloigne du bien. Tous les maux qui sont dans le monde sont concomitants à cet esprit. Cependant, si Dieu avait consenti au mal, Il n'aurait ni ordonné ni interdit. Le mal n'aurait pas été voulu sans son contraire.

L'adversaire poursuit alors : « Si Dieu désire tout le bien (or, combattre le mal fait partie du bien), donc Il désire combattre le mal. » Il n'est pas possible de combattre le mal sans que le mal existe. Ou bien, il dit : « Dieu désire la foi » ; or, la foi n'est possible qu'après la mécréance. La foi est concomitante à la mécréance. En conséquence, la volonté du mal serait certes mauvaise si Dieu le voulait, mais elle ne peut être mauvaise car elle est voulue pour le bien. Dieu le Très Haut a dit : « *Et pour vous dans le talion il y a une* vie*[317]. » Il n'y a pas de doute que le talion soit un

* O doués d'intelligence !

mal et une destruction de ce que Dieu le Très Haut a construit. Mais ce mal est partiel : il sert à protéger les hommes contre le meurtre, ce qui est un bien total. Vouloir un mal partiel en vue du bien total n'est pas un mal ; tandis que renoncer à la volonté divine partielle pour se contenter d'un mal total est mauvais. La mère qui ne désire pas punir son enfant considère le mal partiel. Le père se plaît à le punir, en considération du mal total, afin de couper la partie pour sauvegarder le tout. Dieu le Très Haut est indulgent, Il pardonne et Il châtie. Veut-Il alors que toutes ces catégories s'appliquent à Lui ou ne le veut-Il pas ? La réponse inéluctable est oui. Il n'est indulgent et ne pardonne que si les péchés existent. Vouloir quelque chose, c'est vouloir ce qui lui est concomitant. C'est ainsi qu'on nous a ordonné l'indulgence, la paix, la réforme. Il n'y aurait pas de sens à ce commandement si l'inimitié n'existait pas. Par exemple, ce qu'a dit Sadr-ul Islâm : « Dieu le Très Haut nous a ordonné de gagner notre vie et d'acquérir des biens, car Il nous a commandé : « *Dépensez dans le sentier de Dieu*[318]. » Dépenser des biens serait impossible sans biens. Donc, en ordonnant la dépense, Il commande l'acquisition. Si quelqu'un dit à un autre : « Lève-toi et célèbre la prière », dans ce cas il lui ordonne de faire les ablutions. De même, il lui ordonne de se procurer de l'eau et tout ce qui est accessoire.

48

La reconnaissance est une chasse et un piège pour les bienfaits. Lorsque tu entends la voix de la reconnaissance, tu t'apprêtes à faire davantage. Lorsque Dieu aime quelqu'un, Il l'éprouve ; s'il endure l'épreuve, Dieu l'élit, et s'il est reconnaissant, Il le choisit. Les uns sont reconnaissants envers Dieu pour Sa puissance, les autres pour Sa grâce. Chacune de ces deux attitudes est bonne, car la gratitude est un antidote qui transforme le courroux en grâce. L'homme intelligent et parfait est celui qui est reconnaissant malgré les épreuves, tant dans la présence que dans le secret. C'est lui que Dieu a choisi. Même si le but de cet homme était de parvenir au Feu, par la gratitude il atteint rapidement son but[319].

La plainte extérieure* diminue la plainte intérieure. Le Prophète (paix sur lui !) a dit : « Je suis celui qui rit et celui qui tue », c'est-à-dire : « Si je ris en face d'un méchant, je le tue. » L'intention du rire est la gratitude et non la plainte.

On raconte qu'il y avait un juif qui vivait dans le voisinage d'un des Compagnons du Messager de Dieu. Le juif habitait un étage, et faisait descendre les ordures, les saletés, les urines des enfants et l'eau sale de la lessive dans le logement de ce Compagnon. Cependant, ce dernier remerciait le juif et ordonnait à sa famille d'être reconnaissante envers lui. Ainsi se passèrent huit années, jusqu'à ce que meure le musulman. A ce moment, le juif se rendit auprès de la famille du défunt pour offrir ses condoléances. Il aperçut alors dans la maison toutes les ordures et vit également

* L'action de grâce.

l'étage d'où elles provenaient. Alors il comprit ce qu'il causait depuis des années, et en eut un très grand regret. Il dit à la famille : « Quel malheur, pourquoi ne m'avez-vous jamais informé et me remerciez-vous toujours ? » Ils répondirent : « Le défunt nous ordonnait toujours d'être reconnaissants et nous réprimandait si nous cessions de l'être. » Le juif embrassa l'Islam.

Se remémorer les gens de bien incite à la bonté, comme les ménestrels incitent à boire du vin[320].

C'est pour cette raison que Dieu a mentionné dans Son Qor'ân Ses prophètes et ceux d'entre Ses serviteurs qui étaient vertueux et les a remerciés pour ce qu'ils firent pour Lui qui est Tout-Puissant et Miséricordieux. La gratitude pour téter le lait est une bénédiction. Même si le sein est rempli, tant qu'on ne tète pas, le lait ne coule pas.

Quelqu'un demanda : « Quelle est la cause de l'ingratitude, et qu'est-ce qui empêche la gratitude ? »

Le Maître* répondit : Il Ce qui empêche la gratitude, c'est la cupidité. Quoi qu'obtienne l'homme cupide, il avait désiré davantage ; et comme il a obtenu moins qu'il n'avait désiré, il ne peut être reconnaissant. Donc, il ne peut comprendre sa faute ni voir le défaut et la fausseté de ce qu'il offre. La cupidité est semblable au fait de manger un fruit vert, du pain non cuit et de la viande crue, ce qui donne inévitablement naissance à des maladies et à l'ingratitude. Quand on sait qu'on a mangé quelque nourriture nuisible, il est nécessaire de vomir. Dieu le Très Haut dans Sa sagesse éprouve l'homme par l'ingratitude afin qu'il vomisse et soit

* Sheihk Shams-ud-Dîn.

débarrassé de ses pensées corrompues et que cette unique maladie ne produise pas cent maladies. « *Nous les avons éprouvés par les biens et les maux, peut-être reviendront-ils*[321] ? » C'est-à-dire : Nous les avons nourris d'où ils ne l'escomptaient pas, à savoir du monde invisible. Leur regard déteste voir les causes secondaires, qui sont comme associées à Dieu. C'est ainsi qu'Abû Yazîd déclara : « Seigneur, je n'ai jamais rien associé à Toi. » Dieu le Très Haut lui dit : « O Abû Yazîd, pas même du lait la nuit ? Tu as dit, un soir : « Le lait m'a fait du mal ». C'est Moi qui cause le mal et le bienfait. » Abû Yazîd avait considéré la cause secondaire, Dieu le compta pour un polythéiste et déclara : « C'est Moi qui cause le mal, après et avant le lait, mais J'ai fait que le lait soit comme un péché, et que le préjudice qu'il a causé soit comme une punition, telle que le maître l'inflige. »

Quand le maître dit : « Ne mange pas ce fruit », et que l'élève le mange, si le maître le frappe sur la plante des pieds, il n'est pas juste que l'élève dise : « J'ai mangé le fruit et cela m'a fait mal au pied. » Ainsi, quiconque empêche sa langue d'attribuer à Dieu des associés, Dieu entreprend de purger son esprit de l'ivraie du polythéisme. Pour Dieu, peu de chose est beaucoup.

La différence entre célébrer les louanges et offrir des remerciements est que les remerciements sont offerts pour des bienfaits reçus. On ne dit pas : « Je le remercie pour sa beauté et son courage. » Les louanges sont plus générales.

49

Quelqu'un dirigeait la prière. Il récita : « *Les Arabes sont les plus impies et les plus hypocrites*[322]. » Quelqu'un d'entre les chefs des Arabes était présent. Il le gifla violemment. Dans l'autre *raka,* il récita : « *Parmi les Arabes, il y en a qui croient à Dieu au Jour du Jugement*[323]. » L'Arabe dit : « Cette gifle t'a amélioré. »

A chaque instant, nous recevons des gifles de l'invisible. De tout ce que nous nous proposons de faire, on nous éloigne par des gifles ; nous agissons différemment et ce sont les mêmes gifles que nous recevons. Il est dit* : « *Ne nous impose pas ce que nous n'avons pas la force de supporter*[324]. » C'est « avaler » et « vomir ». Et : « *La coupure des liens est plus facile que la coupure de la réunion*[325]. »

« Avaler » *(khasf)* signifie pénétrer dans le monde, devenir des gens de ce monde, et « vomir » *(qadhf)* sortir du cœur**. A l'instar de quelqu'un qui mange un aliment devenant acide dans son estomac : il le vomit. Si cet aliment n'était pas devenu acide et qu'il ne l'avait pas vomi, il serait devenu une partie de son corps. Or, le disciple accomplit des services et prodigue des flatteries afin d'entrer dans le cœur du Sheikh : Dieu veuille qu'il ne vienne de la part du disciple quelque désagrément qui ne plaise pas au sheikh et ne le rejette de son cœur ! Tel cet aliment qu'on mange et vomit ; il aurait dû devenir une partie de l'homme ; parce qu'il s'est corrompu, il fut vomi et rejeté au dehors. Le disciple à la longue serait devenu

---

* Dieu le Très Haut a dit :

** Des saints.

sheikh, mais à cause d'un geste déplaisant, le sheikh l'a rejeté de son cœur.

**Ton amour a fait un appel dans le monde*
jusqu'à ce qu'il ait livré les cœurs aux calamités et aux malheurs.
Puis il a tout brûlé et mis en cendres.
Ensuite, il les a emportées et livrées au vent de l'indifférence[326].

Dans ce vent de l'indifférence, les parcelles des cendres de ces cœurs dansent et crient. S'il n'en est pas ainsi, alors qui a apporté cette nouvelle et qui la réitère à chaque instant ? Et si les cœurs ne voient pas que leur vie même consiste en cette brûlure et en cette dispersion dans le vent, pourquoi désirent-ils cette brûlure ? Quant aux cœurs qui ont été brûlés dans le feu de la concupiscence de ce monde et qui sont devenus des cendres, entends-tu de la part d'aucun d'entre eux un cri, ou aperçois-tu en eux un éclat** ?

Je sais bien — et l'extravagance n'est pas dans mes habitudes —
que ce qui est ma subsistance viendra bientôt.
Si je cours après elle, sa recherche me sera pénible.
Mais si je reste immobile, elle viendra vers moi sans que je prenne de peine.

Je connais les règles qui régissent la distribution de

---

* Un jour, Mawlânâ lut ce quatrain :

** Plusieurs sultans sont morts et ont disparu, et on ignore leur nom. Quant au nom et à la célébrité du sultan Abû-Yazîd (que Dieu sanctifie son *sirr* !); ils sont chaque jour plus connus et plus grands.

la subsistance, et ce n'est pas mon habitude de courir en vain et de prendre de la peine sans que ce soit nécessaire. Si je reste à attendre, me parviendra tout ce qu'il faut pour ma subsistance, argent, aliments, vêtements, désirs charnels. Si je cours après ces besoins, je me remplis de peine, de fatigue et d'humiliations ; alors que si je reste à attendre, tranquille à ma place, tout m'arrive sans peine ni humiliation. Car cette subsistance, elle aussi, me cherche et m'attire vers elle ; et quand elle ne peut m'attirer, elle vient elle-même et ainsi lorsque je ne peux l'attirer, je la suis*.

En conséquence, il faut être occupé de la religion, afin que le monde coure derrière vous ; et « rester immobile » signifie se consacrer aux affaires de la religion. Si un homme court pour les choses de la religion, en fait il est assis ; de même, quand il est assis en vue de ce monde-ci, bien qu'immobile il court. Ainsi que l'a dit le Prophète (sur lui la paix) : « *Celui qui transforme tous ses soucis en un seul, Dieu lui épargnera les autres.* » Celui qui a dix soucis et qui prend à cœur celui de la religion, Dieu le Très Haut allège pour lui les neuf autres soucis, sans qu'il ait à s'en occuper. Les prophètes ne se souciaient ni de leur réputation ni de leur pain quotidien ; ne s'occupant qu'à chercher à satisfaire Dieu ils ont acquis la renommée et ont gagné leur pain. Celui qui cherche à satisfaire Dieu est, dans ce monde et dans l'autre, le compagnon des prophètes et leur ami ; non seulement « *ils sont avec les prophètes, les justes, les martyrs et les hommes de bien*[327] », mais encore avec Dieu. « *Je suis l'Ami de celui qui se souvient de Moi*[328]. » *Si* Dieu n'était pas

* L'eau de telle ville est ma boisson. Elle ne peut pas venir dans ma propre ville. Elle m'attire afin que j'aille là-bas pour la boire.

son ami, dans son cœur n'existerait pas le désir de Dieu. Jamais le parfum de la rose n'existe sans la rose ; jamais le parfum du musc n'existe sans musc. Ces paroles sont sans fin. Et même si elles avaient une fin, elles ne seraient pas comme les autres paroles.

La nuit est passée, mais notre histoire n'est pas arrivée à sa fin.
En quoi est-ce la faute de la nuit ? C'est notre histoire qui était longue[329].

La nuit et l'obscurité de ce monde passent, la lumière de ces paroles devient à chaque instant plus apparente. De même que la nuit de la vie des prophètes (sur eux la paix) est passée, mais la lumière de leur histoire n'est ni passée ni éteinte, et ne le sera jamais.

On disait à Majnûn que, s'il aimait Laylâ, ce n'était pas étonnant, parce que tous deux avaient été enfants dans une même école. Majnûn répondit : « Ces gens sont stupides. Quelle belle femme ne peut être désirée ? ». Existe-t-il aucun homme qui ne désire une belle femme ? Il en va de même pour la femme. C'est l'amour dont on se nourrit et tire du plaisir. Comme la vision de la mère, du père et du frère, le plaisir que donne l'enfant, le plaisir charnel, toutes les sortes de plaisirs sont procurées par l'amour. Majnûn est un exemple de ces amoureux, comme dans la grammaire on cite « Zayd » et « Amr. »

Si tu manges des friandises, du rôti,
et que tu boives du vin pur,
suppose que c'est un rêve, et que tu bois de l'eau.
Quand tu t'éveilles, tu es encore assoiffé :
il ne sert à rien de boire de l'eau en rêve.

« **Ce monde-ci est comme le rêve du rêveur*[330]. » Le monde d'ici-bas et ses plaisirs sont semblables à celui qui mange en rêve. Quand le rêveur s'est réveillé, de ce qu'il avait mangé en rêve il n'a tiré aucun profit, car il a demandé quelque chose en rêve, et c'est en rêve qu'on le lui a donné. « La bouchée est en proportion de la demande. »

50

Quelqu'un dit : « Lorsque nous connaissons un par un tous les états de l'homme, de telle sorte que de son tempérament et de sa nature ne nous échappe ni chaleur, ni froid, ni la moindre des choses, néanmoins on ne comprend pas ce qui reste en lui. »

Le Maître répondit : « Si cette connaissance pouvait être obtenue simplement en apprenant ce qu'ont dit d'autres hommes, il ne serait pas nécessaire de se livrer à tant de travaux et d'efforts, et personne ne prendrait tant de peine ni ne se sacrifierait à cette recherche. Un homme vient au bord de la mer et ne voit que de l'eau salée, des requins et des poissons. Il dit : « Où est cette perle dont on parle ? Peut-être n'existe-t-il pas de perle. » Comment pourrait-on parvenir à la perle en regardant simplement la mer ? Même s'il devait vider cent mille fois la mer avec une coupe, il ne trouverait jamais la perle. Il faut un plongeur pour trouver la perle, et pas n'importe quel plongeur ! Il faut qu'il soit à la fois agile et chanceux.

---

* L'Envoyé de Dieu (le salut soit sur lui et sa famille !) a dit :

Si tu cherches des perles, sois un plongeur ;
le plongeur doit avoir plusieurs vertus *(honar)* :
il doit placer sa corde dans la main de l'Ami et sa vie dans ses mains,
ne pas respirer, et se jeter la tête la première.

Les sciences et les arts sont semblables à l'entreprise qui cherche à vider l'eau de la mer avec une coupe. Pour trouver la perle, il faut agir différemment. Bien des hommes sont talentueux, riches et beaux, cependant le sens *(mâ'nî)* n'est pas en eux. Bien des hommes en apparence sont misérables ; ils n'ont ni beauté, ni éloquence, ni élégance de langage ; et pourtant ils possèdent le sens immortel. C'est par ce sens que l'homme est noble et honoré ; c'est grâce à lui qu'il est supérieur aux autres créatures. Les léopards et les requins, les lions et les autres animaux, tous possèdent des talents et des facultés qui leur sont propres ; mais ils ne disposent pas du sens éternel.

C'est *cela* que tu dois demander aux beautés, si tu es connaisseur en matière de beauté, ô mon cœur !
Tel est l'avis de celui qui était voyant dans la science de la vision.

Si un homme découvre ce sens, il a atteint le secret de sa propre excellence ; sinon, il n'a point de part à cette excellence. Tous les arts et les talents sont comme l'incrustation de pierreries au dos d'un miroir. La face du miroir en est dépourvue. La face du miroir doit avoir la pureté du cristal. Celui qui a un visage laid désire le dos du miroir, car la face du miroir révèle tous les secrets. Celui dont le visage est beau recherche

de toutes ses forces la face du miroir, car elle manifeste sa beauté.

Un ami de Joseph l'égyptien arriva de voyage[331]. Il lui dit : « Quels présents m'apportes-tu ? » L'ami répondit : « Qu'y a-t-il que tu n'aies pas et dont tu aies besoin ? Rien n'est plus beau que ton visage. Je t'ai apporté un miroir pour qu'à chaque instant tu puisses t'y regarder. »

Je t'ai apporté un miroir, ô Lumière !
Afin que tu voies ton propre visage et que tu te souviennes de moi.

Qu'y a-t-il que le Dieu Très Haut ne possède pas et dont Il ait besoin ? Devant le Très Haut, il faut apporter un cœur lumineux, afin qu'Il Se voie en lui. « *Dieu ne regarde pas vos visages ni mêmes vos œuvres. Il ne regarde que vos cœurs et vos intentions*[332]. »

Il y a des villes où tu as trouvé tout ce que tu voulais, il n'y manque que les gens nobles[333].

Une ville où tu trouves tout ce que tu cherches, des beautés, des délices, des plaisirs et des ornements de diverses sortes, mais où tu ne trouves pas un homme sage : le contraire ne vaut-il pas mieux ? Cette ville, c'est l'existence de l'homme. S'il s'y trouve cent mille talents et que tu n'y trouves pas le sens profond, mieux vaudrait que cette ville fût ruinée.

Une ville où ne se trouve pas l'ombre du roi, considère-la comme en ruines, même si elle ne l'est pas.

Si ce sens y existe, peu importe l'absence des ornements extérieurs, car c'est le tréfonds *(sirr)* qui doit prospérer. Dans quelque état qu'il soit, l'homme parfait est, dans son for intérieur, occupé de Dieu, et cette occupation extérieure n'empêche pas la concentration intérieure. Dieu le Très Haut a dit : il y a « *des gens que ni négoce ni troc ne distraient du souvenir de Dieu*[334] ». De même, une femme enceinte : en quelque situation qu'elle se trouve, la paix ou la guerre, le manger et le dormir, le bébé dans son sein se développe et ses forces et ses sens croissent, alors que la mère n'en est pas consciente. L'homme, lui aussi, porte ce secret : « *L'homme l'a porté. Celui-ci reste, oui, très prévaricateur, très ignorant*[335]. »

Mais le Dieu Très Haut ne le laisse pas dans la prévarication et l'ignorance. Du fardeau apparent de l'homme peuvent provenir la compagnie, la sympathie et mille amitiés. De ce secret dont l'homme est porteur, quoi d'étonnant que proviennent des amis et des compagnons même après sa mort ? Il faut que le tréfonds *(sirr)* de son être soit prospère, parce qu'il est comme la racine d'un arbre ; bien qu'elle soit cachée, son effet se manifeste à l'extrémité des branches. Si une ou deux branches sont cassées mais que la racine est robuste, elles poussent de nouveau. Mais si la racine est endommagée, il ne reste ni branche ni feuille.

Dieu le Très Haut a dit : « La paix sur toi, ô Prophète ! » C'est-à-dire, « La paix sur toi et sur quiconque est ton congénère. » Si l'intention du Dieu Très Haut n'avait pas été cela, Mohammad ne se serait pas opposé, et n'aurait pas dit : « La paix sur nous et sur les serviteurs vertueux de Dieu. » Car, si cette paix lui avait été réservée, il ne l'aurait pas étendue aux servi-

teurs vertueux. C'est-à-dire : « Cette paix que tu m'as donnée est pour moi et pour les serviteurs vertueux qui sont mes congénères. » De même, Mohammad dit que la prière n'est pas correcte sans l'ablution. Il n'a pas voulu désigner par là sa propre ablution, autrement aucune prière n'aurait été correcte sans la seule ablution du Prophète. En fait, si quelqu'un observe l'ablution, sa prière est valable. De même on dit : « Ceci est un vase plein de fleurs de grenades. » Ce ne sont pas ces fleurs seules qui sont fleurs de grenades : non, elles appartiennent aux fleurs de grenades en tant qu'espèce.

Un villageois vint dans une ville et devint l'hôte d'un citadin. Le citadin lui apporta du *halva* et le villageois en mangea avec appétit. Il dit : « O citadin ! Jour et nuit on m'avait appris à manger des carottes. A présent que j'ai goûté du halva, les carottes me paraissent fades. Maintenant, chaque fois que je ne pourrai trouver du halva, je serai malheureux. » Quand le villageois a goûté du halva, il se prend à désirer la ville, parce que le citadin a charmé son cœur ; donc, inéluctablement il suivra son cœur.

Il y a des gens qui saluent et de leur salut se dégage une odeur de fumée ; d'autres saluts exhalent un parfum de musc ; et seul le découvre celui qui a de l'odorat.

Il faut mettre à l'épreuve l'ami, afin que le regret ne vienne pas à la fin. La loi de Dieu est ceci : « *Commence par ta propre personne.* » Quant à l'âme, elle aussi, si elle prétend servir Dieu, son service n'est accepté qu'après épreuve. Dans l'ablution, on sent l'odeur de l'eau, on la goûte : on ne se contente pas de la voir. Car il se peut que l'apparence de l'eau soit bonne, mais que le goût et l'odeur en soient altérés.

C'est là le critère pour déterminer la qualité parfaite de l'eau. Après cette épreuve, on l'emploie.

Tout ce que tu caches dans le cœur, en bien et en mal, Dieu le Très Haut le reproduit sur ton extérieur. Tout ce que mange la racine cachée de l'arbre, son effet se manifeste sur la branche et la feuille. « *Leur marque est sur leur visage (la trace des prosternations*[336]*).* » De même, la parole du Dieu Très Haut : « *Nous les marquerons au museau*[337]. » Même si personne n'aperçoit ce que tu caches, que peux-tu faire avec la couleur de ton visage ?

51

« Tant que tu ne cherches pas une chose, tu ne trouves pas. Excepté le Bien-Aimé : avant de L'avoir trouvé, tu ne Le cherches pas[338]*. »*

L'homme désire une chose qu'il n'a pas trouvée ; il la recherche jour et nuit. Mais sa recherche serait étonnante si elle ne cessait dès que l'objet de son désir est trouvé. Car un désir fixé sur un objet déjà trouvé ne peut figurer dans l'esprit humain ; l'homme ne peut imaginer un désir semblable, car il est attiré par le nouveau. La recherche qui concerne la chose déjà trouvée est propre à Dieu, car Dieu le Très Haut a en Sa puissance toutes choses. — *Kun fa yakûn*[339] *(fiat), « Celui qui trouve, le Magnanime » ;* car Celui qui trouve est Celui qui a trouvé toutes choses. En outre, le Dieu Très Haut est le Chercheur, car : « *C'est Lui le Chercheur et le Dominateur.* » Voici le sens de cette parole : « O homme, tant que tu es dans cette recherche éphémère

(et cette temporalité est caractéristique de l'homme), tu es loin du but. Quand ta recherche s'anéantit dans la recherche de Dieu et que la recherche venant de Dieu l'emporte sur la tienne, alors tu deviens un vrai chercheur du fait de la recherche de Dieu. »

Quelqu'un dit : « Il n'existe pour nous aucune preuve décisive déterminant qui est l'ami de Dieu et qui est uni à Dieu — ni paroles, ni actions, ni miracles, ni aucune chose. Car les paroles peuvent avoir été enseignées ; quant aux actions et aux miracles, même les moines peuvent les effectuer, car ils lisent les pensées et accomplissent par la magie de nombreux prodiges. » Et il cita un grand nombre d'exemples à l'appui.

Le Maître répondit : « Crois-tu en quelqu'un ou non ? » Il dit : « Oui, par Dieu, je crois et j'aime. » Le Maître dit : « Cette foi que tu as en quelqu'un, est-ce que tu la fondes sur une preuve ou un signe ? Ou bien as-tu simplement ouvert les yeux et l'as-tu choisi ? » Il répondit : « Dieu me préserve que ce soit sans preuve ni signe ! » Le Maître dit : « Pourquoi dis-tu donc que pour la foi il n'y a pas de preuve ni de signe, et pourquoi tiens-tu des propos contradictoires ? »

Quelqu'un dit : « Chaque saint et chaque grand mystique a cette prétention que la proximité qui existe entre Dieu et lui, et la faveur que Dieu lui témoigne, personne ne les possède. » Le Maître demanda : « Qui a dit cette parole ? Est-ce un saint qui l'a dite, ou un homme qui ne l'était pas ? Si c'est un saint* qui a parlé ainsi, il devait donc savoir que chaque saint applique pareille croyance à lui-même et qu'il n'est pas le seul bénéficiaire de la faveur divine. Si c'est un homme qui

* Si ce n'est pas un saint...

n'est pas un saint*, en vérité c'est lui qui est le saint et le favori de Dieu. Car le Dieu Très Haut a caché ce secret à tous les saints, mais non à lui. »

Cette personne donna un exemple : « Un roi avait dix concubines. Elles dirent : « Nous désirons savoir laquelle d'entre nous est la préférée du roi. » Le roi déclara : « Cette bague sera demain dans la maison de la préférée. » Le lendemain, il ordonna qu'on fabriquât dix bagues semblables, et à chaque concubine il en donna une.

Le Maître dit : « La question reste sans réponse. Il n'y a aucun rapport entre la parole du saint et l'histoire des dix concubines : ou cela a été dit par l'une de ces dix concubines, ou par quelqu'un d'autre. Dans le cas où c'est l'une des dix concubines, elle savait que cette bogue ne lui était pas exclusivement destinée et que chacune des concubines en avait une semblable, elle savait donc qu'elle n'était pas la préférée et la plus aimée. Si c'est quelqu'un d'autre qui a raconté cette histoire, alors c'est cette personne qui est choisie par le roi et préférée par lui. »

Quelqu'un dit : « Il faut que l'amoureux soit humble, modeste et patient. » Et il cita d'autres qualités analogues. Le Maître répondit : « Il faut que l'amoureux soit toujours ainsi, que le bien-aimé le désire ou non. S'il demeure ainsi sans que cette conduite soit désirée par le bien-aimé, il n'est pas un vrai amoureux, mais il poursuit son propre désir. Par contre, s'il se conforme au désir de son bien-aimé, et quand celui-ci ne veut pas qu'il soit humble et modeste, comment pourrait-il l'être ? Il est évident que les dispositions de

* Et si c'est un saint...

l'amoureux ne sont pas connues avant que l'on sache comment le bien-aimé désire qu'il agisse. »

Jésus dit : « Je suis étonné par l'animal : comment peut-il dévorer un animal ? » Les exotéristes disent que l'homme mange la chair des animaux et que tous deux sont des animaux. C'est une erreur, parce que l'homme mange de la viande, mais cette viande n'est pas animale, elle est inanimée, car lorsque l'animal est tué, il ne reste pas d'animalité en lui. Toutefois, le sens est que le sheikh dévore son disciple sans qu'il demande pourquoi. Je m'étonne d'une chose aussi extraordinaire.

Quelqu'un demanda : « Abraham (sur lui la paix !) a dit à Nemrod : « *Mon Dieu est Celui qui donne la vie à un être mort et qui fait mourir un être vivant*[340]. » Nemrod dit : « Moi aussi, je dépose quelqu'un : c'est comme si je le faisais mourir, et je donne une situation à un autre : c'est comme si je lui donnais vie. » Abraham abandonna alors l'argument réfuté : « Mon Dieu fait apparaître le soleil à l'Orient et le fait se coucher à l'Occident. Toi, fais l'inverse ! » Cette parole, apparemment, est contraire à l'autre ». Le Maître répondit :

« Le ciel nous préserve que l'argument d'Abraham ait été réfuté par celui de Nemrod et qu'il n'ait pas trouvé de réponse ! Au contraire, cette parole sert à illustrer autre chose : le Dieu Très Haut fait sortir l'embryon de l'Orient de la matrice et le fait coucher dans l'Occident de la tombe. Donc, les arguments d'Abraham (sur lui la paix !) ne constituaient qu'une seule parole : le Dieu Très Haut crée à chaque instant l'homme tout neuf, et, à l'intérieur de l'homme, Il envoie à chaque instant quelque particularité, de sorte qu'aucun des hommes ne ressemble à son semblable ;

seulement, l'homme est inattentif à lui-même et ne se connaît pas. »

On rapporte que le sultan Mahmûd (que la miséricorde de Dieu soit sur lui) possédait un cheval *bahrî* d'une beauté extraordinaire. Un jour de fête, il montait ce cheval ; tout le monde pour le voir s'asseyait sur les toits et le contemplait. Un ivrogne se trouvait dans sa maison. On le transporta de force sur le toit : « Viens, toi aussi, voir le cheval *bahrî*. » Il répondit : « Moi, je suis occupé avec moi-même, je ne veux pas, cela ne m'intéresse pas. » Bref, il n'y avait rien à faire. Lorsqu'il vint sur le bord du toit, étant extrêmement ivre, le sultan passa. En voyant le sultan sur le cheval, l'ivrogne s'écria : « Ce cheval, quelle valeur a-t-il pour moi ? Si à ce moment un chanteur chantait une chanson et que ce cheval fût à moi, je le lui donnerais immédiatement. » Quand le sultan entendit ces mots, il devint furieux et ordonna qu'on enfermât l'homme. Une semaine étant passée, cet homme envoya dire au sultan : « Quelle faute ai-je commise, et quel est ce crime ? Que le sultan du monde ordonne pour que son esclave le sache. » Le sultan ordonna qu'on le fît venir. Il dit : « O ivrogne insolent, comment as-tu pu prononcer ces paroles, et quelle est ton audace ? » Il répondit : « O roi de l'univers, ces paroles, ce n'est pas moi qui les ai dites. A ce moment, un pauvre hère ivre se tenait sur le bord du toit ; il a dit ces mots, puis il est parti. A présent, je ne suis pas cet homme-là ; je suis un homme raisonnable et lucide. » Ces mots plurent au sultan, il lui donna une robe d'honneur et ordonna qu'on le libérât.

Quiconque a des liens avec nous et devient ivre de ce vin, où qu'il aille, avec quelque personne qu'il se tienne, et avec quelque groupement qu'il s'associe,

c'est en réalité avec nous qu'il se trouve ; et il se mêle aux gens parce que la compagnie des étrangers est le miroir du plaisir que donne la compagnie de l'ami, et l'association avec un étranger incite à l'amitié pour celui qui est votre congénère. « Les choses se manifestent par leur opposé. »

Abû Bakr le véridique (que Dieu soit satisfait de lui) avait donné au sucre le nom de *ummî* qui veut dire douceur innée. Maintenant, d'autres fruits orgueilleux disent au sucre : « Nous avons enduré tant d'amertume avant d'être sucrés, comment peux-tu connaître le goût de la douceur, puisque tu n'as pas connu l'amertume des difficultés ? »

52

On demanda l'explication de ce vers :

Lorsque la passion arrive à l'extrême,
l'amour devient inimitié.

Le Maître dit : « Le monde de l'inimitié est en étroite comparaison avec celui de l'amitié, car on s'enfuit du monde de l'inimitié pour arriver à celui de l'amitié. De même, le monde de l'amitié est en étroite comparaison avec un monde dont proviennent l'amitié et l'inimitié. Or, l'amitié, l'inimitié, l'impiété, la foi, sont une cause de dualité. L'impiété étant une négation, la négation a besoin d'un négateur. De même, pour l'affirmation, il faut qu'il y ait quelqu'un qui puisse affirmer. Il est clair que la concorde et la discorde requièrent une dualité. Ce monde se trouve au-

delà de l'impiété et de la foi, de l'amitié et de l'inimitié. Puisque l'amitié est la cause de la dualité, et qu'il existe un monde où la dualité n'est pas, où seule existe la pure unité : quand un homme y parvient, il se trouve au-delà de l'amitié et de l'inimitié, parce que ces deux états ne s'y trouvent pas ensemble. Lorsqu'il y parvient, il se sépare de la dualité. Le premier monde de la dualité, qui est amour et amitié, est inférieur au monde où il a été transféré. En conséquence, il ne le cherche pas, et le considère comme son ennemi.

Ainsi, lorsque l'amour de Mansûr[341] pour Dieu fut sans limites, il devint son propre ennemi et anéantit son moi. Il dit : « *Ana'l Haqq* », Je suis Dieu : « Je suis devenu anéanti, Dieu seul reste. » C'est là une extrême modestie et une extrême humilité, parce que ce cri signifie : « Lui Seul est. » Ce serait prétention et orgueil que de dire : « Tu es Dieu, et je suis Ton serviteur. » Par là, tu affirmes ta propre existence et tu instaures la dualité.* De même, si tu dis : « *Hûwa'l Haqq* », « Il est Dieu », tu fondes une dualité. Car tant que « Je » n'est pas, « Lui » n'est pas non plus. C'est pourquoi Dieu a dit : « Je suis Dieu », étant donné qu'un autre que Lui n'existait pas, et que Mansûr était anéanti. Ces paroles étaient les paroles de Dieu.

Cette expression, « *Ana'l Haqq* », a surgi de la forme corporelle de Mansûr. On a cru que c'était Mansûr qui la prononçait. En réalité, ce n'était pas Mansûr, mais Dieu. Dieu le Très Haut parle en toutes les langues, mais peu de gens L'entendent.

Le monde de l'imagination est plus vaste que le

---

* Dans l'affirmation de Dieu et l'affirmation de soi, il n'y a ni négation de soi, ni négation de ce qui est autre que soi ; et *Ana'l Haqq* est l'affirmation de Dieu et la négation d'autrui.

monde des formes et des objets sensibles, parce que toutes les formes procèdent de l'imagination. Le monde de l'imagination est, lui aussi, étroit par rapport à ce monde dont provient l'imagination. Du point de vue des mots, c'est ce que l'on comprend, mais il est impossible de faire connaître le véritable sens par des paroles et des mots. Quelqu'un demanda : « Quelle est donc l'utilité des paroles et des mots ? »

Le Maître répondit : « L'utilité de la parole est qu'elle t'incite à chercher, non que la chose recherchée soit obtenue par la parole. S'il en était ainsi, tu n'aurais pas besoin de tant d'efforts et d'annihilation de toi-même. La parole est comme une chose que tu vois bouger de loin : tu cours après pour la voir, mais ce n'est pas à cause de son mouvement que tu la vois. Telle est la parole de l'homme, sous son aspect caché : elle t'incite à chercher le sens, bien que tu ne le voies pas en réalité. »

Quelqu'un dit : « Moi, j'ai étudié tant de sciences, et saisi tant de significations, mais n'ai jamais compris quel est ce sens essentiel qui subsiste chez l'homme, et je n'ai pu trouver un chemin vers lui. »

Le Maître répondit : « Si ce sens pouvait être compris par les mots seuls, tu n'aurais pas eu besoin d'anéantir ton existence et de supporter tant de souffrances. Il faut fournir des efforts jusqu'à ce que tu n'existes plus, afin de pouvoir connaître cette chose qui va subsister. Quelqu'un dit : « J'ai entendu dire qu'il existe une Ka'ba, pourtant, j'ai beau regarder, je ne la vois pas. J'irai donc sur le toit pour voir la Ka'ba. » Lorsqu'il monte sur le toit, qu'il tend son cou et ne la voit pas, il nie l'existence de la Ka'ba. La vision de la Ka'ba ne s'obtient pas seulement ainsi, car il est impossible de la voir de sa propre demeure. C'est ainsi

que, lorsque tu entends parler des états des hommes parfaits et que tu ne les connais pas par toi-même, tu les nies. De même, pendant l'hiver tu désires de tout ton cœur des vêtements de fourrure. Quand l'été arrive, tu enlèves tes vêtements de fourrure, et ils te causent de l'aversion. Or, si tu recherchais la fourrure, c'était pour obtenir de la chaleur, quand tu en étais désireux, en hiver, au moment où elle faisait défaut. Maintenant que la chaleur est ambiante, avec l'été, tu rejettes la fourrure.

« Lorsque le ciel se fendra[342] *», « Lorsque le ciel sera secoué par sa secousse*[343] *» :* ces paroles se réfèrent à toi. Tu as goûté la réunion, maintenant va venir un jour où tu éprouveras le plaisir de la séparation, et tu contempleras l'immensité de l'autre monde, et échapperas à cette présente étroitesse. Mais prends garde : emporte avec toi l'essence de toutes les parcelles dispersées, ainsi que ce qui en constitue le sens profond et l'origine, afin que tu ne sois pas imparfait et que tu saches qu'il ne t'est possible d'emporter l'essence du sens profond des parcelles que grâce à l'ascèse. Dieu le Très Haut a dit : « Oui, Nous dirigerons sur Nos chemins ceux qui auront combattu pour Nous. » Si tu agis ainsi, tu comprendras ce qui subsiste.

On a attaché un homme avec quatre clous et il croit se sentir bien en cet état ; il a oublié le plaisir de la liberté. Mais quand on lui a retiré ces quatre clous, il se rend compte du supplice qu'il subissait. Il faudra que tu absorbes en toi-même l'essence des éléments et des tempéraments. On t'a attaché à quatre clous, afin que tu absorbes l'essence de ce sens profond *(ma'nî)* des éléments et des tempéraments, que tu te livres à l'ascèse pour l'absorber et la concentrer en toi-même. Tu dois, entre ces quatre clous, te livrer à l'ascèse,

pour parvenir à ton but et t'évader. Si tu ne fournis pas d'efforts, et que tu n'absorbes pas cette essence et n'en assimiles pas la connaissance, tu resteras paralysé entre les quatre clous des éléments et des tempéraments, prisonnier de l'Enfer. A présent, ces quatre clous te plaisent. De même, on place les petits enfants dans un berceau et on les fait reposer en leur attachant les mains. Mais si on emprisonnait un adulte dans un berceau, ce serait pour lui un supplice et une prison.

Certains trouvent leur plaisir à ce que les fleurs s'épanouissent et sortent des bourgeons. Pour d'autres, le plaisir consiste à ce que toutes les parties de la rose soient dispersées et retournent à leur origine. Ainsi, certains désirent que rien de l'amour, de la tendresse, de l'affection et de la foi ne demeure, afin qu'ils puissent rejoindre leur source : car toutes ces choses sont des murs ; elles sont aussi la cause de l'étroitesse et de la dualité, tandis que l'autre monde est la cause de l'immensité et de l'unité absolue.

Un questionneur dit : « Cette parole n'est pas tellement importante et n'a pas de force. »

Mawlânâ dit : « La parole est importante pour celui qui connaît les paroles.

La parole est noble pour les nobles,
la parole est descendue du ciel, ce n'est pas une épine.

La parole, c'est ce qui incite les chercheurs à la recherche et pousse les négligents vers le malheur. Bien que la parole soit une cause de faiblesse, c'est Dieu qui incite et c'est Dieu qui pousse. La parole est un voile. Comment la combinaison de deux ou trois lettres peut-elle causer la vie et l'excitation ? La parole

qui possède la vie est celle de Dieu, celle de Ses prophètes et de Ses saints. L'origine de cette vie est évidente, à la différence des autres paroles.

Un homme vient chez toi, tu le salues, et lui souhaites la bienvenue. Ton accueil lui fait plaisir, et est une cause d'amitié. A un autre, tu adresses deux ou trois injures ; ces deux ou trois mots sont une cause de colère et d'offense. Or, quelle relation existe-t-il entre un composé de deux ou trois mots et, d'une part, l'augmentation d'affection et d'accord, d'autre part, l'excitation de la colère et de l'inimitié ? Mais Dieu le Très Haut a créé ces choses en tant que causes et voilés, afin que le regard ne tombe pas sur Sa beauté et Sa perfection. Les voiles faibles s'adaptent à la faiblesse des regards, et Lui, derrière le voile, donne des décrets et crée des moyens. En réalité, le pain n'est pas la cause de la vie, mais Dieu le Très Haut en fait la cause de la vie et de la force. Après tout, c'est un objet inanimé, en ce sens qu'il ne possède pas la vie humaine ; comment peut-il être la cause de l'augmentation de la force ? S'il avait possédé la vie, il se serait gardé lui-même en vie.

53

On demanda le sens de ce distique :

O frère, tu es seulement cette pensée,
pour le reste, tu n'es qu'os et veines[344].

Le Maître dit : « Tu considères que ces mots « seulement cette pensée » désignent ici une pensée particu-

lière, alors que j'ai employé le mot « pensée » au sens large. En vérité, ce n'est pas une pensée telle que la conçoivent les hommes. En utilisant ce mot « pensée », nous visions le sens profond de l'homme ; si quelqu'un veut l'interpréter dans une acception plus proche de la compréhension du commun des hommes, il dira que « l'homme est un animal qui parle. » La parole est la pensée, qu'elle soit cachée ou exprimée ; et le reste est animal. Il s'ensuit que l'homme est pensée, et que le reste n'est qu'amas d'os et de veines.

La parole est semblable au soleil. Tous les hommes en tirent chaleur et vie ; le soleil est continuellement présent, il chauffe le monde et les hommes. Ceux-ci ne savent pas qu'ils demeurent en vie à cause de lui. Mais lorsque, par le moyen d'une expression, tu veux te plaindre, tu veux le bien, tu veux le mal, la parole surgit et le soleil se montre ; le soleil du firmament est continuellement brillant, mais on ne distingue ses rayons que quand ils se réfléchissent sur un mur. De même, les rayons du soleil de la parole n'apparaissent pas tant qu'ils ne s'expriment pas au moyen des lettres et des sons. Bien qu'il existe éternellement — le soleil est subtil et « *Il est subtil*[345] » — il lui faut une densité pour qu'il se manifeste et soit visible.

Quelqu'un dit que Dieu ne lui avait montré aucun signe et qu'il était resté désemparé et sans forces. Quand on lui dit : « Dieu a fait telle chose, et ordonné telle chose, et défendu telle autre », il s'est senti encouragé et a compris. Donc, bien que la subtilité de Dieu existât et brillât sur cet homme, il ne la voyait pas ; tant qu'on ne l'eût pas expliquée au moyen de commandements, d'interdictions, de création et de puissance, il était incapable de voir. Certaines gens, en raison de leur faiblesse, ne peuvent supporter le miel ;

ils n'en mangent qu'en accompagnement avec du riz sucré, du *halva,* etc., jusqu'à ce qu'ils aient assez de force pour manger du miel directement.

Nous voyons donc que la parole est un soleil subtil, brillant continuellement ; mais tu as besoin d'un intermédiaire dense pour pouvoir admirer les rayons de ce soleil et en tirer plaisir, jusqu'à ce que tu parviennes à voir ses rayons et sa subtilité sans l'intermédiaire de l'opacité, et qu'en t'y habituant, tu oses le contempler et en prendre forces. Dans cet océan de subtilité, tu vois des couleurs merveilleuses et des spectacles splendides. Quoi d'étonnant à cela ? Car cette parole est perpétuellement présente en toi, que tu parles ou ne parles pas. Bien que dans ta pensée il n'y ait pas de parole, nous disons cependant qu'il en existe une perpétuellement en toi. De même qu'on dit : « L'homme est un animal qui parle. » Cette animalité est continuellement en toi tant que tu vis. Il s'ensuit nécessairement que la parole aussi était toujours présente en toi. Tout comme le fait de mâcher est un moyen de manifester l'animalité, mais non une condition, de même le fait de parler et de bavarder est un moyen de « parole », mais n'en constitue pas la condition.

L'homme a trois états. Dans le premier, il ne se préoccupe pas de Dieu, il adore et sert tout le monde, que ce soit une femme, un homme, des biens, des enfants, une pierre ou de l'argile, mais il n'adore pas Dieu. Par la suite, lorsqu'il acquiert une certaine connaissance et une certaine information, il ne sert que Dieu. Puis, lorsqu'il avance dans cet état, il se tait ; il ne dit pas : « Je ne sers pas Dieu », ni : « Je sers Dieu. » Il est au-delà de ces deux états. De ces hommes-là, aucune voix ne retentit en ce monde. Ton

Dieu n'est ni présent ni absent, car Il est le Créateur et de la présence et de l'absence.

Ni Ta proximité n'est possible ni Ton occultation ;
tu es avec moi et sans moi, à la fois absent et présent.

Donc, Il est autre ; car s'Il était présent, il faudrait qu'il n'y ait pas l'absence ; mais l'absence existe, et Il n'est pas présent, car « lors de la présence l'absence demeure. » On ne peut Lui attribuer ni la présence ni l'absence ; autrement, il serait nécessaire que le contraire naisse du contraire ; ainsi aurait-Il créé la présence dans un état d'absence ; or la présence est le contraire de l'absence. Donc, il ne faut pas croire que le contraire naît du contraire, ou que Dieu a créé Son semblable, car Il a dit : « *Il n'a pas de semblable.* » S'il était possible qu'un semblable créât son semblable, il s'ensuivrait qu'il y aurait une préférence sans motif de préférence, et qu'une chose pourrait s'engendrer elle-même : or ces deux propositions sont indéfendables.

Une fois parvenu à ce point, arrête-toi et ne t'occupe plus de rien. La raison n'a plus de pouvoir ici. Quand elle arrive au bord de l'océan, elle s'arrête ; et même le fait de s'arrêter n'existe plus pour elle.

Toutes les paroles, toutes les sciences, tous les arts, tous les métiers offrent des délices et de l'attrait à cause de cette parole ; de sorte que, si elle n'existait pas, on n'aurait de plaisir dans aucune œuvre et aucune profession. On ne connaît pas la fin des choses, et connaître n'est pas une condition nécessaire. Quelqu'un demande la main d'une femme riche, qui possède des troupeaux de moutons, des chevaux et

d'autres biens encore. Cet homme s'occupe de ces moutons et chevaux et il arrose les jardins. Bien qu'il gère ces affaires, le véritable attrait de ces tâches provient de l'existence de cette femme. Si cette femme disparaissait, il ne lui resterait aucun plaisir à assumer ces tâches qui deviendraient froides et sans âme. De même, tous les métiers du monde, toutes les sciences, etc., tirent la vie, le plaisir, la chaleur du rayonnement de la joie *(dhawq)* de *l''âref,* et si sa joie venait à disparaître, il ne tirerait de ces activités aucun goût ni plaisir ; et elles paraîtraient choses mortes.

54

Le Maître dit : « Autrefois, lorsque je composais des vers, j'avais une grande impulsion intérieure qui me poussait à les composer, et cette inspiration faisait impression (sur les auditeurs). A présent que l'impulsion décline, les impressions demeurent vives quand même. La coutume *(sunna)* du Dieu Très Haut est ainsi : Il soigne certaines choses au moment de leur apparition ; et de ces soins proviennent de grandes influences et beaucoup de sagesse. Dans l'état d'occultation aussi, pareille éducation subsiste ; « *Seigneur du Levant et du Couchant* »[346], ce qui veut dire : « Il éduque les impulsions qui apparaissent et disparaissent. »

Les Motazilites disent que le créateur des actions est la créature, et que chaque action qui émane de la créature est une création propre à cette créature. Il ne peut en être ainsi, parce que l'action est produite soit par des instruments, tels que l'intelligence, l'esprit, la force, le

corps ; soit sans instrument. En tous cas, la créature ne peut pas créer des actions au moyen de ces facultés qu'elle n'est pas capable de rassembler ; elle ne crée donc pas d'action parce que ces instruments ne lui sont pas soumis ; et sans ces instruments elle ne peut créer des actions : car elle n'est pas capable de créer des actions sans instrument. Nous savons avec certitude que le créateur des actions est Dieu, non la créature. Chaque action, bonne ou mauvaise, procède de la créature ; elle les effectue avec un mobile et une intention, mais la valeur de cette action n'est pas à la mesure de ce qu'elle imagine. Tout ce qu'elle a montré comme sens, sagesse et utilité à propos de cette action, — le seul avantage était qu'elle provenait de cette créature. Mais Dieu seul connaît l'utilité totale de cette action, et sait quels fruits on peut en tirer. Tu observes la prière avec l'intention d'en recevoir la récompense dans l'au-delà, et d'en acquérir une bonne réputation et la sécurité dans ce monde-ci ; pourtant, la prière n'a pas seulement cette utilité ; elle peut procurer cent mille profits qui ne te sont même pas venus à l'esprit. Dieu connaît ces profits et c'est Lui qui fait accomplir cette action à la créature.

L'homme est comme un arc dans la main de la puissance divine ; Dieu le Très Haut l'emploie pour des actions ; ces actions, en réalité, sont l'action de Dieu, non de l'arc. L'arc est un instrument et un moyen, mais il est inconscient de Dieu, afin que l'ordre du monde soit maintenu. Quel heureux et excellent arc est celui qui sait dans la main de qui il est ! Que dirons-nous d'un monde dont la nature est fondée sur l'inconscience ? Ne vois-tu pas que, lorsqu'un homme est éveillé, il devient indifférent et refroidi à l'égard du monde entier : il fond et périt ? Depuis son enfance, l'homme

a grandi en raison de son indifférence, autrement il n'aurait ni grandi ni poussé. Il a atteint l'âge mûr grâce à l'indifférence. Ensuite, Dieu le Très Haut lui envoie des souffrances et des mortifications, qu'il le veuille ou non, pour en écarter les indifférences et y instaurer la pureté : ainsi peut-il se familiariser avec l'autre monde.

L'existence de l'homme est semblable à un tas d'ordures, à un tas de fumier. Mais si cet amas d'ordures est précieux, c'est que dans le tas se cache l'anneau du roi. L'existence de l'homme est pareille à un sac de blé. Le roi s'écrie : « Ce sac de blé, où le portes-tu, alors que ma coupe se trouve dedans[347] ? » Cette personne ignore l'existence de la coupe enfouie dans le blé ; mais si l'homme découvre l'existence de la coupe royale, il négligera totalement le blé. Or, chaque pensée reçue du monde d'en haut te rendant indifférent pour le monde d'en bas est le reflet et l'éclat de cette coupe qui brille en dehors (du sac). L'homme désire ce monde-là. Si par contre il a un penchant vers le monde d'en bas, c'est que la coupe est cachée sous des voiles.

55

Quelqu'un dit : « Le Qadi 'Izz ud-Dîn[348] vous envoie ses salutations ; il vous congratule et vous loue toujours. » Le Maître répondit : « Quiconque se souvient de nous et en parle en bons termes, que son souvenir dans le monde soit bon. Si quelqu'un dit du bien d'autrui, ce bien et ces louanges lui reviennent, et en réalité ces louanges et ces compliments, il les dit pour lui-

même. Quelqu'un a planté autour de sa maison une roseraie et des fleurs. A tout moment, son regard est fixé sur les roses et les fleurs. Il est toujours au Paradis. On apprend à aimer celui dont on dit régulièrement du bien ; lorsqu'on s'en souvient, on se souvient de quelqu'un qu'on aime ; et se souvenir de l'aimé est une rose et une roseraie, un repos et un réconfort. Et on apprend à détester celui dont on dit du mal, à son souvenir on n'imagine que scorpion, serpent, épines et broussailles.

Sois bon avec toutes les créatures,
pour l'amour de Dieu,
ou bien pour la tranquillité de ta propre âme,
afin que tes yeux voient toujours l'Ami.
La haine ne doit pas entrer dans ton cœur pour des figures qui te déplaisent.

Or, lorsque nuit et jour tu peux voir des fleurs, une roseraie et des jardins d'Iram[349], pourquoi restes-tu au milieu des épines et des serpents ? Aime toutes choses, afin d'être toujours au milieu des fleurs et des roseraies. Car lorsque tu détestes toutes choses, des images hostiles t'apparaissent de sorte que, nuit et jour, tu te trouves au milieu des ronces et des serpents. Donc, si les saints aiment tout le monde et en pensent du bien, ils ne le font pas pour autrui, mais pour eux-mêmes, afin d'éviter toute image odieuse et détestée. Puisque se souvenir des gens est dans ce monde nécessaire et inévitable, les saints se sont toujours efforcés de conserver dans leur mémoire des images aimées et désirées, afin de ne pas être troublés par une personne détestée. Donc, tout ce que tu fais à l'égard des gens, la manière dont tu t'en souviens, en bien et en mal,

tout cela ne touche pas les gens, mais toi-même : « *Quiconque fait œuvre bonne, c'est pour lui-même ; et quiconque fait du mal, c'est contre lui qu'il le fait*[350]. » « *Et quiconque fait du bien du poids d'un atome le verra, et quiconque fait du mal du poids d'un atome le verra*[351]. »

Quelqu'un demanda : « Le Dieu Très Haut a dit : « *Je désire un lieutenant sur la terre.* » *Les anges dirent : « Vas-tu en désigner un qui y apportera la corruption et versera le sang, alors que nous chantons Tes louanges et proclamons Ta sainteté ?*[352] » Or, Adam n'était pas encore créé ; comment les anges savaient-ils à l'avance que l'homme apporterait corruption et crime ? »

Le Maître répondit : « A cela, on donne deux raisons : l'une traditionnelle et l'autre rationnelle. La traditionnelle dit que les anges avaient lu sur la Tablette préservée qu'un peuple naîtrait dont le comportement serait tel. Il est aussi possible que les anges, par un raisonnement, aient déduit que ce peuple serait terrestre et donc inévitablement animal ; et c'est de l'animal que proviennent indubitablement de telles actions. Bien que le sens caché *(ma'nî)* dût exister en eux et qu'ils dussent parler, l'animalité existant aussi en eux, inévitablement ils commettraient des péchés et verseraient le sang : c'est ce qui accompagne inéluctablement le fait d'être homme.

D'autres personnes ont proposé encore une autre explication. Elles disent : « Les anges sont pure raison et pure bonté, et ne possèdent aucune liberté de choix en aucune chose. De même que toi, en rêve, tu n'agis pas en maître, et en conséquence n'encours pas de critique, que dans le rêve tu prononces un blasphème ou que tu commettes une fornication. Les anges, à l'état

de veille, sont dans une situation analogue. Les hommes sont à l'inverse : ils possèdent un libre arbitre, ils sont cupides, passionnés et désirent toutes choses pour eux-mêmes. Ils désirent verser le sang pour que tout leur appartienne. C'est là le caractère de l'animal. L'état des anges est donc l'opposé de l'état des hommes. En conséquence, les anges ont parlé ainsi, bien qu'ils n'aient ni parole ni langue. Si ces deux états contradictoires pouvaient s'exprimer en paroles et donner sur eux des renseignements, ils nous donneraient raison. De même, le poète dit que l'étang déclare : « Moi, je suis plein. » L'étang ne parle pas. Donc, le sens est : si l'étang possédait une langue, il aurait dit ce qu'a rapporté le poète.

Chaque ange possède dans son for intérieur une tablette ; sur celle-ci, selon sa capacité, il lit d'avance les conditions de l'univers et ce qui va avoir lieu ; et lorsque se réalise ce qu'il a appris, sa croyance en Dieu, son amour pour Lui et son extase s'accroissent. Il s'émerveille de la grandeur de Dieu et de Sa connaissance de l'invisible. Cet accroissement de l'amour, de la croyance et de l'étonnement deviennent sa louange, sans mots ni phrases.

Ainsi, un architecte dit à son élève que, dans le palais en cours de construction, on aura besoin de tant de bois, de tant de briques, de tant de pierres, de tant de paille. Lorsque le palais est achevé, et qu'on a eu besoin de la quantité exacte dont il avait parlé auparavant, la confiance de l'apprenti grandit. Pour les anges, c'est la même chose. »

Quelqu'un demanda au Maître Shams-ud-Dîn de Tabrîz : « Mohammad (le salut soit sur lui et sa famille), en dépit de cette grandeur (qui est mentionnée dans le *hadîth qudsî* : « Si ce n'avait été pour toi, Je

n'aurais pas créé les cieux »), a dit cependant : « Hélas, puisse le Seigneur de Mohammad n'avoir pas créé Mohammad ! » Comment cela peut-il être ? »

Le Maître répondit : « Par la comparaison, la parole devient claire. Nous allons lui donner une parabole, afin qu'elle devienne pour vous évidente. » Il raconta :

« Dans un village, un homme devint amoureux d'une femme ; ils habitaient tout près l'un de l'autre, et vivaient dans la joie et le bonheur, ils tiraient leur force l'un de l'autre et étaient épanouis ; pour chacun leur vie venait de l'autre, comme le poisson dans l'eau. Ils vécurent ensemble pendant des années. Soudain, le Dieu Très Haut les rendit riches et leur donna beaucoup de moutons et de bœufs, de chevaux et de ressources, d'or, de serviteurs et d'esclaves. Avec un luxe et une pompe extrêmes, ils décidèrent d'aller à la ville ; chacun acheta un grand palais royal et s'y installa avec une nombreuse suite. Lorsqu'ils se fixèrent dans cette situation, ils ne jouirent plus du bonheur ni des rencontres de jadis. Chacun d'eux brûlait de chagrin, poussait en cachette des cris de douleur et il leur était impossible de parler. Lorsque cette brûlure arriva à son comble, ils brûlèrent tout entier dans le feu de la séparation. Enfin, leurs lamentations parvinrent dans le lieu de l'exaucement. Les chevaux* et les moutons commencèrent à diminuer, et graduellement ils en revinrent là où ils étaient auparavant. Longtemps après, ils se réunirent à nouveau dans l'ancien village et s'occupèrent de leur bonheur ; ils passèrent leur temps à se rencontrer et à s'embrasser. Ils se souvenaient avec amertume de la séparation.

Une voix s'est élevée : « Puisse le Seigneur de

* Les biens...

Mohammad n'avoir pas créé Mohammad ! » Quand l'âme de Mohammad était détachée dans le monde de la sainteté, et que les rencontres avec Dieu augmentaient, il plongeait comme un poisson dans l'océan de la Miséricorde. Bien qu'il fût dans ce monde-ci Prophète et guide du peuple, et qu'il eût obtenu la grandeur, la royauté, la renommée et des compagnons, pourtant, lorsqu'il revint à la tranquillité dont il jouissait auparavant, il dit : « Puissé-je n'avoir jamais été prophète et n'être pas venu en ce monde ! Car, en comparaison de l'union absolue d'autrefois, tout cela est un fardeau, un châtiment, une peine. »

Toutes ces connaissances, ces efforts et ces services, en comparaison de la dignité et de la majesté du Créateur, sont comme un homme qui se prosterne devant toi, te sert, puis s'en va. Si tu mettais la terre tout entière sur ta tête pour servir Dieu, ce serait la même chose que si tu posais une seule fois la tête sur la terre : la dignité de Dieu et Sa grâce ont précédé ton existence et ton service. D'où t'a-t-il créé, et rendu capable de L'adorer, pour que tu te vantes de Le servir ? Ces services et ces sciences sont comme de petites figurines que tu aurais fabriquées en bois et en feutre. Ensuite, tu les présentes à Dieu, en disant : « J'ai fabriqué ces petites figurines qui m'ont plu, mais le don de la vie est Ton affaire. Si Tu leur donnes vie, Tu rendras mes œuvres vivantes ; et si Tu ne leur donnes pas vie, c'est comme Tu veux. »

Abraham dit que Dieu est : « *Celui qui donne la vie et cause la mort*[352bis]. » Nemrod dit : « *C'est moi qui donne la vie et cause la mort*[353]. » Lorsque le Dieu Très Haut lui donna un royaume, il se considéra tout puissant et n'attribua pas sa réussite à Dieu. Il dit : « Moi aussi, je peux faire vivre et faire mourir. » Pour moi,

royaume ici signifie connaissance. Lorsque Dieu accorde à un homme la science, la sagacité et la perspicacité, cet homme s'attribue ces qualités à lui-même, disant : « Moi-même, par cet effort et par ce travail, je rends ces choses vivantes et en tire du plaisir. » Abraham dit : « Non, c'est Lui qui donne la vie et cause la mort. »

Quelqu'un demanda à notre grand Maître : « Abraham dit à Nemrod : « Mon Dieu est Celui qui fait lever le soleil à l'Orient et le fait coucher à l'Occident, car en vérité « *Dieu fait venir le soleil de l'Orient*[354]. » Si tu prétends être Dieu, fais le contraire. » Ne pensez-vous pas que Nemrod a tellement accablé Abraham que celui-ci renonça à son argument et en développa un autre ? »

Le Maître répondit : « Certains ont dit des sottises à ce sujet, et toi aussi tu en dis. Une même signification couvre ces deux exemples. Tu t'es trompé, et eux aussi. Il y a plusieurs sens à cette affirmation. L'un est que le Dieu Très Haut hors du néant t'a donné une forme dans la matrice de ta mère ; ton « Orient » était la matrice de ta mère, de là tu es venu, et tu iras à l'« Occident » de la tombe. En d'autres termes, là est le premier argument : « Il donne la vie et cause la mort. » Or toi, si tu le peux, fais sortir de l'Occident du tombeau et retourner à l'Orient de la matrice. Un autre sens est : Lorsque l'*'âref,* au moyen de soumission, d'efforts, de travaux sublimes, est parvenu à l'illumination et à l'ivresse, au repos et à la paix, et que, lorsqu'il les abandonne, cette joie s'évanouit, ces deux états, l'obéissance et l'abandon de l'obéissance, constituent son « Orient » et son « Occident ». Donc, si tu es capable de donner la vie dans cet état d'occultation apparente — à savoir, la turpitude, la rébellion et l'in-

subordination — fais aussi apparaître cette lumière et cette paix qui s'élevaient avant l'état de soumission.

Là n'est pas l'affaire de la créature, et jamais elle ne pourra l'accomplir ; c'est l'affaire de Dieu : car, s'Il le veut, Il peut faire apparaître le soleil de l'Occident et s'Il le veut, de l'Orient, car « *c'est Lui qui donne la vie et cause la mort.*[355] »

Le mécréant comme le croyant louent Dieu, car le Dieu Très Haut a dit que quiconque suit la voie droite et vit de façon intègre, en se conformant à la loi et à la voie des prophètes et des saints, il lui sera accordé joie, lumière et vie. Mais, s'il fait le contraire, autant d'obscurités, de terreurs, d'embûches et de calamités lui arrivent. Tous deux, lorsqu'ils agissent ainsi, ce que le Dieu Très Haut a promis pour eux se réalise, sans addition ni diminution. Il s'ensuit que tous deux proclament les louanges de Dieu ; mais chacun use d'une langue propre. Il y a des différences entre Mohammad et ce qui est mohammadien. Et combien ils diffèrent entre eux !

Par exemple, un voleur a volé, et on le pend au gibet. Lui aussi prêche aux musulmans : « Quiconque commet un vol, voilà ce qui lui arrive. » A un autre homme, le roi a conféré une robe d'honneur en raison de son honnêteté et de sa loyauté : lui aussi prêche aux musulmans. Mais le voleur prêche avec une langue, et l'autre, l'homme loyal, avec une autre langue. C'est à toi de faire la distinction entre les deux prédicateurs.

56

Le Maître dit : « Ton cœur est joyeux, et comment en est-il ainsi ? Parce que le cœur est une chose précieuse ; il est tel un piège : il doit être correctement posé pour attraper la proie. Si le cœur n'est pas content, il ressemblerait à un filet déchiré qui ne sert à rien. Donc, il faut que l'amitié ne soit pas exagérée, de même l'inimitié, sinon le filet se déchirerait. Il faut être modéré. Par amitié non exagérée, je n'inclus pas Dieu. Pour le Dieu Très Haut, plus l'amour est grand, plus on gagne. Car l'amour de quelqu'un d'autre que Dieu, s'il est exagéré — étant donné que la création est assujettie au mouvement du firmament et que la roue du firmament est en révolution, comme le sont les conditions des créatures —, si l'amour pour quelqu'un est exagéré, on exige perpétuellement son bonheur, et cela est impossible. Dès lors, le cœur est agité. Et l'inimitié, quand elle est exagérée, veut perpétuellement le malheur et la malchance de la personne (détestée) ; mais puisque la roue du ciel tourne, et que les circonstances dans lesquelles elle se trouve changent également, tantôt heureuses, tantôt néfastes, il n'est pas non plus possible que cette personne soit en permanence guidée par la malchance ; donc, le cœur se trouble. Mais quant à l'amour pour Dieu, il se trouve caché dans toute la création, chez tous les hommes, zoroastriens, juifs, chrétiens, en tous les êtres. Comment quelqu'un n'aimerait-il pas son Créateur ? L'amour pour Lui se trouve caché en chacun, mais il y a des obstacles qui voilent cet amour. Lorsque ces empêchements sont levés, cet amour se manifeste.

Et que peut-on dire des êtres qui sont encore dans la non-existence, sur le point de naître, attendant que

Dieu leur donne l'existence ? Ces non-existants sont pareils à quatre personnes qui se présentent en rang devant un roi. Chacun désire et espère que le roi lui accordera une dignité particulière et chacun a honte devant l'autre, car son espoir est en contradiction avec celui de son compagnon. Donc, lorsque les non-existants espèrent recevoir de Dieu l'existence et qu'ils se présentent en rang, disant : « Fais-moi exister ! » et qu'ils veulent recevoir de Dieu leur existence en priorité, ils ont honte l'un devant l'autre ; alors que les non-existants sont ainsi, les existants sont de même. « *Il n'existe rien qui ne Le glorifie avec sa louange*[356]. » Ce n'est pas étonnant ; ce qui l'est, c'est qu'« il n'y a pas de chose inexistante qui ne Le glorifie par sa louange. »

> *La mécréance et la croyance, toutes deux courent dans Ta voie, disant : « Il est seul, Il n'a pas d'associé*[357]*. »*

La construction de cette maison provient de l'inconscience, tous les corps et même l'univers sont maintenus par l'inconscience. Ce corps, lui aussi, a grandi par l'inconscience. L'inconscience est une incroyance, et la croyance n'est pas possible sans l'existence de l'incroyance, car la foi est le renoncement à l'incroyance. Donc, il faut qu'il y ait une incroyance à laquelle on puisse renoncer, et les deux sont identiques, puisque l'un ne peut être sans l'autre, et que celle-ci ne peut être sans celle-là ; elles ne se séparent pas et sont indivisibles, leur Créateur est le même ; sinon, elles pourraient être divisibles, car chacun des créateurs aurait créé une autre chose. Or, le Créateur est Un, Il est unique et sans associé.

Ils dirent : « Sayyid Borhân ud-Dîn[358] fait de beaux discours, mais il y introduit beaucoup de vers de Sanâ'î. »

Le Maître répondit : « C'est comme lorsque l'on dit : « Le soleil est beau, seulement il donne de la lumière » : car interdire les paroles de Sanâ'î revient à prononcer des discours de ce genre. Le soleil montre les choses, et c'est sa lumière qui nous permet de les voir. Le but de la lumière du soleil, c'est de montrer les choses. Or, ce soleil-ci montre des choses qui ne servent à rien. Le véritable soleil est celui qui montre les choses utiles. Ce soleil-ci est un symbole et un reflet du soleil véritable. Or, vous aussi, vous aimez ce soleil dans la mesure de votre intelligence partielle, et vous cherchez la lumière de la science pour voir les choses qu'on ne peut pas percevoir, et pour augmenter votre connaissance. De chaque maître et de chaque ami, vous tentez d'apprendre quelque chose et de vous instruire.

Nous savons donc qu'il y a un soleil autre que le soleil apparent, d'où provient le dévoilement de toutes les réalités et vérités ; et cette science partielle vers laquelle tu te précipites et dont tu tires de la joie, est seulement une branche et un reflet de la grande science. Ce reflet t'appelle vers cette grande science et ce soleil originel. « On *les appelle d'un endroit lointain*[359]. » Tu tires cette science vers toi. Elle dit : « Je ne peux pas être contenue ici, et tu as du retard pour arriver là-bas ; il est impossible que j'habite ici et difficile que tu ailles là-bas. » Réaliser l'impossible est impossible, mais réaliser le difficile ne l'est pas. Donc, bien que ce soit difficile, efforce-toi d'atteindre la grande science ; et ne t'attends pas à ce qu'elle puisse être contenue ici, car c'est impossible. De même, les

riches, par amour des richesses, amassent de l'argent sou par sou, pour arriver à être riches par le reflet de la richesse. Le reflet de la richesse dit : « Je suis le héraut qui vous appelle vers cette grande richesse ; pourquoi me tirer ici, car je ne peux habiter ici. Venez vous-mêmes vers cette richesse. »

Or, l'essentiel est la fin. Puisse la fin être bonne ! La bonne fin, c'est que l'arbre prenne racine fermement dans ce jardin spirituel et que, — alors que les branches, les rameaux et les fruits de cet arbre se trouvent ailleurs et que ces fruits sont jetés — à la fin, ces fruits soient rapportés à ce jardin, car c'est dans ce jardin que se trouvent leurs racines. Si c'est le contraire, bien qu'en apparence l'arbre récite des litanies et des louanges de Dieu, puisque sa racine se trouve dans le monde d'ici-bas, tous ses fruits seront rapportés à ce monde-ci. Mais si tous les deux se trouvent dans le jardin, alors c'est « *Lumière sur lumière*[360]. »

57

Un jour, Kemal ud-Dîn[361] dit : « J'aime notre Maître et je brûle du désir de le voir, je ne me souviens même pas de l'au-delà. Je vois l'image de Mawlânâ sans penser ni réfléchir à ces autres choses, et elle me tient compagnie ; je tire la paix de sa beauté, et de son visage provient un plaisir, sinon, de l'image que je me fais de lui. »

Le Maître dit : « Bien que l'au-delà, et Dieu ne viennent pas à ton esprit, pourtant, tout cela est caché * dans

* Et rappelé.

l'affection que tu nous portes. Une belle danseuse jouait des castagnettes* devant le Calife[362]. Celui-ci lui dit : « Ton art est dans tes deux mains. » Elle répondit : « Plutôt dans mes deux pieds, ô Calife du Messager de Dieu ! L'excellence est dans mes mains parce qu'elle est aussi dans mes pieds. »

Bien que le disciple ne se soucie pas des détails de l'au-delà, pourtant sa joie à voir le sheikh et sa crainte d'être séparé de lui impliquent tous ces détails. De même, quelqu'un qui caresse son enfant ou son frère et qui l'aime : bien que la qualité de fils ou de frère, l'espoir de fidélité, la compassion, l'indulgence et l'amour pour lui, le résultat de ces sentiments et le reste des profits que les parents espèrent de leurs parents — bien que rien de tout cela ne vienne à son esprit, pourtant tous ces détails aussi sont implicitement contenus dans ces rencontres et ces entretiens. De même que l'air est caché dans le bois, même si le bois se trouve dans la terre ou dans l'eau ; là où il n'y a pas d'air, on ne peut y mettre le feu, parce que l'air est l'aliment et la vie du feu, ne vois-tu pas qu'avec le souffle il prend vie ?

Bien que ta parole nécessite intelligence, cerveau, lèvres, bouche, palais, langue et tous les autres membres, qui sont les chefs du corps, ainsi que les éléments constitutifs, les tempéraments, les cieux et les cent mille causes dont l'univers dépend, jusqu'à ce que tu arrives au monde des attributs, et ensuite à celui de l'essence — bien que toutes ces réalités ne se manifestent pas dans la parole, elles y sont cependant implicites.

Chaque jour, cinq ou six fois, la déception et le chagrin arrivent à l'homme sans qu'il le veuille. Certaine-

---

* « Du luth » ou « du tambour ».

ment, ils ne viennent pas de lui, mais d'autrui. Il est assujetti à cet autre, et cet autre le surveille. Car après chaque méfait, il donne du chagrin. Sans surveillant, comment pourrait-il donner ce qui convient ? Or, malgré toutes ses déceptions, la nature de l'homme n'admet pas et ne tolère pas d'être sous le contrôle de quelqu'un. « *Dieu a créé Adam à Son image.* » En lui, la qualité divine, contraire de la qualité de créature, a été déposée. Souvent l'homme est frappé sur la tête, et pourtant il n'abandonne pas cette obstination empruntée ; il oublie vite ses déceptions, mais cela ne lui profite pas, jusqu'au moment où lui est donnée en propriété cette qualité déposée en lui, il n'échappe pas au châtiment.

58

Un *'âref* raconta : « Je suis allé dans une chaufferie de hammam pour que mon cœur s'épanouisse, car ce lieu était celui où certains saints se rendaient pour échapper au monde. Je vis que le chef du feu avait un apprenti qui travaillait et le servait. Le chef lui disait : « Fais ceci, fais cela* », et il travaillait avec diligence. Ce qu'il faisait plut au chef du four du hammam, à cause de la rapidité de l'exécution de ses ordres. Il dit : « Bon, reste toujours diligent comme cela. Si tu restes continuellement appliqué et observes les bonnes manières, je te donnerai ma place et te nommerai à mon poste. »

Je me mis à rire, et ma difficulté fut résolue, car

* Ne fais pas cela.

je m'aperçus que tous les patrons, en ce monde, se conduisent ainsi avec leurs serviteurs. »

59

Quelqu'un dit : « Cet astronome déclare : « Vous prétendez qu'en dehors de ce firmament et de ce globe terrestre que nous voyons, il y a quelque chose. Pour moi, en dehors du visible il n'y a rien ; sinon, montrez-moi où se trouve cette chose. »

Le Maître répondit : « Cette question est stupide depuis le début ; car tu dis : « Qu'on me montre où cela se trouve. » Or, pour cette chose, il n'y a pas de lieu. Viens, dis-moi d'où provient ton objection et dans quel lieu elle se trouve. Elle n'est pas dans la langue, ni dans la bouche, ni dans la poitrine : fouille partout, réduis ces organes en parcelles ou en atomes, et tu verras que cette objection et cette pensée, tu ne les saisis nullement dans ces organes. Donc, nous savons que ta pensée n'est pas dans un lieu. Lorsque tu ne connais pas le lieu de ta propre pensée, comment connaîtrais-tu le lieu du Créateur de la pensée ?

Des milliers de pensées et d'états d'esprit passent en toi sans que tu interviennes ; ils ne sont ni dans ta possibilité ni dans ton pouvoir. Si tu en connaissais l'origine, tu pourrais les augmenter. Toutes ces choses passent en toi, et tu n'es conscient ni de leur origine, ni de leur destinée, ni de leur projet. Alors que tu n'es pas capable de connaître tes propres états, de quelle façon peux-tu t'attendre à connaître le Créateur Lui-même ?

Cet homme ignoble dit que dans le ciel Dieu n'est

pas. O chien ! Comment sais-tu qu'Il n'y est pas ? En vérité, as-tu traversé les étendues du ciel, empan par empan, et tout parcouru, pour rapporter que là Il n'est pas ? Tu as dans ta propre maison une prostituée et ne la connais pas comme telle. Comment veux-tu connaître le ciel ? Tu as seulement entendu le mot « ciel » et le nom des étoiles et des sphères célestes, et tu en parles. Mais si tu connaissais quelque chose au ciel et que tu sois monté d'un seul empan vers le ciel, tu ne dirais pas ces stupidités.

Si nous disons que Dieu n'est pas au-dessus du ciel, notre intention n'est pas de dire le contraire, mais que le ciel ne Le contient pas, et que c'est Lui qui l'embrasse. Il a une relation avec le ciel, sans comment ni pourquoi, comme Il a une relation avec toi, sans comment ni pourquoi. Tout est dans la main de Sa puissance et Sa manifestation, et en Son pouvoir. Donc, Il n'est pas en dehors du ciel et des êtres, Il n'est pas non plus totalement en tout cela ; ces choses ne Le contiennent pas, et Lui les embrasse toutes.

Quelqu'un dit : « Avant que cette terre, ce ciel et ce Trône* ne fussent, je me demande où Il était ? » Nous dîmes : « Cette question depuis le début est stupide, parce que Dieu est Celui qui n'a pas de lieu. »

Toi, tu demandes : « Où se trouvait Dieu avant tout cela ? » Or, tout ce qui vient de toi est sans lieu. Est-ce que tu connais la place de toutes les choses qui sont en toi pour demander où est celle de Dieu** ? Puisque tes états d'esprit et tes pensées n'ont pas de lieu, comment peut-on imaginer Dieu dans un lieu ? Or, le Créateur des pensées est plus subtil que les pensées ;

---

* Et l'Empyrée.

** Celui qui est sans lieu.

comme l'architecte qui construit une maison est plus subtil que cette maison, parce qu'il peut accomplir cent constructions pareilles à celle-ci ainsi que d'autres projets différents qui ne se ressemblent pas. Donc, il est plus subtil et a plus de valeur qu'un édifice. Mais cette subtilité n'apparaît aux yeux que par l'intermédiaire de la maison et de l'œuvre qui se trouve dans le monde sensible, afin qu'elle révèle toute sa beauté.

Le souffle se voit en hiver, et ne se voit pas en été. Non qu'en été le souffle disparaisse, mais l'été est doux, et le souffle, subtil, n'y apparaît pas. L'hiver, c'est le contraire. De même, toutes tes qualités et tes idées sont subtiles ; elles n'apparaissent pas, si ce n'est par l'intermédiaire d'une action ; ainsi ta patience existe, mais elle n'apparaît pas lorsque tu accables un coupable de ta colère et le frappes, ta colère se manifeste. Et ainsi de suite à l'infini. Dieu le Très Haut, à cause de Son extrême subtilité, n'apparaît pas aux yeux. Il a créé le ciel et la terre afin que Sa puissance et Son art apparaissent, et Il a dit : « *Ne regardent-ils donc pas le ciel au-dessus d'eux, comme Nous l'avons bâti*[363] ? »

Mawlânâ dit : « Ma parole n'est pas en mon pouvoir, et j'en souffre, parce que je désire exhorter nos amis, et ma parole ne m'est pas soumise. Mais ma parole étant plus élevée que moi, y étant soumis, je deviens heureux, parce qu'une parole que Dieu dit, où qu'elle arrive, rend vivant et produit des effets immenses. « *Ce n'est pas toi qui as tiré quand tu as tiré, mais c'est Dieu qui tira*[364]. » Une flèche qui part de l'arc de Dieu, aucun bouclier ni cotte de mailles ne peut l'arrêter ; c'est pourquoi je me réjouis.

Si la science totale appartenait à l'homme et qu'il n'y avait pas d'ignorance, l'homme serait brûlé et

n'existerait pas ; donc l'ignorance est bonne, parce qu'elle est la cause de la continuation de l'existence, et la science est bonne parce qu'elle est le moyen de connaître Dieu. Toutes deux sont alliées, et aussi opposées. Bien que la nuit soit l'opposée du jour, cependant elle est son alliée et tous deux accomplissent la même tâche. Si la nuit durait toujours, aucun travail ne pourrait être effectué ; tandis que, si le jour durait toujours, les yeux, la tête et le cerveau demeureraient éblouis, deviendraient débiles, et cesseraient de fonctionner. C'est pourquoi les hommes se reposent et dorment la nuit : cerveau, mains et pieds, ouïe et vue, tous récupèrent la nuit pour dépenser le jour.

Ainsi toutes choses, bien qu'elles paraissent opposées, pour l'homme sage accomplissent toutes la même tâche et ne sont pas opposées. Montrez-moi la chose mauvaise en ce monde qui ne contienne rien de bon, et la chose bonne qui ne contienne rien de mal ! Un homme avait l'intention de commettre un meurtre, puis il s'est adonné à la fornication, de sorte qu'il n'a pas répandu de sang. La fornication est un mal, mais ici elle a empêché un meurtre, c'est un bien. Ainsi, le mal et le bien sont un et indivisibles. C'est là le fondement de notre dispute avec les mages zoroastriens. Ils disent qu'il y a deux Dieux, l'un créateur du bien et l'autre créateur du mal. Or, montrez-moi un bien dépourvu de mal, que je puisse reconnaître qu'il y a un Dieu du mal et un Dieu du bien ! C'est impossible, car le bien n'existe pas en dehors du mal. Puisque le bien et le mal ne sont pas deux et qu'il n'y a pas de séparation entre eux, il est donc impossible qu'il y ait deux créateurs. Nous ne vous obligeons pas à croire qu'il en est ainsi.

Nous n'avons dit que peu de paroles, parce que la

pensée peut se présenter à vous qu'il en va peut-être comme le disent les mages. A supposer que vous ne soyez pas sûrs qu'il en soit comme je l'ai dit, comment pouvez-vous être sûrs qu'il n'en soit pas ainsi ? Misérable infidèle, Dieu déclare : « *Ne croient-ils pas qu'ils seront ressuscités dans le grand Jour*[365] ? » Ne savez-vous pas que Nos menaces peuvent se réaliser et que le châtiment frappera les incroyants comme vous n'avez jamais imaginé ? Pourquoi donc n'avez-vous pas eu la prudence de Nous rechercher ? »

60

« *Abû Bakr* n'eut pas la précellence à cause de l'abondance de prières, de jeûnes, d'aumônes, mais à cause de ce qui était dans son cœur*[366]. »

Le Prophète dit que la précellence d'Abû Bakr sur les autres n'était pas due à beaucoup de prières et beaucoup de jeûnes, mais à cette faveur qu'il avait reçue, et qui était son amour pour Dieu. Au jour de la Résurrection, quand on apportera les prières, elles seront placées dans la balance, ainsi que les jeûnes et les aumônes ; mais quand on apportera l'amour et la certitude, ils ne seront pas contenus dans la balance. Donc, l'essentiel est l'amour.

Lorsque tu vois en toi-même l'amour, augmente-le afin qu'il devienne plus grand. L'augmentation de l'amour consiste dans la soumission envers Dieu le Très Haut, envers Ses commandements et Ses interdictions. Lorsque tu vois en toi-même le capital, — la

* Sahabî : « un compagnon du Prophète ».

recherche de Dieu — augmente-le afin que ta certitude devienne la certitude des prophètes et des saints, car « dans l'activité il y a une bénédiction[367] » ; si tu n'augmentes pas ton capital, il t'abandonnera et tu seras pauvre, Dieu nous en garde ! Tu n'es pas moindre que la terre ; en la remuant et en la retournant avec la bêche, elle donne des plantes ; lorsqu'on l'abandonne et ne la bêche pas, elle devient dure. Donc, quand tu perçois en toi-même une recherche, va et ne dis pas : « Quelle utilité y a-t-il dans cette démarche ? » Va, et l'utilité apparaîtra d'elle-même. La démarche d'un homme vers une boutique n'a d'autre but que de manifester son besoin. Le Dieu Très-Haut octroie la nourriture ; mais, si quelqu'un reste chez lui sans bouger, c'est qu'il n'a besoin de rien, et la nourriture ne vient pas d'elle-même ; par contre, la peine et la difficulté arrivent d'elles-mêmes.

Quand un petit bébé crie et que sa mère lui donne du lait, il serait étonnant qu'il pense : « Dans ces cris, quelle utilité y a-t-il pour moi, et comment mes cris l'obligeront-elle à me donner du lait ? » Dans ce cas, il resterait sans lait. Or, nous voyons que par ce moyen il obtient le lait. Une assemblée de saints qui sont assis et ne font rien, mais qui pourtant sont nourris, ressemblent à cet enfant qui pleure. Dieu le Très Haut leur fait parvenir leur subsistance. N'imagine pas qu'ils soient oisifs. On donne à l'enfant du lait à cause de ses pleurs, et la compassion de la mère se manifeste. Si quelqu'un tente d'approfondir quelle est l'utilité de ces inclinations *(rukû')* et de ces prosternations *(sujûd)* (dans la prière rituelle), et se demande pourquoi il les fait — devant un souverain ou un prince, lorsque tu fais ces politesses, ces courbettes et ces génuflexions, eh ! bien,

finalement cet émir te témoigne de la compassion et te donne un morceau de pain.

Cette impulsion qui pousse l'émir vers la charité n'est ni dans sa chair ni dans son sang. Après la mort, la chair et le sang demeurent, ainsi que dans le sommeil ou dans l'évanouissement ; mais alors il ne cherche pas à récompenser les politesses. La charité dans l'émir n'est ni manifeste ni visible. S'il est possible que nous adressions des politesses à quelque faculté occulte contenue dans la chair et le sang, il nous est sûrement possible de nous adresser à quelque force en dehors de la chair et du sang. Et si ce quelque chose qui est dans la chair et dans le sang n'était pas caché, Abû-Jahl et Mohammad seraient les mêmes. En apparence, l'oreille du sourd et celle de celui qui entend sont pareilles. L'une et l'autre ont la même forme ; mais ce qui contient la faculté d'entendre est caché.

Par conséquent, l'essentiel est cette faveur divine. Toi qui es un émir, tu as deux serviteurs ; l'un te rend beaucoup de services et a fait pour toi de nombreux voyages ; l'autre est paresseux. Or, nous voyons que ton amour va plutôt à ce paresseux qu'à ce zélé que tu n'abandonnes cependant pas. Souvent il arrive qu'on ne puisse pas juger d'après la faveur ! Cet œil droit et cet œil gauche tous deux en apparence sont identiques. Il serait étonnant que l'œil droit rende un service que l'œil gauche ne rend pas ; et la main droite, quelle action fait-elle que ne fait pas la main gauche ? Il en va de même du pied droit. Pourtant, la préférence va à l'œil droit ; et de même encore, le Vendredi est privilégié par rapport aux autres jours, parce qu'en vérité « Dieu a des nourritures autres que celles qui ont été inscrites sur la Tablette ; que l'homme les recherche le jour du Vendredi[368] ». Or, ce Vendredi, quels services

rend-il que les autres jours ne rendent pas ? Mais il bénéficie de la faveur divine et cet honneur lui est particulier.

Si un aveugle dit : « Moi, j'ai été créé aveugle, ce n'est pas ma faute », ce fait de dire « Je suis aveugle » et « Ce n'est pas ma faute » ne fait pas disparaître sa cécité, ne lui sert à rien et ne lui enlève pas sa peine ; il ne voit ni la beauté du jour ni celle des visages. Ces mécréants qui restent dans la mécréance souffrent à cause de leur mécréance. Mais, si nous approfondissons la question, cette peine elle-même est une grâce ; car lorsque le mécréant est dans la tranquillité, il oublie le Créateur ; et ensuite, dans la peine, il se souvient de Lui. Donc, l'Enfer est un temple et une mosquée pour les infidèles, parce que là le mécréant se souvient de Dieu ; de même que, dans les prisons, la maladie, le mal de dents, lorsque la souffrance arrive, le voile de l'oubli se déchire ; on atteste la grandeur de Dieu et on se lamente : « O Seigneur, O Miséricordieux, O Dieu ! » La calamité disparaît, et de nouveau le voile de l'oubli retombe : on dit : « Je ne trouve pas le Seigneur, je ne Le vois pas, qui chercherai-je ? »

Comment se fait-il qu'au moment de la souffrance tu Le voies et tu Le trouves, et qu'à présent tu ne Le voies pas ? Puisque tu Le vois au moment de la souffrance, Dieu a fait que les souffrances dominent sur toi, afin que tu te souviennes de Lui. Ainsi, l'homme digne de l'Enfer était, dans la tranquillité, insouciant de Dieu, il ne se souvenait pas de Lui. Maintenant, dans l'Enfer, nuit et jour il s'en souvient. Dieu a créé le monde, le ciel, la lune, le soleil et les planètes, le bien et le mal, pour qu'on se souvienne de Lui, qu'on Lui rende un culte et qu'on Le glorifie. Puisque les

mécréants dans la tranquillité ne le font pas, alors que le but de la création est le souvenir de Dieu, ils vont en Enfer afin qu'ils se souviennent de Lui. Mais pour les croyants la souffrance n'est pas nécessaire ; dans la tranquillité ils n'oublient pas la souffrance, ils la voient continuellement. De même un petit enfant intelligent qui reçoit une fois une bastonnade sur les pieds ne l'oublie plus. Mais les enfants stupides oublient, et il faut à chaque instant les battre. Cela est en vérité une faveur du maître. De même encore, un cheval intelligent qui a une fois senti l'éperon n'a plus besoin d'être éperonné ; il porte l'homme pendant des lieues et n'oublie pas la piqûre de l'éperon. Mais il faut à chaque instant éperonner le cheval stupide : il ne convient pas pour porter l'homme, aussi le charge-t-on d'ordures.

61

La répétition continuelle, pour l'oreille, agit comme la vision et produit le même effet. On t'a dit que tu étais l'enfant de ta mère et de ton père. Tu n'a pas vu de tes yeux que tu étais né d'eux. Mais comme on te l'a beaucoup répété, c'est devenu une réalité pour toi ; si on te disait que tu n'es pas né d'eux, tu ne le croirais pas. De même, tu as entendu beaucoup de gens dire à maintes reprises que Bagdad et la Mecque existent ; si on te disait que ce n'est pas vrai, qu'on te le jurait, tu ne le croirais pas : entendre une même chose répétée revient à y croire comme si elle était vue.

Ainsi, en apparence, c'est la répétition d'une parole qui produit le même effet que la vision. Mais il arrive que la parole d'une personne possède l'autorité d'une

tradition transmise par plusieurs. Elle ne doit pas être considérée comme une seule personne, mais comme cent mille personnes. En conséquence, une seule de ses paroles sera comme cent mille paroles. Pourquoi cela t'étonnerait-il ? Ce roi profane, son autorité est comme celle de cent mille, bien qu'il soit une seule personne. Cent mille personnes disent quelque chose, cela n'arrive pas, sauf quand il parle.

S'il en est ainsi dans le monde d'ici-bas, à plus forte raison dans le monde des esprits. Si tu as parcouru le monde tout entier, sans que ton voyage soit pour Dieu, il te faudra encore une fois en faire le tour.

« Dis : Voyagez par la terre, puis regardez quelle a été la fin de ceux qui criaient au mensonge[369] *»* : « Ce voyage n'a pas été pour Moi, il a été pour des fins sans valeur (un caprice, une passion). Puisque tu n'as pas voyagé pour Dieu, mais pour un autre but, ton voyage est devenu comme un voile et t'a empêché de Me voir. » De même, dans le bazar, quand tu cherches quelqu'un avec insistance : tu ne vois personne, et ceux que tu vois se changent en ombres. De même, si tu cherches un problème dans un livre : puisque tes oreilles, tes yeux et ton esprit sont pleins de ce seul problème, tu feuillettes des pages et ne vois rien d'autre. Donc, si tu as une intention et un but autres que Dieu, où que tu ailles tu seras rempli par ce but et tu ne verras pas Dieu.

Du temps de 'Omar (que Dieu soit satisfait de lui !) il y avait un homme devenu si vieux que sa fille lui donnait du lait et le nourrissait comme les petits enfants. 'Omar (que Dieu soit satisfait de lui !) dit à la fille : « A notre époque, il n'existe aucun enfant qui ait autant que toi des droits à la reconnaissance de ton père. » Elle répondit : « Tu dis vrai. Mais entre moi et

mon père, il existe une différence. Bien qu'à son service je ne commette aucune faute, pourtant, lorsque mon père me nourrissait et me servait, il tremblait pour moi de peur qu'un malheur ne m'arrive. Maintenant que moi je sers mon père, nuit et jour je prie et demande à Dieu sa mort afin que le fardeau qu'il est pour moi me soit enlevé. Si je sers mon père, comment tremblerais-je pour lui comme il tremblait pour moi ? » 'Omar dit : « Cette femme est un meilleur juge que 'Omar » : « C'est par l'apparence que je juge, mais toi tu dis le sens intérieur. »

Le véritable juge est celui qui comprend le sens intérieur des choses et connaît leur vérité. Dieu nous préserve que 'Omar n'ait pas été au courant de la vérité et des secrets des choses ! Mais le comportement des compagnons du Prophète était tel qu'ils s'abaissaient toujours et faisaient l'éloge des autres.

Il y a beaucoup de gens qui n'ont pas la force de supporter la « présence » ; donc, dans l'« absence » leur condition est meilleure. De même, toute la lumière du jour provient du soleil, mais si quelqu'un regardait toute la journée le soleil, il ne pourrait rien voir : ses yeux seraient éblouis. Pour lui, il vaudrait mieux qu'il s'occupât seulement d'une affaire, et qu'il s'abstînt de regarder le soleil. De même encore, devant un malade, mentionner une bonne nourriture le stimule pour acquérir des forces, mais la présence même des aliments cités lui est préjudiciable.

Il apparaît donc clairement que le tremblement et l'amour sont nécessaires dans la recherche de Dieu. A celui qui ne tremble pas, il incombe de servir ceux qui tremblent. Aucun fruit ne pousse jamais sur le tronc de l'arbre, parce que celui-ci ne tremble pas, le haut des branches tremble ; mais le tronc de l'arbre leur donne

des forces. A cause des fruits, il n'a pas à craindre la blessure de la hache ; et puisque le tremblement du tronc provient de la hache, il est préférable pour lui de ne pas trembler, afin de pouvoir servir ceux qui tremblent.

Puisqu'il est Mu'în ud-Dîn, il n'est pas 'Ain ud-Dîn, à cause du *Mim* qui est ajouté à *'Ain*. « L'addition à ce qui est parfait est un défaut. » Cette addition du *Mim* est un défaut ; de même, un sixième doigt. Un *(ahad)* est la perfection, et *Ahmad* n'est pas encore arrivé à l'état de perfection. Lorsque ce *Mim* est retiré, il atteint la complète perfection. C'est-à-dire : Dieu est Celui qui embrasse tout ; tout ce que tu Lui ajoutes est un défaut. Le chiffre « un » accompagne tous les chiffres, et, sans lui, aucun chiffre n'est possible.

Sayyed Borhân ud-Dîn Mohaqqiq[370] racontait quelque chose d'utile. Pendant qu'il parlait, un sot l'interrompit : « Il nous faut des paroles qui soient dépourvues d'exemples et d'images. » Il répondit : « Toi qui es sans exemple, viens entendre une parole sans exemple ! » Après tout, tu es une image de toi-même, tu n'es pas ceci ; ce corps n'est que ton ombre. Lorsque quelqu'un meurt, on dit : « Un tel est parti. » S'il était ce corps, où est-il parti ? Il est donc évident que ton apparence est une image de ton for intérieur, de sorte qu'à partir de ton apparence extérieure on puisse comprendre ce qui est à l'intérieur de toi. Chaque chose qui apparaît aux yeux est visible par sa densité. Ainsi le souffle pendant le temps chaud n'est pas apparent, mais lorsqu'il fait froid devient visible à cause de cette densité.

Il incombe au Prophète (la paix soit sur lui !) de manifester la puissance de Dieu et d'avertir les hommes par son appel, mais il ne lui incombe pas de

faire parvenir quelqu'un à la maturité, car c'est l'œuvre de Dieu. Dieu possède deux attributs : le courroux et la grâce. Les prophètes sont une manifestation des deux ; les croyants sont la démonstration de la grâce de Dieu, et les mécréants la démonstration du courroux. Ceux qui embrassent la religion se voient dans les prophètes et entendent leur propre voix comme venant d'eux, et sentent leur propre odeur comme venant d'eux. Personne ne se renie soi-même. C'est pourquoi les prophètes disent à la communauté : « Nous sommes vous et vous êtes nous ; il n'y a rien d'étranger entre nous. » Quelqu'un dit : « C'est ma main. » Personne ne lui demande de preuves, car c'est une partie qui lui est rattachée. Mais si quelqu'un dit : « Un tel est mon fils », on lui demande un témoin, car c'est une partie détachée.

62

Certains ont dit : « L'amour est la cause du service. » Mawlânâ dit : « Il n'en est pas ainsi, parce que c'est un penchant naturel de l'aimé que d'exiger le service. Si l'aimé veut que l'amoureux lui rende un service, l'amoureux accomplit ce service. Si l'aimé ne le veut pas, l'amoureux abandonne le service. Cet abandon n'est pas contraire à l'amour. Après tout, s'il ne rend pas de service, cet amour lui en rend : l'essentiel, c'est l'amour ; tandis que le service n'est qu'un accessoire de l'amour.

Si la manche bouge, cela vient du mouvement du bras ; mais il n'est pas obligatoire que, si la main bouge, la manche bouge également. Si quelqu'un est

enveloppé d'un grand manteau, il peut remuer à l'intérieur sans que le manteau bouge. Cependant, il n'est pas possible que le manteau remue si la personne ne bouge pas. Il y a des gens qui prennent le manteau pour la personne, la manche pour le bras, les bottes et les pantalons pour les jambes. Cette main et cette jambe sont la manche et la botte d'un autre bras et d'une autre jambe.

Tu vois en rêve la main, le pied et les jointures ;
considère cela comme une vérité
et non comme un songe vain.
C'est toi qui sans corps possèdes le corps ;
donc ne crains pas que ton âme sorte de ton corps.

On dit : « Telle personne est dans la main de telle autre » ; ou : « Une telle personne a la haute main sur telle ou telle chose » ; ou encore : « Telle personne a son discours bien en main. » Certainement, cette main et cette jambe ne sont pas les organes.

Cet émir est venu, nous a rassemblés et est parti, à l'instar d'une abeille qui ramasse la cire avec le miel, puis s'envole ; car son existence était la condition préalable, mais le fait qu'il continue à rester n'est pas une condition nécessaire. Nos père et mère sont comme des abeilles qui réunissent le chercheur et la recherchée, l'amoureux et la bien-aimée. Dieu le Très Haut les a désignées comme un moyen pour ramasser la cire et le miel, puis elles s'envolent, mais la cire et le miel restent, ainsi que le jardinier. Eux-mêmes ne quittent pas le jardin ; ce n'est pas un jardin tel qu'on en puisse sortir ; mais ils s'y déplacent d'un coin à un autre. Notre corps est comme la ruche ; là, la cire et le miel sont l'amour de Dieu.

Nous sommes pareils aux abeilles, nos corps sont comme la cire,
nos corps sont divisés en alvéoles, comme la cire.

Les abeilles, ce sont les père et mère. Bien qu'ils soient un moyen, ils reçoivent l'éducation de la main du jardinier, et c'est lui qui construit la ruche. Dieu a donné à ces abeilles une autre forme. Au moment où elles travaillaient, elles avaient un autre vêtement, selon leur travail. Lorsqu'elles se sont rendues dans cet autre monde, elles ont changé de vêtement, car là-bas elles ont un autre service à rendre. Toutefois, la personne demeure telle qu'elle était auparavant. De même, quelqu'un se rend au combat et revêt le vêtement de la guerre : il prend ses armes, met le casque sur sa tête. Lorsqu'il participe à une réunion d'amis, il enlève ces vêtements, car il doit s'occuper d'autre chose. Mais la personne reste la même. Or, puisque tu l'as vu dans cet autre vêtement, toutes les fois que tu t'en souviens, tu l'imagines avec cette forme et ce vêtement, même s'il change cent fois de vêtements.

Je désire avoir une vision qui connaisse le Roi,
afin qu'elle reconnaisse le Roi sous n'importe quel vêtement.

Quelqu'un perd sa bague à un endroit ; même si elle en est enlevée, il retourne à cet endroit, disant : « Je l'ai perdue ici. » De même, la personne endeuillée tourne autour du tombeau, circule autour de la poussière inconsciente, et lui donne des baisers : « J'ai perdu mon joyau dans cet endroit. » Or, comment pourrait-il y être laissé ? Dieu le Très Haut a créé tant de choses et montré Sa puissance et, pour témoigner

de la sagesse divine, a uni pour un jour ou deux l'âme avec le corps. Si l'homme s'asseoit pendant un seul instant avec un cadavre dans le tombeau, il est à craindre qu'il deviendra fou. Comment donc, quand il s'échappe du piège de la forme et du moule du corps, resterait-il là ? Dieu le Très Haut en a fait un signe pour apeurer les cœurs et pour augmenter la crainte ; la peur naît dans le cœur des hommes par la terreur qu'inspire le tombeau et la terre noire. De même, en voyage, si on a attaqué une caravane dans un endroit, les caravaniers placent deux ou trois pierres l'une sur l'autre pour indiquer le danger du lieu. Ces tombes aussi sont les signes visibles d'un lieu dangereux. Cette crainte produit une impression ; il n'est pas nécessaire qu'elle soit mise en pratique*. Si on dit que quelqu'un a peur de toi, sans qu'une action émane de lui, tu lui témoignes de la sympathie ; si au contraire on dit que quelqu'un n'a pas du tout peur de toi, et que tu ne lui inspires aucune crainte, s'élève dans ton cœur une grande colère contre lui.

Le fait de courir est la conséquence de la peur. Le monde entier court. Mais la course de chacun est conforme à son état. Celle de l'homme diffère de celle de la plante qui est autre que celle de l'esprit. La course de l'esprit est sans trace ni signe. Or, regarde les raisins verts, combien ils se hâtent pour atteindre la noirceur ; sucrés, ils deviennent noirs : mais cette course n'est ni visible ni tangible. Seulement, on sait qu'ils ne sont parvenus à cet état qu'après une grande course. De même, si quelqu'un entre dans l'eau, et que personne ne l'a vu y entrer, tout à coup, lorsqu'il lève sa tête

---

* Mais les âmes imparfaites ne se voient pas ainsi.

hors de l'eau, on sait qu'il a dû parcourir telle distance avant d'arriver là où il est.

63

Dans le cœur des amoureux, il existe une douleur qu'aucun remède ne peut guérir : ni le sommeil, ni la promenade, ni la nourriture, rien, sinon la vision de l'Ami, car « la rencontre de l'ami est la guérison du malade[371]. » Si un hypocrite s'assied parmi les croyants, de l'impression qu'il en reçoit, au même instant il devient croyant. Comme le dit Dieu le Très Haut : « *Lorsqu'ils rencontrent ceux qui croient, ils disent : Nous croyons*[372]. » Comment est-ce lorsque le croyant s'assied avec le croyant, si cet effet est produit chez l'hypocrite ? Considère quel bien cette rencontre produira chez le croyant. Vois cette laine : à cause de sa relation avec une intelligence, elle devient un tapis enluminé ; et cette argile : par sa relation avec un homme intelligent, elle devient un beau palais. Si la relation d'un homme intelligent produit tant d'effet sur des choses inanimées, pense quelle impression l'amitié d'un croyant produit sur un autre croyant ! Par l'amitié d'une âme individuelle et d'une intelligence partielle, des choses inanimées se transforment en merveilles, et cette opération n'est que l'ombre d'une intelligence partielle. Or, de cette ombre déduis quelle intelligence et quelle science il faut pour créer ces cieux, cette lune, ce soleil, ces sept terres et tout ce qui sépare la terre et le firmament ! Toutes ces existences sont l'ombre de l'Intelligence Universelle. L'ombre de l'intelligence partielle est adaptée à celle de son propre individu ; et

l'ombre de l'Intelligence universelle, qui est la totalité de ce qui existe, lui est adaptée.

Les saints de Dieu contemplent d'autres cieux que ceux qui couvrent ce monde ; ils ne voient même pas ces cieux qui leur semblent insignifiants ; ils les parcourent et s'en vont.

Il existe des cieux dans le royaume de l'âme
qui gouvernent les cieux du monde.
Dans le chemin de l'amour, il y a des hauts et des bas,
il y a de hautes montagnes et des mers (profondes)[373].

Quoi d'étonnant qu'un certain homme, dans l'humanité tout entière, peut poser le pied sur la tête du septième ciel ? N'étions-nous pas tous congénères du limon de la terre ? Cependant, Dieu le Très Haut a implanté en nous une faculté par laquelle nous avons été distingués de notre espèce, ainsi nous exerçons une domination sur la terre. Nous la gouvernons comme nous le désirons : tantôt la soulevant, tantôt l'abaissant ; tantôt nous la façonnons en un palais, tantôt nous en faisons une coupe ou un gobelet ; tantôt nous l'étirons, tantôt nous la diminuons.

Si à l'origine nous étions cette terre et son congénère, Dieu le Très Haut nous a distingués par cette faculté. De même, qu'y a-t-il de si extraordinaire que du milieu de nous, qui sommes tous des congénères, Dieu le Très Haut ait distingué une certaine personne, par rapport à laquelle nous sommes comme des choses inanimées, lui nous gouvernant, et nous étant inconscients de lui, alors qu'il est conscient de nous ?

Quand je dis « inconscient », je ne veux pas dire

totalement inconscient. Au contraire, quiconque est conscient d'une chose est inconscient d'une autre. Même la terre, tout inanimée qu'elle soit, est consciente de ce que Dieu lui a octroyé car, si elle était inconsciente, comment aurait-elle reçu l'eau, et comment aurait-elle soigné et nourri chaque graine ? Quand quelqu'un s'applique sérieusement et attentivement à une certaine tâche, son attention à cette tâche implique sa négligence du reste. Mais, par cette négligence, nous n'entendons pas une négligence absolue. Des gens voulaient attraper un chat, mais ne pouvaient y parvenir. Un jour, ce chat était occupé à guetter un oiseau ; il devint inattentif et les gens l'attrapèrent.

Il n'est donc pas nécessaire de s'occuper exclusivement des affaires de ce monde. Il ne faut pas les prendre trop au sérieux, et ne pas craindre que celui-ci ou celui-là ne se fâche ; il faut que Dieu ne Se fâche pas. Si les gens se fâchent, Dieu arrange les choses, mais s'Il Se fâche (que Dieu nous protège !) qui peut intervenir ? Si tu as des marchandises de toutes sortes, laquelle saisiras-tu en priorité en cas de naufrage ? Bien que toutes soient nécessaires, il est certain que tu sauveras quelque chose de petit et de précieux, comme une perle, un rubis, grâce à quoi tu pourras te procurer mille choses luxueuses.

Sur un arbre apparaît un fruit doux. Bien que le fruit ne soit qu'une partie de l'arbre, le Dieu Très Haut lui a donné une préférence et une distinction, mettant en lui une douceur qu'Il n'a pas mise dans le reste : cette partie obtient une prééminence sur le tout, et devient l'essence et le but de l'arbre. Comme a dit le Dieu Très Haut : « *Mais ils s'étonnent qu'un avertisseur vienne à eux*[374]. »

Un sot dit : « J'ai un état spirituel que Mohammad

et les anges proches de Dieu ne partagent pas. » Le Sheikh Shams-ud-Dîn* (que son *sirr* soit sanctifié !) dit : « Il est étonnant qu'une créature ait un état que Mohammad n'ait pas partagé et que Mohammad n'ait pas eu un état que quelqu'un comme toi, être nauséabond, tu partages ! »

Un bouffon désirait mettre le roi de bonne humeur, chacun promit de lui donner quelque cadeau, car le grand roi était très irrité. Le roi se promenait au bord d'un ruisseau, en colère. Le bouffon se promenait à son côté, mais en aucune façon le roi ne regardait le bouffon, il regardait l'eau, et le bouffon devint désespéré. Il dit : « O roi, que vois-tu dans cette eau que tu regardes tellement ? » Le roi répondit : « Je vois un cocu. » Le bouffon dit : « Moi non plus, je ne suis pas aveugle. »

Or, lorsque toi tu as eu un « état » *(waqt)* que Mohammad n'a pas partagé, ce n'est pas étonnant que Mohammad ait eu un état que toi, être nauséabond, tu ne partages pas. Cet état, dans la mesure où tu l'as obtenu, provient de sa bénédiction et de son influence, parce qu'au début tous les dons lui ont été accordés ; émanant de lui, ils sont répandus sur les autres.

On a mis dans sa main les dons divins,
c'est par sa main qu'on distribue à ceux à qui il est fait miséricorde.

Telle est la façon d'agir de Dieu. Dieu le Très Haut a dit : « *Salut sur toi, ô Prophète, et la miséricorde de Dieu et Ses bénédictions. Toutes les libéralités sont*

* Le maître.

déversées sur toi. » Mohammad dit : « *Et également sur les serviteurs vertueux de Dieu.* »

La Voie de Dieu est très dangereuse et fermée, pleine de neige. Le premier qui a risqué sa vie, c'était lui ; il a poussé son cheval dans cette voie, et a frayé le chemin. Personne ne peut y marcher sans sa directive et sa protection, puisque c'est lui qui a d'abord dégagé le chemin, érigé des signes et planté des jalons voulant dire : « Il ne faut pas aller dans cette direction-ci ni dans cette direction-là. Et si vous allez dans ces directions, vous périrez, comme le peuple de 'Ad et de Thamoud. Et si vous allez dans cette direction, vous serez sauvés, à l'instar des croyants. »

Le Qor'ân tout entier est destiné à expliciter la direction aux croyants : « *Là-dedans il y a des signes manifestes*[375]. » Ce verset signifie : Nous avons donné dans ces chemins des indications, et si quelqu'un envisage de les briser, tout le monde se précipite sur lui, disant : « Pourquoi détruis-tu notre route et pourquoi cherches-tu notre perdition ? Serais-tu un voleur de grand chemin ? » Or, sache que le guide est Mohammad. Tant qu'on n'arrive pas d'abord à Mohammad, on n'arrive pas à Nous. » De même, quand tu veux te rendre quelque part, d'abord c'est l'intelligence qui te guide, disant qu'il faut aller à tel endroit, que c'est profitable ; ensuite, tu te fies à l'œil, puis aux organes qui se meuvent ; ainsi l'action s'enchaîne-t-elle, bien que les organes n'aient aucune connaissance de l'œil, et l'œil aucune connaissance de l'intelligence.

Bien que l'homme soit inattentif, les autres ne le sont pas à son sujet. Donc, on ne doit pas prendre les affaires d'ici-bas au sérieux, mais à la légère, de peur que, t'adonnant entièrement aux affaires de ce monde, tu négliges les réalités des choses. Il faut chercher

l'agrément de Dieu, et non pas celui des créatures, car cet agrément, cet amour et cette affection sont déposés chez les hommes à titre temporaire. C'est Dieu qui l'a fait. Et si Dieu ne veut pas, Il ne donne ni unité d'esprit* ni joie. Malgré l'existence des moyens de bien-être et de prospérité, tout devient tristesse et peine. Tous les moyens sont comme la plume dans la main de la puissance de Dieu. Celui qui guide la plume et écrit, c'est Dieu. Tant qu'Il ne le veut pas, la plume ne bouge pas. Maintenant, tu regardes la plume, tu ne dis pas : « Pour cette plume, il faut qu'il y ait une main. » Tu vois la plume, tu penses à elle, mais tu ne te souviens pas de la main. Les saints, eux, voient toujours la main ; ils disent qu'il faut aussi qu'il y ait une plume, mais en voyant la beauté de la main, ils ne se soucient plus de la plume ; ils disent qu'une telle main ne peut jamais être sans plume. Si tu ne te soucies pas de la main, à cause de la douceur que tu éprouves à contempler la plume, comment peuvent-ils se soucier de la plume, puisqu'ils éprouvent tant de douceur à regarder la main ? Pour toi, il y a une telle douceur dans le pain d'orge que tu ne te souviens pas du pain de froment. Eux, comment peuvent-ils se souvenir du pain d'orge, lorsqu'ils possèdent le pain de froment ? De même, Il t'a donné un désir pour la terre, de sorte que tu ne désires pas le ciel ; or, le lieu du désir, c'est le ciel, et la terre tire sa vie du ciel. Comment les habitants du ciel pourraient-ils donc se souvenir de la terre ?

Donc, ne considère pas que les délices proviennent des moyens ; les significations sont seulement dispersées dans les moyens, car « *c'est Dieu qui nuit et qui*

---

* La tranquillité.

avantage ». Puisque le fait de nuire et d'avantager vient de Lui, pourquoi t'attaches-tu à la notion de moyens ?

Le meilleur discours est celui qui, bref, explique ; le meilleur des discours est celui qui est utile, non celui qui est long. « *Dis : Lui, Dieu, est Unique*[376] » : courte en apparence, cette sourate l'emporte en utilité sur la sourate de la Vache[377] qui est longue. Noé prêcha pendant mille ans, et seulement quarante personnes y ajoutèrent foi. Quand à Mohammad (le salut sur lui et sa famille !), on sait combien de temps dura sa mission : vingt-trois ans ; et tant de régions y ont ajouté foi, et tant de saints, de « Pôles », de dévots, d'adorateurs de Dieu sont nés de son enseignement ! Donc, il ne faut pas attacher d'importance au nombre, l'essentiel est l'utilité. Pour les uns, il se peut qu'un petit nombre de paroles soit plus utile qu'un grand nombre. Si un four est surchauffé, on ne peut l'utiliser ni s'en approcher. Et de la faible lampe on tire profit. L'essentiel est l'utilité. Pour certains, il est même utile de n'entendre aucune parole. Que seulement ils voient, cela leur suffit et leur est utile ; entendre la parole pourrait leur nuire.

Un sheikh de l'Inde rendit visite à un saint. Lorsqu'il arriva à Tabrîz, à la porte du couvent de ce saint, il entendit une voix disant : « Retourne-t'en ; pour toi, l'utilité consiste à ce que tu viennes à la porte, mais la vue du saint te nuirait. »

La parole courte et utile est comme une lampe allumée qui donne un baiser à la lampe éteinte et puis s'en va. Cet effleurement suffit pour que la lampe éteinte atteigne son but. Après tout, le Prophète n'est pas cette apparence visible. Sa forme corporelle est comme sa monture ; le Prophète est cet amour et cette tendresse ;

et cela est immortel. Comme la chamelle du prophète Sâlih, qui seulement en apparence était chamelle. Le Prophète est cet amour, cette tendresse, et c'est là quelque chose d'éternel.

Quelqu'un dit : « En haut du minaret, pourquoi ne loue-t-on pas uniquement Dieu, pourquoi rappelle-t-on aussi Mohammad ? » On lui répondit : « C'est que la louange de Mohammad est la louange de Dieu. » Si quelqu'un dit : « Que Dieu donne longue vie au roi, et également à la personne qui m'amène auprès du roi, ou qui m'indique son nom. », la louange de cette personne est en réalité la louange du roi.

Le Prophète dit : « Donnez-moi quelque chose, j'en ai besoin », ou : « Donne-moi ton manteau, ou donne-moi tes biens. » Que peut-il faire avec ce manteau ou ces biens ? Ce qu'il veut, c'est alléger tes vêtements, pour que la chaleur du soleil t'atteigne. Comme dit le Qor'ân : « *Prêtez à Dieu un prêt d'honneur*[378]. » Il n'exige pas uniquement les biens et les vêtements ; Il t'a donné beaucoup de choses « autres que les biens : la science, la pensée, la connaissance, la réflexion, c'est-à-dire : la pensée, la méditation, l'intelligence, dépense-les pour Moi un instant. Après tout, tu t'es acquis les biens par les moyens que Je t'ai donnés. » Il exige l'aumône aussi bien des oiseaux que du filet. Si tu peux aller déshabillé devant le soleil, cela vaut mieux ; ce soleil ne noircit pas, il blanchit. Allège ton vêtement, afin de goûter à ce soleil. Pendant longtemps tu t'es habitué aux acidités ; essaie donc une fois les sucreries !

64

Mawlânâ dit : « Chaque science qu'on peut acquérir et obtenir en ce monde concerne les corps ; celle qu'on obtient après la mort (« *Mourez avant de mourir* ») concerne la religion. Connaître la science de *Ana'l-Haqq* (Je suis Dieu), c'est acquérir la science du corps ; tandis que devenir *Ana'l-Haqq,* c'est obtenir la science des religions. Voir la lumière de la lampe et du feu, c'est connaître la science des corps ; se brûler dans le feu ou la flamme de la lampe, c'est vivre la science des religions. La vision et la connaissance constituent la science des religions, la réalité n'est autre que la vision et la connaissance*.

Toutes les autres sciences ne sont qu'imaginaires. Elles sont les sciences de la certitude, mais non la certitude. L'architecte conçoit la construction d'une école par la pensée. Bien que sa pensée soit juste et correcte, ce n'est qu'imagination. Quand il construira son école, sa pensée deviendra une réalité.

Or, bien des différences distinguent l'imagination parfaite et l'imagination imparfaite. Quand un architecte et un non-architecte imaginent une construction, ils ne fabriquent pas les mêmes images : l'imagination de l'architecte aura été forcément plus voisine de la réalité. De même, dans le monde des réalités et de la vision, les visions ne se valent pas ; elles varient à l'infini. On dit qu'il y a sept cents voiles de ténèbres et sept cents voiles de lumière, ou soixante-dix mille voiles de lumière et de ténèbres.

---

* Tout ce qui est vision, c'est la science des religions ; tout ce qui est connaissance, c'est la science des corps. L'essentiel, c'est de voir, et la vision.

C'est vrai : tout ce qui passe de l'imagination à la réalité constitue le voile de ténèbres ; et tout ce qui est du domaine des vérités forme les voiles lumineux. Tout ce qui est propre aux mystiques passe par l'imagination avant de devenir union quand entre le Bien-Aimé. Mais on ne peut distinguer entre les voiles de ténèbres rencontrés en imagination ; à cause de leur extrême ténuité, on ne peut non plus discerner entre les voiles lumineux. En dépit d'une si grande différence, on ne peut pas non plus distinguer entre les voiles des réalités faits de lumière.

Car le voile est une séparation derrière laquelle une personne s'assied et n'est pas vue. Puisqu'on ne voit pas le Bien-Aimé, que ce voile soit soie brodée d'or ou natte noire, c'est égal. Mais il vaut mieux regarder derrière le voile brodé d'or que derrière la natte noire. Car celui qui sait qu'il y a quelqu'un derrière le voile cherchera à voir la personne cachée et fera tout pour y arriver. Mais celui qui ne sait pas qu'il y a quelqu'un derrière le voile suppose que tous les mouvements proviennent du rideau. Celui-là est un impie et un idolâtre. Les prophètes et les saints disent que derrière le voile des causes il y a le Causateur. Donc, pourquoi ne deviens-tu pas un chercheur et n'essaies-tu pas de lever le rideau des causes pour atteindre le Causateur ? Dieu le Très Haut a dit : « *L'homme n'a rien que ce à quoi il s'efforce.* »

J'ai un Ami derrière le voile.
L'éclat du voile provient de la lumière de Son Visage,
tout ce qui te plaît dans les deux mondes,
c'est Celui-ci, qui est derrière le voile.

La proximité et l'éloignement des hommes par rapport à Dieu sont proportionnels au nombre des voiles. S'unissent à Dieu ceux pour qui le voile est dissipé : ils voient sans voiles et ils passent de la « science de certitude » *('ilm-ul yaqîn)* à la certitude même *('ayn-ul yaqîn).*

J'ai demandé : « Qui est le guide pour me conduire vers l'Ami ? »
Il répondit : « C'est à toi de faire le premier pas, et c'est à nous de te conduire. »

65

Mawlânâ dit : « Les habitants de l'Enfer sont plus heureux dans l'Enfer qu'ici-bas, car dans l'Enfer ils acquièrent la conscience de Dieu, et aucune connaissance n'est plus douce que celle de Dieu. S'ils souhaitent être dans ce monde-ci, c'est pour agir en faveur de l'acquisition de la connaissance de la manifestation de la grâce divine, et non parce que ce monde est meilleur que l'Enfer. Quant aux hypocrites, on les met au plus profond de l'Enfer, car la foi leur était venue ; la mécréant l'hypocrite était grande, et il n'a rien fait. Pour lui, le châtiment est plus dur, afin qu'il obtienne la connaissance de Dieu. Mais la foi n'est pas venue jusqu'à l'incroyant *(Kâfir).* Sa mécréance étant faible, c'est après un châtiment moins grand qu'il obtiendra la connaissance.

Prenez un voile* et un tapis qui ont accumulé de la

* « Une table » : cette lecture nous semble fautive.

poussière : il suffit qu'une seule personne secoue un peu le voile pour qu'il devienne propre ; mais il ne faut pas moins de quatre personnes pour secouer fortement le tapis avant de le débarrasser de sa poussière.

Quant à ce que disent les habitants de l'Enfer : « *Versez sur nous de l'eau ou de ce que Dieu vous a attribué*[379] », ce n'est nullement qu'ils désirent des mets ou des boissons, mais ils demandent qu'on déverse sur eux le rayonnement de la miséricorde et l'absolution de Dieu : « De ce qui a brillé sur vous et brille encore, déversez-en sur nous. »

Le Qor'ân est comme une jeune mariée : tu essaies de retirer son voile, et elle ne te montre pas son visage.

Au moment où la jeune mariée qu'est le sens du Qor'ân retire son voile,
le royaume de la foi est dénué de trouble.

Si l'examen du Qor'ân ne te donne aucune satisfaction et ne te dévoile rien, c'est parce qu'il refuse que tu lui retires le voile ; il a rusé avec toi, en se montrant comme laid ; il te dit : « Je ne suis pas cette beauté. » Le Qor'ân est capable de se montrer sous l'apparence qu'il veut. Mais si tu ne cherches pas à lui ôter le voile, tout en œuvrant à son contentement, en arrosant son champ et en lui rendant service de loin par tout ce qui peut lui donner satisfaction, alors, sans que tu lui retires le voile, il se montrera à toi.

Recherche les hommes de Dieu. « *O âme pacifiée, entre parmi Mes serviteurs et entre dans Mon Paradis*[380]. »

Dieu le Très Haut ne parle pas à chacun ; à l'instar des rois de ce monde, qui ne parlent pas à n'importe

quel vendeur de linceuls ou tisserand ; ils ont désigné un vizir et un vice-roi, et on se dirige par leur intermédiaire vers le roi. De même, Dieu ne parle pas à n'importe qui ; Il a choisi une créature, afin que quiconque* a un besoin obtienne ce qu'il veut grâce à lui.

C'est pour cela que tous les prophètes sont venus : sans eux il n'y a pas de voie**.

« Ces prophètes sont les lieutenants de Dieu. »

66

Sirâj ud-Dîn[381] dit : « J'ai parlé d'un problème et, à l'intérieur de moi-même, quelque chose m'a fait mal. » Le Maître dit : « Il y a un gardien qui t'empêche de formuler ce problème. Ce gardien n'est pas visible, mais il se manifeste au moindre recul, inclination ou peine. Tu entres dans une rivière ; la douceur du parfum des fleurs et du basilic parvient jusqu'à toi ; dans un autre endroit, des épines s'enfoncent en toi : tu sais alors que ce lieu est plein de ronces, de désagréments et d'inconvénients, et que l'autre endroit est une roseraie et un repos, bien que tu ne voies ni l'un ni l'autre. On appelle « fait de conscience » ce qui est plus évident que le visible : la faim, la soif, la colère, la joie ne sont pas visibles, mais elles sont plus évidentes que le visible parce que, si tu fermes les yeux, tu ne vois plus la chose visible, mais en revanche tu ne peux chasser de toi la faim par aucun artifice. Il en va de même de la chaleur, des aliments chauds, du froid, de

---

* Cherche Dieu soit avec lui.

** Guide.

la douceur et de l'amertume : ils ne sont pas tangibles, pourtant ils sont plus évidents que le visible. Or toi, dans ce corps, que peux-tu voir ? Quelle relation as-tu avec ce corps ? Tu existes sans lui et tu te passes toujours de lui ; si c'est la nuit, tu ne t'en soucies pas, et si c'est le jour, tu es chargé de tes affaires et tu n'es jamais avec ton corps. Donc, pourquoi trembles-tu pour ce corps, puisque tu n'es pas une seule heure avec lui ? Tu es dans d'autres lieux. Quoi de commun entre ce corps et toi ? « *Tu es dans une vallée et moi dans une autre*[382]. » Ce corps est une grande cause de tromperies : on imagine que le corps meurt et que donc on meurt aussi. Or, toi, quelle relation as-tu avec ton corps ?

Les magiciens de Pharaon[383], lorsqu'ils eurent compris quelque peu, sacrifièrent leur corps : ils virent qu'eux-mêmes continuaient à exister sans ce corps dont l'existence ne dépendait pas de la leur. Abraham, Ismaël, ainsi que tous les prophètes et les saints devinrent libres, lorsqu'ils obtinrent la connaissance du corps, de son existence et de sa non-existence.

Hajjâj Ibn Youssouf[384] ayant mangé du haschich et ayant posé sa tête sur la porte, se mit à crier : « Ne remuez pas la porte, de peur que ma tête ne tombe ! » Il pensait que sa tête était séparée de son corps et retenue par la porte. Nos états et ceux des autres hommes sont ainsi : ils imaginent qu'ils appartiennent au corps et qu'ils existent par le corps. Cette imagination les égare, car sans les efforts cet état ne leur sera pas dévoilé ; et cette connaissance ne s'obtient que grâce à la mortification et aux efforts de l'âme.

67

« *Dieu a créé Adam à Son image*[385]. » Les hommes recherchent tous la manifestation. Beaucoup de femmes voilées se dévoilent pour mettre à l'épreuve leur amoureux* comme on met à l'épreuve un objet aiguisé. L'amoureux dit à la bien-aimée : « Je n'ai ni dormi ni mangé, je suis devenu comme ceci et comme cela, parce que j'étais sans toi. » Ce qui signifie : « Tu recherches la manifestation, et ta manifestation ne peut se produire sans moi : tu peux me révéler que tu es la bien-aimée et faire de moi la manifestation de ton amour et de ta propre beauté. » De même, les savants et les artistes recherchent tous la manifestation : « *J'étais un Trésor caché et J'ai désiré être connu*[386]. »

« *Il a créé Adam à Son image* », c'est-à-dire selon l'image de Ses commandements ; et Ses commandements se manifestent dans toute la création, car tout est le reflet de Dieu, et l'ombre est prisonnière de la personne.

Si les cinq doigts s'ouvrent, l'ombre s'ouvre ; s'ils tournent, l'ombre tourne ; s'ils s'étendent, l'ombre s'étend.

Tant que les mouvements de la main existent,
l'ombre est contrainte de s'agiter aussi ;
puisque l'ombre prend forme par l'effet de la main,
cette agitation est périssable comme l'ombre elle-même.

Donc, les créatures sont en quête d'un Cherché et d'un Bien-Aimé qui veut que tous L'aiment et Lui

* Leur propre beauté.

soient soumis, que tous soient ennemis de Ses ennemis, amis de Ses amis. Ce sont là les commandements et les attributs de Dieu, qu'Il révèle dans le reflet. En somme, notre ombre n'a pas conscience de notre personne ; mais nous, nous sommes conscients de notre ombre ; pourtant, par rapport à la connaissance de Dieu, notre connaissance est comme l'absence de connaissance. Hormis certains attributs, tout ce qu'il y a dans l'homme n'apparaît pas dans l'ombre. Donc, tous les attributs de Dieu n'apparaissent pas en nous, qui sommes des ombres.

Dieu le Très Haut a dit : « *Il ne vous a été donné de la science qu'un peu*[387]. »

68

On demanda à Jésus (sur lui la paix !) : « O esprit de Dieu, quelle est la chose la plus grande et la plus difficile ici-bas et dans l'autre monde ? » Il répondit : « La colère de Dieu (qu'Il soit exalté et glorifié !) ». On demanda : « Et qu'est-ce qui peut l'éviter ? » Il répondit : « Que tu brises ta colère et que tu étouffes ta rage. »

La méthode du derviche est celle-ci : lorsque l'âme charnelle désire se plaindre, il faut agir de façon contraire et rendre grâce à Dieu et faire de tels efforts que l'on obtienne Son amour à l'intérieur de soi. Parce que dire des actions de grâce sans motif, c'est chercher l'amour de Dieu. Notre grand maître Bahâ-ud-Dîn (que Dieu sanctifie son *sirr* !) a dit : « Se plaindre de la créature, c'est se plaindre du Créateur » ; et il a dit aussi : « L'hostilité et la colère dans ta nature te restent

cachées, à l'instar du feu caché dans le fer et dans la pierre : lorsque tu vois briller une étincelle, éteins-la vite, et renvoie-la vers l'inexistence d'où elle était venue. Si tu l'aides avec le soufre et l'huile et que tu lui ajoutes du bois*, elle se fortifie : et il serait difficile de la renvoyer de nouveau à l'inexistence. « *Chasse-le par ce qui est le meilleur*[388] » afin que tu puisses dominer l'ennemi. La chair et le sang ne sont pas l'ennemi ; l'ennemi est la pensée hostile qui existe en toi ; pour chasser l'ennemi, il suffit de chasser cette pensée en rendant des actions de grâce : « L'homme est l'esclave de la bienfaisance ». Une fois chassée, cette pensée ne trouve plus de penchants en toi.

Des enfants donnent un sobriquet à quelqu'un. Celui-ci les injurie. Voyant que leur mot a porté, ils se trouvent inévitablement encouragés. Si leur parole n'avait produit aucune réaction, ils s'en seraient désintéressés et l'auraient abandonnée.

Lorsque l'attribut du pardon se manifeste en toi, les reproches de ton ennemi s'avèrent à l'évidence mensongers : il t'avait jugé de façon erronée, et se comportait à ton égard sans te connaître ; il est alors clair que c'est lui qui est à blâmer et non pas toi ; et aucun argument ne cause à l'adversaire plus de honte que le mensonge dont il t'accable. Donc, par tes louanges et ton action de grâce, tu lui administres du poison, car il prétend que tu es en faute, alors que tu montres ta perfection : tu es le bien-aimé de Dieu. Comme dit le Qor'ân : « — *et ceux qui pardonnent aux hommes ; et Dieu aime les bienfaisants*[389]. » Le bien-aimé du Dieu Très Haut ne peut être fautif. Rend tant d'hommages à ton ennemi que ses amis aient cette pensée : « Peut-

---

* Avec le soufre de la réponse et des paroles.

être est-il en désaccord avec nous, puisqu'il a une si grande amitié pour lui. »

Rabaisse leur vanité avec douceur, même s'ils sont puissants.*
Brise leur cou selon l'ordre, même s'ils sont des chefs.
Accorde des bienfaits aux hommes pour l'amour de Dieu
ou bien pour la paix de ta propre âme,
afin que tu voies toujours l'Ami devant tes yeux
et qu'en ton cœur la haine ne fasse pas demeurer une figure déplaisante[390].

Et que Dieu nous assiste !

69

Mawlânâ dit : « Entre la créature et Dieu, il y a seulement deux voiles d'où proviennent tous les autres voiles : la santé et la richesse. L'homme qui est en bonne santé dit : « Où est Dieu ? Moi je ne le sais pas et ne Le vois pas. » Mais lorsque la souffrance se manifeste à lui, il s'écrie : « O Allah ! O Allah ! » et toutes ses paroles et toutes ses confidences retournent à Dieu. Donc, la santé est pour lui un voile, et Dieu est caché sous cette souffrance. Et aussi longtemps que pour l'homme existent la richesse et le contentement, il se procure les moyens de satisfaire ses désirs, et nuit et jour il en est occupé. De même, dès que la misère

* Littéralement : « Arrache leur moustache ».

arrive, il devient faible, se tourne vers Dieu et L'appelle.

C'est ta faiblesse et ta misère qui t'ont amené vers Moi ;
je suis à la recherche de ta faiblesse et de ta misère*.

Dieu a donné à Pharaon pendant quatre cents ans le commandement, la souveraineté, la royauté et la jouissance. Tout cela était un voile qui l'éloignait de la présence de Dieu. Il ne lui donna pas un seul jour qui ne soit favorable et sans ennui, afin qu'il ne se souvienne jamais de Dieu. Le Dieu Très Haut lui dit : « Occupe-toi de ton propre désir, et ne te souviens pas de Moi. »

Salomon était rassasié de la royauté,
et Job ne fut jamais rassasié de ses épreuves[391].

70

Le Maître dit : « Ce qu'on prétend, à savoir que dans l'âme humaine existe une dépravation qui ne se trouve pas chez les animaux et les bêtes sauvages, cela ne vient pas de ce que l'homme serait pire qu'eux par nature. Mais comme les hommes ne pratiquent pas la soumission et l'obéissance envers Dieu, ils deviennent inférieurs aux animaux. Le Dieu Très Haut a dit : « *Ce sont de vrais bestiaux, et plus égarés encore.*[392] » Le mauvais caractère et la dépravation dans l'homme sont

* Tu es ivre, et ta misère t'amène vers Moi. Je suis l'esclave de ton ivresse et de ta misère.

un voile qui cache son essence profonde ; ces mauvaises dispositions* font que son essence est voilée, et l'on ne peut soulever ce voile sans de grands efforts. Ces efforts sont de toutes sortes. Le plus grand consiste à se mêler à des amis qui ont tourné leur face vers Dieu et se sont détournés de ce monde. Il n'y a pas pour l'homme de combat plus dur que de s'associer avec des hommes saints et pieux qui se conforment à la loi canonique** : les voir anéantit et dissout l'âme charnelle. Ainsi dit-on : « Lorsqu'un serpent n'a pas vu d'homme pendant quarante années, il devient un dragon ; il le devient parce qu'il n'a pas vu celui qui serait la cause de la dissolution de sa perversité et de son caractère vil. »

A chaque endroit où l'on utilise un gros verrou, se cache quelque chose de précieux et de grande valeur. Et plus le voile est épais, plus le joyau est précieux. Tel le serpent qui se trouve au-dessus d'un trésor : ne regarde pas la laideur du serpent, mais considère les choses précieuses qui se trouvent dans le trésor.

---

* C'est à cause de cette âme perverse et de cette dépravation qui sont dans l'homme, et à cause de l'essence cachée qui est en lui. Ce caractère, ces misères et cette perversité voilent cette essence. Plus le joyau est précieux, plus il est important et noble, et plus le voile est grand. Donc les misères, la perversité et le mauvais caractère font que...

** Amis vertueux :

71

« Pour quelle chose », dit mon bien-aimé, « telle personne vit-elle ? »

La différence entre les oiseaux et les hommes intelligents, c'est que les oiseaux volent avec leurs propres ailes vers une direction, et que les hommes intelligents volent hors de toutes les directions avec les ailes de leurs aspirations.

Chaque cheval a son écurie, chaque animal son étable, et chaque oiseau son nid. Et Dieu sait mieux.

La fin de la rédaction de ces mystères de Djalâl-ud-Dîn eut lieu dans son saint tombeau, le Vendredi 4 Ramadhan de l'an 751, et je suis le pauvre devant Dieu qui possède toutes richesses, moi Bahâ-ud-Dîn Mawlâvî, des Adilites, qui viens de Seraï ; que Dieu embellisse ma fin. Amen, ô Seigneur des mondes.

Au sujet du commentaire de la Sourate de la Victoire : *« Au Nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux, Nous t'avons rendu victorieux d'une victoire éclatante*[393] *»*, Mawlânâ dit :

« Dieu le Très Haut a énuméré à Mohammad (le salut sur lui et sa famille) Ses bienfaits et Ses promesses : tout d'abord, la porte à laquelle tu frappes, Je l'ouvre, afin que ta prière soit exaucée par Moi. Ensuite, « *afin que Dieu te pardonne tes péchés passés...* » : le pardon est l'absolution qui est le signe de l'amitié. Le péché de celui que tu aimes ne te paraît pas un péché, et son défaut ne te paraît pas un défaut. C'est cela, le secret de l'absolution. « *Et qu'Il parachève Son bienfait.* » La perfection du bienfait témoigne de son intimité, car cela prouve que certains n'ont

pas obtenu des bienfaits parfaits. Donc, Mohammad détient un signe plus privilégié et il est celui qui a le mieux trouvé la Voie, qui est le mieux parvenu à la Vérité et le plus enraciné en Dieu.

« *Et que Dieu te prête un puissant secours* » : cela prouve la souveraineté de la *walâyât* (sainteté). Qu'est-ce que cette *walâyât ?* Cette *walâyât* est la force de la vision qui voit toutes les choses de Dieu, comme Abraham (la paix soit sur lui) qui a marché sur le feu, et Moïse (la paix soit sur lui) qui a marché sur la mer ; comme Salomon qui a commandé au vent, Noé qui a commandé au Déluge, et David qui a pétri le fer et fait chanter les montagnes[394] ; comme Jésus qui a commandé aux âmes des créatures et comme Mohammad (le salut soit sur lui et sa famille) qui a déchiré les voiles des cieux et les a traversés : il en existe d'innombrables exemples. Ils considéraient tous les êtres comme venant de Dieu, et comme serviteurs de Dieu, Dieu comme Celui qui commande à tout l'univers : tout leur était soumis et eux-mêmes étaient soumis à Dieu.

« *Afin que Dieu absolve tes péchés passés et à venir...* » Ibn Atta déclare à ce sujet : Mohammad (le salut soit sur lui et sa famille) lors de son ascension nocturne, lorsqu'il arriva au « *Sidrât-ul-Montahâ*[395] » qui est au-dessus du Trône céleste et qui est le seuil de Gabriel, que ce dernier l'eût fait passer au-delà, Gabriel s'arrêta et ne put avancer. Mohammad lui dit : « O frère Gabriel ! Tu m'abandonnes tout seul en cet endroit qui inspire une terreur sacrée ? » Dieu le Très Haut S'adressa à lui et une voix retentit, disant : « Dans ce court voyage tu t'es attaché à lui. »

Le péché qui est visé dans la parole « *que Dieu absolve tes péchés...* » est ce péché : à savoir, cet atta-

chement ; de cela Dieu l'a purifié ; et Il l'a libéré du besoin d'autrui. Ibn Atta dit de même : Dieu a frappé les prophètes et les saints de calamités afin qu'ils Le supplient et qu'Il les délivre. Mais Mohammad a été préservé de ces maux par la grâce divine. Il supplie Dieu, non seulement pour un péché passé, mais pour un péché à venir. Ce que sont ces péchés n'est pas indiqué. Il s'agit de l'amour, et le degré de son amour est plus élevé que celui des autres.

Ibn Atta dit aussi que le Dieu Très Haut a déclaré : « *J'ai pardonné le péché passé...* », c'est-à-dire la faute d'Adam (le salut soit sur lui) ; et les péchés à venir sont les péchés de la communauté qui a mis son espoir en Mohammad, son guide. Le sens en est que l'intercession en faveur des premiers et des derniers n'est acceptée que de la part du Prophète. On dit que la demande de pardon a été faite par le Prophète dans l'état d'éveil pour l'état d'ivresse spirituelle dans laquelle il avait été. Et certains disent qu'au contraire c'est pour l'état d'éveil qu'il a demandé pardon alors qu'il était en état d'ivresse. Et d'autres encore disent qu'il a demandé pardon pour ces deux états, car son regard était fixé sur Dieu ; l'ivresse et l'éveil appartiennent à l'état des simples créatures susceptibles de revêtir des états différents. En ce qui concerne Mohammad, il n'existe ni ivresse ni éveil. Puisqu'il voyait seulement Dieu, il a demandé pardon pour ces deux états, car cette vision était l'ivresse aussi bien que l'éveil. Comme il était anéanti dans l'Un, il a demandé pardon pour les deux états ; tant il était saisi que ni la tablette ni le calame ne peuvent l'exprimer, sauf cette Tablette qui est l'attribut de Dieu et qui a pour nom *Lawh. En* réalité, c'est un attribut hors de toute qualification.

La Face de l'Ami est la Tablette bien gardée,
le secret des deux mondes s'y révèle,
sous la voûte des cieux, pour les créatures.
Les yeux sont faibles, mais les objets de vision innombrables.

Puisse la grâce arriver « et toutes les difficultés sont faciles pour Dieu. » Si on nous avait parlé, pendant notre enfance, de tant de choses que nous avons vues au cours de notre vie, nous n'aurions même pas pu supposer qu'elles existent.

Je suis satisfait de ce que Dieu m'a destiné.
Je remets mes affaires entre les mains de mon Créateur.
Dieu m'a comblé de bienfaits dans le passé,
Il fera de même pour le reste de ma vie.

Pour ces milliers de choses qui sont les œuvres des Purs, nous rendons grâce à Dieu, car rendre grâce à Dieu multiplie les bienfaits, si Dieu le Très Haut le veut !

Et « *afin qu'Il parachève sur toi Son bienfait* ». La plénitude du bienfait est du domaine de l'amour. Le premier bienfait consiste en ce que Dieu octroie à quelqu'un la grâce de rechercher l'amour. Tu étais amoureux, tu es devenu aimé, tu étais celui qui suit, tu es devenu celui qui est suivi ; tu étais dans le besoin, tu es parvenu au *mi'râdj*[396] ; tu es libéré des ténèbres et de la lumière, et tu règnes sur tous deux ; tu étais prédicateur, tu es devenu celui qu'on mentionne en chaire, dans le *mihrâb,* et sur les monnaies. Dieu le Très Haut dit : « *Et qu'Il le guide dans le droit chemin* », ce chemin mène vers Dieu.

Et « *afin que Dieu te prête un puissant secours* » : tu remportes la victoire sur les démons, les djinns, et les tentations, ainsi que sur les hommes démoniaques, mécréants et hypocrites. Tu remportes une si grande victoire que tu ne crains pas le déclin de cette prospérité.

« *Et c'est Lui qui a fait descendre la quiétude…* » La quiétude est un état qui produit la victoire. La quiétude signifie que celui qui est dépourvu des biens de ce monde croit tout posséder, en raison de l'extrême confiance qu'il a en la générosité de Dieu. Certains disent que la quiétude est ainsi : celui qui distingue l'apparence de la réalité discerne aussi le sens caché des choses.

« *Afin que leur croyance croisse…* » : la lumière de la croyance croît de jour en jour dans leur cœur, pareille au croissant de la lune.

« *Et à Dieu sont les armées des cieux et de la terre* » : Les armées des cieux sont les anges, et celles de la terre sont les combattants de la guerre sainte et ceux qui luttent contre leur âme charnelle. Certains disent : Les armées du ciel sont les cœurs, et celles de la terre sont les corps. D'autres disent : Les démons, eux aussi, sont les armées de la terre. Dieu accorde la victoire aux unes et aux autres.

« *Nous t'avons envoyé en témoin…* » : il est témoin de l'Unicité de Dieu par sa parole, son action et son état spirituel.

« *Et en annonciateur…* » : pour annoncer la miséricorde divine.

« *Et en avertisseur…* » : pour mettre en garde contre les innovations non conformes à la religion *(bid'at)* et l'égarement. C'est par l'ordre de Dieu qu'il est annonciateur et avertisseur, et non pour son propre plaisir.

« *Afin que vous croyiez en Dieu et en Son messager et que vous l'honoriez* » : celui que J'ai chéri et respecté, vous devez le respecter en votre cœur et par vos services, et par vos paroles vous devez attester que vous êtes ses serviteurs.

« *Ceux qui te (Mohammad) prêtent serment...* » : ceux qui te tendent la main et concluent avec toi un pacte ont tendu la main et ont conclu un pacte avec Dieu. Cela signifie que ta condition humaine, à toi Mohammad, est empruntée. Il faut voir au-delà du moyen qui sert de médiatisation.

« *La main de Dieu est au-dessus de leurs mains* » : par ce serment, Dieu leur accorde une grâce, et non l'inverse. Certains disent : leur serment et leur puissance est au-dessous de la puissance de Dieu. Si Dieu ne les obligeait pas à agir, ils n'agiraient pas, « même s'il n'existait pas des hommes croyants. »

Sahl Ibn Abdûllâh Tostarî (que la miséricorde de Dieu soit sur lui) a dit : « Le véritable croyant est celui qui est conscient de sa propre âme et de son propre cœur. Il recherche ses propres états *(ahwal)* en s'interrogeant : « Qu'ai-je fait à tel moment, qu'ai-je dit, et que suis-je devenu ? » Quand le croyant constate un changement, il se met à pleurer, comme si un fléau s'était abattu sur la terre : une éclipse de lune et de soleil, un tremblement de terre, des orages et des inondations, des nuées de sauterelles, le choléra et la peste, l'attaque des armées ennemies, etc. Les habitants de la terre doivent connaître la vérité : tout fléau provient de leurs péchés. Ils doivent se mettre à se lamenter, afin que les choses s'arrangent et reviennent à leur état normal et que les calamités disparaissent. Le croyant, lui aussi, quand il voit s'amenuiser la lumière de la certitude, et se tarir les larmes de ses yeux, doit savoir que

son « état » spirituel a disparu. Il pleure, afin que l'océan de la Miséricorde se mette en mouvement.

Avant que l'enfant du vendeur de *halwa* ne pleure,
l'océan de la miséricorde ne se met pas en mouvement.
O mon frère ! L'enfant est ton œil :
sache que c'est ta lamentation qui suscite ton plaisir.

Tous les fléaux du monde sont le signe de l'éloignement et de l'existence d'un voile qui sépare de Dieu. Tous ces changements et ces malheurs dans le cœur sont le signe de la séparation d'avec Dieu. Donc, on voit dans l'imperfection la prospérité, et dans la prospérité l'imperfection. Les autres ont peur de l'imperfection, lui a peur de la prospérité *(ziyâdat)* de ce monde, et il a peur du moindre changement qui se produit dans son cœur, aussi bien de la soumission que du manque de soumission.

Dans le cœur de l'homme intelligent, il y aurait mille peines,
si dans le jardin de son âme une brindille disparaissait.

Car la moindre chose annihile une grande quantité.

« *Lorsque les incrédules eurent mis dans leurs cœurs la fureur* » : ils obéissent à leur âme charnelle pour importuner les croyants, et par jalousie ils veulent troubler la joie de leur foi et leur inculquer les passions de l'âme charnelle ; mais, en fin de compte, ils doivent savoir qu'ils ne troublent et ne peuvent troubler la joie des croyants. Les croyants veulent conjoindre leur joie éphémère avec leur joie éternelle.

Une joie à laquelle on a lié les ailes n'est pas une joie,

car un instant est heureux, et l'autre attristé.
O toi qui ignores la joie, viens découvrir
une joie qui dure de la prééternité jusqu'à l'éternité.

Ceci ressemble à une personne qui a soustrait à quelqu'un par la force 40 *mans* de blé (120 kg) et les a semés pour lui-même. Celui qui a été dépouillé s'écrie : « Qu'est-ce que cet acte de tyrannie ? » Mais c'est par compassion que le semeur cultive ce blé, afin que le grain ne soit pas perdu. Un anneau de fer sur lequel était gravé le nom du roi s'adressa à une bague d'or : « Y a-t-il aussi sur toi une telle marque ? » Elle répondit : « Non ». L'anneau de fer dit : « Donc, je suis mieux que toi. » La bague d'or demanda : « Comment t'appelles-tu ? » Il répondit : « Le fer ». Elle interrogea : « Est-ce que cette marque t'a enlevé ta nature de fer ? » Il répondit : « Non ». Elle demanda alors : « Est-ce que le fait que je sois dépourvue d'empreinte m'a retiré ma nature d'or ? » Il répondit : « Non. » La bague d'or dit : « Donc, tais-toi, et vois par toi-même qui possède la plus grande valeur et qui en est dénué. »

Le Sheikh Nadjm'ud-Dîn dit :

O mon cœur, quand tu vas chez le Bien-Aimé, renonce à ton cœur,
quand tu entres dans la cour de Son union, renonce à ta vie.
Quand, à l'insu de tous, tu parais devant Son seuil,
laisse-toi toi-même à la porte, et ensuite entre chez Lui.
La nuit est venue, et je retourne à la recherche de l'Ami,

en compagnie des larmes auxquelles mes yeux sont accoutumés :
les larmes de sang qui perlent à mes cils
proviennent de la blessure qui fut faite à mon cœur[397].

Les paroles qui vont suivre sont dues à notre maître aimé, le seigneur des deux mondes, Shams ul-Haqq wa'd Dîn Tabrîzî (que Dieu sanctifie son noble secret !) :

« Le Prophète (le salut soit sur lui et sa famille) a dit : « *Il faut que vous restiez dans une grande ville* » : il faut être au service d'un *'âref* parfait.

« Le Prophète a dit aussi : « *Évitez les villages* » : la compagnie des gens imparfaits, ignorants. Deux personnes luttent ensemble afin d'éprouver leurs forces : Dieu est avec celui qui est vaincu et brisé, car Dieu a dit : « *Je suis auprès de celui dont le cœur est brisé.* » Sache donc que « *Il n'y a d'autre Dieu que Lui* » est un commandement qui concerne la connaissance, et « *Demande le pardon, de ton péché* » est un commandement qui concerne la négation de cette existence éphémère. Donc, comment pourrait-on dire que ce monde a été créé dans le temps ? »

Le maître des soufis disait : « Fais remonter ton *dhikr* de ton nombril. » Je dis : « Fais-le remonter du nombril de l'âme et fais-le descendre dans le cœur. » Cette parole le fit tomber en extase.

Le but de la méditation, pour le derviche, est le recueillement du cœur, de telle sorte qu'il ne demeure aucune hypocrisie dans ses habitudes et ses prières. Dans le culte extérieur, il ne fait pas montre de recueillement, car le culte extérieur est l'accomplissement de la prière, mais n'est pas l'accomplissement du recueil-

lement. Certains mystiques, qui ignoraient le secret des secrets, abandonnèrent le culte apparent, considérant qu'il n'y a pas de prière sans recueillement du cœur. Or, il n'y a pas de prière sans récitation de la sourate *al-Fâtiha.* Pour eux, la *Fâtiha* consiste en un recueillement du cœur tel que Gabriel lui-même, s'il arrivait, en éprouverait de la crainte. Gabriel n'est pas arrivé au seuil où Mohammad lui dit : « Avance ». Gabriel répondit : « Si je m'approchais d'un pouce, je serais consumé. » Quelle audace aurait (le mystique) de prétendre à ce rapprochement ? Mohammad l'Arabe l'a dit. Si lui avait dit cette parole — nous, nous nous réfugions en Dieu ! — alors ce mystique aurait été un véritable mécréant, à moins qu'il se repentisse.

Il dit : « Quelle que soit la personne vers qui nous nous tournions, nous détournons son visage des deux mondes. Nous possédons un joyau. Si nous le montrons à quelqu'un, il deviendra étranger à tous ses amis et compagnons. Or, ne sais-tu pas que chaque parole que je prononce me fait obtenir un succès ? C'est parce que l'orateur est fort, aucune faiblesse ne peut l'atteindre.

La salamandre est un oiseau que le feu ne peut brûler, mais qui, dans l'eau, se noie. Les oiseaux de mer ne se noient pas dans l'eau, mais sont brûlés par le feu. L'oiseau qui ne peut être noyé par l'eau ni brûlé par le feu est très rare. Le philosophe dit que Dieu ignore les détails, mais qu'Il connaît l'ensemble des choses. Que dis-tu ? Quand je parle de l'ensemble des choses, il n'y a aucun détail qui soit hors de cet ensemble. Si on soustrait un détail de la totalité, elle ne demeure pas totalité.

Notes

1. Cette tradition a été rapportée à diverses reprises et sous des formes différentes. Elle se trouve dans le *'Ihyâ'Ulûm ud-Dîn* de Ghazâlî, vol. I, p. 51 (éd. du Caire).
2. Célèbre dicton dont on ignore l'origine.
3. Proverbe arabe.
4. *Qor'ân,* VIII, 70. Ce verset est interprété par les exégètes comme se rapportant à la bataille de Badr (624 ap. J.-C.). Il s'agissait de décider du sort des prisonniers faits par les musulmans, et notamment de celui d''Abbâs ibn Abd'ul Muttalib, oncle du Prophète, et d''Aqil ibn Abû Tâlîb, cousin de celui-ci.
5. Rûmî fait allusion à ceci au vol. III du *Mathnawî,* vers 4473 sq.
6. *Qor'ân,* XXXV, 13.
7. *Qor'ân,* XXX, 19.
8. *Qor'ân,* XII, 87.
9. L'émir Muhy-ud-Dîn Suleiman Pervâna, l'un des notables et des ministres seldjoukides de Byzance, tué en 675 Hég. par le Mongol Aba Khakhan. Il avait une grande amitié pour Djalâl-ud-Dîn Rûmî et assistait à ses réunions.
10. *Qor'ân,* XII, 87.
11. *Qor'ân,* III, 47, et VIII, 30.
12. Tradition attribuée au Prophète.
13. *Qor'ân,* LXXXVI, 9. Il s'agit du Jour du Jugement.

14. Sorte de potage fait avec des pâtes et du lait caillé desséché.
15. Potage fait avec du yaourt et de l'ail.
16. Sorte de confiserie.
17. Viande frite.
18. *Qor'ân,* LXXIV, 31.
19. Citation (libre) d'un hémistiche du célèbre poète arabe al-Mutanabbî (xe s. ap. J.-C.). Cf. son *Diwân,* éd. du Caire, I, p. 237.
20. Deuxième partie d'un quatrain de Rûmî dont l'idée se trouve déjà exprimée dans un poème attribué à Ferdousî.
21. Tradition prophétique rapportée dans *Kunûz al-Haqâ'iq* de 'Abd al-Ra'uf al-Munawî, éd. de l'Inde, p. 123.
22. *Qor'ân,* III, 14.
23. Tradition attribuée par Rûmî au Prophète, mais généralement attribuée à 'Alî.
24. *Qor'ân,* XVII, 70.
25. Citation de Mutanabbî, *Diwân,* II, p. 158.
26. Célèbre *hadîth.*
27. Père de Djalâl-ud Dîn Rûmî, né en 545 et mort en 628 de l'Hégire.
28. Tradition prophétique souvent citée par les Soufis en général et par Rûmî en particulier.
29. *Qor'ân,* XXXIII, 72.
30. *Qor'ân,* XVII, 70.
31. *Qor'ân,* IX, 111.
32. Citation du *Hadîqat al-Haqîqa* de Sanâ'î, p. 1140.
33. Citation de Rûmî lui-même (*Ghazalîyât,* Téhéran, 1956, p. 565).
34. Tradition prophétique rapportée par Muslim et Bukhârî.
35. Citation du poète arabe 'Urwah Ibn Hizam.
36. Maître spirituel de Rûmî, mort en 638 Hég. Cf. *Walad-Nâma, p.* 261
37. Tradition prophétique, rapportée par al-Munawî, *Kunûz,* p. 67.
38. Ibn Khallikan rapporte dans le *Wafâyât al-A'yân,* n° 504, cette histoire comme étant celle d'al-Fudail Ibn 'Iyad et du calife Haroun ar-Rashîd. Cf.. également *Tadhkirât al-Awlîya,* éd. de Leyde, I, p. 251, et Sanâ'î, *Hadîqa,* p. 645 (éd. de Téhéran par Razâwî).
39. *Qor'ân,* II, 115.
40. *Mathnawî,* III, 3901 sq. ; IV, 3647 sq.

41. *Qor'ân,* LXXXIV, 19-20.
42. *Qor'ân,* XIX, p. 23.
43. Citation du poète Khaqanî (ob. circa 1200).
44. *Kun fa-yakûn :* c'est le *Fiat* créateur *(Qor'ân,* XXXVI, 82).
45. Hémistiche d'un poète arabe inconnu, passé en proverbe.
46. *Hadîth* cité plusieurs fois par Rûmî, notamment dans le *Mathnawî,* IV, 2137 sq.
47. *Qor'ân,* XXV, 58.
48. L'*anqa* est un oiseau fabuleux qui, selon la légende, niche sur la montagne de *Qaf* qui entoure la terre.
49. Allusion à Shams ud-Dîn de Tabrîz, le maître spirituel bien-aimé de Rûmî. Cf. Aflâkî, *Manâqib ul-'Arifîn* (trad. fr. par Cl. Huart, *Les Saints des derviches tourneurs*, Paris, 1918, I, p. 69).
50. L'importun était, dit-on, le sheikh Sharaf ud-Dîn Harâwî, de Konya, et le saint, Tchelebi Husâm ud-Dîn, disciple et successeur de Rûmî. Aflâkî *(op. cit.)* raconte que cette scène eut lieu dans la maison de Pervâna.
51. Cf. Note 3.
52. *Qor'ân,* II, 88.
53. Péché consistant à associer quelque chose ou quelqu'un à Dieu, portant ainsi atteinte à la notion de l'Unicité divine.
54. *Qor'ân*, II, 7.
55. *Hadîth qudsî,* c'est-à-dire, tradition prophétique où c'est Dieu même qui parle par la bouche de Son Prophète.
56. Cf. la légende gnostique de la création d'Adam.
57. La rédaction de cette dernière phrase, en persan, est obscure.
58. Majd ud-Dîn Atabeg, gendre du Pervâna.
59. *Qor'ân*, XV, 21.
59 *bis.* Majnûn, le Roméo de la légende arabe et persane, devenu fou par l'amour de Laylâ, vivait dans le désert avec les bêtes sauvages. — Farhad amoureux de Shîrin, princesse arménienne, épouse de Khosraw II, creusa là montagne pour lui complaire.
60. *Qor'ân,* XV, 21.
61. C'est, dit-on, du fils de Nûr al-Dîn Djihâ dont parle Aflâkî.
62. *Qor'ân*, LXXVIII, 40.
63. *Qor'ân*, II, 257.
64. *Qor'ân*, II, 25.
65. Tradition prophétique célèbre, citée par Bukhârî et Muslim.
66. *Qor'ân,* IX, 128.

67. Fondation pieuse dans le Droit canonique musulman.

68.Tradition prophétique citée dans les *Tabaqât* d'Ibn Saâd, et concernant le sang des martyrs au Jour du Jugement.

69. *Qor'ân,* VII, 143.

70. Jeu de mots entre *jamal*, (chameau) et *hamâl* (agneau).

71. Sultân-Walad, fils aîné de Rûmî, né en 1226, mort en 1312. Il devint le successeur de son père à la tête de l'ordre des Mawlavis après la mort de Tchelebî Husâm ud-Dîn. Il a écrit *Walad-Nâma, Rebab-Nâma, Kitâb al-Ma'ârif* en prose, et un *Diwân* de ghazals.

72. Tradition prophétique.

73. Cf. l'histoire de Joseph et de ses frères telle qu'elle est racontée dans le *Qor'ân,* XII, 7 et sq., notamment le verset 17.

74. *Qor'ân,* LIII, 3-4.

75. *Mathnawî.* VI, 4912 sq.

76. Il est question de ce sheikh de Ghazna dans le *Mathnawî, V,* 2667, 2779, ainsi que dans le *Ma'ârif* de Bahâ-ud-Dîn Walad, p. 264.

77. Cf. Ibn Qutaiba,*'Uyûn al-Akhbâr,* Il, p. 271 ; al-Ghazâlî, 'Ihyâ', III p. 141.

78. L'émir Na'îb, Amir ud-Dîn Mikail, l'un des notables du pays, tué à Konya en 676 Hég.

79. Vers attribués à al-Hallâj (cf. L. Massignon, *Le Diwân d'al-Hallâj,* p. 106 ; p. 127, éd. des Cahiers du Sud, Paris 1955). Ces vers ont été aussi attribués à Majnûn ben-Amer.

80. « Je suis la Réalité suprême » : parole célèbre d'Hossein ben Mansour al-Hallâj, martyrisé en 922 de notre ère à Bagdad pour avoir prononcé ces mots considérés comme un blasphème (cf. L Massignon, *La Passion d'al-Hallâj*).

81. Célèbre tradition prophétique.

82. *Qor'ân,* XVII, 44.

83. Cf. ch. VII.

84. *Qor'ân,* LXIII, 32.

85. *Qor'ân,* XCIX, 7.

86. Tradition prophétique, citée par al-Munawî, *Kûnuz,* p. 64.

87. *Hadîth qudsi,* cité dans 'Ihyâ' de Ghazâlî, III, p. 269 ; et par al-Tirmidhî, *Nawâdir al-Usul,* p. 85.

88. Tradition prophétique citée par al-Sarrâj (*Kitâb al-Lûma,* pp. 16 et 45) ; Abu Nu'aim, *Hilyât al-Awlîya* (VI, p. 255, éd. du Caire) ; rapportée à plusieurs reprises dans le *Mathnawî.*

89. Cf. chapitre I.

90. Histoire de Caïn et d'Abel : *Qor'ân,* V, 31.
91. Il s'agit sans doute de l'émir Pervâna.
92. Tradition du Prophète, citée dans le *Sahîh* de Muslîm vol. I, p. 90 ; dans *Kunûz al-Haqâiq* d'al-Munawî, p. 28 ; dans *al-Djam'as-Saghîr,* vol. I, p. 77 ; et aussi dans le *Mathnawî,* toutes ces citations présentant des variantes.
93. Allusion à l'histoire des prisonniers de Badr. Cf. I (*Qor'ân*, VIII, 70).
94. *Qor'ân*, XXXII, 17.
95. *Qor'ân*, XCVII, 3.
96. Parole attribuée à Abûl Qassem Nasrabâdî (ob. 272 Heg.). Cf. *Mathnawî,* VI, 1475 sq.
97. *Qor'ân*, XIX, 30.
98. *Mathnawî,* II, 3602 sq.
99. *Qor'ân*, XXXIX, 22.
100. *Qor'ân*, IV, 28.
101. *Qor'ân*, LXVIII, 4.
102. *Qor'ân*, XLVIII, 4.
103. Tradition musulmane selon laquelle Nemrod fut tué par un moustique, qui pénétra par le nez dans son cerveau alors qu'il combattait Abraham. Cf. *Mathnawî,* I, 1189.
104. *Qor'ân*, XXI, 69.
105. Sanâ'î, *Hadîqa.*
106. *Qor'ân*, LXIV, 2.
107. Cité par Rûmî, *Majâlis,* éd. turque, p. 21.
108. Tradition prophétique bien connue, citée par al-Munawî, Kûnuz, p. 90. Cf. *Mathnawî,* I, 1373 sq.
109. Ce hadîth n'est cité dans aucun recueil de traditions attribuées au Prophète.
110. *Qor'ân*, LX, 1.
111. *Qor'ân*, LXXIX, 40-41.
112. Un des disciples de Shams de Tabrîz.
113. *Qor'ân*, XV, 21.
114. *Qor'ân*, II, 156.
115. Cette allusion montre que les paroles prononcées dans ce chapitre l'ont été après l'an 640 de l'Hég., date à laquelle les Mongols ont attaqué Byzance.
116. Tradition prophétique citée dans 'Uyûn *al-Akhbâr* d'Ibn Qutaiba, IV, p. 18. Cf. *Mathnawî,* V, 574.
117. Tradition prophétique citée dans *Mathnawî,* I, 3017.

118. Al-Ghazâlî, *'Ihyâ'*, I, pp. 51, 120.
119. *Qor'ân*, XXIII, 115.
119 *bis*. *Qor'ân*, II, 257.
120. *Qor'ân*, XCIX, 7-8.
121. *Qor'ân*, VII, 12.
122. Shâfi'î et Abu Hanîfa : chefs de deux des quatre rites du Droit canonique islamique.
123. Allusions à divers versets du *Qor'ân*.
124. *Qor'ân*, III, 40.
125. *Qor'ân*, VII, 172.
126. Vers anonymes cités par al-Ghazâlî, *'Ihyâ'*, IV, p. 71.
127. *Qor'ân*, VII, 50.
128. Tradition prophétique. Cf. Muslîm, *Sahîh*, VI, p. 105.
129. *Mathnawî* V, 3286 sq.
130. *Qor'ân*, XVIII, 44.
131. Proverbe arabe.
132. Parole d'Abû Yazîd al-Bistamî, au sujet de son ascension spirituelle ; cité dans le traité *an-Nûr min Kalimât Abî Taifûr* (éd. du Caire, p. 139, édité par Abd ar-Rahman Baidawî sous le titre *Shatahât as-Soufiyah*).
133. *Qor'ân*, LVI, 79.
134. *Qor'ân*, XXXVI, 82.
135. Proverbe arabe.
136. Vers de Rûmî lui-même (*Diwân*, éd. Furûzânfar, I, 4476).
137. Quatrain attribué à Najm ud-Dîn Razî.
138. Citation d'al-Mutannabî, *Dîwân*, I, p. 15.
139. Cité dans *Marzubân-Nâma*. éd. de Leyde, p. 127.
140. Cf. Pascal, *Pensées*.
141. Parole attribuée à 'Alî et au Prophète. Cf. *Mathnawî*, III 1497.
142. Vers de Rûmî lui-même *(Dîwân*, éd. Furûzânfar, II, 9669).
143. *Qor'ân*, X, 62.
144. *Qor'ân*, CX, 1.
145. *Qor'ân*, CX, 3.
146. *Hadîth qudsî*, souvent cité par les Soufis.
147. Paroles de Bayazîd Bistamî, citées dans le *Risalât an-Nûr* de al-Sahlâjî, p. 149.
148. Oncle et ennemi du Prophète.
149. *Qor'ân*, LXI, 8.
150. Cette même idée a été exprimée dans des vers de Sayyed Hasan Ghaznavî, (*Diwân*, éd. de Téhéran, pp. 31-32).

151. Selon Farîdûn Sepahsâlâr (*Risâla*, p. 124) et aussi Aflâkî *(op. cit.),* ce dernier était Shams ud-Dîn de Tabrîz.

152. Il s'agit sans doute du sheikh Sa'id ud-Dîn Muqrî, l'un des sept célèbres récitants du *Qor'ân,* qui était contemporain de Rûmî, et dont parle souvent Aflâkî.

153. Sorte de chien de mer utilisé pour sa fourrure.

154. *Qor'ân*, XVIII, 109.

155. 1 *harvar* = 100 *man ou* 300 kg.

156. Al-Ghazâlî (*'Ihyâ'*, I, p. 195) attribue cette parole à Anas Ibn Mâlik.

157. Cf. chap. 25, *infra* ; et *Mathnawî*, I, 2063 sq. ; IV, 123 sq., 2608.

158. Citation de la satire sur Mahmûd le Ghaznavide de Firdousî.

159. *Qor'ân*, CVII, 4-7.

160. Tradition prophétique.

161. *Qor'ân,* LXVIII, 4.

162. Après la bataille de Tabuk (630 ap. J.-C.). Cf. *'Uyûn ul-Akhbar,* d'Ibn Qutaiba, l, p. 134, et *'Ihyâ',* Il, pp. 30 et 170.

163. La comparaison entre le détachement chrétien et le détachement musulman se retrouve à diverses reprises dans le *Mathnawî.*

164. Tradition prophétique, citée dans le *Kûnuz* d'al-Munawî, p. 31.

165. *Qor'ân,* Il, 30.

166. Ces paroles ont sans doute été prononcées après le retour de Damas de Shams ud-Dîn Tabrîzî à Konya (644 Hég.).

167. Il s'agit soit de Bahâ-ud-Dîn Mohammad, dit Sultân-Walad, fils de Djalâl-ud-Dîn Rûmî, soit de Bahâ-ud-Dîn Bahrî, qui selon Aflâkî, était le « scribe des mystères » et qu'il mentionne plusieurs fois dans le *Manâqib ul-'Arifîn.*

168. On ignore qui était ce personnage.

169. *Qor'ân,* XVII, 44.

170. Bahâ-ud-Dîn Walad, père de Rûmî. Cf. son *Ma'ârif*, p. 388.

171. Le sheikh Salâh-ud-Dîn Farîdûn Zarkûb, de Konya, mort en 657 de l'Hég., ami très intime de Rûmî.

172. *Qor'ân*, IV, 34.

173. Dans une de ses lettres (*Mektubât*, Téhéran, 1957, p. 56) Rûmî appelle Najm-ud-Dîn Ibn Khûrram Châvish « Mon cher enfant ».

174. Salâh-ud-Dîn Zarkûb : V, note 171.
175. *Qor'ân*, II, 216.
176. Ville située an nord-ouest de Konya, près de Siwas.
177. Tradition prophétique, citée dans *'Ihyâ'*, IV, p. 151.
178. Citation tirée d'un ghazal de Rûmî.
179. *Qor'ân*, XLVIII, 27.
180. Hémistiche du poète Khaqanî.
181. Cité dans *'Ihyâ'*, III, p. 148. Cf. *Mathnawî*, III, 1300 sq. 1736 seq
182. Hadîth cité dans *'Ihyâ'*, III, p. 25, et dans *Kunûz*, p. 56.
183. *Qor'ân*, VII, 12.
184. Tradition prophétique citée dans *'Ihyâ'*, I, p. 74, et par Bukhârî, *Sahîh*, I, p. 24.
185. Tradition citée dans le *Sahîh* de Muslîm, VII, 101-102. Cf. *Mathnawî*, III, 4512 sq., et aussi *Kunûz*, p. 131.
186. Célèbre grammairien et commentateur du *Qor'ân*, né à Khwarizm en 467 Hég. (1075), mort en 538 Hég. (1134) et auteur du *Kashshâf*.
187. *'Ihyâ'*, II, p. 250.
188. *Hadîth qudsî. Cf. Mathnawî*, I, 589 ; II, 974.
189. Citation de Sanâ'î, *Diwân*, p. 497.
190. *Qor'ân*, XLI, 21.
191. *Mathnawî*, VI, 1656.
192. Vers de Rûmî lui-même *(Diwân*, II, p. 90).
193. Origine inconnue.
194. *Diwân* de Rûmî, I, 1534.
195. Farîdûn, *Risâla*, p. 121.
196. Borhân-ud-Dîn Mohaqqiq, maître de Rûmî.
197. *Qor'ân*, XLVIII, 29.
198. Le *Wâsit* est sans doute le traité de *Ghazâlî* sur *la* jurisprudence de *Shafi'î* ; le *Tanbîh* doit être le manuel shafi'ite de Abû Ishaq ash-Shirazî (XIe s. ap. J.-C.).
199. *Qor'ân*, XCIV, 1.
200. *Mathnawî*, III, 3055 sq. ; *Ma'ârif* de Bahâ-ud-Dîn Walad, p. 77.
201. *Qor'ân*, LV, 29.
202. *Qor'ân*, XV, 9.
203. *Ghazâlî, 'Ihyâ'*, IV, p. 209.
204. Al-Wahidî, *Asbâb un-nuzûl*, p. 231.
205. *Qor'ân*, LVI, 79.

206. Cf. chap. 1.
207. *Qor'ân,* LXIX, 30.
208. *Qor'ân,* II, 245.
209. Tradition prophétique. Cf. al-Munawî, *Kunûz*, p. 136 ; Suyûtî, *al-Djam 'as-Saghîr,* t. II, p. 184.
210. *Cf. supra,* chap. 5.
211. *Mathnawî*, V, 4238 sq.
212. *Mathnawî,* I, 70.
213. *Qor'ân*, XXXVII, 165-166.
214. Hadîth ; Cf. *Kunûz*, p. 5.
215. *Qor'ân*, XIV, 9.
216. *Qor'ân*, CX, 2.
217. *Qor'ân*, XIII, 23.
218. Selon les mystiques, tradition prophétique *(mûtû qabla tamûtû).* Rûmî y fait plusieurs fois allusion dans le *Mathnawî.* Mais l'auteur de *Lu'lu al-Marsû* (éd. du Caire, p. 94) dit que selon Ibn Hadjar cette tradition n'est pas authentique.
219. Ghazâlî, *'Ihyâ'*, IV, p. 218.
220. *hadîth qudsî.*
221. *Qor'ân*, XXVII, 34.
222. Citation de *Sanâ'î, Hadîqa,* p. 347.
223. Citation de Mohammad Ibn al-Munawwar, *Asrâr al-Tawhîd*, p. 26.
224. Il s'agit du sheikh Sadr-ud-Dîn al-Qoniawî, mort en 1273, auteur mystique, adepte de l'école de Mohyîud-Dîn Ibn ul-'Arabî.
225. Shams ud-Dîn Utash Beglerberg, prince seldjoukide, mort en 1258 (cf. Rûmî, *Mektûbât*, p. 252).
226. Citation de Sanâ'î, *Sair ul-'ibâd*, p. 101.
227. Citation d'al-Mutanabbî, *Diwân,* II, p. 72.
228. *Qor'ân,* II, 249.
229. *Qor'ân,* XXXVI, 12.
230. Cf. chap. 1.
231. Cité dans *Risâlat an-Nûr,* d'as-Sahlâjî, p. 96, sous une forme légèrement différente.
232. *Qor'ân,* XVII, 81.
233. Hadîth cité par Suyutî (*al-Djam' as-Saghîr,* I, p. 132).
234. *'Ihyâ',* II, p. 201, III, p. 18 ; *Djam'as-Saghîr,* I, p. 8 ; *Kunûz*, p. 3 ; cité plusieurs fois dans le *Mathnawî*, notamment I, 1331.
235. Histoire racontée par Jahîz (*al-Bayan wat-tabyîn*, I, p. 272) ; *Mathnawî*, IV, 487 sq.

236. Hadîth cité par al-Munawî (*Kunûz*, p. 13). Cf. *al-Djam' as-Saghîr,* II, p. 28, et *Mathnawî,* I, 2925 sq.
237. Citation d'al-Mutânabbî, *Diwân,* II, p. 132.
238. *Hadîth* cité par Bukhâri, *Sahîh*, II, p. 139 ; Muslim, VIII, p. 193, *al-Djam' as-Saghîr,* II, p. 80. Cf. Première Épître aux Corinthiens, 2, 9.
239. Hadîth cité par Ghazâlî, *'Ihyâ',* I, p. 39 ; III, pp. 17 et 111.
240. *Qor'ân*, II, 10.
241. *Qor'ân*, LXXXVIII, 17.
242. *Qor'ân*, XIX, 60.
243. *Qor'ân*, XXV, 70.
244. Ibn Qutaiba, *'Uyûn ul-Akhbâr,* IV, p. 53.
245. *Qor'ân,* LXVIII, 16.
246. Vers cités également dans '*Uyûn ul-Akhbâr*, IV, avec une légère différence.
247. Chapitre écrit en arabe, semblant relater une sorte de vision.
248. *Qor'ân*, XXXIX, 10.
249. *Qor'ân*, II, 255.
250. *Mathnawî*, I, 2113.
251. *Qor'ân,* XXXIV, 10.
252. *Qor'ân,* XXXIV, 10
253. Sanâ'î, *Hadîqa*, p. 112.
254. Hadîth cité dans Bukharî, t. III, p. 189, et Muslîm, t. VI, p. 132-33. *Cf. Mathnawî*, V, 64 sq.
255. *Qor'ân*, LXVIII, 10
256. *Qor'ân*, LXVIII, 11-12.
257. *Qor'ân*, II, 7.
258. Cf. *Qor'ân,* VII, 156-158. Ce terme de « ummî » que Rûmî traduit par « illettré » a donné lieu à diverses interprétations. La plus commune est celle qu'il adopte et qui met l'accent sur le caractère miraculeux de la science du Prophète II signifie « tel qu'il est né de sa mère », c'est-à-dire l'esprit vierge,
259. *Mathnawî,* IV, 1295 sq.
260. *Qor'ân*, V, 34 ; *Mathnawî*, IV, 1301 sq.
261. Hadîth prophétique, cité par Ghazâlî, *'Ihyâ',* I, p. 110.
262. *Qor'ân,* LXX, 23.
263. Hémistiche tiré de Vis *o-Râmîn,* de Fakhr-ud-Dîn Gurgânî, et passé en proverbe. Cf. aussi *Mathnawî*, V, 2228.
264. Tradition attribuée au Prophète, Cf. Suyûtî, *al-La'âli al-Masnû'â*, II, p. 264, et *Mathnawî*, I, 1529, sq.

265. *Qor'ân*, XLVII, 36.
266. *Qor'ân*, V, 83.
267. *Qor'ân*, XLVII, 15.
268. *Mathnawî*, V, 1265-1270.
269. En réalité, Abû Yazîd ne pouvait être le disciple de Junayd, car ils n'étaient pas contemporains.
270. Al-Qushairî, *Risâla*, p. 129 ; 'Attâr, *Tadhkirât al-Awliyâ*, I, 326.
271. Citation du *Hadîqa* de Sanâ'î, p. 382.
272. Proverbe arabe. Cf. *Mathnawî*, IV, 1490.
273. Cette histoire est racontée dans le *Mathnawî*, IV, 1490 sq.
274. *Qor'ân*, VI, 43.
275. *Qor'ân*, VI, 43.
276. Histoire racontée dans le *Mathnawî*, II, 776 sq.
277. *Qor'ân*, IV, 78.
278. *Mathnawî*, V, 3077 sq.
279. Sanâ'î, *Hadîqa*, p. 145.
280. Sanâ'î, *Diwân*, p. 51.
281. Hadîth cité par Ghazâlî, *'Ihyâ'*, I, p. 76.
282. *Qor'ân*, LV, 1-2.
283. *Qor'ân*, VI, 1.
284. Cf. chap. XV.
285. Citation tirée du *Diwân* de Rûmî (éd. 1958), II, p. 13.
286. *Qor'ân*, IX, 114.
287. *Qor'ân*, IV, 164.
288. Hadîth cité par Ghazâlî, *'Ihyâ'*, I, p. 8.
289. Les deux petits-fils du Prophète, fils de 'Alî et de Fâtima' deuxième et troisième Imams des Shiites.
290. Savant et poète célèbre du Khorassan (ve siècle de l'Hég.). On peut trouver sa biographie dans *Yatîmat ad-Dahr* et *Tatimmat al Yatîmat*, de Tha'alibî.
291. Citation tirée du *Diwân* de Rûmî, éd. citée, II, 6800.
292. *Qor'ân*, VIII, 24.
293. Prince de Balkh (VIIIe siècle de notre ère), dont la conversion subite a souvent été relatée par les Soufis. Cf. *Tadhkirât al-Awlyâ* de *'Attâr*.
294. Ce récit est manifestement sans fondement historique, le père de 'Omar étant mort avant la conversion de ce dernier.
295. Sourate XX.
296. Citation du *Diwân* de Rûmî, II, 6303.

297. *Qor'ân*, II, 125.
298. *Qor'ân*, II, 124.
299. *Qor'ân*, XXIV, 35.
300. Quatrain de Rûmî *(Ruba'iyât,* éd. d'Istanbul, p. 130).
301. *Qor'ân*, XXXV, 20.
302. Al-Mutanabbî, *Diwân,* II, p. 434.
303. Rûmî, *Ruba'iyât, p.* 354.
304. Cf. chap. XI, *supra.*
305. Hadîth cité par Suyûtî, *al-Djam'as-Saghîr,* I, p. 4.
306. *Qor'ân*, CXII, 3.
307. *Qor'ân*, XLVII, 38.
308. *Qor'ân*, XL, 60.
309. Selon Ibn Athîr, ce siège eut lieu en 607 Hég., et d'après Juwaynî (Jehan *Gosha,* vol. II, éd. de Leyde, p. 125) en 609 Hég. Rûmî était alors âgé de 4 ou de 6 ans.
310. Potage de blé concassé et de viande aux aromates.
311. *Qor'ân*, III, 35 sq.
312. *Qor'ân*, LXX, 23.
313. *Qor'ân*, XXIV, 35.
314. *Hadîth qudsî.*
315. Hadîth cité dans *'Ihyâ'* de Ghazâlî, t. II, p. 228.
316. *Qor'ân*, XXVI, 50.
317. *Qor'ân*, II,179.
318. *Qor'ân*, II, 195.
319. Le sens de ce passage semble être que même l'infidèle, adorateur du Feu, parvient au salut s'il éprouve de la gratitude à l'égard de Dieu.
320. Citation de Sanâ'î, *Hadîqa*, p. 582.
321. *Qor'ân*, VII, 168.
322. *Qor'ân*, IX, 97.
323. *Qor'ân*, IX, 99.
324. *Qor'ân*, II, 286.
325. Proverbe arabe.
326. Vers du poète 'Urwa Ibn Adhîna. Cf. Abû'l-Faraj, *al-Aghânî,* éd. égypt., t. XXI, p. 107.
327. *Qor'ân,* IV, 69.
328. *Hadîth qudsî,* cité dans *'Ihyâ'* de Ghazâlî, t. II, p. 141.
329. Hémistiche d'un quatrain attribué à Rûmî *(Ruba'iyât,* p. 170).
330. Hadîth.

331. Histoire racontée dans le *Mathnawî*, I, 3158 sq.
332. Hadîth cité dans Muslim, *Sahîh,* VIII, p. 11.
333. Al-Mutanabbî, *Diwân,* II, p. 341.
334. *Qor'ân*, XXIV, 37.
335. *Qor'ân*, XXXIII, 72.
336. *Qor'ân*, XLVIII, 29.
337. *Qor'ân*, LXVIII, 16.
338. Sanâ'î, *Diwân*, p. 466. Cf. Pascal, *Pensées.*
339. *Qor'ân,* II, 3.
340. *Qor'ân,* II, 260.
341. Al-Hallâj.
342. *Qor'ân*, LXXXIV, 1.
343. *Qor'ân,* XCIX, 1.
344. Citation du *Mathnawî,* II, 277.
345. *Qor'ân,* VI, 103.
346. *Qor'ân,* XXVI, 28.
347. Allusion à l'histoire de Joseph (*Qor'ân*, XII, 70 sq.).
348. Il s'agit de Qadi 'Izz-ud-Dîn Mohammad Razî, vizir de Kai-Kaus II, tué en 654 ou en 656 Hég. Il construisit à Konya une mosquée pour Rûmî.
349. Cf. *Qor'ân*, LXXXIX, 6.
350. *Qor'ân*, XLI, 46.
351. *Qor'ân*, XCIX, 7 et 8.
352. *Qor'ân*, II, 30.
352 *bis.* *Qor'ân*, II, 258.
353. *Qor'ân*, II, 258.
354. *Qor'ân*, II, 258.
355. *Qor'ân*, II, 258.
356. *Qor'ân*, XVII, 44.
357. Sanâ'i, *Hadîqa*, p. 60.
358. Le maître de Rûmî.
359. *Qor'ân*, XLI, 44.
360. *Qor'ân*, XXIV, 35.
361. Médecin célèbre et disciple de Rûmî, il soigna ce dernier lors de sa dernière maladie. Cf. *Manâqib ul-'Arifîn* d'Aflaki.
362. Ibn Qutaiba, *'Uyûn al-Akhbar,* IV, p. 111.
363. *Qor'ân*, L, 6.
364. *Qor'ân*, VIII, 17.
365. *Qor'ân*, LXXXIII, 4-5.
366. Hadîth. Cf. Ghazâlî, *'Ihyâ'*, I, p. 17.

367. Proverbe arabe.
368. Il semble que ce soit un hadîth.
369. *Qor'ân*, VI, 11.
370. Le maître spirituel de Rûmî.
371. Proverbe arabe.
372. *Qor'ân*, II, 14.
373. Citation tirée du *Hadîqa* de Sanâ'î. Ces vers sont cités également dans le *Mathnawî*, I, 2035, frontispice.
374. *Qor'ân*, L, 2.
375. *Qor'ân*, 111, 97.
376. *Qor'ân*, CXII, 1.
377. *Qor'ân*, II.
378. *Qor'ân*, LXXIII, 20.
379. *Qor'ân*, VII, 50.
380. *Qor'ân*, LXXXIX, 27-30.
381. Il s'agit apparemment d'un des disciples de Rûmî, qui récitait le *Mathnawî* et qui est mentionné dans le *Manâqib ul-'Arifin* d'Aflaki et dans le *Walad Nâma* de Sultân-Walad.
382. Proverbe arabe.
383. *Mathnawî,* III, 1721 sq.
384. Il s'agit sans doute du célèbre gouverneur ommeyade en Irak.
385. Hadîth cité par Muslim et Bukhârî.
386. Cf. chap. 17 *supra.*
387. *Qor'ân*, XVII, 85.
388. *Qor'ân*, XXIII, 96.
389. *Qor'ân*, III, 134.
390. *Diwân* de Sanâ'î, p. 151.
391. *Diwân*, de Rûmî, éd. cit., II, 11178.
392. *Qor'ân*, VII, 179.
393. *Qor'ân*, XLVIII.
394. *Qor'ân*, XXI, 79-80 ; XXXIV, 10 ; XXXVIII, 18.
395. « La limite ultime. » *Qor'ân,* LIII, 14.
396. L'ascension du Prophète Mohammad. *Qor'ân,* LIII, 1-18.
397. Traduction adaptée, l'image originale étant intraduisible en français.

EXTRAITS DU CATALOGUE

Spiritualités vivantes / poche

La Sagesse des Prophètes, Muhyi-d-din Ibn 'Arabî (n°19).
La Voie de la Perfection. L'enseignement du maître persan Nur Ali Elâhi, Bahrâm Elâhi (n°32).
Le Chemin de la Lumière. La Voie de Nur Ali Elâhi, Bahrâm Elâhi (n°52)
Le Mesnevi, 150 contes soufis, Djâlal-ud-Dîn Rûmî (n°70).
Futuwah, traité de chevalerie soufie, traduit et introduit par Faouzi Skali (n°74).
Les Secrets du Soi, suivi par *Les Mystères du Non-Moi*, Mohammad Iqbal (n°77).
Le Livre divin, Farîd-ud-Dîn 'Attar (n°85).
Le Jardin de roses, Saadi (n°92).
La Voie soufie, Faouzi Skali (n°106).
Rubâi'yat, Djalâl-ud-Dîn Rûmî, traduit et présenté par E. de Vitray-Meyerovitch et D. Mortazavi (n°111).
Rire avec Dieu. Aphorismes et contes soufis, S. B. Majrouh (n°130).
Anthologie du soufisme, Eva de Vitray-Meyerovitch (n°132).
Le Langage des oiseaux, Farîd-ud-Dîn 'Attar (n°137).
Traces de Lumière. Paroles initiatiques soufies, Faouzi Skali (n°141).
Temps et prières, Al-Ghazâlî (n°143).

Espaces libres

Islam, l'autre visage, Eva de Vitray-Meyerovitch (n°52).

La Bibliothèque spirituelle

Le Coran. Essai de traduction, Jacques Berque.
Les Soufis d'Andalousie suivi par *La Vie merveilleuse de Dhû-L-Nûn l'Égyptien*, Muhyi-d-din Ibn'Arabî.
Approche de la mystique dans les religions occidentales et orientales, Carl-A. Keller.

Spiritualités vivantes / grand format

Musique et extase. L'audition mystique dans la tradition soufie, Jean During.
L'Interprète des Désirs, Muhyi-d-din Ibn'Arabî.

Carnets de sagesse

Paroles d'Islam, Nacer Khémir.
Paroles soufies, Sylvia Lacarrière.

Hors collection

À la croisée des trois monothéismes. Une communauté de pensée au Moyen Âge, Roger Arnaldez.
Relire le Coran, Jacques Berque.
L'Humanisme de l'islam, Marcel Boisard.
Dictionnaire des symboles musulmans. Rites, mystique et civilisation, Malek Chebel.
Pour comprendre l'intégrisme musulman, Martine Gozlan.
Penser l'art islamique. Une esthétique de l'ornement, Oleg Grabar.
L'Âme de l'Iran, René Grousset, Louis Massignon, Henri Massé.
L'Islam en France, Francis Lamand.
L'Islam et l'Occident, Michel Lelong.
Le Harem politique. Le Prophètes et les femmes, Fatima Mernissi.
Le Gîhad dans l'Islam médiéval, Alfred Morabia.
Les Penseurs libres dans l'Islam classique, Dominique Urvoy.

La composition de cet ouvrage
*a été réalisée par l'**Imprimerie BUSSIÈRE**,*
l'impression et le brochage ont été effectués
sur presse Cameron
*par **Bussière Camedan Imprimeries**,*
à Saint-Amand-Montrond (Cher),
pour le compte des Éditions Albin Michel.

Achevé d'imprimer en janvier 1997.
N° d'édition : 16116. N° d'impression : 2444-1/3006.
Dépôt légal : janvier 1997.

Djalâl-ud-Dîn Rûmî, fondateur dans l'Anatolie du XIIIe siècle de la confrérie des derviches tourneurs, auteur du *Mesnevi* et des *Rubâi'yât* (Albin Michel), est considéré comme l'un des plus grands poètes et mystiques soufis. *Le Livre du Dedans*, c'est-à-dire de l'intériorité la plus profonde, se présente comme un recueil d'entretiens, dans lequel le maître aborde des thèmes aussi variés que ceux de la nature de l'homme, la connaissance, l'amour, la prière, ou encore le problème du mal. Questionnements des disciples, allusions, anecdotes et digressions didactiques ou lyriques, versets coraniques, propos du Prophète, fables et paraboles composent ce classique de la prose persane, dans lequel Rûmî se veut avant tout porteur d'une parole d'éveil spirituel.

Calligraphie Hassan Massoudy. Calligraphie Koufi géométrique en miroir, d'après Hussayn Nouri, 1782. Musée islamique, Istanbul.

ISBN 2-226-08945-4
VOLUME E